

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE

Feuille d'édification chrétienne.

Que le Seigneur veuille diriger
vos cœurs à l'amour de Dieu et à
l'attente de Christ !

2 Thess. III, 5.

Seconde année

1861.

VEVEY
L. PRENLELOUP.

TABLE DES MATIÈRES

du second volume.

I. ETUDES ET MÉDITATIONS SUR LA PAROLE DE DIEU.

La Loi et la Promesse (Galat. III)	p.	1
Coloss I, 9-29.	»	71
La grâce qui apporte le salut (Tite II, 11-14)	»	81
« Je reviendrai » (Jean XIV)	»	101
La décadence du corps humain (Ecclés. XII)	»	109
Apocal. XXI et XXII	p. 121, 141, 221, 241	
La grâce pour le désert (Rom. VIII, 18, etc.)	p.	131
Le réservoir de Béthesda (Jean V)	»	161
Pensées sur Matth. XXIV, 45 - XXV, 30.	»	173 et 181
Le Kénien	»	184 et 201
La Conversion de Job.	p. 268, 281, 301	
« Tel le céleste » (1 Cor. XV, 48)	»	321
L'armure complète de Dieu (Ephés. VI)	»	341 et 361
2 Sam. VII, 8-29	»	381
Pour moi, vivre c'est Christ (Phil. I, 21)	»	389
Nombres XXIII et XXIV.	»	394
Luc XI, 14-36	»	413
Le chemin qui monte à Jérusalem (Marc X)	»	421
Place et portion des sacrificateurs (Lévit. VI)	»	432
Le mur mitoyen renversé (Jean IV)	»	461

II. REMARQUES ET NOTES SUR QUELQUES PORTIONS DE LA PAROLE

Notes sur le Ps cxix.	p. 48, 99, 116, 134, 151, 215, 230	
L'amour (2 Pier. I, 7)	p.	75
Quelques mots sur le livre de la Genèse.	»	91
Notes d'un discours sur l'épître de Jude	»	261
Quelques réflexions sur le repos (Hébr. IV et Matth. XI)	»	401
Esaïe I et II	»	408
Considérations sur le Lévitique	»	441
Epaphras	»	467

III. CONSIDÉRATIONS SUR QUELQUES SUJETS BIBLIQUES.

La guerre à l'âme n'est pas le bon combat . . . p.	21 et 41
Dieu entrant dans ses temples »	61
Nombres VI »	118
La Cène et le jour de la résurrection »	310
Extrait d'une lettre à un ami »	557
Une bonne chose à faire (Ps. CXIX, 11) »	437

IV. EXPLICATION DE PASSAGES.

2 Cor. V, 1-10. »	54
Hébr. VI, 4-6; — 2 Pier. II, 20, 21 »	180
« Amour et charité » »	212
La « chair » d'après la Parole. »	251
Qu'est-ce que l'enfer? p.	80, 138, 213, 378
Qu'est-ce qu'un « réprouvé » dans 1 Cor. IX, 27? »	453

V. VARIÉTÉS, FRAGMENTS, PENSÉES.

Le rationalisme et la Bible »	59
Pensées p.	78, 120, 160, 200, 220
Psaume XXIII, 6 »	280
Psaume XIII. , »	475
Actes XX, 32 »	100
Quelques miettes d'une méditation (Eccl. II, 5) »	239
Le salut (Matth. IX, 10-13) »	319
La Parole — précieuse ou achoppement (Marc IV, 16, 17) »	340
Combien avez-vous de pains? (Marc VI, 38) . »	360
Thèse (ecclésiastique et laïque) »	400
La boussole »	418
Correspondance (Enthousiasme chrétien) . . . »	439
L'avertissement négligé. »	459



LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La loi et la promesse.

(Galates III).

La manière dont la Parole met ici la loi en contraste avec la promesse et la foi, est remarquable. Il ne s'agit pas seulement du fait que l'homme est pécheur et qu'il y a un jugement, vérité si solennellement révélée ailleurs; il ne s'agit pas non plus, comme dans le chapitre VII de l'épître aux Romains, de cette opération de la loi qui, spirituellement, d'une manière expérimentale, apporte la mort dans la conscience; mais la loi et la grâce dans la promesse nous sont présentées comme deux systèmes, tous deux de Dieu, mais qui sont en contraste l'un avec l'autre dans leur nature, qui sont opposés l'un à l'autre dans leurs effets, absolument exclusifs l'un de l'autre, existant à des époques différentes, bien que le second ne pût annuler le premier, et dont la coexistence, en tant que fondement de la position de l'homme devant Dieu, est par leur nature même impossible. Ces deux systèmes, l'un comme l'autre, sont des principes de conduite, des voies révélées

de Dieu à l'égard de l'homme, chacun d'eux d'ailleurs ayant son caractère propre et particulier.

L'homme avait été chassé d'Eden à cause du péché et il est désormais exclu de la présence de Dieu et de toutes ces communications avec Dieu qui avaient existé jadis entre Dieu et lui sur la terre. Telle est la condition de l'homme ; mais cette condition n'est pas une révélation pour lui dans l'état où il se trouve. Un jugement aussi attend l'homme : — ce jugement manifestera en son temps les justes voies de Dieu à l'égard du péché, et la conscience naturelle en porte le reflet au fond de l'âme en dépit de tous les efforts du pécheur ; mais le jugement est à venir, non pas une voie actuelle de Dieu à l'égard de l'homme, une révélation par laquelle l'homme soit placé dans une relation particulière avec Dieu selon les principes de cette révélation. L'homme, comme pécheur déchu, a à répondre de sa conduite : — terrible, mais juste vérité, — mais l'homme ne se trouve dans aucune relation actuelle, révélée, avec Dieu. Il en est autrement quand la promesse ou la loi sont intervenues : alors, l'homme a affaire avec Dieu d'une manière actuelle, selon les principes révélés par lui. Ces principes, comme nous le faisons ressortir ici, sont de deux sortes, savoir la promesse et la loi : seulement nous avons à ajouter que la semence à laquelle la promesse a été faite, est venue, maintenant, et a accompli l'œuvre de la rédemption pour les héritiers selon la promesse.

Les Galates ne rejetaient pas la promesse, ni Christ, mais ils ajoutaient la loi à Christ, comme complément de la volonté de Dieu. Paul ne veut pas de ce mélange ; il déclare l'incompatibilité des deux principes : non pas

que la loi soit contre les promesses (car s'il avait été donné une loi qui eût le pouvoir de vivifier en réalité, la justice serait sur le principe de la loi — vers. 21), — mais l'un des systèmes était de fait opposé à l'autre dans ses principes. La loi et la promesse sont deux voies pour conduire à la vie, à la justice et à l'héritage ; l'une apportant la condamnation, — et rien autre ; la seconde, une bénédiction selon le propre cœur de Dieu, — et rien autre ; l'une fondée sur la responsabilité de l'homme, l'autre sur le don de Dieu lorsque l'homme avait entièrement failli sous cette responsabilité.

La manière la plus simple d'exposer ce sujet, sera de suivre d'abord le contraste que l'Esprit de Dieu nous présente dans le chapitre que nous avons sous les yeux, et ensuite de montrer d'après les Ecritures, aussi clairement qu'il nous sera possible, la doctrine positive sur laquelle est fondée notre condition présente, comme « affranchis de la loi. »

Et d'abord quant au contraste, les Galates, selon l'apôtre, n'obéissaient pas à la vérité de la croix, s'ils ajoutaient la loi à Christ. La loi s'appliquait à la vie dans la chair et à ses obligations : — la croix prononce la condamnation et la fin de cette vie dans la mort, et la mort à cette vie. Les Galates n'avaient pas reçu l'Esprit sur le principe de la loi, mais sur le principe de la foi : ils avaient eu l'Esprit, avaient commencé par lui quand ils n'avaient la loi en aucune manière ; et maintenant ils cherchaient à être rendus parfaits par la loi, agissant ainsi selon la chair, car la loi supposait la chair en vie et s'appliquait à elle. Celui aussi qui manifestait la puissance de l'Esprit et qui fournissait l'Es-

prit, opérait, non par les œuvres de la loi, mais par l'ouïe de la foi. Quelques-uns reconnaissaient bien que la bénédiction était en Abraham; mais Abraham l'acquiesça par la foi et fut tenu pour juste sur le principe de la foi, à part toute loi; non-seulement sans la loi, mais sur un principe contraire. Ceux qui sont de la foi, c'est-à-dire qui sont devant Dieu sur ce principe, sont bénis avec le fidèle (c'est-à-dire croyant) Abraham (vers. 9). Or la loi n'est pas sur ce principe: la loi n'est pas de la foi, mais sur un principe d'œuvres, obtenant la bénédiction sur un principe d'œuvres. Mais la foi est autre chose: non-seulement la bénédiction est par la foi, non pas par la loi, non pas sur ce principe et sur celui de l'accomplissement de la loi par soi-même ou par un autre, — mais « tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi, sont sous malédiction » (vers. 10)! Les œuvres de la loi ne sont pas de mauvaises œuvres, mais des œuvres justes: aimer Dieu et le prochain et ne pas transgresser les commandements qui défendent le péché. Mais ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi, c'est-à-dire ceux qui sont placés ou qui se placent eux-mêmes sous l'obligation de la loi, de faire ces choses, sont sous malédiction. La Parole ne prononce pas ici la malédiction sur ceux qui ont violé la loi, sur celui qui pèche, sur celui qui a fait le mal, — mais elle déclare que celui qui est des œuvres de la loi, qui vit comme étant sous l'obligation de la loi et étant tenu d'accomplir la loi, est sous malédiction. Elle ne fait pas davantage la moindre allusion non plus à un accomplissement de la loi par un autre, et à une position où nous serions sous la loi sans être sous la malédiction. « Tous ceux qui sont des œuvres de la loi, sont

sous malédiction, » parce que , conformément aux déclarations de la loi, quiconque n'a pas gardé la loi, est sous malédiction, et que aucun homme, sous la loi, n'a jamais gardé la loi, car il est « dans la chair. » « La chair ne se soumet pas à la loi de Dieu, et aussi elle ne le peut pas » (Rom. VIII, 7). Il faut donc que l'homme soit délivré de ce régime pour échapper à la condamnation, mais cette délivrance ne peut s'accomplir que par la mort. Le Juif était sous la loi, et tout autre homme eût été condamné comme « étant sans loi, » mais pour chacun de ceux qui croyaient, d'entre ceux qui étaient sous la loi, Christ porta la malédiction sur la croix. La Parole, je le répète, ne nous dit pas que Christ ait gardé la loi pour eux, car dans ce cas il n'aurait pas été nécessaire qu'il portât la malédiction de la loi. La malédiction que la loi prononçait demeurait à la croix, et fut portée à la croix; et ainsi ceux qui croyaient, d'entre ceux qui étaient sous la loi, furent rachetés de dessous elle, et alors le système de Dieu sous la loi, tout entier, étant clos et le mur mitoyen renversé, la bénédiction d'Abraham (qui était de la foi) put se répandre sur ceux d'entre les nations qui avaient la foi, ce qui jusque-là était impossible. Aussi longtemps que Dieu maintenait l'obligation de la loi comme système établi au milieu des hommes, il fallait que le gentil se soumit à ce régime et qu'il devint Juif pour ce qui est de la loi, si ce n'est pour ce qui est de la race; il fallait qu'il se soumit à cette obligation de la loi aussi longtemps que Dieu la maintenait. Mais par la mort de Christ, la dispensation de la loi est close et la bénédiction de la promesse par la foi peut désormais se répandre sur ceux qui croient.

Nous sommes amenés ainsi à un autre point de l'argumentation de l'apôtre, savoir à la partie historique. Un acte postérieur ne peut pas, même au milieu des hommes, rendre nulle une alliance solennellement confirmée. Or Dieu avait donné la promesse à Abraham sans loi et l'avait confirmée à Christ 450 ans avant que la loi vînt (Gen. XII, XV et XXII). La loi par conséquent n'avait pas pu rendre sans effet la promesse auparavant confirmée (vers. 17), ni en altérer les termes. La promesse n'avait pas pu être annulée et on n'avait pas davantage pu y *ajouter* quoi que ce fût (vers 15); — elle doit être accomplie telle qu'elle a été donnée. Or Dieu avait donné l'héritage à Abraham par promesse; — mais si l'héritage était par la loi, il n'était pas par promesse: et c'est ici la vérité qui nous concerne: l'héritage n'est pas par la loi; il n'est pas sur ce principe; — s'il en était ainsi, l'héritage ne serait pas « de promesse; » mais comme donné de Dieu, il est « de promesse ». Les deux systèmes, la loi et la promesse, sont contradictoires dans leur nature; l'héritage ne pouvait pas être par tous les deux: il a été donné d'abord par promesse, et la loi qui est venue après, n'a pas pu rendre la promesse de nul effet.⁽¹⁾

(1) Les versets qui suivent embarrassent souvent le lecteur; mais si on les rapproche de ce que nous venons de dire, la difficulté disparaît. Dieu est un: la promesse est faite à Christ qui est la semence. L'accomplissement de la promesse, par conséquent, dépend uniquement de Dieu. Quand il s'agissait de la loi, il y avait un médiateur, ce qui impliquait nécessairement l'existence d'une autre partie et de quelqu'un qui devait arriver à l'héritage par sa propre obéissance. Il en résulte que, sous ce régime, l'héritage

Pourquoi donc la loi ? — Elle a été ajoutée pour produire *des transgressions* (vers. 19) : non pas pour produire du péché, car le péché était là, mais la loi a fait du péché une transgression. La loi est intervenue afin que l'offense abondât (Rom. V, 20) ; le péché, par le commandement, devint excessivement pécheur (Rom. VII, 13). Mais la loi n'a pu porter atteinte à la promesse faite à la semence : la promesse était avant la loi et indépendante d'elle ; — la loi fut ajoutée *jusqu'à ce* que vînt la promesse (vers. 19).

Cette déclaration est bien claire et positive. L'homme a été placé sous la loi par une mesure temporaire, bien que parfaitement juste et qui en elle-même était fondée sur des principes d'éternelle vérité, savoir la responsabilité de l'homme et une parfaite règle pour elle. Mais pour un pécheur, et l'homme était pécheur, ce principe de la loi ne pouvait produire que la malédiction et avait été introduit pour la produire, non pas comme la voie finale de Dieu et une voie qui dût demeurer, mais afin de mettre clairement en lumière la position de l'homme en soulevant la question de savoir comment la justice pouvait être trouvée ou obtenue. La loi a été donnée par Moïse (Jean I, 17) : elle était juste, mais elle fut introduite *après* la promesse et *jusqu'à ce* que la semence vînt. Elle ne fut jamais le chemin par lequel Dieu voulait que l'homme arrivât à la justice ; elle fut adressée à des pécheurs ; elle convainquit de péché et rendait le péché excessivement pécheur. La justice n'est pas par la loi, ni la vie non plus, ni l'héritage.

ne dépendait pas simplement de la fidélité de Dieu à sa promesse, mais de l'obéissance de l'homme.

En effet s'il avait été donné une loi ayant le pouvoir de vivifier, en réalité la justice eût été par la loi (vers. 21); mais aucune loi semblable n'a été donnée. La justice ne peut pas être par la loi, et n'est pas par elle; mais l'Écriture *a renfermé* toutes choses sous le péché, afin que la promesse sur le principe de la foi en Jésus-Christ, fût donnée aux croyants (vers. 22). Faire des œuvres afin de vivre, — garder la loi, — n'est pas le chemin de la justice. Dieu s'est servi du régime de la loi pour un temps, afin d'amener l'homme plus complètement à la conviction de son état de péché: la justice n'a jamais été, elle n'est pas, ni ne sera jamais sur ce principe-là pour l'homme pécheur. L'homme a été mis à l'épreuve sous ce régime, un temps, afin que le péché fût clairement manifesté; et alors la promesse a repris ses droits imprescriptibles, dans la personne à laquelle la promesse fut faite, et la justice et l'héritage reposent sur une base toute différente. Avant que la foi vint (c'est-à-dire le principe du christianisme et la grâce), les Juifs étaient gardés sous la loi, «renfermés» pour la foi qui devait-être révélée (vers. 23). Après que la foi est venue, *ils ne sont plus sous le conducteur*; ils ne sont plus sous la loi du tout, ils en sont délivrés. Par conséquent aussi, ils ne sont pas astreints à la loi comme à une obligation, car je ne puis pas être astreint à une chose à laquelle je ne suis pas assujéti. Il n'est pas vrai, davantage, qu'un autre ait à accomplir l'obligation, parce que moi je ne l'ai pas accomplie, car nous ne sommes pas sous la loi. Nous sommes *fils*, c'est-à-dire en communion directe avec le Père; — mais nous ne sommes pas fils, si nous plaçons les ordres du conducteur entre nous et Lui (vers. 25-26).

Tel est donc le contraste longuement développé entre ces deux voies de Dieu, *la loi* adressée à l'homme dans sa responsabilité, et *la promesse* proclamant le don de Dieu : la première exigeant, — et fondée sur le principe des œuvres de la part de l'homme, — pour produire la justice dans l'homme, une justice dont la loi était la mesure ; — la seconde caractérisée par la foi à Dieu, cette foi, et non pas les œuvres de l'homme ou sa responsabilité de faire quoi que ce soit, étant le principe sur lequel l'homme est tenu pour juste. La loi par sa nature même ne pouvait rien avoir à faire avec ce système-ci : « la loi n'est pas de la foi » (vers. 12), mais des œuvres, *quel que soit celui qui les fasse* ; — mais nous ne sommes pas justes d'après ce principe.

La loi et la promesse sont toutes deux des voies de Dieu, toutes deux justes ; — mais l'une apporte la malédiction, l'autre la bénédiction. En un mot elles sont contradictoires dans leur nature et dans leur principe. De plus, elles sont exclusives l'une de l'autre : la promesse ne pouvait pas être annulée par un acte subséquent, pas plus que cet acte ne pouvait y ajouter quoi que ce soit. La loi ne fut ajoutée que temporairement, jusqu'à ce que vînt la semence à laquelle la promesse avait été faite. Lorsqu'une fois, le système de la foi fut venu, ceux qui étaient précédemment sous la loi, ne furent plus sous elle du tout, ni par conséquent responsables à son égard ou assujettis aux obligations qu'elle impose : la loi ne fut plus du tout présentée comme un principe sur lequel l'homme avait à se tenir devant Dieu. Si nous ⁽¹⁾ ne lui sommes pas assujettis nous-mêmes,

(1) Il peut être utile de faire observer que les Juifs, ici et dans

nul autre n'a eu à entreprendre de l'accomplir à notre place, ou de suppléer à nos manquements sous son régime, car nous ne sommes pas sous la loi. La justice de Dieu a été introduite.

Occupons-nous maintenant des voies de Dieu selon la promesse. La première révélation de Dieu, lors de la chute, fut une déclaration que la semence de la femme briserait la tête du serpent. Ce n'était point là une promesse de Dieu à Adam, mais c'était une révélation adressée à un autre que lui qui devait détruire la puissance qu'Adam, par son infidélité, avait laissé s'introduire pour gouverner la terre. C'était une promesse

d'autres parties des Ecritures, sont souvent désignés par «*Nous*.» Ils étaient sous la malédiction de la loi; Christ fut fait malédiction pour eux (les Juifs croyants), afin que la bénédiction d'Abraham parvint aux nations. La malédiction de la loi étant ôtée, — la malédiction qui se rattachait aux Juifs et à la loi, — la promesse originelle pouvait se répandre librement sur les gentils, afin que nous (c'est-à-dire les croyants Juifs et gentils) nous reçussions l'Esprit.

C'est pourquoi, au vers. 23, Paul dit: «*Nous étions gardés sous la loi*»; au vers. 26: «*Nous êtes tous fils de Dieu*», car les gentils étaient fils aussi bien que les Juifs. La loi s'était avancée jusqu'à la croix et à la malédiction, mais elle ne pouvait aller plus avant. La promesse et la bénédiction se répandaient sur le Juif et le gentil, par la foi: de là la déclaration des vers. 27-29; ainsi encore au commencement d'Ephés. II. — Si quelqu'un se place lui-même sous la loi, il se place lui-même sous la malédiction, car la loi n'est pas un décret arbitraire, mais une vraie loi morale, de sorte que son jugement est reconnu juste par la conscience. Mais alors elle est condamnation et mort, et il n'y a aucune espérance; on est déchu de la grâce, Christ est devenu inutile! Christ est si loin d'accomplir la loi pour nous, quand nous la violons, que pour celui qui est sous elle, Christ est devenu inutile. (Gal. V, 2-4).

sur laquelle la foi individuelle pouvait se reposer; et se reposa dans les Enoch, les Noé, en Adam lui-même et beaucoup de ceux de sa postérité, nous pouvons l'espérer. Cependant le monde crût désespérément en méchanceté, et Dieu résolut de détruire ce qu'il avait créé, et il amena le déluge sur un monde d'impies. Le monde recommença à nouveau, et, hélas! on le vit bientôt, le péché avec lui. Mais Dieu ne voulut pas permettre que l'homme restât sans frein et pût donner libre cours à sa volonté. L'homme bâtit la Tour de Babel pour faire sa propre volonté et ne pas être dispersé; et Dieu confondit le langage des hommes et dispersa leur race, formant ainsi « des langues, des familles et des nations. » Il a pu y avoir « de puissants chasseurs », et il y en a eu, mais le monde était divisé et peuplé de races antagonistes (Gen IX, 5-6; XI, 1-8; X, 5, 9, 32.) Le monde s'était éloigné de Dieu, et comme nous l'apprend le livre de Josué, avait commencé à rendre culte aux démons (Jos. XXIV, 2). Alors Abraham est appelé (Jos. XXIV, 3; Gen. XII, 1 sqq.). Il n'y avait point de loi, pas de conditions, point de justice ni d'exigence de justice: Abraham est appelé à rompre avec l'ordre de choses providentiel que Dieu a établi dans ce monde; il faut qu'il quitte « son pays, sa parenté, la maison de son père. » « Le pays » était cette chose nouvelle que Dieu avait établie par le jugement qu'il avait exécuté contre Babel; Abraham est appelé à le laisser; non pas à agir contre lui, mais à en être séparé pour Dieu, dans le monde. Ce fait est de la plus haute importance et mérite toute notre attention: il élève Abraham sur un terrain indépendant de la commune responsabilité des hommes. Le monde gisait sous cette responsabilité; le

péché était là et un jugement l'attendait : la grâce intervient ; Abraham est appelé du milieu des hommes ; il est séparé d'eux et une bénédiction positive est révélée et déposée dans sa personne, entièrement et exclusivement là.

Ce fait, je le répète, est d'une immense importance. Nous ne sommes pas ici devant un homme responsable et exposé au jugement ; nous n'avons pas seulement devant nous l'activité de la grâce pour amener l'homme individuellement à une participation à la vie divine, à la faveur divine et au ciel ; — mais la Parole nous présente en Abraham un homme, publiquement appelé hors du système tout entier que Dieu a établi, fait la tête d'une nouvelle race (maintenant une race spirituelle), toute bénédiction étant déposée dans sa personne et entièrement en lui. C'est là une chose toute nouvelle sur la terre.

A un point de vue général on peut considérer Israël comme la semence naturelle selon la promesse, mais cette partie de l'histoire ne nous importe pas ici. Les Juifs étaient de la postérité d'Abraham selon la chair et la semence de la promesse devait, en définitive, être tenue pour « héritier » : mais c'est ce principe lui-même qui est important. La grâce appelle un homme à être le chef d'une nouvelle race, dans laquelle la bénédiction de Dieu devait être « la bénédiction d'Abraham : » ceci n'avait rien à faire avec le fait de juger sur le pied de la responsabilité, ou avec une règle ou mesure donnée quelconque sur laquelle ce jugement dût être fondé. Il peut bien y avoir là un motif plus élevé que tout autre pour être fidèle et pour servir, mais nous parlons des choses en elles-mêmes. Un homme est appelé hors d'un

monde responsable qui est sous le jugement à cause de son état de chute, — non pas dans le but d'établir une règle exacte par laquelle cette infidélité du monde puisse être mesurée, mais afin d'établir dans cet homme et, par une révélation subséquente, dans sa semence, la souveraine bénédiction. Comme Adam a été le chef d'une race pécheresse et condamnée, ainsi Abraham est le chef d'une race bénie de laquelle on pouvait dire : « Vous êtes donc la race (ou semence) d'Abraham, et héritiers selon la promesse » (vers. 29). Par la grâce, Israël aussi, en son temps, jouira de cette position : ils l'ont cherchée par les œuvres de la loi et l'ont ainsi perdue ; mais Dieu, fidèle envers Lui-même, accomplira néanmoins ses promesses. Mais je ne veux pas, je le répète, m'arrêter sur ce point ; je me borne à signaler la position d'Abraham appelé à être le dépositaire et le tronc de l'arbre de la promesse et de la bénédiction. « Sors de ton pays et de ta parenté, et de la maison de ton père, et viens dans le pays que je te montrerai ; et je te ferai devenir une grande nation ; et je te bénirai ; et tu seras une bénédiction ; et en toi toutes les familles de la terre seront bénies » (Gen. XII, 1-5).

La bénédiction caractérise l'appel d'Abraham : il est béni et il est une bénédiction ; la bénédiction pour les autres est mesurée par les dispositions dont ils sont animés envers lui, et il est l'unique source de bénédiction pour toutes les familles de la terre. C'est là une position remarquable et bénie entre toutes, et, dans son caractère, une position divine. Nous ne pouvons que retirer un grand profit à la considérer quant à nous-mêmes ; mais avant d'entrer plus avant dans ce sujet, remarquons encore combien cette position d'A-

Abraham est, comme nous venons de le dire, une position divine dans sa nature. Dieu est bénédiction en Lui-même ; la bénédiction le caractérise ; il en est la source pour tous ceux qui y ont part. Abraham, par dérivation, a précisément cette même place : il a été rendu béni, il a joui dans ce sens de la bénédiction sur la terre, d'une manière distinctive et spéciale ; il était la source de la bénédiction pour toutes les familles de la terre ; s'il y avait une malédiction, elle n'avait d'autre cause que l'inimitié qu'on pouvait avoir contre lui. Je le répète, cette position est infiniment précieuse et, dans son caractère, divine, pour une créature, une créature bénie sans doute et vivifiée par Dieu, mais dont partant la position est d'autant plus précieuse parce qu'elle est d'autant plus réelle.

De cette manière la position de bénédiction est établie définitivement comme étant de pure grâce, sans loi, la grâce abondant par-dessus toute la condition pécheresse de l'homme, et découlant de cette plénitude d'amour divin qui avait sa source en Dieu lui-même, et dont elle était le déploiement et la révélation comme elle en était la mesure. Telle est la place d'Abraham : la grâce a placé l'homme dans une position divine de bénédiction. Mais ces choses nous deviendraient plus claires encore, si nous considérions maintenant par quelles voies merveilleuses Dieu les a accomplies.

La promesse fut confirmée à ⁽¹⁾ la semence, qui est Christ, et cela, comme nous le verrons, en vertu d'une obéissance et en une manière élevée bien au-dessus de toute obéissance légale qui aurait accompli les devoirs

(1) Lisez au vers. 17 : « à Christ » et non pas « en Christ. »

obligatoires pour le premier Adam et imposés avec autorité comme tels par la loi. La promesse avait été faite à Abraham au chap. XII de la Genèse ; elle fut confirmée à la semence au chap. XXII du même livre, après qu'Isaac eût été offert. Abraham fut appelé à abandonner tout ce qu'il aimait, celui en qui toutes les promesses avaient été déposées, car « en Isaac devait lui être appelée une semence ». « Ton fils unique, celui que tu aimes, » tout ce que Dieu même lui avait donné et qui reposait sur la vie dans ce monde, tout cela Abraham était appelé à l'abandonner. C'était un renoncement complet de soi-même en la personne de celui que Dieu lui avait donné comme postérité selon la promesse ; Abraham devait compter sur Dieu seul et sur la résurrection, faisant abandon de tout ce qui dépendait de la vie ici-bas : — et Abraham obéit. Parfaitement dévoué à son Dieu, il offre Isaac et se confie en Dieu quant à la promesse qui ne peut s'accomplir qu'en résurrection. Tout cela dépassait la portée et la nature de la loi : ce n'était pas l'assujettissement à une justice légale dans l'homme, mais l'abandon absolu de soi-même et de la justice, et de toutes choses entre les mains de Dieu. Tout était offert en sacrifice à Dieu. L'obéissance à une loi, c'est la vie accomplissant ses devoirs ; mais Abraham abandonnait et lui-même et les promesses et tout entre les mains de Dieu ; il sacrifiait tout à Dieu, et dans ce sacrifice la Parole nous présente la figure de Christ s'offrant lui-même ⁽¹⁾ et ressuscitant des morts. Alors, et pas auparavant, la promesse fut confirmée à

(1) Avec cette différence seulement, que en Christ le sacrifice a été réellement accompli.

la semence : la promesse , j'entends , fut confirmée à Christ sur le principe d'une obéissance élevée infiniment au-dessus de toute loi , et comme ayant passé par la mort (et la loi a de l'autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit (Rom. VII, 1), et comme ressuscité des morts, — et à nous en Lui.

En même temps , mais comme nous avons vu , 450 ans après la promesse , laissant par conséquent à celle-ci toute sa force , la loi intervient et réclame une obéissance d'homme à la règle exacte de la justice , déclarant , sous peine de malédiction divine en cas d'infraction , tout ce que l'homme comme tel devait être et faire. La loi intervint temporairement afin de produire des transgressions ; elle rendit le péché excessivement pécheur , et par l'incapacité de l'homme à produire de la justice pour lui-même devant Dieu , elle amena l'homme sous la condamnation. L'autorité de cette juste exigence formulée par la loi ne pouvait pas être écartée , et Christ porta la malédiction de la loi , afin que , tout en maintenant l'autorité de la loi , la malédiction qu'elle apportait fût ôtée. Jésus , dans sa mort , alla au-devant de la malédiction de la loi et y satisfit — et ainsi il délivra de dessous la loi tous ceux qui sont en Lui , car ils moururent , en Lui , dans ce en quoi ils étaient tenus , et ressuscitèrent dans la liberté à l'égard de laquelle Il les avait rachetés : la loi n'avait plus ni droit , ni domination sur eux comme ressuscités , car elle avait cette autorité sur eux aussi longtemps qu'ils vivaient ; mais ils étaient morts , et étaient maintenant ressuscités afin de porter du fruit pour Dieu en relation avec leur nouveau mari , savoir Christ ressuscité des morts. C'est pourquoi aussi , le péché n'avait plus d'empire sur eux , par-

ce qu'ils n'étaient pas sous la loi, mais sous la grâce (Rom. VI, 14).

De cette manière la justice de l'homme qui, s'il y en avait eu, eût été sous la loi, était hors de question : la malédiction avait été le fruit de l'épreuve ; l'Écriture avait renfermé tout sous le péché.

Mais l'obéissance de Christ, sans tache et irrépréhensible sous la loi, allait infiniment au delà de la loi et était réellement sur un autre principe. Christ se livrait lui-même, et sa vie, volontairement, pour glorifier Dieu ; il faisait abandon de lui-même et de cette vie que la loi prétendait diriger et dont l'amour devenait la mesure de l'amour envers les autres ; il porta la malédiction et la colère dues au péché et encourues sous la loi. C'est pourquoi, a pu dire Christ, mon Père m'aime, parce que je laisse ma vie afin que je la reprenne (Jean X, 17). La loi ne connaissait rien de semblable : c'était l'obéissance parfaite dans l'entier et le complet dévouement de soi-même pour la gloire de Dieu et l'accomplissement de ses conseils pour notre salut. Dieu fut glorifié en Christ ; Dieu fut glorifié, et à cause de cela Dieu l'a glorifié en Lui-même ; l'homme est entré dans la gloire que le Fils avait auprès du Père avant que le monde fût, et y est entré justement. Dieu a montré sa justice en élevant à sa droite Christ, l'homme qui l'avait glorifié : et ainsi la justice divine est établie en ce qu'elle donne à Christ la gloire qu'il avait méritée par son œuvre pour nous. Mais alors, cette place de gloire nous appartient, à nous aussi, car l'œuvre a été accomplie pour nous, et il faut qu'il voie du travail de son âme en amenant dans sa propre gloire ceux que le Père lui a donnés. C'est pourquoi nous attendons l'es-

pérance de la justice » (Gal. V, 5), l'espérance qui est la part de la justice, et nous apprenons ce qu'est cette espérance en regardant à la gloire dans laquelle Christ est entré, là où la justice de Dieu l'a placé comme homme.

La grâce pouvait ainsi régner par la justice en vie éternelle, par Jésus-Christ, notre Seigneur (Rom. V, 21) : Dieu était glorifié dans l'abandon que Jésus faisait de lui-même, jusqu'à la mort, à la malédiction et à la colère, par l'Esprit éternel s'offrant Lui-même à Dieu sans tache, et Dieu, en justice, l'élevant à sa droite. Par cette voie l'homme prit cette place en justice, selon le conseil de Dieu, et nous y avons part par grâce.

Ayant vu ainsi le complet résultat du conseil de Dieu dans une gloire fondée sur la justice par Christ, considérons maintenant ce qu'est la bénédiction. Elle est le fruit de la promesse de Dieu à Christ, la semence : tout ce que le cœur de Dieu pouvait faire pour montrer son amour, son amour envers Christ et selon les droits que Christ avait à cet amour, voilà la bénédiction. Dieu qui est bénédiction montrait comment il pouvait bénir (voyez Eph. II) afin que dans les siècles à venir il montrât les immenses richesses de sa grâce par sa bonté envers nous dans le Christ Jésus. Christ était celui qui devait être béni ; c'est lui qui était la semence à laquelle la promesse avait été faite ; c'est lui qui, — le péché étant entré, — avait établi la gloire de Dieu en amour, en majesté, en justice, en vérité, en jugement inévitable, en salut, comme aucune innocence n'eût pu en fournir l'occasion, — cependant à ses propres dépens ; et c'est pourquoi l'homme est dans la gloire. La bénédiction est l'amour du Père pour Christ, et la gloire dans laquelle Christ est entré en vertu de cet amour et de ce qu'il a glorifié son Père. Telle est la position dans laquelle nous sommes introduits par la foi. Lui en lui-

même, dans sa personne, le Fils unique, est le premier-né, — en tant que rentré dans la gloire, — de plusieurs frères ; il amène plusieurs fils à la gloire.

Nous possédons cette bénédiction dans le sentiment présent de l'amour divin, l'amour de Dieu étant répandu dans nos cœurs, Dieu demeurant en nous et nous en Lui ; avec la conscience, par le Saint-Esprit, que nous sommes en Christ et Christ en nous, sachant que nous sommes fils par l'Esprit de son Fils envoyé dans nos cœurs et criant : « Abba, Père ; » nos regards tournés vers la gloire afin de lui être semblables et d'être avec Lui, ayant le sentiment que l'amour du Père demeure sur nous comme sur Jésus. Impossible que nous imaginions rien de plus que la promesse du Père à Christ, montrant son amour pour le Fils, et nous, ayant ainsi notre place en Lui devant le Père et jouissant de son propre amour. Dieu a fait Christ homme, et nous en Christ, l'exemple et la mesure de ce qu'est sa bénédiction en amour, comme il est dit de Joseph : « Israël bénira en toi, disant : Dieu te fasse tel qu'Ephraïm et Manassé » (Gen. XLVIII, 20) : et cette plénitude d'amour qui constitue notre bénédiction, se répand en amour dans l'expression de l'amour envers les frères et envers les pécheurs. Tu seras une bénédiction et en toi les hommes seront bénis !

C'est ce sentiment qui inondait de sa lumière le cœur de Paul et qui en débordait : « Plut à Dieu, dit-il, que non-seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui devinssent... de toutes manières *tels que je suis*, hormis ces liens » (Act. XXVI, 29) ! Paul avait la conscience d'une bénédiction si glorieuse que ce que l'amour divin en lui pouvait désirer de plus excellent, c'était que ceux qui l'entendaient devinssent tels que lui était. Quelle conscience vraie de la bénédiction ! Quel amour sans mélange ! Quelle différence aussi entre l'esprit, le caractère, le ton, les fondements en

justice, les épanchements divins de la grâce, quelle différence entre l'amour de Dieu se satisfaisant.... et : « Fais ces choses et tu vivras », même si on les eût faites ! La justice est là , mais non pas celle de l'homme, sous la loi, quel que soit celui qui l'a accomplie : la justice est celle de Dieu en ce qu'il a élevé Christ à sa droite dans la gloire, lui qui s'était donné lui-même et tout ce qui faisait l'objet de la promesse, comme venu dans la chair, pour la gloire de Dieu le Père, selon le dessein éternel de bénédiction et de manifestation de Lui-même en bénédiction, dont Christ, la semence promise, le premier, était l'objet. Ensuite, nous aussi, si nous sommes de Christ, nous sommes la semence d'Abraham et héritiers selon la promesse (vers. 29).

Combien la personne de Christ est mise en relief dans toutes ces choses ! Car Dieu, dans un certain sens, était débiteur à Jésus pour le maintien de sa gloire, et même pour plus encore, pour la seule complète manifestation de cette gloire dans la rédemption. C'est pourquoi, ainsi que nous l'avons vu, Christ est entré justement dans cette gloire comme homme. Mais à qui Dieu peut-il être débiteur en quelque sens que ce soit ? Qui peut présenter à Dieu un motif comme fondement de son activité ou de son amour ? — Christ, Lui, l'a fait, selon les conseils éternels !

Je conclus donc que la vie, la justice et l'héritage ne viennent pas jusqu'à moi sous la loi, ni par la loi : — la loi ne peut pas me procurer la justice, et je ne peux pas davantage être sous la loi en aucune manière, si j'ai la justice par Christ, selon la promesse. Je ne possède pas non plus la justice au moyen de son accomplissement par quelqu'un pour moi, car dans ce cas la justice serait sous la loi et par la loi, « mais si la justice est par la loi, *Christ est donc mort inutilement* » (Gal. II, 21) !



LE
MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La guerre à l'âme n'est pas

le bon combat.

Les lignes qu'on va lire ont en vue mes frères en la foi de notre Seigneur Jésus-Christ, participant ensemble à la tribulation, au règne et à la patience de notre Seigneur Jésus-Christ.

Beaucoup d'enfants de Dieu souffrent souvent, et dépensent, par des circuits dans la vie chrétienne, du temps et des forces sans avance ni avantages réels.

Ce sera une grâce de notre Seigneur, si ces quelques lignes peuvent contribuer à éviter à mes frères des souffrances inutiles, à nous faire prendre des voies d'où ressorte davantage la gloire de Dieu, dans lesquelles il y ait plus d'or, d'argent, de pierres précieuses édifîés sur le fondement, et moins de bois, de foin, de chaume (1 Cor. III, 12-14).

Sans autre préambule, j'entrerai en matière avec l'intention, Dieu voulant, d'examiner :

- 1° Ce que c'est que la guerre à l'âme ;
- 2° Ce que doit être un bon soldat de Jésus-Christ ;

5° Ce qu'est le bon combat.

Nous lisons en 1 Pierre II, 11.

« Bien-aimés, je vous exhorte, que comme forains et étrangers, vous vous absteniez des convoitises charnelles qui font *la guerre à l'âme*. »

Rien ne rend les exhortations plus précieuses pour nous, rien ne peut nous engager à leur prêter le plus d'attention possible, comme de savoir, que nous sommes des « bien-aimés » du Seigneur.

C'est l'amour qui a dicté les exhortations des Ecritures ; « *Dieu est amour* » ; cet amour ne peut vouloir que notre bien. N'aimant pas nous voir souffrir, il ne nous laisse passer dans les souffrances, que ce qui est nécessaire pour notre jouissance à venir.

Pour que nous puissions nous abstenir des jouissances du séjour où nous nous trouvons, il faut que nous voyions l'incompatibilité de ces jouissances avec les mœurs et coutumes de notre patrie, vers laquelle nous cheminons. C'est pourquoi nous sommes exhortés, comme *forains et étrangers*, à nous abstenir des convoitises charnelles, qui font la guerre à l'âme.

« *S'abstenir* » a particulièrement son application à ces paroles de 1 Jean II, 15 à 17 : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde : si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, car tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde ; et le monde s'en va et sa convoitise ».

Les convoitises charnelles sont les rameaux de la chair, qui ne peut plaire à Dieu, ne se soumet point à sa loi, mais qui a été crucifiée en Christ.

C'est une plante qui ne saurait vivre dans notre pays céleste, puisqu'elle est l'habitation du péché ; or Christ est venu pour ôter nos péchés, détruire les œuvres du Diable (1 Jean III, 5, 8) ; et la chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu. (1 Cor. XV, 50).

Enfin les convoitises charnelles font la guerre à notre âme. Ainsi notre âme n'est pas la chair. Notre âme est rachetée par le précieux sang de Christ. Toute âme d'homme est malheureuse depuis que le péché est sur cette terre ; quand les incrédules ne le sentent pas, c'est parce que leur âme est temporairement comme évanouie par toutes les tortures qu'ils lui font subir. Elle est une pauvre prisonnière qui est en butte à tous les assauts du mal du dehors et du dedans, sans pouvoir se défendre, étant liée, captive dans un corps de péché. Nous sommes donc ennemis de nous-mêmes et de notre repos, quand nous ne donnons à cette pauvre prisonnière pour aliments que des plantes vénéneuses qui croissent dans l'atmosphère corrompue, empoisonnée du présent siècle mauvais par les convoitises ; au lieu de lui donner pour nourriture vivifiante, fortifiante, succulente, toutes paroles qui sortent de la bouche de Dieu, par lesquelles l'homme doit vivre (Deut. VIII. 3) ; le pain descendu du ciel, notre Seigneur Jésus, qui nous donne sa chair à manger, son sang à boire, et en qui sont les sources d'eaux vives. (Jean IV, 10 ; VII, 37-39).

Ce que vaut l'âme, nous le voyons en principe dans ces paroles du Seigneur Jésus : « Que sert-il à un homme de gagner le monde entier, s'il fait la perte de *son âme* ; ou que donnerait l'homme en échange de *son âme* ? (Matth, XVI, 26). Nous sommes des bourreaux

de nos âmes, quand, pendant sa captivité, nous ne lui donnons que de la nourriture qui la fait mourir à petit feu : c'est de la cruauté. Quand le Seigneur Jésus parle de son *âme*, il dit dans les psaumes : « N'abandonne point *l'âme* de la tourterelle (Ps. LXXIV, 19).

Tu n'abandonneras point *mon âme* au sépulcre (Ps. XVI, 10). Délivre *mon unique* de la patte du chien (Ps. XXII, 20).

Nous trouvons en Hebr. X, 39 : « Nous persévérons dans la foi pour le salut de *l'âme* ».

En Jacques V, 20 : « Celui qui aura ramené un pécheur de son égarement sauvera une *âme* de la mort ».

Dans les Proverbes, la Sagesse (Christ) nous dit : « Celui qui m'offense fait tort à son âme » (Prov. VIII, 36).

Nous passerons maintenant à un autre passage, qui montre ce qu'est la guerre à l'âme.

En Jacques IV, 1-5, nous lisons : « D'où viennent parmi vous les guerres et les batailles ? N'est-ce pas de cela, de vos voluptés qui combattent dans vos membres ? Vous convoitez, et vous n'avez pas ; vous tuez et avec d'ardents désirs, et vous ne pouvez obtenir ; vous contestez et faites la guerre ; vous n'avez pas, parce que vous ne demandez pas ; vous demandez et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, afin de le dépenser pour vos voluptés. »

Dans ces quelques mots, quelle vérité, quel tableau humiliant, saisissant, qui dépeint bien l'inquiétude rongante qui se trouve dans la lutte de nos voluptés dans nos membres, lesquelles vont se briser contre la bonté, la sagesse, l'amour de notre Dieu qui ne nous accorde aucune demande, faite pour servir à nos volup-

tés, et que nous avons la folie, l'audace de lui adresser comme s'Il pouvait nous aider à le déshonorer.

Quel contraste entre ce tableau de nos guerres, nos batailles, nos convoitises, nos contestations et la douce quiétude de l'âme heureuse de ne posséder que le Seigneur, telle qu'il nous en est parlé en Matth. VI, 25-34 : « Ne soyez pas en souci pour votre vie, de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez, ni pour votre corps, de quoi vous serez vêtus : la vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement » ? etc.

Philip. IV, 6, 7. « Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses exposez vos requêtes à Dieu, par des prières et des supplications, avec des actions de grâces ; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus ».

Vers. 12 : « Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance ; en toutes choses et à tous égards je suis enseigné, tant à être rassasié qu'à avoir faim, tant à être dans l'abondance qu'à être dans les privations. Je puis toutes choses en celui qui me fortifie. »

1 Tim. IV, 8 : « La piété est utile à toutes choses, ayant la promesse de la vie présente et de la vie qui est à venir ».

1 Tim. VI, 6 : « Or la piété avec le contentement d'esprit est un grand gain ».

Pour passage de transition de ce que nous venons de voir à ce que doit être un bon soldat de Jésus-Christ, nous pourrions citer ce qui est dit dans 2 Pierre II, 14. Dans ce chapitre, en nous parlant des faux docteurs, le vers. 14 nous dit qu'ils « amorcent les âmes mal affermiées ». Qui est-ce que les faux docteurs cherchent

à capturer en tendant des filets et des hameçons munis d'appâts et d'amorces ? ce sont les *âmes mal affermiées*. Voilà un des dangers que courent ceux qui ne soignent pas leur *âme*, la nourrissant de toute autre chose que de la Parole de Dieu. Pour être ferme il faut la vie, la santé et la force, ce qui ne se trouve qu'en Jésus. Pour marcher, se défendre, voir, entendre, parler, sentir avec *fermeté*, il faut des jambes, des bras, des yeux, des oreilles, une langue, un palais qui soient en santé. C'est en quoi consiste la *vie*, quand ces facultés spirituelles ont, pour force motrice, le Seigneur Jésus par son Esprit et les Ecritures.

C'est la première condition indispensable pour être soldat utile à son chef et à l'armée.

L'apôtre Paul nous en parle en 2 Tim. II, 3-5 : « Toi donc endure les souffrances comme un bon soldat de Jésus-Christ. Nul homme qui va à la guerre, ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé pour la guerre; de même si quelqu'un combat dans la lice, il n'est pas couronné s'il n'a pas combattu selon les lois ».

Pour la vocation de soldats, l'enrôleur n'accepte ni boiteux, ni manchots, ni sourds ni aveugles, ni ceux qui ont d'autres infirmités incompatibles avec la vie de souffrances du soldat; c'est-à-dire que le soldat de Jésus-Christ doit être revêtu de Christ (Gal. III, 27) pour être un *homme parfait*; il doit réaliser son unité avec Lui, sa mort avec Lui, sa résurrection avec Lui, sa glorification avec Lui, son affranchissement du péché, de la mort, de la condamnation et de la colère à venir par Lui. « Si donc quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées;

voici, toutes choses sont faites nouvelles ; et toutes sont de Dieu » (2 Cor. V, 17). « Nous tous donc qui sommes *parfaits*, ayons ce même sentiment ; et si en quelque chose vous avez un autre sentiment, Dieu aussi vous le révélera » (Philip. III, 15).

En 1 Cor. XVI, 13, il nous est dit : « Veillez, tenez ferme dans la foi ; *soyez hommes*, affermissiez-vous ».

En Hebr. V, 13 : « Quiconque use de lait est ignorant dans la parole de justice, car il est un *enfant* ; mais la nourriture solide est pour les *hommes faits*, qui, pour y être habitués, ont les sens exercés à discerner le bien et le mal ».

En 1 Cor. III, 1 : « Et moi, frères, je n'ai pu vous parler comme à des *hommes spirituels*, mais comme à des hommes charnels, comme à des *enfants* en Christ ».

Par ces passages nous voyons qu'il faut être *homme*. « Il n'y a en Christ, ni Juif, ni Grec ; ni esclave, ni libre ; ni mâle, ni femelle ; car vous tous, vous êtes *un* dans le Christ Jésus » (Gal. III, 28).

C'est une virilité divine, puisqu'elle est en Christ, *l'homme parfait*, virilité, dans laquelle se trouvent réunies la force, la douceur, la grâce, l'intelligence, etc. Alors nous pourrions endurer les souffrances, comme bons soldats de Jésus-Christ.

Pour plaire à notre divin Chef, qui nous a enrôlés pour la guerre (non celle faite à l'âme), nul ne doit s'embarrasser dans les affaires de la vie. « Celui qui aime père ou mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui aime fils ou fille plus que moi, n'est pas digne de moi, » dit Jésus (Matth. X, 37). « Et quiconque aura quitté maisons ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, ou champs, à cause de mon nom,

il en recevra cent fois autant, et héritera de la vie éternelle » (Matth. XIX, 29). Celui qui est enrôlé sous la bannière de Christ ne s'inquiète pas s'il est Allemand, Français, Anglais, Suisse ou Italien ; si tel gouvernement est une monarchie absolue ou constitutionnelle, une république aristocratique ou démocratique, etc, un soldat de Christ attend la présence de son chef par son retour ; il attend, en fait de gouvernement de la terre, que Jésus soit manifesté, reconnu pour le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ; que tous ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds, et qu'il établisse ici-bas son règne de justice et de paix ; car, dans le temps présent, le nom de Christ est foulé aux pieds par le monde, dont nous savons que Satan est le chef.

Non-seulement le soldat ne doit pas s'embarasser dans les affaires de la vie, mais celui qui combat dans la lice, doit combattre selon les lois (du combat) ; il nous sera bon d'en considérer quelques-unes. — Nous trouvons dans ce même chapitre II, de 2 Timoth. vers. 11-15 : « Cette parole est certaine, car si nous sommes morts avec Lui, nous vivrons aussi avec Lui ; si nous souffrons nous régnerons aussi avec Lui ; si nous le renions, Lui aussi nous reniera ; si nous sommes incrédules, Lui demeure fidèle, car il ne peut se renier Lui-même. »

Ce sont, je crois, des passages à réaliser dans notre carrière de combat. Si nous estimons que nous ayons encore quelque chose à attendre de ce monde et dans ce monde, comme bourgeois de la terre, c'est autant que nous entamons de la vie dont nous vivons, si nous sommes morts à ces éléments du monde (Col. II, 20).

Si nous ne souffrons pas, nous ne sommes pas sol-

dats, puisque les souffrances sont inhérentes à cette vocation; il n'est donc pas juste de régner, quand il n'y a rien à souffrir.

Ce qui est impérieusement réclamé du soldat enrôlé, c'est de ne pas être transfuge. « Si nous le renions, il nous reniera, si nous sommes infidèles (incrédules) il ne peut se renier lui-même ». Evidemment ce n'est pas comme *enfants* que nous pouvons être reniés; mais comme combattants, le Seigneur peut nous reléguer aux invalides, quand nous l'avons renié; il demeure fidèle, c'est-à-dire, il ne peut changer les lois du combat.

Nous trouvons encore des lois du combat dans 1 Cor. IX, 24-27.

« Ne savez-vous pas que ceux qui courent dans la lice, courent tous, mais un seul reçoit le prix »? etc...

Le théâtre du combat n'est pas, pour le chrétien, dans la voie large qui conduit à la perdition (Matth. VII, 13, 14); ce n'est pas dans la foule, confondue avec elle, mais dans la lice. Ceux qui y combattaient étaient vus et connus par tous les spectateurs pour des professants de tous les exercices du combat et de la course. Et c'est par l'inobservation des lois du combat que tous ne reçoivent pas le prix; surtout en ce que nous voyons ensuite: « Or quiconque combat vit de régime. » Quel régime? Celui qui favorise la souplesse, l'adresse des membres et la vitesse de la course, c'est-à-dire, pour le soldat de Christ, la tempérance dans ce qui est légitime sur cette terre: Que ceux-mêmes qui ont une femme soient comme n'en ayant pas, et ceux qui pleurent comme ne pleurant pas, et ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant pas, et ceux

qui achètent comme ne possédant pas , et ceux qui usent de ce monde comme n'en usant pas à leur gré ; car la figure de ce monde passe (1 Cor. VII, 29-31). « Prenez garde à vous-mêmes, de peur que *vos cœurs* ne soient *appesantis* par la gourmandise et l'ivrognerie et par les soucis de cette vie ; et que ce jour-là ne vous surprenne inopinément » (Luc XXI, 34).

Celui qui veut suivre le régime avec plus de succès, doit encore mortifier son corps et l'asservir. Il y a même des résultats, des guérisons de misères, d'infidélités dans l'Eglise de Dieu, dans ses membres, qui ne peuvent s'obtenir que par la prière et par le jeûne (Matth. XVII, 21 ; Marc IX, 29). Ce régime est trop rarement pratiqué jusqu'à ce degré. Le jeûne a deux faces : l'humiliation et la mortification du corps (1 Cor. VII, 5 ; 2 Cor. VI, 5 ; XI, 27 ; Matth. VI, 16-18 ; Actes XIII, 2 ; XIV, 25).

Paul courait, mais non comme ne sachant vers quel but : son but était le prix de la céleste vocation (Phil. III, 10-14). Il combattait , mais non comme battant l'air. Les coups en l'air sont des coups d'aveugles qui ne voient pas où est l'ennemi ; or nous devons voir et savoir où est l'ennemi ; c'est-à-dire que , quoique notre intelligence soit ténébreuse par elle-même, étant éclairée par le Saint-Esprit et les Ecritures, elle doit entrer dans les intentions, les conseils et les voies de notre Chef au moment opportun, afin que nos coups ne soient pas donnés dans le vide.

Il reste encore, quant à ce que doit être un bon soldat, à considérer le plus important : c'est qu'il doit être armé. Ses armes doivent être de nature à atteindre et à vaincre l'ennemi auquel il a affaire. — Ce n'est pas

contre le sang et la chair que nous avons à combattre, comme c'était le cas de Josué et d'Israël conquérant Canaan, lesquels sont des figures de notre combat et dont nous aurons quelques mots à dire plus loin ; mais notre combat est contre Satan, ses anges, et son esprit agissant dans ce monde, par le moyen des hommes qui font la guerre à Dieu. — Pour atteindre et vaincre de tels ennemis, des armes charnelles entre nos mains se tourneraient contre nous ; il faut les armes dont le Seigneur Jésus s'est servi lui-même pour vaincre tout ce qu'il a rencontré en fait d'opposition à Dieu ; il a été bien loin de se servir d'armes charnelles.

Nous devons donc prendre et revêtir l'armure complète de Dieu, savoir : *La vérité, la justice, la préparation de l'évangile de paix, la foi, le salut, la Parole de Dieu et la prière* (Eph. VI, 10-20).

Il est dit : L'armure *complète* de Dieu. C'est une armure dont chaque pièce, à elle seule, est meurtrière pour l'ennemi ; mais nous avons besoin de toutes, à cause de notre faiblesse, de la nécessité d'être dépendants de notre Chef ; n'étant pas assez habiles pour manier chacune de ces armes séparément, nous avons besoin de toutes pour pouvoir demeurer debout. — Combien est grande notre faiblesse, puisque ayant des armes qui, séparément, peuvent vaincre l'ennemi, il nous faut l'armure entière pour obvier à notre peu d'exercice au maniement des armes divines, et quel privilège que Dieu nous ait donné de telles armes !

La première arme est la vérité pour ceinture de nos reins. Nous pouvons voir dans cette arme deux faces : penser, parler et agir selon la vérité avec Dieu et notre prochain, c'est la sincérité et l'intégrité : ou possé-

der en nous la vérité telle qu'elle nous est révélée dans la Parole de Dieu. C'est sous cette dernière face, je crois, que la vérité est plus particulièrement une arme, quoique ce soit une source de force pour nous que d'être intègres.

Comme vérité révélée, nous la possédons quant à ce que Dieu est, et à ce que l'homme est. C'est ce qui est l'appui de nos reins contre la puissance de l'ennemi pour être plus forts qu'elle.

La vérité en résumé est ceci :

Dieu créateur, l'homme créé bon ; mais Satan séduit l'homme, le fait tomber dans le péché ; Dieu promet un Sauveur, et le donne dans la personne de son Fils unique, Jésus, Dieu manifesté en chair, mort pour nos péchés, enseveli, ressuscité d'entre les morts, monté au ciel, assis à la droite de Dieu ; Il a envoyé son Saint-Esprit pour nous conduire dans la vérité ; Il est, auprès de Dieu, notre souverain sacrificateur pour intervenir pour nous, jusqu'à son retour pour l'Eglise, moment auquel Il nous changera nous les vivants et ressuscitera ceux qui se sont endormis en Lui, par l'Esprit qui est en eux, et qui l'a Lui-même ressuscité d'entre les morts ; tout cela en dépit de Satan, l'adversaire de Dieu, qui a été vaincu par Jésus.

La vérité à elle seule réduit Satan au silence pour quiconque la possède, parce que Dieu a accompli le salut selon son conseil sans l'approbation de l'homme, encore moins celle de Satan, qu'il n'aurait jamais pu obtenir. Voilà ce qui, en résumé, est la ceinture de nos reins ; mais étant des vases qui laissent écouler ce qu'ils contiennent, nous avons, en outre, besoin de la foi, de

la Parole de Dieu, de la prédication de la bonne nouvelle, de la prière, etc.

Nous avons ensuite la justice pour cuirasse. La cuirasse couvre la poitrine qui renferme le cœur: c'est sur la poitrine qu'était le pectoral par lequel le Souverain Sacrificateur portait le peuple de Dieu, sous le nom des 12 tribus d'Israël, sur son cœur.⁽¹⁾ Nos cœurs ont besoin, pour leur assurance, de savoir que la justice de Dieu n'est plus contre nous, mais pour nous, Christ ayant porté toutes les conséquences de la désobéissance d'Adam. Dieu n'a plus aucun sujet de nous traduire en jugement; ce qu'il ne faut pas confondre avec le jugement de Dieu sur sa maison (1 Pierre IV, 17), ou avec la discipline du Père qui veut rendre ses enfants participants de sa sainteté.

Au reste, quant à la justice de Dieu, voir le n° 20 des Etudes scripturaires sur ce sujet.

Après la justice vient, pour arme, la préparation de l'Évangile de paix comme chaussure.

La chaussure est ce qui préserve les pieds de foulures et de blessures au travers des sentiers étroits, souvent raboteux et pierreux au milieu de ce monde, dont le chrétien ne fait pas partie.⁽²⁾ Or la bonne nouvelle de la paix adoucit extrêmement les épines que nous rencontrons sur notre chemin, parce qu'elle procure la paix. Pour adresser la parole aux âmes non converties ou non affranchies, le chemin est grandement facilité,

(1) *Question*: La cuirasse ne désignerait-elle pas aussi, ou même plutôt, la *justice pratique* du combattant? (*Editeur.*)

(2) *Question*: Ne s'agit-il pas aussi ici des dispositions paisibles et débonnaires que produit l'Évangile de la paix, et d'une *marche* caractérisée par ces dispositions? (*Editeur.*)

quand c'est d'une précieuse bonne nouvelle que nous avons à les entretenir, en ce que toute âme a extrêmement besoin de grâce, d'amour, de pardon, de paix, de repos, en un mot de bonheur, et que c'est un chemin pavé de grâce et d'amour qui conduit plus directement et profondément au cœur. L'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ renferme ces qualités en grande abondance et toute perfection.

De la foi il est dit, que c'est pour éteindre les dards enflammés du méchant.

A notre conversion il ne nous est pas toujours donné une provision de foi suffisante pour éteindre tous les dards qui nous sont lancés pendant notre carrière; c'est pourquoi les Ecritures nous en parlent sous plusieurs points de vue, quoiqu'il n'y ait qu'une seule foi puisqu'il n'y a qu'un seul Seigneur.

Pour le salut il est dit: « Nous concluons donc que l'homme est justifié par la foi sans œuvres de loi » (Rom. III, 28). « Sachant que l'homme n'est pas justifié sur le principe des œuvres de loi, mais seulement par la foi en Jésus-Christ » (Gal. II, 16). « Car vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu; non par des œuvres afin que personne ne se glorifie » (Eph. II, 8, 9).

Ainsi à celui qui a cette foi, elle lui est imputée à justice, et Dieu n'est pas homme pour mentir ni fils de l'homme pour se repentir; le croyant est réputé juste, Christ lui ayant été fait, de la part de Dieu, sagesse justice, sanctification et rédemption.

Il nous est aussi parlé de la foi comme un don dans l'Eglise, qui n'est pas plus le don de tous que tous ne sont apôtres, ou prophètes, ou docteurs, ou évangé-

listes ; ainsi : « Car à l'un est donné, par l'Esprit, la parole de sagesse ; à un autre , selon le même Esprit, la parole de connaissance ; à un autre *la foi*, par le même Esprit » etc... (1 Cor. XII, 8, 9). « Et si j'ai la prophétie , et que je connaisse tous les mystères , et toute la connaissance, et que j'aie toute la foi à transporter des montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien » (1 Cor. XIII, 2). « Or ayant des dons différents selon la grâce qui nous a été donnée, soit la prophétie, prophétisons selon la proportion de la foi » (Rom. XII, 6).

Enfin il nous est parlé de la foi par laquelle le juste doit vivre (Habacuc II, 4 ; Hébr. X, 38) : Le juste est l'homme auquel sa foi a été imputée à justice.

Eh bien ! ce juste, depuis sa justification, pour vivre, c'est-à-dire pour marcher , penser , parler , manger, etc., doit vivre de foi ou de sa foi ou par la foi. Pour être agréable à Dieu dans sa marche, ce qui est autre chose que le salut gratuit , il ne faut pas se retirer si l'on veut que Dieu prenne plaisir en son enfant ; « or il est impossible de lui être agréable sans la foi » ; et « tout ce qui se fait sans la foi est péché » (Rom. XIV, 23). — En contraste avec *la foi imputée à justice sans œuvres*, il nous est parlé en Jacques II, 14, de *la foi qui est morte sans les œuvres* ; en Galates II, 20, de la foi du Fils de Dieu de laquelle Paul vivait étant en sa chair , c'est-à-dire en sa carrière terrestre. — En Hebr. XI, nous voyons des actes de foi de ceux qui précédemment avait eu leur foi imputée à justice ; et au premier verset , il est dit de la foi, « qu'elle est l'assurance des choses qu'on espère et la démonstration de celles qu'on ne voit pas. » Or cela est aussi pratique

durant notre vie ici-bas qu'au moment de notre conversion pour notre salut. — Il nous est encore déclaré, dans 1 Jean V, 4, que c'est la foi qui nous rend victorieux sur le monde. — C'est comme telle que la foi doit être prise comme bouclier pour éteindre les dards enflammés du méchant. Voir encore, entre beaucoup d'autres, les passages suivants, Act. VI, 5; XI, 14; 1 Thess. V, 8; 2 Thess. III, 2; 1 Tim. I, 19; VI, 10, 21.

Après la foi nous trouvons pour arme le salut comme casque. — Le casque est ce qui coiffe ou revêt la tête pour la protéger contre les atteintes des coups extérieurs.

Le mot de salut est aussi souvent employé dans les Ecritures pour *délivrance* que pour l'acception de *salut éternel*; par exemple : « Maintenant donc, ô Eternel Dieu ! lève-toi pour entrer en ton repos, toi et l'arche de ta force : Eternel Dieu, que tes Sacrificateurs soient revêtus de *salut* (délivrance) et que tes bien-aimés se réjouissent du bien que tu leur auras fait ! (2 Chron. VI, 41). — « Car maintenant le *salut* est plus près de nous que lorsque nous avons cru » (Rom. XIII, 11). — « Et soit que nous soyons affligés, c'est pour votre consolation et votre *salut* qui est opéré en ce que vous soutenez les mêmes souffrances dont nous aussi nous souffrons » (2 Cor. I, 6). « Car la tristesse qui est selon Dieu, opère une repentance à *salut* dont on n'a pas de regret » (VII, 10). « Car je sais que ceci me tournera à *salut* par vos supplications » (Philip. I, 19). — Travaillez à votre propre *salut* avec crainte et tremble-

ment (II, 12), et encore 1 Thess. V, 8 ⁽¹⁾; 2 Tim. III, 15; Hebr. II, 5; VI, 9.

La tête étant, dans un certain sens, le siège de la vie ou de l'âme, c'est de délivrance que nous devons l'entourer, et non pas rendre sa prison plus dure, comme nous l'avons déjà vu. — Notre vie doit tous les jours éprouver de la délivrance, être délivrée de plus en plus de l'obligation de faire la guerre à nos convoitises, ou de voir celles-ci faire la guerre à notre âme.

Maintenant la plus terrible arme que l'ennemi ait à craindre, c'est la Parole de Dieu; l'arme dont s'est servi le Seigneur Jésus pendant les 40 jours de sa tentation: maintenant l'épée de l'Esprit, celle du Seigneur Jésus quand il parle à l'Eglise de Pergame, et un peu plus tard quand il frappera les nations (Apoc. XIX, 15-16). C'est une arme offensive, et qui, par conséquent, nécessite le plus d'exercice. C'est en sondant les Ecritures, en les étudiant, les méditant avec foi et prière que nous apprendrons à nous en servir à détruire les forteresses, les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu; et « toute l'Ecriture est divinement inspirée, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre » (2 Tim. III, 16-17).

La dernière arme, mentionnée dans Ephés. VI, 10-20, est la prière. Par elle tout ce qui nous est nécessaire, indispensable, avantageux, utile, peut nous être

(¹) *Question*: 1 Thess. 5, 8, n'est-il pas parallèle de Ephés. VI, 17? et ne donne-t-il pas un sens plus général à ce dernier? (*Editeur.*)

donné, et nous y sommes conduits par l'Esprit qui lui-même intercède pour nous par des soupirs inexprimables, et intercède pour nous selon Dieu, non point pour nous faire demander afin de le dépenser pour nos voluptés (Rom. VIII, 26, 27, en contraste avec Jacques IV, 3).

Voilà les armes puissantes dont le soldat de Jésus-Christ doit être armé; sans elles nous ne pouvons que succomber, étant dénués de tout moyen de défense, parce que nous avons en nos corps la chair, le péché, par lesquels Satan peut avec efficace nous terrasser.

Il nous reste encore à voir ce que la Parole de Dieu nous apprend du bon combat proprement dit.

En Marc III, 27, il est dit: «Nul ne peut entrer dans la maison d'un homme fort, et piller son bien, si auparavant il n'a lié l'homme fort, et alors il pillera sa maison.» L'homme fort est Satan qui a établi sa maison dans cette création, en s'assujettissant *l'homme*, chef de la création, par le moyen du mensonge, de la tentation, de la tromperie, et en se substituant, devant l'homme, au Créateur, légitime objet de l'adoration de l'homme. Par cette usurpation il s'est approprié les créatures, l'homme à leur tête, pour son bien. Cela n'excuse pas l'homme de s'être livré en la possession de Satan, car il s'est laissé prendre par la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, en ce que le fruit était bon à manger, agréable à la vue et que l'arbre était désirable pour donner de la science. Il n'est pas du tout nécessaire de l'instigation de Satan pour nous faire faire sa volonté, en concevant la convoitise qui enfante le péché; l'homme pêche de lui-même, de son propre mouvement, le voulant et le

sachant, sans y être poussé par Satan, quoique ce dernier ne reste pas inactif à induire les hommes à faire la guerre à Dieu ; mais nous ne pouvons pas accuser Satan de tout le mal que nous commettons.

Dieu, voulant rentrer en possession de sa propriété usurpée, a envoyé son Fils bien-aimé pour lier Satan (l'homme fort), et rentrer en possession de la terre et de tout ce qu'elle contient, puis devenir le second Adam, Esprit vivifiant à la place d'âme vivante seulement comme le fut le premier Adam.

Ainsi le combat est entre le Seigneur Jésus et Satan (l'homme fort) ; non point entre le premier Adam et Satan, puisque ce dernier a des droits sur Adam ; ni entre le Seigneur Jésus et les pauvres pécheurs, puisqu'Il est venu pour les sauver. C'est tellement vrai que le combat est entre le Seigneur Jésus et Satan que la victoire est toute remportée. Dans tout combat il y a victoire et défaite, victorieux et vaincus. Dans presque toutes les lignes de la Parole de Dieu où il est parlé de ce combat, la victoire est présentée comme déjà remportée : Rom. VIII, 37 ; Jean XVI, 33 ; 1 Cor. XV, 54-58 ; Coloss. II, 15 ; 1 Jean II, 13 ; IV, 4 ; V, 4 ; Apoc. XII, 11 ; XV, 2 ; XVII, 14.

Ce qui est vaincu : c'est Satan, le sépulcre, la mort, le hadès, le monde, le méchant, la bête, les 10 rois, les antichrists, l'affliction, la détresse, la persécution, la famine, la nudité, le péril, l'épée, etc.

Dans Apoc. II, et III, les réprimandes, les choses à redresser, ou à maintenir, sont dites aux églises, et les promesses sont faites à celui qui vaincra. Ce qu'il y a à vaincre se trouve, dans l'ensemble des églises, le ralentissement, les doctrines mauvaises, la prostitution,

le bruit de vivre, la tiédeur, etc..., et l'exhortation de vaincre est adressée aux individus. — Ce sont des choses qui sont toutes en dehors de nous, c'est-à-dire ce n'est pas proprement contre soi-même que le combat doit se livrer, quoique nous puissions participer chacun pour sa part, aux mauvaises choses signalées dans les églises, puisque, quant à la chair, il n'est dit nulle part qu'elle soit vaincue, mais *crucifiée* (Rom. VI, 6; Gal. II, 20; V, 20; VI, 14; Ephés. IV, 22: Coloss. III, 9).

L'enfant de Dieu est tellement appelé à se considérer en Christ comme une nouvelle création, que, dans cette position, il doit être employé non plus pour *lui-même*, mais pour l'œuvre de Dieu, pour son Chef, en faveur de ceux qui n'ont pas encore le salut, et de ses frères qui ont besoin d'être soutenus, encouragés pour demeurer debout.

Dans les passages que nous allons voir encore, et qui parlent du bon combat, nous pourrions remarquer que les occasions, les sujets de combat sont dans ce qui nous entoure plutôt que dans ce qui est en nous. Le soldat, qui s'occupe de *sauver sa vie* dans le combat par sa retraite, est battu. — Quant à celui qui est blessé, ou malade, ou qui se laisse dominer par la fatigue, sa place, jusqu'à ce qu'il soit guéri, est à l'ambulance.

(Suite.)



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La guerre à l'âme n'est pas

le bon combat.

(Suite et fin).

Ce qu'il y a à défendre dans le combat ; ce que nous devons avoir en vue, c'est :

1° *La bonne nouvelle :*

« Oui, je te prie aussi, toi, mon vrai compagnon de travail, aide celles qui ont combattu avec moi dans l'Évangile, avec Clément et mes autres compagnons d'œuvre dont les noms sont dans le livre de vie » (Phil. IV, 5 ; 2 Cor. VII, 5 ; Gal. IV, 19 ; Col. I, 29).

Nous devons combattre pour :

2° *La consolation des saints :*

« Car je veux que vous sachiez combien grand est le combat que j'ai pour vous et pour ceux qui sont à Laodicée, et pour tous ceux qui n'ont point vu mon visage en la chair, afin que leurs cœurs soient consolés » (Col. II, 1, 2 ; 2 Cor. XI, 2-4).

Nous devons combattre :

3° Dans la persécution :

« Mais rappelez dans votre mémoire les jours précédents dans lesquels, ayant été illuminés, vous avez enduré un grand combat de souffrance, soit en ce que vous avez été offerts en spectacle par des opprobres et des afflictions, soit en ce que vous vous êtes associés à ceux qui ont été ainsi traités » (Hebr. X, 32, 33).

Nous devons combattre :

4° Par la prière :

« Mais je vous exhorte, frères, par notre Seigneur Jésus-Christ, et par l'amour de l'Esprit, que vous combattiez AVEC MOI dans vos prières à Dieu pour moi » (Rom. XV, 30 ; Col. IV, 12).

Nous devons combattre par :

5° La foi :

« Combats le bon combat de la foi ; saisis la vie éternelle » (1 Tim. VI, 12 ; Phil. II, 27).

Je pense que c'est la foi comme bouclier.

Nous devons combattre :

6° Pour la foi :

« Bien-aimés, quand j'usai de toute diligence pour vous écrire du salut qui nous est commun, j'ai été dans la nécessité de vous écrire, afin de vous exhorter à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints » (Jude 3).

C'est la foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu, selon les révélations contenues dans les Ecritures, en contraste avec toute autre foi des différentes religions des hommes.

Nous devons combattre :

7° Contre le péché :

« Car vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang, en combattant contre le péché » (Hebr. XII, 4).

Combattre le péché, c'est plus que de s'abstenir, *soi* seulement, de ce qui est mal, mais c'est veiller les uns sur les autres pour qu'aucune racine d'amertume, bourgeonnant en haut, ne nous trouble (vers. 14-17).

Nous devons combattre :

8° *Contre tous raisonnements et hauteur qui s'élèvent contre la vérité* (2 Cor. X, 5, 4), passage que nous avons déjà vu. Sur le combat, voir encore Phil, II, 25; 1 Tim. I, 18; 2 Tim. IV, 7; Philem. 2.

Nous voyons par ces passages que ce qui doit être poursuivi dans le combat, c'est ce qui est commun à tous, et qui consiste soit à soigner soit à repousser ce qui est pour ou contre la gloire de notre Chef et le bien de son Eglise.

Ne pouvons-nous pas penser par cet aperçu, qu'il y a une grande différence entre ce que beaucoup d'entre nous prennent pour du bon combat et *ce qu'est véritablement le bon combat?*

Il y a encore une autre grande différence, c'est que les combats occasionnés par nos infidélités, nos doutes, notre attachement à ce qui nous entoure, en un mot par nos intérêts personnels de l'âme ou du corps, plutôt que les intérêts de Dieu, de son Eglise, de nos frères, ne glorifient pas Dieu, et ne recevront du Seigneur ni approbation, ni récompense, car ce n'est que du bois, du foin, du chaume qui seront consumés par le feu, et l'édificateur en fera la perte. Tandis que celui qui travaille pour *autrui* et non pour *soi*, édifie de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, qui pourront subir l'épreuve du feu, et demeureront éternellement.

L'intention de décourager mes frères est bien loin de mon esprit ; car je ne pense pas que ces lignes se réalisent systématiquement dans l'ordre qu'elles sont écrites, parce que, quelque fermes que nous soyons, nous aurons toujours la chair en nous qui doit être toujours comprimée, mortifiée par l'Esprit : « Car la chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair ; et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez » (Gal. V, 16-26). Mais si ces quelques lignes peuvent nous aider à rechercher toujours plus exactement la vérité, ce sera un pas en avant, et c'est là ma seule ambition, car je n'ai pas la prétention, bien loin de là, d'avoir parlé sur cette vérité du combat comme elle le mérite.

Avant de vous quitter, je désire encore voir quelques portions dans l'Ancien Testament, dans lesquelles nous pourrions trouver quelques pensées utiles sur le combat.

Dans les chapitres XIII et XIV des Nombres, nous voyons ce qui est résulté de ce que le peuple a refusé le combat : ils sont restés 40 ans dans le désert, un an pour un jour du voyage des espions.

Figure qui montre que la chair, représentée par la génération sortie d'Égypte, périt dans le désert ; tandis que Josué et Caleb passent de l'Égypte dans le pays de Canaan, quoique âgés de plus de 20 ans à leur sortie d'Égypte, et entrent avec la nouvelle génération, tout en subissant les 40 ans du désert. Puissions-nous, comme ces deux champions, demeurer debout dans la foi, pour que nous ne passions pas toute notre vie dans le désert, mais que nous jouissions déjà par la foi du pays

de Canaan céleste ; ce qui, il est vrai, nous attirera le bon combat, mais disons comme Josué et Caleb : « *Montons hardiment* », et que nous ne soyons pas incrédules à cet égard ; car c'est le sujet des reproches des chap. III et IV de l'épître aux Hébreux.

Dans le chap. XX du Deut., nous trouvons quelques lois sur la guerre.

Celui qui a maison à dédier, vigne nouvellement plantée et qui n'en a pas encore mangé du fruit, ou une femme à épouser, ne doit pas aller à la guerre de peur qu'il n'y meure.

Il me semble voir dans ces trois circonstances que, pour participer avec succès au combat, il faut avoir :

1° fait la dédicace de notre introduction dans la maison de Dieu comme étant notre domicile à perpétuité ;

2° goûté des joies produites par les fruits *de la vigne* dont Jésus est le *vrai cep* ;

3° passé ses épousailles avec Jésus comme faisant partie de son Epouse, c'est-à-dire être uni à Lui et en jouir pour ne pas mourir dans la bataille.

Puis au vers. 8 : « Que celui qui est timide et lâche s'en aille en sa maison, de peur que le cœur de ses frères ne se fonde avec le sien. Il nous faut absolument n'avoir plus aucune confiance en la chair, et jouir des privilèges que Jésus nous a acquis pour ne pas être timides et lâches, et décourager nos frères qui sont dans la bonne voie.

En Josué V, ce n'est qu'après que tout le peuple a été *circoncis* qu'il a joui du crû du pays, que la manne du désert a cessé, que le Chef de l'armée de l'Éternel s'est mis à la tête, et que le combat a commencé.

La circoncision est l'exclusion de toute confiance en

la chair, afin de servir Dieu et de se glorifier en Jésus-Christ (Phil. III, 2, 5).

Enfin nous trouvons un sérieux avertissement, un grand exemple sur l'importance du combat dans l'histoire de David. En 2 Samuel, chap. XI, il est dit : « Or il arriva un an après, lorsque les rois sortent à la guerre, que David envoya Joab et avec lui ses serviteurs et tout Israël, et ils détruisirent les enfants de Hammon et assiégèrent Rabba, mais David demeura à Jérusalem. »

« Il y a un temps de guerre et un temps de paix » (Eccl. III, 8). Dans le temps des rois d'Israël, il y avait une saison dans l'année en laquelle les rois sortaient pour terminer par la guerre leurs démêlés. Or Israël avait toujours guerre contre les ennemis de l'Éternel, et dans cette guerre contre les Hammonites David manqua à sa place de conducteur d'Israël ; il préféra exposer la vie de ses capitaines, de son peuple, rester dans son palais et jouir du repos, plutôt que de supporter les fatigues du guerrier ; en cela il fut loin d'agir comme un bon combattant, tel que fut Urie le Héthien, qui ne voulut pas aller en sa maison pendant que les serviteurs de son seigneur étaient exposés à la fatigue et à la vie des camps ; aussi il mourut en bon soldat et son seigneur David tomba, par suite de sa mollesse du moment, dans le péché qui a été pour lui et sa maison une cause de jugements répétés, l'épée ne devant point se départir de sa maison. S'il eût pris sa place à la tête de son peuple, il eût été gardé de cette convoitise qui enfanta les péchés de l'adultère et du meurtre.

Pour nous, c'est aussi le temps du combat qui ne finira qu'à l'arrivée de Jésus pour nous faire jouir en plein, corps et âme, des fruits de son œuvre. Nous n'a-

vons donc aucune trêve pour suspendre le combat, Satan n'étant jamais inactif.

Combien il est regrettable de voir quelquefois des enfants de Dieu entrer dans le combat, et qui, se lassant bientôt, se retirent ; ils courent, s'ils n'y tombent pas, le danger dans lequel David est tombé, lui qui avait commencé sa carrière guerrière par tuer un lion, un ours et le géant Goliath ! Quelle humiliation de commencer une si belle carrière et de tomber devant une tentation rencontrée dans sa maison, où il ne devait pas être dans cette saison de la guerre contre les ennemis de Dieu ! Quelle humiliation pour nous quand nous commençons le combat et que nous nous retirons pour faire accord avec ce que nous avons combattu !

Je termine en laissant à ceux de mes frères, plus expérimentés, qui ont été plus souvent et plus longtemps que moi dans l'arène, à résoudre les difficultés et les questions que ces lignes pourraient soulever. Ce n'est pas à eux que s'adressent directement ces lignes, mais à ceux qui, comme moi, désirent devenir de bons soldats de Jésus-Christ.

Tout ce que je prendrai la liberté d'adresser à nos frères qui combattent en bons soldats, c'est de ne pas perdre courage, de persévérer, de tenir bon : le Seigneur est devant eux comme le Chef de l'armée de l'Éternel était devant Josué.

Que le Seigneur les garde de ce qui est arrivé à David qui a négligé le combat où il était appelé.

Et s'il plaît à Dieu, Il leur accordera des recrues comme compagnons d'armes.

Pour moi j'ai à m'humilier de ce que je fais encore trop souvent la guerre à mon âme ; mais je désire que

le Seigneur veuille faire de moi, ainsi que d'un grand nombre de mes frères, de bons soldats de Jésus-Christ. « Plût à Dieu que tout le peuple de l'Éternel fût prophète, et que l'Éternel mit son Esprit sur eux » (Nomb. XI, 29).



Notes sur le Psaume CXIX.

(Suite de la page 294, année 1860).

Nux. — 105. Ta parole est une lampe à mes pieds et une lumière à mon sentier.

Ici, le juste recueille le fruit de s'être rendu attentif à la Parole, de l'avoir recherchée de tout son cœur. Le sentier de sa foi est sans obscurité ; il peut y marcher à enseignes déployées, car la parole de Dieu l'éclaire. Tel est le privilège du fidèle, — de celui à qui Dieu a révélé ses pensées, et pour qui il déploie chaque jour sa bonté. La Parole est le témoignage de Dieu à la conscience de l'homme ; dès que ce témoignage est reçu dans le cœur par la foi, il dissipe les ténèbres naturelles qui y siègent ; dès lors, plus de doutes pour le présent et point d'incertitudes pour l'avenir. Il y a donc contraste entre la position du juste et celle des méchants ; ceux-ci sont dans les ténèbres ; lui est dans la lumière. Ses motifs, sa marche peuvent n'être pas compris ; toutefois, il sait à quoi s'en tenir, car la Parole l'enseigne et le conduit.

106 — Je l'ai juré et je le tiendrai d'observer les ordonnances de ta justice.

— Entouré des marques de la bonté de Dieu, et con-

vaincu de l'importance et de la nécessité du témoignage qu'il doit rendre, le juste, dans ce verset, exprime son zèle pour Dieu, et la ferme résolution, selon laquelle il se propose d'agir au milieu des méchants, dont la conduite ternit la gloire du Dieu d'Israël. En Dan. chap. I, un exemple de fidélité toute semblable nous est rapporté : « Or Daniel *résolus* en son cœur, de ne pas se souiller par la portion de la viande du roi » etc. Ce roi païen n'entraînait pas, on le comprend, dans les scrupules qu'avait un Juif à l'égard de certaines viandes dont l'usage était défendu par la loi ; mais Daniel, fidèle à ses principes, résolut de marcher selon les ordonnances de son Dieu, sans être effrayé des conséquences que pouvait avoir cet acte de fidélité. Cette décision du cœur pour Dieu est vraiment édifiante, car elle provient de la foi qui fait que l'on compte sur Dieu, quoi qu'il puisse advenir de notre témoignage. Elle est aussi un encouragement pour nos âmes, car dans bien des cas, nous sommes, hélas ! peu décidés pour Dieu, en face de ce qui le déshonore ; — il manque ce feu de l'Esprit — ce zèle pour Dieu qui ronge ; oh ! que Dieu nous l'accorde abondamment. On se trompe, si l'on pense que, parce que l'on est sous la grâce, on ne doit pas faire de résolution ; à cet égard, l'important est d'avoir appris à compter sur Dieu et non sur soi-même.

107 — Eternel, je suis extrêmement affligé, fais-moi revivre selon ta parole.

Le juste a cru, c'est pourquoi il a parlé ; mais c'est dans l'affliction que son témoignage est rendu ; — « est extrêmement affligé. » Ces dernières paroles dessinent d'une manière très-nette, quelle est la position du juste en Israël. Toutefois, le nom qui caractérise la re-

lation de Dieu avec son peuple, est dans sa bouche : l'Éternel est le Dieu en qui il s'assure ; c'est Lui qui le fera revivre selon qu'Il en a parlé. Cependant tout est encore en mystère : le juste est oppressé au lieu de régner, mais tout est révélé à sa foi et c'est ainsi que, plein de confiance, le juste s'élève au-dessus de ses circonstances, pour répandre son cœur devant Dieu.

108 — Éternel ! je te prie, aie pour agréables les oblations volontaires de ma bouche, et enseigne-moi tes ordonnances.

Lorsque la foi agit, le cœur n'oublie rien de ce qui convient à Dieu, et le juste éprouve ici le besoin d'offrir son culte à Dieu, dans la mesure où cela peut se faire, car le peuple a démolì l'autel de Dieu et tout est en décadence dans l'ordre religieux, établi au milieu d'Israël. Ici donc le juste agit selon l'énergie de la foi, il a la conscience de ce qui convient à Dieu dans un tel état des choses : « les oblations volontaires », sont ce que Dieu agrée, — cette démonstration cordiale du juste, est agréable à l'Éternel, bien que pour lui-même le juste sente, que ce n'est que par pure grâce que l'Éternel peut les agréer.

Ici donc, le juste goûte ce rafraîchissement dans le désert, et quelle réponse de Dieu au besoin de son âme ! Agité et exercé de toute manière, il anticipe par la foi ce temps de bénédiction, où Israël servira l'Éternel en paix et en assurance ; car Dieu consolera Sion et relèvera les ruines de Jérusalem. Alors, « on liera la victime du sacrifice et on l'amènera jusqu'aux cornes de l'autel de nouveau rétabli, et le peuple béni de l'Éternel dira : « Tu es mon Dieu fort, c'est pourquoi je te célébrerai. Tu es mon Dieu, je t'exalterai » Ps. CXVIII, 27, 28.

Un tel privilège de la foi est, en Hébr. XIII, 15, placé

devant les Hébreux, pour les encourager dans leur foi chancelante : « Offrons donc par lui sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire, le fruit des lèvres qui confessent son Nom. » Ce privilège est celui de la foi dans le désert, dans l'attente de l'accomplissement des promesses de Dieu.

109 — Ma vie est continuellement en danger ; toutefois, je n'oublie pas ta loi.

Le verset précédent se termine par l'expression du besoin que le juste éprouve, d'être enseigné de Dieu, il tient à ce que le cercle de ses connaissances s'agrandisse, afin que son obéissance à Dieu soit plus complète. C'est bien aussi dans une telle pensée que l'apôtre Paul demandait, par ses prières à Dieu, que les Ephésiens reçussent « l'esprit de sagesse et de révélation, dans ce qui regarde sa connaissance », etc. (Ephés. I, 17, 18). Quelle grâce immense, que nous ayons, nous pauvres pécheurs, le privilège de croître dans la connaissance de Dieu et de sa grâce ! Toutefois, le verset qui nous occupe nous fait voir en quelles circonstances le juste, pour sa part, est appelé à réaliser un si doux privilège ; car de quelque manière que ce soit, c'est au travers de plusieurs afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. C'est donc le chemin où se trouve le juste ici, jusqu'à ce que soit venu le royaume de Dieu et qu'il soit établi en puissance sur la terre, dans la personne de Christ. Ainsi la vie du juste est à toute heure exposée aux efforts de la violence des méchants ; mais le bon état spirituel du juste ressort du fait, que plus sa vie est en danger, plus il s'attache à la loi de Dieu ; elle est son trésor et sa vie : « je n'ai point oublié ta loi ».

110 — Les méchants me tendent des pièges, toutefois je ne me suis point écarté de tes commandements.

La conduite fidèle du juste au milieu des méchants déjoue toutes leurs tentatives de séduction ; son cœur ne se prête pas à leurs désirs, c'est pourquoi il demeure fidèle et ferme en face de la tentation, sans que rien le fasse faiblir dans son obéissance aux commandements de l'Éternel. Qu'il est beau de voir l'œuvre de la grâce dans le cœur du juste, le pénétrant de toutes parts et produisant en lui ce qui donne du relief à son témoignage, savoir : l'amour envers Dieu ! L'affection profonde de son cœur pour la parole de son Dieu fait que son âme est maintenue dans une sérénité vraiment remarquable.

111 — J'ai pris pour héritage perpétuel tes témoignages, car ils sont la joie de mon cœur.

Ici, par conséquent, ressort le contraste entre l'état moral du juste et celui du méchant. Au Psaume L, 46, 47, Dieu reprend le méchant pour sa fausse profession de piété, et il lui adresse deux graves reproches : 1° « tu hais la correction » ; — 2° « tu as jeté mes paroles derrière toi ». Ainsi les sûrs moyens que Dieu emploie pour ramener à Lui le cœur égaré sont, pour les méchants, une occasion de manifester l'aversion de leur cœur pour tout ce qui tend à le brider dans sa volonté active et rebelle. Le juste, au contraire, aime la correction, car il sait dans quel but Dieu l'applique aux fils des hommes, et il aime la parole de son Dieu ; car les paroles de Dieu sont « l'héritage de l'assemblée de Jacob » : dès qu'il les trouve, elles font la nourriture et la joie de son cœur (Jérémie XV, 46). Toutefois, il est bon de remarquer.

112 — J'ai incliné mon cœur à accomplir les statuts, constamment, jusqu'à la fin.

que le témoignage du juste ne consiste pas dans une *vie contemplative* absolue ; on le voit ici dans le domaine de l'action ; il pratique la volonté de Dieu, la sienne propre étant brisée ; son cœur alors peut s'incliner devant les statuts de son Dieu. Ces deux aspects de la vie du juste sont aussi mentionnés, pour ce qui concerne la vie chrétienne, dans toute l'épître aux Philippiens (voir chapitres III et IV). Dans ces deux chapitres on trouve cette expression de l'apôtre : « Réjouissez-vous dans le Seigneur », et : « Soyez tous ensemble mes imitateurs, frères, et considérez ceux qui marchent ainsi suivant le modèle que vous avez en nous », et encore : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur »... puis au verset 8 : « Au reste, frères, toutes les choses qui sont vraies », etc. Un chrétien pieux réalise donc ces deux choses : *jouissance* en Christ et *obéissance* pour Dieu.

(Suite).



Explication de passages.

Il y a quelque temps déjà qu'un de nos frères, D. B. à B., nous écrivait :

« J'ai vu avec plaisir qu'on adresse des questions au « *Messager évangélique* », sur des passages qui peuvent présenter des difficultés. Ce sera un moyen de donner encore plus d'intérêt à cette Feuille, que je lis toujours avec plaisir.

« J'ai aussi une question à faire, à laquelle j'aimerais que

le *Message* répondit. C'est sur le passage 2 Cor. V, 1-3. J'aimerais savoir : *Quel est cet édifice que nous avons de la part de Dieu, si notre maison terrestre est détruite? — Est-ce que l'âme en quittant le corps, entre immédiatement au ciel auprès de Christ? Ou est-ce que le texte permet d'admettre qu'il y ait un long intervalle entre la destruction de la maison terrestre et le revêtement de l'édifice qui est du ciel? — Cet édifice est-il le nouveau corps, ou l'habitation de Dieu? »*

A ces questions qui, au fond, se réduisent à deux, nous allons essayer une réponse. Nous réunissons la première et la dernière question, et nous disons que, selon notre intime conviction, l'édifice de la part de Dieu ou la maison éternelle dans les cieux, ne peut être autre chose qu'un corps transmué ou ressuscité, glorieux, incorruptible et immortel. Il est opposé à la maison terrestre qui n'est qu'une tente; il doit la remplacer après qu'elle sera détruite. On ne comprendrait guère l'expression de *revêtir* (vers. 2) pour désigner notre introduction dans la maison du Père, tandis que dans le sens que nous donnons à la maison éternelle ou à notre domicile qui est du ciel, cette expression est tout à fait en harmonie avec la figure employée par l'Apôtre et qui nous paraît s'expliquer bien naturellement ainsi : *être dépouillé*, c'est quitter ce corps, cette maison terrestre qui n'est qu'une tente, c'est-à-dire la demeure passagère de notre âme; *être revêtu*, c'est être transmué ou ressuscité, en sorte que l'âme soit réunie à un corps céleste, à sa maison éternelle dans les cieux; *être vêtu* (vers. 5), c'est être dans le corps; *être nu* indique l'état de l'âme séparée du corps.⁽¹⁾ Il nous semble que ces définitions, qui découlent si simplement et si

(1) « J.N.D. interprète différemment ce point. Cf. *Message Évangélique* 1894, p. 212 ».

directement du sujet, doivent faire comprendre les huit premiers versets de ce chapitre. Nous savons, heureuse et précieuse certitude ! que si notre homme extérieur se détruit (et Paul avait été bien près de la mort, ch. I, 8-10 ; IV, 10-12, 16), nous avons un édifice de par Dieu, une maison *éternelle* à la place de cette tente *éphémère*. Or *nous* (si du moins nous sommes animés du même esprit que Paul, si nous sommes soutenus par la même certitude de foi, d'espérance et d'intelligence), « nous gémissons dans cette tente », parce que cette tente ou ce corps est une entrave qui nous empêche de jouir pleinement de la gloire que voit et désire l'homme nouveau. Le premier objet des vœux de l'Apôtre et de tout chrétien intelligent et spirituel, c'est non pas d'être dépouillés ou simplement de mourir, mais d'être revêtus ou transmués et enlevés immédiatement à la rencontre de Christ, dans les nuées, en l'air, et de là, par Lui, avec tous les saints, dans la gloire, dans la maison du Père. Le chrétien, dont la vie est liée à la puissance de la vie de lumière, dont Christ vit ; le chrétien, dont Christ, déjà dans la gloire, est réellement la vie, ne pense à autre chose qu'à passer dans cette gloire par la puissance de Christ qui le transmuera ⁽¹⁾.

C'était pour l'Apôtre une charge que la nature humaine d'ici-bas (vers. 4), non pas qu'il regrettât de ne pouvoir satisfaire aux désirs de cette nature, mais parce

(1) Voir, entre autres, 1 Cor. XV, 51, 52 : *nous serons changés* ; Phil. III, 20, 21 : « nous attendons... qui transformera le corps », non pas *ressuscitera* ; 1 Thess. V, 17 : « nous les vivants qui demourons, serons ravis ensemble » etc. ; Tite II, 13 : « attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ ». etc.

qu'il voyait quelque chose d'infiniment meilleur au-devant de lui. Ce qu'il désirait, toutefois, ce n'était pas d'être dépouillé de ce corps, car il voyait dans le Christ glorifié une puissance de vie capable d'absorber et de faire disparaître toute trace de mortalité. Or cette espérance de l'Apôtre n'était pas fondée uniquement sur ce que pouvait produire le désir réveillé par la vue de la gloire : Dieu avait formé les chrétiens pour cela même (vers. 5), c'est-à-dire pour avoir part à cette gloire. Dieu lui-même *nous* a faits pour cela : « *nous* sommes son ouvrage ».

Il fallait autre chose, cependant, pour jouir de cette glorieuse espérance quand on n'était pas encore glorifié de fait, quoique Dieu, nous eût donné en espérance cette gloire : c'étaient les arrhes de l'Esprit. Dès lors, si le croyant n'est pas transmué, et si ce qui est mortel n'est pas absorbé par la puissance de la vie qui est en Christ, le fidèle est également plein de confiance, parce que, étant formé pour la gloire, et Christ, qui a manifesté la puissance victorieuse par laquelle le chemin du ciel lui a été ouvert, étant sa vie, dans le cas où il quitte cette tente et où il est absent du corps avant d'être revêtu de la gloire, il est présent avec le Seigneur, « ce qui est bien meilleur pour lui ». Si donc nous mourons, nous serons présents avec le Seigneur — car nous marchons par la foi, non par la vue des choses excellentes que nous espérons : — ainsi nous préférons quitter le corps et être présents avec le Seigneur. C'est pourquoi nous cherchons à lui être agréables, soit que nous soyons trouvés absents de ce corps, ou présents dans ce corps (« vêtus, non pas nus »), lorsque Jésus viendra pour nous prendre à lui et nous faire participer à la

gloire. « Car il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal de Christ, etc? »

Tout ce que nous venons de dire, en terminant, est tiré des *Etudes sur la Parole*, de J.-N. Darby (Nouveau Testament, 4^e volume, p. 162 et suivantes). — Un frère de Lyon demandant aussi une explication du vers. 10 de ce même chapitre, nous le renvoyons à l'excellente exposition qui est donnée de ce verset, dans le même ouvrage, page 165 et suivantes. En voici seulement un très-court résumé. Après avoir cité ce verset, comme on vient de le voir, l'auteur ajoute : « Pensée heureuse et précieuse après tout, toute solennelle qu'elle soit ! Car si nous avons bien compris la grâce, si nous sommes dans la grâce, si nous savons ce que Dieu est, qu'il est tout amour pour nous, tout lumière pour nous, nous aimerons à être dans la lumière qui découvre tout. C'est une délivrance bénie que de se trouver dans cette lumière ; c'est un fardeau, un poids sur le cœur, que quelque chose de caché... Or être ainsi dans la lumière et « être manifesté, » c'est une seule et même chose, car la lumière manifeste tout..... L'apôtre ne dit pas qu'un jugement doit être porté sur les personnes qui comparaissent devant le tribunal, parce que les saints sont compris parmi elles, et que Christ s'est mis à la place de ceux-ci pour ce qui regarde le jugement de leurs personnes. (Il ne s'agit pas non plus d'une comparaison avec tous les hommes, ou en même temps.) Il n'y a pas de condamnation pour celui qui est en Christ ; mais il sera *manifesté* devant le tribunal de Christ, et il recevra ce qu'il aura fait dans son corps.... Le bien et le mal seront estimés avec un sentiment solennel de ce que Dieu est, et une fervente adoration à cause de ce qu'Il

a été pour nous.... Pour ce qui est des *injustes*, ils auront, *au jour du jugement*, à répondre personnellement pour leurs péchés, sous une responsabilité qui pèse tout entière sur eux-mêmes...

Nous trouvons ici les deux grands principes pratiques du ministère : 1° Marcher dans la lumière, dans la conscience du jugement solennel de Dieu à l'égard de tous ; 2° la conscience étant ainsi pure dans la lumière, ce sentiment du jugement (qui ne peut troubler l'âme qui marche dans la lumière selon la grâce, ni obscurcir pour elle la vue de l'amour de Dieu) pousse le cœur à chercher, par amour, les âmes en danger de ce jugement. Cet état du cœur se lie à la doctrine du Christ, Sauveur par la mort sur la croix : l'amour de Christ nous étreint, car nous voyons bien que si l'un est mort pour tous, c'est que tous étaient morts. Tel était l'état universel des âmes : l'Apôtre cherche ces âmes pour qu'elles viennent par Christ à Dieu », (vers. 14-15).

Nous croyons ainsi avoir répondu à toutes les questions de notre correspondant D. B. Il n'est pas dit que l'âme du fidèle, en se séparant du corps, entre au ciel ; il est dit seulement qu'elle est « avec le Seigneur ». Ailleurs il est parlé d'un lieu invisible ou *hadès*, comme le séjour des âmes en attendant la résurrection. Ailleurs encore (Luc XXIII, 43) ce séjour est appelé « le paradis ». Il n'est pas non plus question, dans notre texte, d'intervalle plus ou moins long entre la destruction de la maison terrestre et le revêtement de l'édifice qui est du ciel. L'attente du chrétien rempli de l'Esprit et réalisant la puissance de vie qui est en Jésus, c'est qu'il passera immédiatement de la chétive cabane, de la tente délabrée, dans le magnifique palais. Cela aura lieu pour

nous tous croyants, si le retour de Jésus pour l'Eglise, retour qui peut arriver d'un instant à l'autre, nous trouve *vêtus*, c'est-à-dire *dans nos corps*, et non pas nus, c'est-à-dire *hors de nos corps*.



Les rationalistes et la Bible.

Ils commentent un livre dont ils ne connaissent rien, dont il n'ont même étudié ni l'objet, ni l'importance. C'est une sphère immense embrassant un ensemble de pensée et de plan, qui s'étend depuis la Genèse jusqu'à la fusion du temps et de l'éternité — chacune de ses parties se rattachant l'une à l'autre, et développant toutes les formes de relation entre Dieu et l'homme (historiquement suivies et pourtant réalisées moralement et individuellement) — dans laquelle chaque partie s'adapte à l'autre (comme les morceaux composant une carte découpée) et démontre ainsi la perfection d'un tout complet. Tout le système, dis-je, forme un tout complet, d'une unité absolue, quoiqu'écrit (car les choses furent *écrites*, comme le démontrent les témoignages les plus certains) à de longs intervalles, dans un espace d'environ 1500 ans, poursuivi à travers toutes les conditions diverses où l'homme puisse être placé, soit d'ignorance, ou de ténèbres, ou de lumière, avec des principes contrastés à dessein (comme la loi et l'évangile) et cependant l'unité parfaite et absolue du tout est toujours maintenue, de même que la relation de toutes ses parties entr'elles. Ces sceptiques passent sur tout cela ; ils n'en sentent pas même l'existence. Ils ont à peu près autant de connaissance de la Bible qu'un petit enfant qui prendrait une carte découpée et qui voudrait assembler deux morceaux appartenant

aux antipodes, parce que l'une et l'autre sont coloriées en rouge, et qu'il serait très-joli de les réunir.

Ce qu'il m'importe de savoir, c'est quel est ce Dieu qui s'occupe de nos actions, de nos paroles et de nos pensées? Est-il un juste juge? Selon quelle règle juge-t-il? Est-il amour? Quand la conscience dit à un homme qu'il a péché — quand quelque pauvre misérable sent amèrement ce qu'il a fait, quelle ressource y a-t-il pour lui? Comment sa conscience peut-elle être purifiée? Comment peut-il arriver à être heureux avec le Dieu qu'il a offensé? En un mot, quel est le Dieu qui s'occupe en effet de mes pensées mêmes? Voilà le point qu'il importe de connaître, car il y a dans l'homme la conscience que Dieu s'occupe ainsi de lui. Mais de quelle manière? Et quel est-il, celui qui s'en occupe? *Pour le savoir* nous avons besoin d'une révélation. La révélation me donne la réponse pour ma conscience et pour mon cœur. *J'ai besoin* d'une certitude quant à ce que Dieu est pour répondre au besoin de mon âme, et je *sais* ce qu'il est par la révélation qu'il a faite de lui-même en Christ. Là je trouve un amour parfait envers moi en tant que pauvre pécheur, et de cette manière j'ai la possibilité d'être vrai et droit dans une âme qui a la conscience du péché. Là je trouve que cet amour est en accord avec le maintien, de la part de Dieu, de sa justice absolue et de sa haine absolue du péché; mon âme a appris qu'il doit les maintenir, et mon cœur — maintenant renouvelé en connaissance — désire qu'il les maintienne, et ne pourrait le reconnaître comme le Dieu que je désire, s'il ne les maintenait pas. En Christ je suis amené à le connaître en jouissant d'une paix parfaite; il n'y a rien autre qui pût m'amener à le connaître ainsi, et à l'aimer, et à marcher avec Lui comme avec un Dieu que je connais et qui m'aime.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Dieu entrant dans ses temples.

C'est ici un sujet saint et solennel que le cœur doit suivre avec révérence, tandis que la plume en recherche les traces d'un bout à l'autre des Ecritures.

L'Ecriture est remplie des preuves de l'intimité que Dieu a cherché à établir avec l'œuvre de ses mains. Il s'est toujours fait une habitation quelconque, pour Lui, au milieu de ses créatures.

Au commencement, comme Créateur, il forma ses œuvres de telle sorte qu'il pût lui-même se reposer en elles. Et il vit que « tout ce qu'il avait fait était très-bon. » Il trouvait là une habitation selon son désir ; c'est ce que nous montre le sabbat à la fin de l'œuvre de la création. Quelle que fût la mesure de bonheur préparée pour l'homme dans les arrangements de la création (et assurément cette mesure était complète), il fallait encore que l'Eternel Dieu eût sa place dans le jardin. Il s'y promenait pendant la fraîcheur du jour, cherchant la présence d'Adam.

Il en était ainsi au commencement lorsque la terre

était dans toute sa pureté. Elle changea promptement, mais l'intention de Dieu demeura immuable.

La création refuse à l'Éternel Dieu un repos ou une habitation, par la raison que le péché l'a entachée. Il faut qu'il se lève et qu'il se retire. Elle ne pouvait être son repos, car elle était souillée. C'est pourquoi nous le voyons dès lors comme un étranger dans ce monde qui est l'ouvrage de ses mains. Il visite ses élus qui y sont, mais dans les jours des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, il n'y fait pas sa demeure.

Il communique avec eux dans une intimité personnelle et frappante, mais il ne recherche aucun lieu sur la terre. Cependant en espérance il a encore une demeure ici-bas.

La postérité d'Abraham est rachetée de l'Égypte et amenée dans le désert. De même que le monde, l'Égypte était la création souillée, le désert se trouvait comme un point en dehors d'elle, et c'est là qu'au milieu de son peuple, Dieu trouve pour lui-même une sainte habitation (Exode XV, 15). Le tabernacle est élevé pour être sa demeure et il y entre.

Mais comment y entre-t-il ? Il avait autrefois contemplé avec délices sa création, mais maintenant que la terre était souillée, que devant lui, autour de lui, et au-dessous de lui, le désert seul se présentait, de quelle manière prend-il sa place et entre-t-il dans sa demeure au milieu de son peuple ? Oh ! de même qu'au commencement, il pénètre avec plénitude de joie dans le tabernacle élevé dans le désert de Sinaï. « La nuée couvrit le tabernacle d'assignation et la gloire de l'Éternel remplit le pavillon » et elle le remplit en exprimant une entière satisfaction. « Tellement que Moïse ne put en-

trer au tabernacle d'assignation, car la nuée se tenait dessus et la gloire de l'Éternel remplissait le pavillon » (Exode XL, 35). Dieu voulait, pour ainsi dire, l'avoir en entier pour lui-même, — au moins pendant un temps — comme à la création il jouit du travail de ses mains, sanctifia le septième jour et se reposa avant de partager avec Adam son repos et sa joie : ceci est plein de bénédiction. C'est l'expression du désir que Dieu éprouva, de tout temps, d'avoir pour lui une place parmi ses créatures. Si la souillure le sépare de la terre dans sa condition la plus ordinaire, elle ne peut du moins le séparer du dessein de son cœur.

Il veut se purifier un peuple, afin de pouvoir demeurer au milieu de ses créatures. Il leur donne ses sabbats, sanctifie pour elles le septième jour et habite au milieu d'elles, comme dans le jardin d'Éden.

Aucune pensée ne peut procurer plus de bonheur que celle de voir l'Éternel Dieu se proposer ainsi de demeurer auprès de ses créatures dans l'intimité. Et, comme nous le verrons, c'est une pensée que le cœur est appelé à ne jamais perdre de vue. Nous la trouvons au commencement de notre étude du Livre de Dieu, nous la suivons tout le long de notre marche et à la fin nous la voyons aussi vivante que jamais. Elle nous accompagne pendant le chemin et elle doit être réalisée éternellement.

Israël est appelé à changer de situation. Il cesse d'être un peuple voyageur et il change les tentes du désert contre les villes et les villages de la Terre promise ; c'est pourquoi la gloire se transporte du tabernacle au temple. Tous ces changements dans les circonstances peuvent se produire, mais aucune altération n'atteint

l'affection et les desseins du Dieu d'Israël pour son peuple.

Aussitôt que l'arche, le témoin de la présence divine, fut en Canaan, l'épée de Josué commença à conquérir cette contrée afin de préparer pour le Seigneur une montagne ou « un royaume ». Mais Israël fut infidèle à Jéhovah et, pendant tout le temps des Juges et de Saül, il n'y eut que confusion, souillure et agitation ; c'est pourquoi, avant qu'il y eût du repos, l'épée de David dut achever ce qui, si longtemps auparavant, avait été commencé par l'épée de Josué ; puis le paisible trône de Salomon, le trône du Seigneur, fut établi dans le pays pour gouverner le peuple. Alors le temple fut bâti et l'arche transportée du tabernacle du désert (ou de la tente préparée par David, ce qui, en principe, était la même chose) dans la maison du royaume.

Ce long retard — retard de plusieurs siècles, pendant lequel le Dieu d'Israël fut obligé de demeurer éloigné de son repos et cela à cause de l'infidélité de son peuple — n'amena aucun changement. La gloire entra dans le temple de la même manière qu'elle l'avait autrefois fait dans le tabernacle. Les sacrificateurs ne pouvaient se tenir dans le temple, de même que Moïse aussi n'avait pu entrer dans le tabernacle. — « Car la gloire de l'Éternel avait rempli la maison de Dieu » — (2 Chron. V, 14). C'est ainsi que le Seigneur prenait de nouveau sa place au milieu de son peuple et entrait dans son habitation, comme de tout son cœur et de toute son âme.

Il avait trouvé son repos en Eden, parce que tout y était « très-bon » ; maintenant il le trouve dans le temple « parce que Lui est bon et que sa miséricorde de-

meure à toujours. » Genèse I, 31, et 2 Chroniques V, 13, témoignent de cette différence, et cependant c'est avec la même affection et avec autant de délices qu'il entre dans sa demeure.

Il continue à agir de même et nous pouvons découvrir en Lui une intention constante. La plénitude du temps arrive et Dieu est manifesté en chair. Ce grand mystère est révélé dans le 1^{er} et le 2^{me} chap. de Luc, et là nous voyons quelle importance s'y rattache; quelle joie dans le ciel parmi les anges, quelle joie sur la terre dans les vaisseaux remplis de l'Esprit. Les champs de Bethléhem en sont témoins. Elizabeth, Marie, Zacharie, les bergers, Siméon et Anne le sont aussi. Dieu revêtant l'humanité, étant manifesté en chair et entrant dans le temple de ce corps est, en son temps, comme la gloire entrant dans le tabernacle ou dans le temple. Ce dut être une heure de ravissement. L'Esprit saint lui-même, les anges qui sont dans la présence de Dieu et les élus ici-bas qui ont été visités et vivifiés par lui sont tous appelés à publier la joie divine de ce moment. Ce n'est pas un exilé qui nous est présenté dans cet éternel et glorieux Fils du Père, descendu des régions célestes et « né de femme. » Oh ! incompréhensibles richesses de la grâce ! Le récit de Luc ne nous permet pas de le considérer comme un exilé, venant dans une terre étrangère ou dans un lieu de bannissement. Dans toute l'Écriture il ne se trouve pas de plus magnifique démonstration de joie que celle qui est décrite dans ces chapitres qui révèlent et célèbrent l'incarnation. Si jamais l'Éternel Dieu entra avec joie dans son temple, assurément ce fut alors; mais nous l'avons vu, il en a toujours été ainsi. Si nous avons des cœurs

pour en jouir, cette pensée serait pour nous plus merveilleuse et plus précieuse que toute autre. Mais trouvons-nous encore des traces de cette vérité? Peut-elle, toute bénie quelle est, se manifester dans d'autres circonstances? Voyez la maison de Dieu telle qu'elle est décrite dans le 2^me chap. des Actes et vous trouverez une réponse à cette question.

La maison est alors achevée, comme le furent au 6^me jour les cieux et la terre. L'apostolat vacant a été donné à un autre et, le jour de la Pentecôte, est enfin arrivé. La gloire entre de nouveau. Le Saint-Esprit vient maintenant occuper son temple, ainsi qu'au II^me chap. de Luc nous avons vu le Fils entrant dans le sien. Les temples sont différents, mais la joie que Dieu manifeste en y entrant est la même.

La maison vivante de Dieu est édiflée et complétée dans Jérusalem et remplie par le Saint-Esprit, en langues divisées comme de feu. Il se place sur chacun des saints qui étaient assemblés. C'était une forme nouvelle répondant à la nuée qui autrefois avait couvert le tabernacle et à la gloire qui l'avait rempli (Exode XL et 2 Chron. V).

Mais comment l'entrée se fit-elle? « Comme le son d'un vent qui souffle avec véhémence » : ce langage ne dépeint-il pas la joie et la richesse qui se manifestèrent lorsque l'entrée s'effectua? La plénitude de la gloire s'y trouvait. L'Esprit lui-même était entré en personne et en puissance et le fruit de tout ceci se produisait sur les objets environnants, de même qu'au jour de l'incarnation. Les œuvres magnifiques de Dieu sont aussitôt publiées par le corps qui venait d'être baptisé. Ils étaient remplis de joie et louaient Dieu.

« Ils étaient ensemble en un même lieu et avaient toutes choses communes », et de plus « ils rendaient témoignage avec une grande force à la résurrection du Seigneur Jésus ; et une grande grâce était sur eux tous ».

Assurément nous pouvons répéter que, si le Fils est entré avec une gloire divine dans le tabernacle de sa chair, le temple de son corps, il en a été de même de l'Esprit qui remplit maintenant sa maison avec une affection semblable. — Une personnalité frappante peut se remarquer ici encore. Dieu s'est approché de nouveau dans l'intimité. Et c'est avec plaisir qu'il prend son habitation au milieu de nous, comme le dit le prophète (Jérém. XXXII, 41). Il se peut que les dispensations changent. Le temple peut être substitué au tabernacle, ou un temple en remplacer un autre. Une forme humaine peut devenir le temple du Fils, ou des pierres vivantes, celui de l'Esprit ; mais c'est avec le même zèle et la même intimité que Dieu ou la gloire vient occuper chacun d'eux en son temps.

Plus tard encore — car il doit en être ainsi jusqu'à la fin — ce mystère revêt une forme nouvelle, mais elle la revêt de la même manière qu'elle le fit depuis le commencement.

Au XXI chap. de l'Apocalypse, la cité éternelle est présentée dans une admirable solennité. Avant de paraître, elle est achevée, parfaite en beauté. C'est dans le ciel qu'elle a été édifiée. Les noces de l'Agneau y ont été célébrées et c'est là que son Epouse s'est parée. Elle est vue maintenant dans toute sa splendeur et sa perfection comme étant l'habitation de la gloire, ainsi que l'avaient été un jour le

tabernacle du désert et le temple du royaume, comme la demeure de Dieu dans la gloire, si je puis ainsi m'exprimer, comme l'Eglise avait été sur la terre l'habitation de Dieu par l'Esprit (Eph. II, 22).

Cette cité est vue maintenant « comme une épouse qui s'est ornée pour son mari, » image assez expressive pour ne pas nécessiter de commentaire. « Une grande voix » accompagne sa descente et la voix crie. « Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes et il habitera avec eux ; et ils seront son peuple et Dieu lui-même sera leur Dieu et il sera avec eux. »

Ceci sert d'introduction ou de préparation à la vision qui est donnée à Jean de la sainte cité.

De la même manière que la nuée remplit autrefois le camp lorsque la gloire entra dans le tabernacle et dans le temple, — que les anges publièrent la joie du ciel lorsque le Fils fut manifesté en chair — que le Saint-Esprit entra dans son temple vivant avec un témoignage semblable de sa présence ; de même maintenant la demeure éternelle de Dieu au milieu des hommes est présentée avec un pareil témoignage de la joie divine et du ravissement des cieux. Au commencement l'Eternel Dieu s'était reposé dans sa création et avait marché avec l'homme ; maintenant, à la fin, il se repose dans l'œuvre parfaite de la rédemption et il plante de nouveau son tabernacle au milieu des hommes.

Certainement ceci nous parle des délices dont il jouit dans l'œuvre de ses mains et nous dit combien il aime à être en présence de ses créatures et auprès d'elles.

Nous pouvons retirer un précieux enseignement de ce fait si béni, savoir de la manière par laquelle Dieu

est toujours entré dans les temples qu'il s'est préparés dans ce monde. S'il agit ainsi, ne pouvons-nous pas nous en remettre à lui pour le pardon de nos péchés et pour tout ce qui concerne notre bénédiction? Il n'aurait pas tant de joie à être en communion avec nous et à être auprès de nous, s'il ne prenait pas aussi son plaisir dans la miséricorde qu'il nous a témoignée et qu'il aime à nous voir accepter par la foi en Jésus. Le raisonnement que la femme de Manoah présenta à son mari s'applique à ceci et ce simple argument de la foi est vraiment d'une douce consolation (Juges XIII, 25).

Puis-je contempler les délices de l'Eternel Dieu dans sa création, puis le voir s'approcher de l'homme pour s'entretenir avec lui, observer l'enthousiasme et la joie avec lesquels la gloire vint remplir le pavillon, — la joyeuse solennité qui accompagna le Fils descendu du sein du Père pour occuper le corps qui lui avait été préparé — le bon plaisir et l'ardeur avec lesquels l'Esprit vint remplir ses temples vivants — puis le témoignage joyeux et éclatant rendu, au jour que l'Eternel Dieu transportera son tabernacle du ciel pour venir encore le placer au milieu des hommes, — je le demande, puis-je envisager ces choses merveilleuses, lorsqu'elles passent successivement devant moi, et douter encore du bonheur qu'il goûte dans l'exercice de sa grâce? Puis-je douter d'être bien accueilli par cette grâce, et de tout ce qu'elle a préparé en Jésus pour moi, pécheur? Sur mille réponses qui pourraient être faites, permettez que cette méditation en fournisse une: il y a obstacle, obscurité et nuage, je le sais; mais c'est dans *notre œil* qu'ils se trouvent.

Les difficultés mêmes que l'âme rencontre dans la vie de la foi peuvent aussi nous présenter cette vie comme étant de Dieu. La nature rebelle et souillée peut estimer que tout ce qui vient de Dieu est en opposition complète avec elle-même. Il est difficile à une nature égoïste de croire à un amour aussi désintéressé. Dieu prend dans l'évangile une attitude qui n'a jamais été possible pour l'homme. Ceci est plus qu'étrange ou merveilleux, c'est absurde ; c'est à n'y pas croire. Un homme naturel paraîtrait hors de lui s'il agissait comme le fait Dieu dans l'évangile. Mais qu'est-ce tout ceci si ce n'est la gloire de Dieu ? Le Fils de Dieu m'a aimé et s'est donné lui-même pour moi. Et qui suis-je ? Une créature qui s'est rebellée contre lui, qui l'a insulté, qui a fait tout ce qui était en son pouvoir pour le déshonorer et qui de plus a ajouté foi au mensonge qui l'outrageait de la manière la plus profonde. Oh ! est-ce vraiment possible ?

Mais un témoignage résulte de tout ceci. Et c'est un sceau que la vérité reçoit du fait même que l'homme la rejette. On peut dire qu'elle est de Dieu précisément parce qu'elle ne convient pas à l'homme. Oh ! quel témoignage !

Il faut que l'Esprit saint, l'Esprit de vérité prépare nos cœurs pour la recevoir. Et c'est ce qu'il fait. Comme le dit l'apôtre, dans quelques-uns l'amour de Dieu est répandu d'une manière si bénie que l'âme respire toujours une atmosphère de joie et de liberté. D'autres sont tellement « enracinés et fondés dans l'amour » que la conscience de cet amour est pour eux un fondement sur lequel leur âme se repose (Rom. V ; Eph. III). Mais quel privilège que nous soyons ainsi enseignés et en-

couragés à être fondés dans l'amour — l'amour de Dieu ! Les cœurs froids et misérables de quelques-uns de nous apprécient tout uniquement d'après leur pauvre mesure. Mais alors c'est en nous-mêmes et non pas dans l'amour que nous sommes fondés, tandis que chacun de nous, ayant l'assurance d'être vivifié par Dieu, est enseigné que c'est par la « grande charité de laquelle il nous a aimés, qu'il nous a vivifiés » (Eph. II, 4, 5).

Colossiens I, 9-29.

On ne peut méconnaître pour soi-même le fait que souvent les chrétiens se traînent ici-bas au lieu d'être fortifiés en toute force selon la puissance de sa gloire. Ils se trouvent sans force dans le combat où ils sont entrés. Tout cela vient de la faiblesse de la foi. Il n'y a d'autre remède sinon que Jésus soit plus clairement révélé à nos âmes. Cela suppose l'assurance du salut, 12-14, et que l'on ait été rendu capable de participer à l'héritage des saints. Je suppose que nous avons cette confiance. Mais le Chrétien n'en reste pas là. Pour en jouir, il ne faut pas qu'il en reste là. Il faut comprendre ce que c'est que ce royaume du Fils bien-aimé, cet héritage des saints, pour sentir la force de cette position dans la vie ordinaire. La présence du Saint-Esprit donne seule de la force à ces choses. Un chrétien occupé des choses de ce monde sait qu'il est sauvé, mais il marche d'une manière relâchée et faible, parce que la conscience n'est pas occupée de ces choses et qu'el-

les perdent leur effet. Il faut que l'Esprit agisse pour être détaché du train de ce monde. L'Apôtre habitait dans le ciel et il présentait Jésus aux autres chrétiens afin de les fortifier pour remporter la victoire. Il est conduit, ayant parlé de la rédemption, à présenter Jésus, vers. 45.

Il parle de Jésus en nous. Les prophètes avaient annoncé le Messie et la gloire. Pour un Juif, la présence de Christ était la gloire même. Ils espéraient la venue de Christ et, par sa présence, la jouissance de la gloire.

Mais Christ est venu et nous ne sommes pas dans la gloire. Il y avait là un mystère, vers. 7 : *Christ en vous, l'espérance de la gloire*. Avoir le Messie et non la gloire, c'était un mystère. Par la puissance en Esprit de Christ demeurant en nous, tout ce que Dieu a donné à Christ nous est donné en espérance. Toute l'espérance du salut conduit à la connaissance de Christ en nous comme espérance de la gloire. Il suppose que nous sommes rachetés et que nous comprenons le salut de nos âmes. Il ne s'agit pas du progrès ; il parle de tous les chrétiens, qui tous sont rendus capables de participer à l'héritage des saints dans la lumière. Il nous présente le Christ qui devient en nous l'espérance de la gloire, même dans les Gentils.

Il présente Jésus, vers. 45, comme l'image du Dieu invisible. Personne n'a jamais vu Dieu qu'en la personne de Jésus, Dieu manifesté en chair, glorifié en Esprit, vu des anges. En voyant le Seigneur Jésus, j'ai vu Dieu ; en connaissant ses voies, sa gloire, je connais Dieu. J'ai Dieu avec moi dans ma nature, tandis que les anges cherchent à y voir jusqu'au fond. Ayant trouvé le Seigneur Jésus, j'ai trouvé Dieu dans toute

sa gloire, Dieu en amour, Dieu près de moi dans ma nature et j'ai trouvé mon repos dans la présence de Dieu lui-même. Qu'est-ce qui peut troubler la présence de Dieu et si j'ai Dieu, qui me jugera après Lui s'il m'a conduit déjà dans la demeure de sa sainteté? L'âme trouve un repos et une puissante énergie dans la conscience qu'elle a un Dieu en Jésus dans toute sa gloire et celui qui porte cette gloire a anciennement revêtu et porté mes péchés pour moi. Nous avons en Jésus la certitude de voir Dieu. Il est l'image du Dieu invisible.

Jésus est aussi le premier-né de toutes créatures, en tant qu'ayant pris la forme de l'homme, comme chef de toute la création et médiateur, comme second Adam. Il s'est fait homme pour nous et toutes choses ont été créées par Lui et pour Lui. Il est le chef de toute la création, il en est le centre de bénédiction et la gloire (Ephés. I, 22). Christ est image de Dieu, manifesté en chair et chef de la création.

Il y a encore une autre primauté de Christ, vers. 18. Il est le chef du corps, de l'Eglise. Il y a une relation spéciale entre la tête et le corps. Il dirige, gouverne, vivifie l'Eglise qui, comme corps, est l'accomplissement de la tête. Elle est l'accomplissement de celui qui est tout et en tous. Etant identifiée avec le Seigneur Jésus, l'Eglise est établie sur toute chose, Jésus comme tête, l'Eglise comme corps. Voilà trois aspects sous lesquels Jésus nous est présenté: Image de Dieu — Chef de la création — Chef de l'Eglise qui jouit avec Lui de la suprématie sur toutes les choses qu'il a créées.

Pour cela Jésus a dû passer parmi les morts, expier les péchés de l'Eglise, la purifier pour se la présenter sans tache. Etant ressuscité il communique la puis-

sance de la résurrection à tous les membres de son corps.

Vers. 20. Dieu veut réconcilier toute chose avec Lui. Quant à nous qui croyons il nous a maintenant réconciliés. Les choses ne sont pas encore réconciliées ; l'Eglise est *maintenant* réconciliée. La création n'était pas tombée par sa propre volonté ; mais l'homme était tombé par sa volonté ; il était plus éloigné de Dieu. Jésus commence par réconcilier ce qui était le plus éloigné. Dieu nous regarde tout d'abord ; or l'effet en sera de nous faire paraître irrépréhensibles.

L'apôtre se dit *ministre de l'Évangile* pour prêcher à toute créature, et *ministre de l'Eglise* pour révéler pleinement et en détail la gloire de Christ et *accomplir* ou compléter la Parole, sans rien laisser des révélations de Dieu qui ne soit pas manifesté à l'Eglise. Il veut remplir nos cœurs de l'espérance de la gloire de Dieu. C'est cette espérance qui agit sur nos affections. Il faut de l'espérance pour aller en avant et pour donner de l'activité. Dieu nous sauve en espérance, pour nous donner des motifs qui agissent sur nos cœurs et les détachent du monde. La croix arrête les accusations de Satan. Mais Christ dans la gloire nous conduit en avant par son Esprit qui habite en nous et prend les choses de Christ pour nous les communiquer.

La gloire de Christ n'est pas une chose qui effraye, c'est la gloire d'un homme que nous connaissons ; qui nous aime, qui s'occupe de nous et qui a été plus familier avec les pauvres pécheurs, que les pécheurs mêmes.

Dieu nous donne la capacité spirituelle de regarder

vers Jésus pour nous sortir de la boue et nous fortifier en toute force selon la puissance de sa gloire.



L'amour.

« Et à l'affection fraternelle, l'amour. »

(2 Pierre I, 7)

On s'imagine ordinairement que l'affection fraternelle est l'amour, et même sa forme la plus parfaite. C'est une erreur, comme le montre ce passage de Pierre. Il est très-vrai que l'affection fraternelle est un fruit bien doux et précieux de la grâce — précieux dans le cœur qui en est rempli et précieux dans son développement mutuel. Mais ce n'est pas l'amour. Il nous est dit de joindre « à l'affection fraternelle, *l'amour*. » La raison en est simple. S'il s'agit d'affection fraternelle, les frères en sont l'objet ; si elle est pure et sans mélange, elle découle assurément de la grâce, mais, en nous, elle revêt facilement le caractère que lui donne son objet, et tend à se limiter à ceux dont elle est occupée, et à être gouvernée par le sentiment qu'on éprouve à leur égard. Elle est sujette à se fixer sur ces objets, et à éviter ainsi tout ce qui pourrait leur être pénible ou gâter les sentiments mutuels et la douceur des relations, en sorte que ces considérations deviennent la mesure de la conduite du chrétien.

En un mot, lorsque l'affection fraternelle est circonscrite en elle-même quant à son but principal, ce sont les frères qui deviennent le motif et le principe directeur de notre conduite, et notre conduite devient aussi

variable que l'état même de ceux de nos frères avec lesquels nous sommes en contact. Aussi est-il dit par Paul : « Par-dessus tout cela [revêtez-vous] d'amour, le lien de la perfection » ; et par Pierre : « à l'affection fraternelle, l'amour. » Mais l'amour ne cherchera-t-il pas à exercer l'affection fraternelle ? Oui, sans doute. Mais quand il s'agit de l'amour, Dieu est introduit. « Dieu est amour. » « Celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu, et Dieu en lui. » Ainsi l'amour introduit la mesure de ce qu'est l'amour véritable ; c'est ce que la simple affection fraternelle, en elle-même, ne saurait jamais faire. L'amour est « le lien de la perfection » pour Dieu, et Dieu, dans l'activité de l'amour, en est la mesure. L'affection fraternelle, si elle est seule, a pour objet le frère. L'amour se gouverne, ou plutôt il existe, en vertu de la présence de Dieu, dont on a la conscience. Dès lors tout ce qui ne s'accorde pas avec cette présence, avec Dieu lui-même, avec sa gloire, ne saurait être toléré par le cœur qui en est rempli. C'est dans l'esprit d'amour que ce cœur pense et agit, mais c'est par l'Esprit de Dieu — par la présence duquel l'amour est connu et actif dans l'âme.

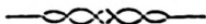
L'amour agissait en Christ, lorsqu'il disait : « Serpents, race de vipères ; » dans Paul, lorsqu'il disait : « Je voudrais que ceux qui vous bouleversent, se retranchassent même. » L'amour est intolérant quant au mal, parce qu'il implique la présence de Dieu, et parce que, dans l'amour, nous sentons la présence de Dieu et nous regardons à lui. Dans la simple bienveillance fraternelle, le frère est l'objet présent à mon esprit, et si la présence de Dieu n'est pas sentie, si je ne la réalise pas, la nature entre si aisément, et cela sous les formes les

plus spécieuses et les plus aimables, que j'arrive à mettre l'homme avant Dieu, à étouffer le mal, à entretenir à tout prix la bienveillance, et sous ce rapport j'éloigne et j'exclus Dieu.

L'amour, c'est la présence active de Dieu, quoiqu'il s'agisse de sa manifestation envers l'homme. Mais il donne à Dieu tous ses droits. C'est lui qui est amour ; mais il n'est jamais en contradiction avec lui-même. Son amour pour nous fut manifesté dans ce qui était la preuve la plus solennelle de son intolérance quant au mal — à la croix. Il n'y a pas d'amour véritable séparément de la justice. Si Dieu est indifférent quant au mal, s'il n'est pas juste, alors il n'y a pas d'amour, en grâce, pour le pécheur. S'il abhorre le mal, s'il ne peut le souffrir en sa présence, alors ses voies envers nous comme pécheurs manifestent l'amour le plus parfait. Si j'ai dix enfants, et qu'ils marchent mal ; si je dis : Eh bien ! je dois leur montrer de l'amour, et que je ne tiens pas compte de leurs mauvais actes ; ou si quelques-uns d'entre eux marchent mal, et que je les traite tous comme si je ne faisais aucune différence en mon esprit entre leurs bonnes et leurs mauvaises actions, ce n'est pas de l'amour, mais de l'insouciance quant au mal.

C'est ce genre d'amour que recherchent les hommes inconvertis : ils désirent que Dieu soit aussi insouciant quant au mal qu'ils le sont eux-mêmes. Mais tel n'est pas l'amour divin, qui abhorre le mal, qui s'élève au-dessus du mal, et qui agit à l'égard du mal, soit en l'ôtant, soit par la discipline qui est nécessaire. Mais si Dieu était indifférent quant au mal, il n'y aurait pas d'Être saint pour être l'objet de mon amour — il n'y

aurait rien qui pût sanctifier. Dieu ne reconnaît pas pour amour ce qui accorde une place au péché.



PENSÉES.

Considérez tout le corps de l'Écriture — une collection de livres écrits par diverses personnes pendant une période de 1500 ans... Tous développent un système immense. Les sacrifices de l'Ancien Testament sont de beaucoup le plus complet développement de toutes les vérités morales contenues dans les faits historiques et la doctrine du Nouveau; toutefois ils demeureraient comparativement, sans signification, jusqu'au moment où ces faits arrivèrent et où la doctrine vint en développer la portée. Il renferme des circonstances et des récits historiques qui sont pleins d'instruction pour notre marche actuelle, tandis qu'en eux-mêmes ils sont simplement une histoire des patriarches ou d'Israël — et l'application en était totalement inconnue à ceux qui écrivirent ces récits. Tout l'ensemble enfin montre une unité de dessein, une perfection de structure (bien que les choses aient été écrites lorsqu'il était impossible pour l'homme de connaître la connexion de la portion subséquente de l'Écriture avec cette première), qui prouvent l'unité du conseil de l'Être souverain, dont la puissance révélatrice, la pensée suprême et gouvernementale, et l'omniscience se voient d'un bout à l'autre du livre.

Il n'existe point de livre qui puisse être comparé au Nouveau Testament. Il n'y en a point qui approche au moindre degré de sa simplicité, de sa puissance, de sa profondeur morale, de sa pureté morale, ni quant à la profonde connaissance de Dieu, et à l'adaptation de son amour au cœur de l'homme. Il n'en est point qui manifeste ainsi Dieu, qui le mette en avant si constamment, sans être défiguré par la moindre chose qui soit indigne de lui ; qui le fasse descendre si près de l'homme — et pourtant de manière à ne montrer que plus pleinement qu'il est Dieu, le révélant en sa personne, en sa doctrine, en ses voies, et dans la prophétie. Le Nouveau Testament a fait plus encore ; il a manifesté Dieu comme l'ami des publicains et des pécheurs, chose dont l'incrédule n'a aucune idée. Pour de pauvres pécheurs (et combien grand en est le nombre !) l'incrédule n'a point de Dieu ; et pourtant Dieu n'est jamais plus évidemment Dieu, que quand nous le voyons sous ce caractère. Sous la loi, le lépreux impur devait se tenir éloigné de l'homme aussi bien que de Dieu : Jésus le touche avec une sainte puissance qui ôte le mal sans que lui-même il puisse en être souillé, tandis que son acte révèle en même temps un amour parfait qui répond parfaitement à l'état de l'homme.

Le jour du Seigneur ne nous surprendra pas comme un larron. Il surviendra pour ceux qui habitent sur la terre. Nous ne sommes pas habitants de la terre ; nous sommes voyageurs. Nous habitons dans le ciel ; nous traversons la terre. Notre place et notre demeure est dans le ciel. Nous ne sommes pas du monde, comme Christ n'était pas du monde.

Correspondance.

Notre frère S. de la C. (Drôme) nous adresse ces questions auxquelles il voudrait qu'on réponde dans le *Messager évangélique* :

« 1° Qu'est-ce que l'enfer ?

» 2° Qu'est-ce que les Saintes Ecritures entendent par ce mot ?

» 3° Est-ce le lieu des tourments éternels, ou seulement un lieu où les âmes vont après leur départ du corps, en attendant le jugement du grand trône blanc ?

» 4° Que disent les Ecritures sur la position des âmes dans ce lieu ? Ne sont-elles pas tourmentées par la pensée d'avoir méprisé la grâce de Dieu, et rejeté tous les moyens auxquels l'amour divin avait pourvu pour les sauver ? Là, n'attendent-elles pas la résurrection et le jugement, qui dévoilera toutes leurs actions mauvaises ? Ne voient-elles pas ce qu'elles n'ont pas voulu voir ici-bas : n'ont-elles pas la connaissance des voies de Dieu et de ce qui les attend, savoir d'être jugées selon leurs œuvres, et jetées, avec leurs corps ressuscités, dans le lac ardent de feu et de soufre pour l'éternité ?

» Voilà, cher frère, ce que je désirerais voir développé dans notre Feuille, car je ne connais pas d'écrivain qui traite spécialement ce sujet, sur lequel il y a beaucoup d'ignorance et de confusion dans la chrétienté. Mon désir serait que quelque frère le traitât ; je crois que cela pourrait être utile. Que Celui qui est tout pour nous le mette au cœur de quelqu'un de ses enfants. »

Nous publions ces lignes, dans l'espoir qu'elles arriveront à leur adresse et qu'il sera donné à quelqu'un de nos lecteurs de nous envoyer une réponse qui satisfasse notre frère S. Si nous ne recevons rien d'ici au 15 mars prochain, nous essayerons nous-mêmes de répondre.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La grâce qui apporte le salut.

(Tite II, 11-14).

« Car la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans ce présent siècle sobrement et justement et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné Lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité, et qu'il purifiât pour Lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres ».

Il est intéressant de remarquer au milieu de quel courant d'idées le résumé de la vérité divine contenu dans ces versets, est introduit par l'apôtre. Le chapitre dont ce passage est tiré s'occupe de la conduite qui convient à ceux qui professent le christianisme, dans les différentes positions dans lesquelles ils peuvent se trouver placés ici-bas ; il nous dit ce qui sied aux vieillards et aux femmes âgées ; il nous apprend également ce que doit être la vie des jeunes femmes et ce qui doit distinguer les jeunes hommes. Le chapitre passe ensuite aux

relations ordinaires et de tous les jours des serviteurs avec leurs maîtres, exhortant les serviteurs à obéir à leurs maîtres et à leur complaire en toutes choses, n'étant pas contredisants, ne détournant rien, mais montrant toute bonne fidélité, « afin qu'ils ornent en toutes choses l'enseignement de notre Dieu Sauveur » ; et après cela il ajoute : « CAR la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans ce présent siècle sobrement, et justement et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ qui s'est donné Lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il se purifiât, pour Lui-même, un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres ».

Si la Parole introduit ici ce passage, au milieu de toutes sortes de détails sur la conduite qui convient aux chrétiens dans leurs différentes relations en ce monde, c'est que si les hommes ne peuvent pas aller au delà de ce qui se voit, la Parole divine s'occupe de créer et de corriger les motifs et les ressorts qui doivent diriger notre vie, et que de plus aucune conduite ne peut être agréable à Dieu, si elle ne provient pas d'un cœur soumis à sa « grâce qui apporte le salut », et gouverné chaque jour par la puissance de cette grâce.

Le monde juge le christianisme d'après ses résultats indirects, tels que la réformation des mœurs et l'influence conservatrice qu'il exerce sur la société ; les chrétiens de leur côté sont souvent plus portés à s'occuper de ce que la grâce enseigne que de ce qu'elle apporte ; ils oublient qu'avant d'enseigner elle apporte le salut.

Nous ne voulons certes pas diminuer l'importance de l'enseignement de la grâce, ni rien ôter de la nécessité qu'il y a pour le chrétien de veiller sérieusement à ce qu'il soit réellement soumis en toutes choses à cet enseignement qui nous dit : « que reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans ce présent siècle, sobrement, et justement et pieusement ». Mais, je le répète, avant d'enseigner, la grâce apporte le salut, et il est fâcheux de perdre de vue ou de déprécier le caractère et la puissance propre et absolue de cette grâce dans ce qu'elle *apporte*. Elle apporte le salut à l'homme ruiné et perdu ; et puis, elle enseigne celui qu'elle a sauvé. « La grâce qui apporte le salut est apparue », tel est le résumé succinct de l'intervention de Dieu en amour par l'apparition de notre Seigneur Jésus-Christ pour l'accomplissement de la rédemption.

A part tous les effets et tous les fruits de la grâce dans ceux qui en sont les objets, il y a l'intervention de Dieu en bonté parfaite et absolue au milieu de la scène de misère et de mort que le péché a introduite, l'intervention par laquelle Dieu délivre et transporte hors de cette scène. La grâce de Dieu apporte le salut dans ce monde où le péché et la mort et la puissance de Satan caractérisent la condition de l'homme : *elle apporte le salut*, à part tous les effets qu'elle produit, paix de la conscience, sainteté, bonheur, chez ceux qui croient. Il y a d'abord la grâce elle-même, et puis les fruits qu'elle produit. Le salut qu'elle apporte a son caractère propre et particulier comme intervention de Dieu en amour et en puissance, aussi bien qu'il a ses propres et bienheureux résultats dans la position

nouvelle dans laquelle il transporte ceux qui sont les objets de la grâce, leurs âmes étant désormais tournées vers Dieu.

Le commencement, aussi bien que le terme de la carrière du chrétien, *le salut et la gloire*, sont présentés ici comme les conséquences de cette intervention de Dieu en grâce. Le sentier du chrétien, la Parole nous le montre ici, est placé entre le point de départ qui est le salut, et le but qui est la gloire. La grâce et la gloire sont inséparables (Ps. LXXXIV, 44). La marche, les exercices du cœur, l'épreuve, la lutte, le service, se trouvent entre ces deux points, et reçoivent d'eux leur vrai caractère selon Dieu; mais le salut fut accompli par l'apparition de Christ en grâce et par elle seule, car « la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ », et la gloire, elle aussi, sera accomplie par l'apparition de Christ en gloire, et par elle seule. C'est ce que constate aussi le passage qui nous occupe: « la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes », et puis « attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, » plaçant entre ces deux termes ce que nous enseigne la grâce qui apporte le salut, savoir « que renonçant à toute impiété et aux convoitises mondaines, nous vivions dans ce présent siècle sobrement et justement et pieusement » — et puis (au vers. 44) nous présentant le but pour lequel Christ se donna lui-même pour nous: comme le vrai et puissant mobile de toute sainteté pratique: « qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité, et qu'il se purifiât pour Lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres ».

Tout ceci est pratique, comme étant le but de l'amour infini de Christ, en nous, dans ce monde.

Arrêtons-nous donc d'abord au caractère de la délivrance ou du salut apporté par cette merveilleuse intervention de Dieu en grâce. Les rubriques de la théologie systématique sont insuffisantes pour nous initier à de telles choses ; pour les connaître, il faut les considérer en vue de la condition de l'homme dans son état de péché, tel que cet état nous est dévoilé par la Parole de Dieu et manifesté par les souffrances et la mort du Christ. Quelle que soit la distance morale à laquelle nous nous trouvons de Dieu par le péché, le salut apporté par la grâce comble cette distance et l'anéantit : « car aussi Christ a souffert une fois, lui juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu. » Le péché, par sa nature même, sépare de Dieu, car la lumière ne peut pas avoir de communication avec les ténèbres ; mais à ceux qui étaient « autrefois loin », la Parole dit : « Vous êtes approchés par le sang de Christ » (Eph. II). Le péché, la mort, la puissance de Satan, le jugement de Dieu, sont autant de caractères de la condition misérable de l'homme ; il fallait quelque chose qui y répondît et y fit face, et qui les abolît, avant qu'un salut plein et entier pût être proclamé. Il ne suffit pas de tirer l'homme de sa dégradation et de sa souillure morale, si pareille chose était possible, et de le placer ensuite sur le chemin du bonheur : il faut que la conscience soit tranquillisée et que la paix repose sur cette base, que toutes les justes exigences de la sainteté de Dieu ont reçu pleine satisfaction et que toutes les conséquences possibles du péché ont été ainsi à jamais écartées.

Tel est le salut que la grâce de Dieu apporte : elle apporte la vie éternelle dans la région de la mort, car « Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils » (1 Jean V) ; elle apporte la justice de Dieu au milieu de la condamnation, car « il a fait celui qui n'a pas connu le péché, être péché pour nous, afin que nous devinssions *justice de Dieu* en Lui » (2 Cor. V) ; elle apporte la délivrance de la puissance de Satan, car « par la mort, il a rendu impuissant celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable » (Hébr. II). Il y a plus encore : le salut apporté par la grâce de Dieu nous met dans la place même de Christ, dans sa position et son acceptation devant Dieu, et nous fait partager la vie et la gloire de celui par qui ce salut a été accompli. Le salut de Dieu n'a pas d'autre mesure que celle-là, et sa gloire n'est pas moindre ! Y eut-il jamais amour semblable à celui-là, à cette grâce qui apporte le salut ?

À côté de ce que la grâce apporte, il y a certainement aussi *enseignement* de la grâce, et nous ne voulons rien ôter à son importance ; mais avant tout il faut que le cœur comprenne le caractère de cette grâce d'un Dieu tout bon : elle est la grâce qui a la puissance de sauver — la grâce qui apporte le salut. Sans cette connaissance, l'enseignement de la grâce sera mal compris et stérile.

Ainsi donc cette grâce de Dieu *apporte* d'abord à l'âme une délivrance absolue et parfaite de toutes les conséquences du péché, et elle l'amène dans la présence de Dieu selon toute la faveur de l'acceptation de Jésus-Christ Lui-même, car le salut tient à son obéissance et à ses souffrances pour le péché, il tient au mérite de son sacri-

fice et à la puissance de sa résurrection, et « comme il est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde » (1 Jean IV). Ceci est absolu, c'est le caractère propre de la grâce. Et puis, de même qu'elle est absolue dans son caractère, la grâce qui apporte le salut est universelle dans son aspect et dans sa portée : « La grâce de Dieu... est apparue à tous les hommes ». Elle est sans restrictions, dans son caractère ; elle n'exclut personne, elle est comme le soleil qui luit pour tous, quoique quelques-uns se cachent de devant sa lumière. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que *quiconque* croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III). « Et que *celui qui veut*, prenne gratuitement de l'eau de la vie » (Apoc. XXII).

Mais la grâce devient *enseignement* dans le cœur de ceux qui l'ont reçue et qui sont les objets du salut qu'elle apporte. Elle nous enseigne « que renonçant toute impiété et aux convoitises mondaines, nous vivions dans ce présent siècle sobrement et justement et pieusement ». C'est *la grâce* qui enseigne : ce n'est pas la sagesse de l'homme ou sa moralité qui viennent se mêler à ce qu'il y a de divin dans le salut qu'elle apporte et dans la nature qu'elle communique. C'est elle encore qui agit, c'est elle, la grâce, qui apporte le salut ; seulement elle agit maintenant dans ceux qui en sont les propres objets et dans la nature divine à laquelle elle fait participer. Ce ne sont pas des motifs *humains* qui créent, font et forment la moralité d'un chrétien, pas plus qu'il ne doit son salut à la puissance de l'homme : c'est la grâce de Dieu qui enseigne le chrétien, comme c'est elle qui le sauve.

La première épître à Timothée nous enseigne cette

même vérité dans un passage dont souvent on ne saisit pas la vraie portée. Paul voulait apprendre à Timothée comment il faut se conduire « dans la maison de Dieu », et dans ce but, il lui présente la puissance formative de toute vraie piété, en ces mots : « Sans contredit, le mystère de piété est grand — Dieu a été manifesté en chair, justifié en esprit, vu des anges, prêché parmi les nations, cru au monde et élevé dans la gloire » (1 Tim. III, 16).

On a souvent cité ce passage comme s'il parlait du mystère de la divinité ou du mystère de la personne de Christ. Mais la Parole nous dit que « le mystère de piété » est grand, c'est-à-dire le mystère ou le secret qui produit toute vraie piété, la source divine de tout ce qui peut être appelé piété dans l'homme ! « Dieu manifesté en chair » est le modèle et la puissance de la piété, sa mesure et sa source. La piété, maintenant, n'est pas produite, comme sous le régime de la loi, par des ordonnances divines, pas plus qu'elle n'est le fruit d'un esprit de servitude dans ceux qui, lors même qu'ils fussent pieux, ne pouvaient pas approcher de Dieu caché derrière le voile : « la piété », maintenant, découle de la connaissance de l'incarnation, de la mort, de la résurrection et de l'ascension du Seigneur Jésus-Christ. Sa source et son caractère, elle les trouve dans la connaissance de sa personne comme « Dieu manifesté en chair », dans la perfection de son obéissance comme « justifié en Esprit » ; l'objet de l'adoration des anges, et du témoignage et de la foi dans le monde ; et dans sa position présente comme « élevé dans la gloire. »

C'est ainsi qu'on apprend à connaître Dieu et que, par la connaissance de Dieu, on est formé à la piété :

entre le salut qui est le fruit de *l'apparition de la grâce*, et « la bienheureuse espérance » dans « *l'apparition de la gloire* », la Parole place *l'enseignement* de la grâce qui a apporté le salut. Cette grâce enseigne le renoncement à l'impiété et aux convoitises mondaines, parce qu'elles sont en opposition ouverte avec le but même de la rédemption et avec le caractère et la position dans lesquels le salut nous a placés comme « délivrés de ce présent siècle mauvais ». La croix et la gloire également s'élèvent contre toute impiété et toute convoitise mondaine. C'est le monde qui a crucifié Christ, et dans l'apparition de la gloire les désirs mondains ne peuvent pas avoir place, « car tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde ; et le monde s'en va avec sa convoitise » (1 Jean II). Mais être sobre, juste et pieux, c'est le devoir du croyant, comme témoin à l'égard du monde, et son devoir à l'égard de Dieu en témoignage de la puissance régénératrice de sa merveilleuse grâce.

Nous avons déjà fait remarquer que le passage qui nous occupe présente le sentier du fidèle comme placé entre le salut, accompli par l'apparition de Christ en grâce, et l'accomplissement de la bienheureuse espérance dans l'apparition de Christ en gloire. « Attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ ». Le salut qui apporte la grâce de Dieu met toutes choses en règle entre Dieu et l'âme quant au péché et à la condamnation ; et l'apparition de la gloire introduira ceux qui sont de Christ dans la jouissance de la présence de Dieu et de Christ, Christ ayant vaincu le dernier en-

nemi, et elle les fera entrer en possession de tout ce qui convient à sa présence en gloire. « Notre conversation est dans les cieux d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus-Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement afin qu'il soit conforme au corps de sa gloire, selon l'opération de cette puissance par laquelle il peut même s'assujettir toutes choses » (Phil III, 20-21). « Christ ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent » (Hébr. IX, 28).

Si nous considérons le salut dans son plein accomplissement dans la gloire, « nous avons été sauvés en espérance » (Rom. VIII, 24), et rien ne forme autant les affections pour le ciel, que « d'attendre des cieux son fils... Jésus, qui nous délivre de la colère à venir » (1 Thess. I, 10). Possédant le salut de l'âme et en jouissant, le croyant a devant lui la gloire : « dans la foi, par l'Esprit, il attend l'espérance de la justice (Gal. V, 5). Celui qui, dans la douleur et par ses souffrances, dans l'amour parfait, accomplit le salut, Lui-même reviendra pour nous prendre à Lui, afin que là où il est, nous, nous soyons aussi avec Lui. « Nous sommes maintenant les enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est » (1 Jean III, 2).

Tout est divin et infini dans les voies d'amour et de miséricorde par lesquelles Dieu forme nos âmes. Combien est touchant le motif qu'il nous présente pour que nous soyons saints dans toute notre conduite : « Qui s'est donné Lui-même pour nous, afin qu'il nous rache-

tât de toute iniquité et qu'il purifiât pour Lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres». Ce passage nous présente le but de la rédemption dans la conduite pratique du croyant dans ce monde, et quel motif pourrait être plus puissant que cette déclaration : Qu'il « s'est donné Lui-même pour nous » !

Puissent nos cœurs en éprouver la puissance et qu'ils disent en vérité avec l'apôtre Paul : « ... Et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi ; — et ce que je vis maintenant en la chair, je le vis dans la foi, la foi du Fils de Dieu qui s'est livré Lui-même pour moi » (Gal. II, 20).



Quelques mots sur le livre de la Genèse.

La simplicité des récits que nous trouvons dans le livre de la Genèse donne un attrait tout particulier à cette partie des saintes Ecritures : la vie humaine s'y montre dans son enfance et sa naïveté, au milieu de scènes domestiques, de coutumes et de mœurs, telles que les formaient les devoirs et les affections de famille. Quelque gâtés que nous soyons par les habitudes du monde, quelque plaisir même que nous trouvions dans un état de choses auquel nous avons été façonnés dès l'enfance, notre âme se sent à l'aise cependant au milieu des scènes de la vie patriarcale, telles qu'elles nous sont présentées dans le délicieux livre sur lequel nous désirons attirer un moment votre attention.

Voyez Abraham, cet homme riche qui compte ses serviteurs par centaines et son bétail par milliers ; il court au troupeau, y prend un veau tendre et bon et le fait apprêter par un serviteur ; puis il prend du

beurre et du lait et les place avec le veau devant ses hôtes. Sara, sa femme, pétrit le gâteau pour les voyageurs. Elihézer trouve Rebecca à la fontaine, sa cruche sur son épaule ; elle l'abaisse sur sa main, et donne à boire au serviteur d'Abraham, puis elle abreuve tous ses chameaux. Rachel, la fille d'un autre homme riche, apparaît devant des étrangers, menant boire les troupeaux de la famille. — Avec simplicité règne la courtoisie la plus réelle : on comprenait l'honneur dû à tous les hommes, aussi bien que les affections de famille. Ce n'était pas la vie barbare, quoique ce fût la vie simple et sans art : la simplicité n'était pas grossière ; elle provenait d'une influence qui pouvait former la vie et l'orner : et cette influence, c'était la connaissance de Dieu. Les temps auxquels nous reporte le livre de la Genèse ne doivent rien, nous le savons, aux progrès de la civilisation, ni aux règles de la vie cultivée, et cependant ce n'était pas un état de choses barbare, précisément parce que la connaissance de Dieu existait. La main et l'intervention de Dieu étaient senties, parce que alors les vaines prétentions de la vie polie n'avaient pas encore le temps ou la liberté de remplir ou de souiller la scène. Sous cette influence bénie se formaient les mœurs de ces temps primitifs : elles sont particulières et provoqueront peut-être le sourire de beaucoup de ceux qui appartiennent à des temps tels que les nôtres, mais elles se recommandent d'elles-mêmes fortement à tout esprit droit. L'intimité entre un maître et son serviteur paraîtrait peut-être étrange de nos jours : telle était cependant l'amitié qui subsistait entre Abraham et Elihézer, bien qu'en même temps les devoirs et les droits de chacun d'eux fussent religieusement re-

connus et observés. La position de Jacob servant chez Laban serait-elle mieux comprise ? — Et pourtant il n'y a dans tout cela rien qui soit moralement choquant, ou qui ne soit pas en harmonie avec les sentiments les plus délicats de notre nature.

Ce qui toutefois prête son plus grand attrait au livre dont nous nous occupons, c'est que le Seigneur lui-même s'y montre au milieu des hommes d'une manière et sous des caractères appropriés à l'état simple de ces temps primitifs. Les scènes étant tout à fait domestiques, familières et sans ornement, le Seigneur s'y manifeste dans ses voies d'une manière qui est en harmonie avec cet ordre de choses ; soit qu'il communique ses pensées, soit qu'il manifeste sa présence, il agit selon ce même mode de simplicité. Il n'emploie pas des prophètes, mais il révèle personnellement sa volonté : qu'il parle dans un songe, dans une voix ou par une manifestation personnelle de Lui-même, c'est toujours *Lui* qui intervient directement. Dans le cas même où il se sert des anges, ceux-ci sont plutôt ses compagnons que ses messagers. A la fraîcheur du jour ou sur le soir, il se promène dans le jardin ; aux champs, il parle en personne à Caïn, il l'exhorte, ajoutant, à un moment solennel et terrible, le poids et l'autorité de sa présence personnelle. Ainsi encore, il apparaît à plusieurs reprises à Abraham, à Isaac et à Jacob, sous les formes de l'intimité, provoquant leur confiance, exprimant son déplaisir ou faisant part de ses desseins d'une manière toute familière et personnelle. Et bien que, à mesure que nous avançons dans le cours du récit, ce caractère des communications divines se modifie un peu, il se maintient cependant en quelque mesure jus-

qu'à la fin, là même où on s'y serait le moins attendu ; car le Seigneur Dieu apparaît en songe même à des rois étrangers qui n'étaient pas de la famille d'Abraham ; et sans qu'ils en soient étonnés ou effrayés , il les avertit de leurs devoirs ou leur révèle les dangers qu'ils courent.

Dieu, je le répète, n'emploie pas ici le ministère des prophètes, qui tient l'homme trop à distance et est trop réservé pour être en harmonie avec les scènes au milieu desquelles nous nous trouvons. Le bon plaisir de Dieu n'était pas communiqué par le Saint-Esprit ou par l'inspiration : le moyen habituel ici des communications de Dieu avec l'homme, c'est l'intervention personnelle du Seigneur lui-même, se manifestant dans une vision, ou par un songe ou une parole ; ou bien encore, pour plus d'intimité, Dieu se revêt de la forme et des attributs de l'humanité, non pas qu'il apparaisse, comme il le fait plus tard pour Esaïe, pour Daniel ou pour Jean, sous des vêtements mystiques ; mais il se rencontre avec l'homme dans sa position et dans les circonstances au milieu desquelles il est placé. Comme un voyageur il demande l'hospitalité, et est reçu dans la tente de l'un deux ; il mange de la viande et du gâteau préparé pour lui ; — avec un autre il lutte jusqu'à l'aube du jour, comme le ferait un homme avec son compagnon avec lequel il aurait quelque sujet de contestation.

Si d'Abraham et de Jacob nous remontons au temps du déluge, là encore nous retrouvons cette même manière d'agir de Dieu. Avec quel intérêt le Seigneur Jéhova n'entre-t-il pas dans l'état de choses tout entier qu'il a devant Lui ? A la manière dont, nous-mêmes,

nous sentons tous, ce qu'il voit affecte son cœur ; puis, comme nous faisons tous, il entre en consultation avec Lui-même : il voit que la malice des hommes est très-grande sur la terre, et il en a du déplaisir dans son cœur et se repent d'avoir fait l'homme, et dit : J'exterminerai de dessus la terre tous les hommes que j'ai créés. Après cela, encore comme ferait un homme, ayant pris conseil avec lui-même, il communique ses desseins à un ami, les faisant passer à l'oreille, au cœur et aux sympathies d'un autre. Dieu agit envers Noé comme un homme envers son intime ami, aussi bien que comme un Dieu envers un pécheur élu. Nous-mêmes, nous pratiquons volontiers ces voies, nous aimons à trouver un autre nous-même. « La fin de toutes choses est venue devant moi », dit Dieu, racontant à Noé ce qui s'était passé dans son propre cœur. Plus tard, lorsque l'arche commença à flotter sur la scène du jugement, une main aimante et fidèle « ferma l'arche sur Noé ». Jéhova le fit de sa propre main. Il y avait là de l'intimité, une proximité vivante et palpable entre Dieu et sa créature ; et tout cela est en parfait accord avec les actes et les communications de Jéhova dans ce livre de la Genèse. La gloire n'avait pas encore pris sa place dans une dispensation ; elle ne s'était pas enveloppée d'un chariot de nuages, ni ne s'était assise entre les chérubins ; elle n'avait pas revêtu cette sainte majesté et cette grandeur qui conviennent à une économie réglée et qui tiennent l'homme à distance. Au temps de la Genèse, Dieu n'agissait pas selon les formes officielles d'une économie organisée ; son intervention était plutôt irrégulière et changeante ; il était présent en personne selon que l'occasion l'exi-

geait et en étroite correspondance avec l'état de choses au milieu duquel il intervenait.

Telle est l'action de Dieu dans le livre de la Genèse — tels sont les élus de Dieu dans ce livre, tel le Dieu vivant Lui-même : et cela est aussi divin que quelque autre chose que ce soit dans la Parole ; l'âme en jouit ainsi et bénit le Seigneur qui l'introduit au milieu de scènes comme celles-ci. Nous ne sommes pas toujours capables de recevoir les choses plus élevées ; nous ne pouvons pas toujours atteindre jusqu'à elles et entrer dans les lieux célestes ; et l'Esprit de Dieu, sensible à notre faiblesse, a pourvu avec tendresse à nos besoins, appropriant ses instructions à l'état de nos âmes, nous faisant changer d'air et de scène, si je peux m'exprimer ainsi. C'est de savoir goûter ces choses, c'est d'en avoir faim et soif, que nous avons besoin, bien-aimés ; c'est de trouver de saintes délices dans les choses de Dieu, qu'elles soient pour *les enfants* ou pour *les pères*, « lait spirituel et pur » ou « viande solide ». Les *petits* à l'école de Dieu sont *vivants*, quoique petits : voilà ce qui est précieux ! Celui qui vit par le seul pouvoir de l'intelligence ou à l'école des hommes, est mort tout en vivant.

Il y a encore une autre observation à faire sur les temps et le livre de la Genèse. Dans ces jours, ou, comme l'apôtre Paul s'exprime, « depuis Adam jusqu'à Moïse », les croyants n'étaient pas sous le régime d'une loi. Adam, en Eden, avait reçu un commandement exprès de Dieu, et les Juifs après Sinaï ont été sous la loi ; mais il n'en était pas ainsi des générations depuis Adam jusqu'à Moïse. Le péché était dans le monde, mais « il n'y avait point de loi » (Rom. V, 14). Non-

seulement les croyants n'étaient pas sous la loi, mais encore il y avait absence presque complète d'instruction morale ou préceptive. Sous bien des rapports, sans doute, les conseils et le bon plaisir de Dieu étaient révélés, mais on ne peut guère dire néanmoins qu'il y eût de précepte quelconque. L'Esprit, par la révélation, opérait sur le caractère et la conduite des hommes; il formait les pensées et la marche des saints. Ils avaient le sentiment du mal, et Dieu jugeait le mal, mais sans qu'il y eût de règle écrite quant à ce qui est juste et injuste. Sans qu'il y eût de loi contre le meurtre, Caïn est censuré; sans un cinquième commandement, Cam est puni pour avoir déshonoré son père: pareillement la perfidie de Jacob est visitée et reçoit sa rétribution, comme le Seigneur aussi tire vengeance des voies de méchanceté des frères de Joseph. Sans la lumière d'aucun précepte, l'âme d'un saint dans la tentation peut s'écrier: « Feraï-je un si grand mal et pécherai-je contre Dieu? »

Dieu, je le répète, n'avait proclamé ni loi, ni préceptes moraux; mais la révélation, par l'Esprit, dans les choses de la foi, formait le caractère des patriarches. Abraham n'avait pas reçu d'ordre au sujet de sa tente et de son autel, mais l'appel de Dieu, par l'Esprit, lui suggéra l'une et l'autre. Aucun précepte non plus ne requérait de sa part le noble et généreux traitement dont il usa avec Lot; mais la foi et l'espérance qu'il avait en Dieu le lui dictèrent. Sans direction spéciale au sujet des circonstances au milieu desquelles il se trouvait, la connaissance qu'Abraham avait de Dieu, et l'esprit de Christ qui était en lui, le disposèrent et lui apprirent tout à la fois à laisser « les pots de terre »

d'ici-bas lutter les uns contre les autres, et à accourir au secours de son parent, dès que celui-ci fut tombé entre les mains de ses ennemis. Aucune parole, aucun oracle de Dieu ne faisait une différence entre le roi de Salem et le roi de Sodome, mais la lumière divine qui était en Abraham le conduisit.

Je pourrais citer d'autres exemples du même genre dans les récits que l'historien sacré nous a transmis : le saint jugement de l'intelligence qui les animait par le Saint-Esprit, dirigeait ces fidèles des temps primitifs dans leur conduite par le moyen de la révélation, de la promesse et de l'appel de Dieu ; et les exemples que la Parole nous en fournit, conservent toujours leur naïve et simple beauté.

Tels sont donc quelques-uns des traits caractéristiques de cet âge primitif de notre histoire et du livre qui nous les a transmis : Dieu, dans la Genèse, agissait à la manière d'un homme, étant personnellement présent au milieu de la scène et recherchant l'intimité la plus étroite avec sa créature. La présence de Dieu au milieu des hommes n'était pas jugée étrange ; on n'estimait pas qu'elle ne convînt pas à la terre et n'appartînt pas à l'homme : les faveurs divines étaient, si l'on peut dire ainsi, librement accordées et reçues sans défiance ; et cette première manière dans la voie du Seigneur sera aussi la dernière, l'état éternel, quand le temps des dispensations sera passé : *Voilà, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu Lui-même sera avec eux, leur Dieu (Apoc. XXI, 5).*



Notes sur le Psaume CXIX.*(Suite de la page 53.)*

SAMECH — 113. J'ai en haine les pensées diverses, mais j'aime la loi.

Ici, le juste fait l'expérience de sa nature propre et de la légèreté de l'esprit humain. Il n'est pas exempt de ces pensées vagabondes, qui préoccupent l'esprit d'autres sujets que de ceux qui constituent proprement son témoignage ; mais l'œuvre de la grâce en son cœur est assez profonde, pour que la haine que mérite tout ce qui nous distrait de la communion de Dieu, soit instantanément manifestée. Quelle grâce, lorsque, en face de ce qui est manifestement mauvais, il s'élève de nos cœurs ce sentiment de réprobation que mérite tout ce qui est mal ! Que notre Dieu daigne le produire en chacun de nous.

114 — Tu es mon asile et mon bouclier, je me suis attendu à ta parole.

Au verset précédent, le juste, agissant selon l'énergie, la capacité de l'homme intérieur, haïssait les pensées qui ne provenaient pas de la foi. Ici, c'est dans les ressources permanentes de la foi, qu'il trouve du repos : au milieu des méchants, Dieu est *son asile*, c'est Lui qui le met à l'abri, — il est *son bouclier*, les dards acérés de ses ennemis ne peuvent l'atteindre. Il y a deux choses à remarquer au sujet de ces deux versets : 1° Le juste juge ce qui vient du dedans, — ce qui souille l'homme ; 2° Dieu le protège contre toute la puissance de l'ennemi, venant du dehors. Or, si le juste fait cette douce expérience, c'est qu'il s'attend à la *parole* de son Dieu ; Dieu ne peut y manquer, sa gloire

y est intéressée et son amour se satisfait en accomplissant sa parole.

115 — Retirez-vous de moi, méchants, afin que je garde les commandements de mon Dieu.

Maintenant l'attention du juste est attirée sur *l'entourage* où il se trouve. Il ne méconnaît pas l'influence pernicieuse que peut exercer sur le cœur la société des méchants ; « les mauvaises compagnies, dit l'apôtre, corrompent les bonnes mœurs » ; à cet égard il y a toujours à craindre dans l'association de personnes qui ne craignent pas Dieu, car rien dans leurs principes, comme dans leurs habitudes, ne les porte à servir et à glorifier le Seigneur. Ce n'est donc pas ce qu'il faut au juste, car pour lui sa portion est de garder les ordonnances de son Dieu. Et pour le chrétien, traversant un monde qui git dans le mal, ce discernement et cette prudence lui sont indispensables, s'il veut être gardé de l'influence des méchants.

(Suite.)

Act. XX, 32.

C'est un sujet d'une profonde importance — bien solennelle dans ces derniers jours — que *l'autorité* de la Parole de Dieu. Et c'est une question digne de la plus sérieuse considération pour les enfants de Dieu, que celle de savoir jusqu'à quel point cette autorité agit sur l'âme, de manière à produire cette obéissance de foi, qui n'hésite point, qui ne discute pas, et cette entière dépendance qui est le caractère du nouvel homme.

Que chacun réponde à cette question devant Dieu ! Nous avons besoin de réaliser davantage — individuellement — l'autorité et la valeur de la Parole et sa puissance dans nos cœurs ; — de nous y attacher constamment comme au lien vivant et puissant entre nous et la personne de Christ — entre nos âmes et Dieu. Que Dieu, dans sa miséricorde, veuille nous accorder cette grâce ! Qu'il veuille donner efficace à sa Parole.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

« Je reviendrai ».

(Jean XIV).

Il n'y a rien que le Nouveau-Testament fasse ressortir d'une manière plus saillante que la seconde venue de notre Seigneur Jésus-Christ. Ce fut la première consolation donnée par les anges aux disciples attristés : « Ce Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en allant au ciel » (Act. I, 11). Et si vous passez à 1 Thessaloniens, vous trouverez cette même venue présentée à la fin de chaque chapitre comme une doctrine familière aux saints.

Ce n'était nullement une chose étrange — aussitôt après s'être tourné vers le Dieu vivant — « d'attendre des cieux son Fils..., Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient ». Nous lisons encore dans Hébr. IX, « qu'en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même, et qu'il apparaîtra une seconde fois, sans

péché, à salut à ceux qui l'attendent. » Dans les épîtres aux Thessaloniens, cette venue est présentée comme avertissement, aussi bien que comme l'objet de l'espérance bénie des saints : « Car vous savez vous-mêmes très-bien que le jour du Seigneur vient comme un larron dans la nuit. Quand ils diront : Paix et sûreté, alors il leur surviendra une subite destruction..., et ils n'échapperont pas ».

Nous voyons d'après cela l'étonnante différence qui existe entre la venue de Christ pour le monde, et sa venue pour ceux qui croient en lui. Pour le monde, il vient comme juge et des vivants et des morts (voyez Malachie) ; mais dans ce chapitre XIV de Jean, nous trouvons une merveilleuse différence dans le principe et l'esprit qui caractérisent l'attente de Christ, pour le croyant.

Il est écrit dans Apoc. I, 7 : « Voici, il vient avec les nuées, et tout œil le verra, et ceux qui l'ont percé, et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui », et dans Mal. III : « Mais qui pourra soutenir le jour de sa venue ? et qui pourra subsister quand il paraîtra ? »

Cher lecteur, permettez-moi de vous faire cette question : Pourriez-vous subsister devant lui en ce jour-là ? Pensez-vous que vous auriez assurance devant lui à sa venue ? Pourriez-vous dire : « Voici, c'est ici notre Dieu ; nous l'avons attendu » ? Pourriez-vous dire : C'est celui que j'ai aimé et que j'ai ardemment désiré ? Les hommes jugent toujours d'après ce qui les arrange. Dans 1 Thess. IV, il est dit : « Nous serons toujours avec le Seigneur. » Eh bien ! êtes-vous préparé pour être toujours avec le Seigneur ? Avez-vous une telle as-

urance? Si votre assurance est fondée sur quelque chose de bon en vous-même, elle ne repose que sur un vain fondement. Dès que Pierre se vit en la présence du Seigneur, il sentit qu'il n'était pas en état d'être avec le Seigneur. « Je suis un homme pécheur », dit-il. Il y avait là de la part de Pierre un jugement vrai et du cœur quant à la dignité du Seigneur et quant à la sainteté. Si vous désirez que le niveau de la sainteté soit abaissé, afin que vous échappiez, vous ne vous mettez pas en peine de la sainteté, quoique vous teniez à échapper. Du moment que j'ai vu la sainteté du Seigneur, et que le bonheur est dans la sainteté, il y aura aussitôt le sentiment que je ne répons pas à cette sainteté; quoiqu'il puisse y avoir le vif désir de cette sainteté — désir auquel le Seigneur répondra sans doute en sa miséricorde.

Il faut deux choses pour désirer de se trouver ainsi avec le Seigneur. D'abord, il faut que la conscience soit bonne. Je puis avoir le plus tendre des pères, et cependant, si je n'ai pas une bonne conscience, je ne puis être heureux à l'idée de me trouver près de lui. En second lieu, il faut que les affections soient là — il faut que le Seigneur soit ma portion. Si j'ai mon cœur à la littérature ou à quelque autre chose d'ici-bas, je n'aimerai pas à être là où est Jésus. Je préférerai demeurer *ici* pour un temps. Si vous aimez le monde, vous êtes fait pour le monde. Le ciel est justement l'opposé, et vous le savez bien; c'est pourquoi vous ne désirez pas y aller, parce que cela vous ferait perdre votre place dans le monde. Voilà la consolation de l'Evangile. Il a fait sentir à la conscience des hommes tout ce qui pouvait attirer à Dieu. Mais, hélas! les hommes

n'ont pas plus désiré la compagnie du Seigneur ici-bas, qu'ils ne la désirent dans le ciel. La venue de Christ ici-bas et sa réjection sont la preuve évidente que le monde n'est pas conforme à ce que désire le Seigneur, ni le Seigneur à ce que désire le monde.

Mais revenons maintenant à notre chapitre. Nous y trouvons des personnes qui sont l'opposé de tout ce qui est dans le monde. « Que votre cœur ne soit pas troublé ». A quel sujet? De ce que Jésus allait les quitter. Leur bonheur, leur consolation et leur joie consistaient à avoir Christ avec eux. Mais maintenant il dit : Je m'en vais; mais je ne m'en vais pas pour être heureux sans vous. Il y a abondance de place pour vous. Voici la parole par laquelle il console aussitôt leurs cœurs : « Je reviendrai ». Comme s'il disait : Je ne puis rester ici-bas, dans ce misérable lieu; je vais vous préparer une place, mais « je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi ». Le Seigneur est assuré que cela répondra aux besoins de leurs cœurs; et leurs consciences n'offraient pas d'obstacle. « La maison de mon Père »! Oh! ils pouvaient y aller! « Je vous prendrai auprès de moi ». Il connaissait la corde qu'il faisait vibrer dans leurs cœurs: être avec lui, la source de toute bénédiction. Nous connaissons ainsi le caractère de ces disciples: c'étaient des personnes que l'absence de Jésus attristait, et que la présence de Jésus consolait, non pas ici-bas, mais avec lui-même.

Nous trouvons ici ce qui donnait naissance à ce caractère. Il était tout entièrement fondé sur la parole même de Jésus. Nous ne nous mettons pas en peine de ce qui ne nous concerne pas. Mais dès que nous voyons

une chose qui nous concerne, elle nous devient importante; et alors nous avons besoin de certitude... Or c'est une grande bénédiction d'avoir la parole même de Dieu pour base de notre certitude.

Par exemple, je suis un pécheur — comment donc puis-je avoir entrée dans la maison du Père? Parce que Dieu a dit: « Je ne me souviendrai plus de leurs péchés ». Eh bien! Dieu est vrai, et il ne s'en souviendra plus. Direz-vous que je suis présomptueux en parlant ainsi? Ce n'est pas *moi* qui le dis; c'est *Dieu* qui le dit. Et encore, dans Jean V, 24: « Celui qui entend ma parole, et croit à celui qui m'a envoyé, a [la] vie éternelle *et ne viendra pas en jugement* ». Et dans Jean III, 33: « Celui qui a reçu son témoignage, a scellé que *Dieu est vrai* ». Ainsi quand la puissance de l'Esprit applique la parole à l'âme, j'ai de la certitude. La foi croit la parole, mais il y a un objet auquel elle s'attache. Christ est présenté, et l'homme est mis à l'épreuve. Les hommes jugent toujours d'après leurs inclinations, et non d'après leurs raisonnements. Or l'effet du témoignage de l'Esprit de Dieu, lorsque Christ est révélé, c'est de montrer que les hommes ne sont pas tels que Christ les voudrait, et que leurs cœurs n'aiment pas à être avec lui.

Les disciples aimaient le Seigneur, il y avait en Christ une force d'attraction pour leurs cœurs. Nous voyons ainsi immédiatement quel était l'objet des affections de leurs cœurs. Christ avait fixé leurs cœurs. Regardez Marie de Magdala, par exemple. Elle était complètement en défaut, quant à l'intelligence, mais Christ avait une puissance d'attraction sur son cœur. Il en était de même du reste des disciples. La crainte

les fit tous fuir ; mais ce fut l'amour pour Christ qui les amena au lieu où ils eurent peur. Nous voyons ainsi que Christ lui-même était l'objet de leur affection. Ils étaient les compagnons de Christ — toute crainte étant bannie — selon son amour et sa grâce. « Vous êtes ceux, dit-il, qui avez persévéré avec moi dans mes tentations ». Pourquoi ! Il avait, *lui*, persévéré avec eux ; mais il parle comme s'il leur était redevable de cette communion. Et comme ils étaient liés avec Christ par le cœur, il les introduit dans toute la joie en laquelle il va entrer — c'est la maison du Père ; rien de moins. La puissance qui attire se trouve en Christ, puis elle nous fait obtenir de lui l'assurance certaine qu'il reviendra — et qu'il reviendra pour *nous* chercher. Or, quand le cœur est fixé sur Christ, combien il est précieux de savoir qu'il va venir. Ai-je de la crainte ? Non ; je l'attends. Et c'est à la maison de son Père qu'il va me conduire. Tout ce qui fait du ciel une demeure pour Christ, en fera une demeure pour moi. Oh ! viens, Seigneur Jésus ! Si j'ai appris à aimer Christ, j'ai appris à aimer la sainteté, à aimer Dieu. Dieu, en Christ, est venu apporter à mon âme tout ce que Dieu est. Qu'aurai-je dans le ciel ? Un autre Christ ? Un autre Dieu ? Non. C'est celui que nous avons vu et connu. « Vous savez où je vais ». « Je m'en vais au Père », et vous avez vu le Père en moi.

Ah ! répondez-vous peut-être, mais il n'a pas renoncé à sa sainteté ! Non, sans doute, il ne l'a pas fait. Mais Jésus savait tout ce qui était nécessaire afin que nous fussions avec lui. Et s'il veut amener le cœur à aimer, il veut aussi donner à la conscience un repos parfait, afin que nous puissions l'aimer. Le fera-t-il en

l'endormant? Non. Il accomplit une œuvre en vertu de laquelle je puis être dans la présence de Dieu, dans laquelle je dois trouver ma joie. Il révèle pleinement Dieu dans sa sainteté, et il abolit le péché qui m'empêcherait d'être dans la présence de cette sainteté. Et non-seulement il abolit le péché, mais il purifie la conscience *ici-bas*, en sorte que je suis rendu capable de jouir de Dieu, dans la liberté d'une pleine affection. Rien n'a une plus grande force d'attraction que la mort de Christ; mais en outre, elle abolit le péché dont j'étais coupable: c'est un acte dans lequel je n'ai pu prendre aucune part, un acte qui est la preuve de l'amour parfait, en même temps qu'il satisfait à la parfaite justice. J'avais commis des péchés, et je ne pouvais les ôter. Jésus dit à Pierre: « Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi ». Cela toucha le cœur de Pierre. Si vous n'êtes nettoyés, comme je puis et je veux vous nettoyer, selon ce qui convient à la présence de Dieu, vous n'avez pas de part avec moi. Oh! quelle consolation! Au lieu de dire: Retirez-vous de moi, Jésus dit: « Or vous êtes nets ». Et nous voyons dans Pierre la preuve d'une bonne conscience. Plus tard, il put dire aux Juifs: « Vous avez renié le Saint et le Juste », la chose même qu'il avait faite, lui, une cinquantaine de jours auparavant. Or un homme parlera de tous les péchés, excepté celui dont il est lui-même coupable; celui-là, il l'évitera. Mais alors Pierre avait une paix parfaite à l'égard du péché même dont il était coupable. Sa conscience était parfaitement purifiée.

Le bonheur du cœur qui a été touché, c'est d'être avec Christ; et la conscience est purifiée pour être en sa présence. Dans l'intervalle entre le moment où le

Seigneur adressait aux disciples les paroles que nous considérons et celui où il reviendrait pour les prendre, il avait aboli le péché de devant les yeux de Dieu, et en avait purifié leur conscience. « Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi » etc. « Et vous savez où je vais ». Il n'y a pas d'incertitude. Nous savons où nous allons. L'âme a pleinement trouvé l'objet qui lui donne le repos, et qui la satisfera parfaitement dans le ciel, sans aucun mélange de crainte.

Lecteur, le Seigneur pourrait-il vous parler ainsi? Pourriez-vous dire: Oh! c'est là ce dont j'ai besoin? Ou bien, votre langage est-il: Je possède ici ce dont j'aimerais à jouir? Est-ce là être chrétien? Les chrétiens peuvent varier quant à la force des affections, jamais quant à leur objet. Je suis sûr que je n'aime pas assez le Seigneur; mais je suis sûr que c'est le Seigneur que j'aime. Je n'ai aucune confiance en mon propre cœur, mais j'ai toute confiance en Christ. Il est mort pour moi; c'est sur cela que je compte: il a ôté mes péchés; c'est ce dont j'ai besoin: il va revenir; c'est après quoi je soupire.

Cher lecteur, permettez-moi de vous faire encore cette question: Avez-vous jamais été troublé en votre âme de ce que vous n'aviez pas Christ? Savez-vous où vous allez? Il est possible que vous ayez quelque espoir; mais avez-vous de la certitude? Or, nous chrétiens, nous avons de la certitude; car nous connaissons Christ, et quand Christ est connu, il y a un parfait repos, et une parfaite assurance en sa parole: « Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi ». « Amen. Viens, Seigneur Jésus »!

La décadence du corps humain.

ou Explication de Ecclésiaste chap. XII.

Verset 1. Souviens toi de ton Créateur au jour de ta jeunesse.

Conseil de la Sagesse divine , opposé à l'oubli ordinaire que l'homme fait de Dieu. — En aucun temps, le cœur naturel de l'homme n'aime à marcher devant Dieu. Mais c'est surtout dans la jeunesse que l'on a de la propension à fuir sa présence comme incompatible avec les pensées et l'état moral que l'on rencontre ordinairement chez les jeunes gens. — Cependant tout homme a affaire avec Dieu ; un jour ou l'autre il faut comparaître devant sa face, et si l'on doit entrer en relation avec Lui, il est bon que ce soit de bonne heure, *dès les jours de la jeunesse*. C'est Lui qui est notre *Créateur*. Notre vie, notre respiration, tous nos avantages en ce monde viennent de sa libéralité ; nous avons des devoirs à remplir envers Lui. En nous souvenant de Lui comme notre Créateur , nous serons amenés à comprendre le besoin que nous avons de Lui comme notre *Rédempteur*, et à apprécier le don ineffable qu'il nous a fait de la vie éternelle en son Fils Jésus-Christ.

Avant que les jours mauvais viennent, et avant que les années arrivent, desquelles tu dises : Je n'y prends point de plaisir.

C'est donc de bonne heure, dès les jours de la jeunesse, lorsqu'on jouit de la plénitude de ses forces et de ses facultés, qu'il faut venir à Dieu. Car si, pour le faire, on renvoie *aux mauvais jours*, aux jours de la vieillesse et des infirmités ; à l'âge où les facultés s'éteignent ; où l'on n'a plus que le sentiment angoissant

d'avoir dépensé toute une vie mal à propos ; à cet âge où l'on ne prend plus plaisir à rien, et où l'on ne peut plus s'occuper de quoi que ce soit ; — comment pourrat-on alors le faire avec profit ? Et quel gage de sincérité y aura-t-il en cela pour notre propre conscience ? — Si tu veux qu'il se souvienne de toi aux jours des infirmités, souviens-toi de Lui aux jours de ta force.

Ici l'Écclésiaste, ou le Prédicateur, place le tableau allégorique de la vieillesse et de ses infirmités. Quelques-uns des traits de cette description peuvent être moins faciles à comprendre, parce que nous ne sommes pas assez au courant du langage figuré et des métaphores orientales ; mais également le but général est facile à saisir.

S'il y a une division à faire dans ce tableau, on peut la tracer ainsi :

Vers. 2. Idée générale de cette époque de la vieillesse, sous l'emblème de la triste et froide saison de l'hiver.

Vers. 3, 4, 5. Détails sur les infirmités diverses, particulières à cette époque de la vie, et qui ont pour fin la mort et le tombeau.

Vers. 6. Représentation emblématique de l'état du corps lorsqu'il a cessé de vivre.

En lisant ces détails, il est bien important de se souvenir que, malgré ce tableau des tristes effets du péché, nous avons un Sauveur qui est ressuscité d'entre les morts et qui ressuscitera aussi nos corps mortels par la puissance qui est en Lui, puissance qui agit déjà dans nos âmes par l'Esprit de vie.

Vers. 2. Avant que le soleil, la lumière, la lune et les étoiles se ternissent ; et que les nuées reparassent après la pluie.

La vieillesse est parmi les divers âges de la vie hu-

maine dans la même relation que *l'hiver* parmi les autres saisons de l'année. C'est le déclin ; c'est l'époque où la force, la joie et le riant de la vie disparaissent, pour ne plus revenir, et font place aux chagrins et aux peines. Le froid *brouillard* règne partout ; l'azur des cieux ne brille plus aux regards ; la riante *lumière du soleil et des astres* ne parvient plus jusqu'à nous. La brume glacée et les noirs frimas attristent la nature et contractent les membres. *La pluie* tombe sans cesse ; et lorsqu'on croit que le temps va se lever, de nouveau reparaissent *les nuées*. Telle est la succession de peines et de misères qui sont la part de cet âge.

Vers. 3. Lorsque les gardes de la maison trembleront ;

Les bras et les mains qui protègent le corps, comme le font des *gardes* ou des sentinelles placées devant les maisons des princes ; ces membres qui saisissent les objets ou les repoussent suivant les cas, *tremblent* maintenant, ayant perdu leur vigueur.

Lorsque les hommes forts se courberont ;

Les hommes forts, ou ce qui fait la force de l'homme, comme les jambes, et en général les os du corps qui en forment la charpente ; ils se courbent ; ils fléchissent.

Lorsque celles qui moulent cesseront, parce qu'elles auront été diminuées ;

Les dents, primitivement blanches et complètes, telles que de jeunes esclaves qui moulent le froment à la maison, cessent de faire leurs fonctions, parce qu'elles sont réduites à un petit nombre (*).

(* En Orient, on ne connaissait pas les moulins à eau ; on moulait le blé chaque matin, dans toutes les familles, au moyen de moulins à bras ; ce travail était ordinairement accompli par des esclaves (Samson). C'était le premier ouvrage du matin ; le

Quand celles qui regardent par les fenêtres, seront obscurcies ;
Les fenêtres obscurcies sont les yeux qui se voilent ;
 la vue s'affaiblit ; il faut employer des lunettes ; heureux encore si elles suffisent.

Vers. 4. Quand les deux battants de la porte sont fermés sur la rue, avec abaissement du son de la meule ;

Les lèvres, comme les *deux battants d'une porte* qu'on ferme le soir sur la rue, se replient l'une sur l'autre, contre une mâchoire dégarnie de *dents* ; ce qui donne un air taciturne et sévère.

Quand on se lèvera à la voix de l'oiseau ;

Le sommeil, qui chaque nuit restaure les membres fatigués, a fui. On se réveille de bonne heure ; on se lève aussitôt que les oiseaux commencent leurs premiers chants du matin.

Et que toutes les filles de l'harmonie auront perdu leur voix :

Tous les organes qui servent au chant sont affaiblis et incapables de rien produire d'agréable. Comme aussi le vieillard est peu sensible aux charmes de l'harmonie, soit par dureté d'ouïe, soit par le peu de faculté qu'il a pour des jouissances de ce genre (2 Sam. XIX, 35).

Vers. 5. Quand on craindra ce qui est haut, et qu'on tremblera en allant ;

On craint les lieux hauts et escarpés, au physique et au moral. Le vieillard est disposé à *craindre*, prompt à s'alarmer. Ayant conscience du déclin de ses facultés, il considère les moindres affaires comme trop difficiles,

bruit du moulin et les chants dont on égayait ce travail, étaient ceux qu'on entendait de très-bonne heure. S'il y avait une maison où on ne les entendit pas, c'était parce qu'il s'y était passé quelque chose de fâcheux.

trop hasardeuses. Ce qui n'est qu'une bagatelle pour d'autres, il le redoute comme une témérité. Non-seulement dans les lieux montants et raboteux, mais même dans les chemins unis, dans les choses toutes planes, il tremble comme s'il était toujours en présence d'un danger.

Quand l'amandier fleurira ;

Tout comme la tête de l'amandier, au printemps, se couvre de fleurs très-blanches, ainsi les cheveux blancs sont l'apanage ordinaire de la vieillesse.

Quand les cigales se rendront pesantes ;

Le corps, alerte et souple, comme la sauterelle, chez les jeunes gens, devient pesant et raide chez les vieillards ; ils ont de la peine à se transporter d'un lieu à un autre.

Quand l'appétit s'en ira ;

Soit qu'il s'agisse de l'appétit naturel pour les aliments, qui s'en va ; soit qu'il faille entendre ces mots au moral, de la disparition du contentement, du plaisir, de la joie ; soit enfin, d'après une autre version, qu'il s'agisse du caprier, dont les fruits se détachent subitement de leur enveloppe qui s'entrouvre, image du corps qui laisse échapper son âme.

(Car l'homme s'en va dans la maison où il demeurera à toujours).

Parenthèse explicative des derniers mots ; l'homme s'en va dans la maison de son long séjour, le tombeau, le lieu invisible.

Et quand on fera le tour par les rues en pleurant.

Sépulture — et allusion à l'antique usage des pleureuses de profession dans les sépultures (Jér. IX, 17 ; 2 Chron. XXXV, 25 ; Amos. V, 16 ; Matth. IX, 23).

Vers. 6. Avant que...

Ici se présentent quatre images du corps qui a cessé de vivre. Toutes les quatre ont le même sens ; elles signifient que les organes divers du corps humain n'accomplissent plus leurs fonctions. Si l'on veut leur donner une signification allégorique différente pour chacune , dans ce cas il faut les expliquer non selon les données de la science moderne, inconnue du temps de Salomon, mais selon les idées que le plus simple observateur pouvait s'en faire.

Avant que le *cable d'argent* ne se déchaine ;

Souviens-toi donc de ton Créateur avant que ce moment solennel de ton délogement ne soit venu, après lequel il ne sera plus temps. Avant que la *corde ou la chaîne d'argent*, la moelle épinière, qui soutient sur l'abîme du sépulcre la lampe de ta vie, *ne se rompe* ; qu'elle ne soit privée du sentiment et du mouvement.

Avant que le *vase d'or* ne se déborde ;

La tête avec ses organes , siège de la pensée, semblable à un *vase* ou à une *lampe d'or* pleine d'huile, aura cessé d'accomplir ses fonctions.

Avant que la *cruche* ne se brise sur la fontaine ;

Les organes du corps, qui *puisent* sans cesse de nouvelles forces dans la *fontaine* du cœur comme avec une *cruche*, par le moyen de la chaîne des veines et des artères, cesseront d'être ainsi alimentés.

Avant que la *roue* ne se rompe sur la citerne.

Les poumons qui aspirent l'air et le renvoient, comme une *roue* qui tourne sans cesse , suspendront leur jeu.

Vers. 7. Et avant que la poudre ne retourne en la terre, comme elle y avait été, et que l'esprit ne retourne à Dieu qui l'a donné.

Et avant que la poudre etc... Ce qui démontre bien évidemment que l'esprit ne meurt pas avec le corps. C'est de Dieu qu'il vient et à Dieu qu'il retourne.

Après cette description de la fin de l'homme, l'Écclésiaste en revient à son texte premier : *Vanité des vanités, tout est vanité*. Voilà bien ce qui en est de l'homme et de toute chose ici-bas. — Mais si la vie humaine, si les biens, les maux, si tout est vanité dans ce monde, il y a une chose qui n'est pas vanité, c'est la *Parole de Dieu* qui ne passera point ; cette Parole qui fait vivre à toujours celui qui la reçoit.

C'est aussi cette même Parole, témoignage de la grâce de Dieu en Jésus, qui consolera nos cœurs, quand toutes les peines et les infirmités de la vieillesse seront venues sur nous, si nous devons jamais les ressentir. Elle nous montrera le péché effacé, et la mort vaincue par l'Agneau de Dieu ; elle nous fera triompher du Roi des épouvantements ; elle placera devant nos yeux le beau tableau de la résurrection, de la vie et de la gloire ; et par la foi nous pourrons dire : que *nous sommes plus que vainqueurs en Celui qui nous a aimés*.

A Lui soit la gloire et les actions de grâces, à jamais.
Amen !

« Celui qui vit et croit en moi, ne mourra jamais.

Crois-tu cela ? » (Jean XI).

Notes sur le Psaume CXIX.

(Suite de la page 100.)

116. — Soutiens-moi suivant ta parole, afin que je vive, et ne confonds pas mon espérance.

Le juste ayant rompu avec ses alentours, sa position de serviteur de l'Éternel, en Israël, se dessine plus nettement ; la conséquence en est que le vrai caractère de ses ennemis se montre aussi plus franchement. Le juste s'attend à Dieu, qui a promis son assistance à tous ceux qui la recherchent ; c'est cette assistance divine et puissante qui garantit la vie du juste, contre le gré des méchants. La position de l'apôtre Paul, dans l'accomplissement de la mission que Dieu lui avait confiée, a ici une remarquable analogie avec celle du juste dont nous nous occupons. Dans l'apologie qu'il fit devant le roi Agrippa, il mentionna, entr'autres choses, le fait de la conduite de Dieu envers lui, en contraste avec celle des Juifs : ... « A cause de cela les Juifs, m'ayant pris dans le temple, cherchèrent à me tuer ; mais ayant reçu le secours qui vient de Dieu, je suis vivant jusqu'à ce jour, rendant témoignage » etc. (Act. XXVI, 21-22).

117. — Soutiens moi, et je serai en sûreté, et j'aurai continuellement les yeux sur tes statuts.

Ici, le besoin est le même pour le juste, sa prière est occasionnée par les dangers extérieurs auxquels il est exposé. L'appui de Dieu est le fondement de sa confiance, pour persévérer dans la voie de Dieu ; « les statuts » de l'Éternel sont le modèle qu'il désire suivre. Les soins de l'Éternel envers ses serviteurs sont tou-

jours à la hauteur des difficultés où ils se trouvent ; c'est pourquoi Il ne leur laisse pas ignorer les difficultés qu'ils rencontreront : « Je lui montrerai combien il aura à souffrir pour mon nom », telle fut la réponse du Seigneur à Ananias, au sujet de Saul. Ailleurs le Seigneur dit dans une vision à Paul : « Ne crains point »... « parce que je suis avec toi, et personne ne mettra les mains sur toi » etc. (Act. XVIII, 9).

118, 119. — Tu méprises tous ceux qui se détournent de tes statuts, car leurs machinations ne sont que mensonge. Tu retranches tous les méchants de la terre, comme de l'écume, c'est pourquoi j'aime tes témoignages.

Cette considération de la protection de Dieu et des effets de la justice et du gouvernement qu'il exerce au milieu des hommes, produit dans l'âme du juste un attachement toujours plus profond pour ses témoignages ; ses adversaires sont aussi ceux de Dieu, mais Dieu les méprise, comme des objets de nulle valeur. Son jugement étant le seul salaire dû à la méchanceté, il les retranche loin de sa présence. Or si, selon les principes de son gouvernement, le méchant est retranché, le juste, lui, sera béni et élevé. Cette vue claire du gouvernement et des voies de Dieu fait que la confiance du juste dans les témoignages de Dieu est affermie par ces témoignages mêmes. Le juste habite au milieu de gens qui usent de mensonge et dont le témoignage n'inspire que défiance ; aussi quelle grâce, quel rafraîchissement pour le juste, que les témoignages de Dieu ! Quel repos ils procurent à son cœur chaque jour exercé !

120. — Ma chair frissonne de la frayeur qu'elle a de toi, et je redoute tes jugements.

La conséquence de tout cela est de faire sentir au juste l'effet que la majesté de Dieu produit sur la chair,

— sur l'homme; Moïse, en Sinaï, était effrayé et tout tremblant (Heb. XII); — lorsque Dieu frappa Huza pour son indiscrétion, David eut peur de Dieu. Ces exemples nous aident à comprendre dans quel sens les paroles de notre verset sont applicables au juste⁽¹⁾. Grâce à Dieu, quel que soit l'effet que la chair éprouve lorsque Dieu se présente dans sa majesté, cela ne touche pas à la relation de l'âme avec Lui. « Ne crains point », dit Jésus à son disciple bien-aimé, lorsque sa présence glorieuse le terrifia, « j'ai été mort et voici, je suis vivant aux siècles des siècles; et je tiens les clefs de la mort et du hadès ». (Suite.)



Nombres VI.

Nazaréen, *séparé*, mot qui n'est pas toujours agréable à nos oreilles; il ne doit pas même toucher à des raisins, c'est-à-dire à rien de ce qui nous rapproche des objets dont nous sommes séparés. Jésus dit: « Je ne boirai plus du fruit de la vigne, jusqu'au jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père ».

(¹) Le résidu fidèle, qui rendra témoignage aux derniers jours, sera témoin de certains jugements de Dieu sur les méchants. L'action morale de ce résidu aura un caractère de jugement (Apoc. XI, 6; et VIII, 4-5). Apoc. VII, nous montre un résidu, sur la terre, dont les prières s'élèvent vers Dieu et vers son trône; la réponse de Dieu est terrible: le feu est jeté sur la terre (l'action morale et actuelle de l'Eglise a un caractère tout différent, voir 1 Timoth. II, 1-4). Apoc. XI, le résidu est adorateur du vrai Dieu; aux chap. XII et XIII, il est persécuté, et au chap. XIV, il est triomphant.

Prenant le vin comme signe de la joie d'ici-bas, Jésus ressuscité n'a pas goûté de vin ; il voulait dire par là : J'ai quitté toute relation avec les choses de cette terre. C'est alors proprement qu'il a commencé la sacrificature ; il a toujours été parfait, mais dans le sens de se séparer, il a été pleinement accompli lors de sa résurrection. Jésus se présente à nous comme type et modèle de notre sanctification ; il se met à part ou se sanctifie pour nous (Jean XVII) et nous donne part et place dans ce qu'il a accompli ; nous sommes non comme il a été en ce monde, mais comme il est maintenant (1 Jean IV, 17) ; il s'est mis à part comme sacrificateur dès le moment de sa résurrection, et le Saint-Esprit nous communique tout ; la source et le modèle sont là-haut. C'est la séparation de tout ce qui est dans ce monde, qui est la mesure de la sanctification du chrétien ; mais pour l'accomplir, il ne faut point boire de vin, c'est-à-dire ne pas s'enivrer des choses de ce monde ; sinon nous ne pouvons discerner les choses selon Dieu.

Nous ne pouvons comprendre le caractère de notre sainteté, si nous ne comprenons pas le caractère de la sainteté de Dieu. En témoignage, il faut marcher comme des gens sortant du ciel, ou du sanctuaire, et introduire les principes du ciel et de Christ glorifié dans ce monde aliéné de Dieu. Les vêtements sont les choses qui nous présentent extérieurement au monde ; nos circonstances peuvent être souillées, parce que c'est le monde qui a réglé les choses. La souillure peut être dans la chaîne ou dans la trame (Lévit. XIII). Le monde peut bien nous dire : ces choses ne sont pas mauvaises. Nous avons à répondre : Vous n'êtes pas sacrificateurs ; vous ne pouvez pas en juger ; ce peut ne pas être chose *mal-*

honnête pour vous, mais ce n'est pas *sainteté* pour moi, qui ne dois faire que ce que je puis faire au nom de Jésus ; que le monde blâme ou condamne, je ne puis pas prendre conseil de la chair et du sang.

La chair ne peut pas discerner, elle n'est jamais entrée dans le sanctuaire ; ce sont des choses que l'œil n'a point vues et que l'oreille n'a point entendues. Pour discerner, il ne faut pas que le sacrificateur ait bu ; c'est le chrétien mondain. Si la souillure s'étend sur le vêtement, il faut ôter et brûler tout le vêtement et garder sa conscience pure ; si la lèpre est rongeante, dans la maison, celle-ci est souillée, il faut la démolir. Prends garde que je ne vienne ôter le chandelier de son lieu (Apoc. II, 5).

Ne laissons pas perdre nos provisions, et ne disons pas : Je ne puis discerner ; car, ou celui qui parle ainsi n'est pas sacrificateur, ou il a bu.



PENSÉE.

La personne de Christ est le centre d'union pour les enfants de Dieu — le vrai Christ, le Christ écrit dans la Parole. Ni opinions, ni vues, ni principes, quelque vrais qu'ils soient, ne constituent ce centre. Toute union qui tolère ce qui porte atteinte à la vérité quant à la personne de Christ, n'est pas l'union des croyants.

La vérité quant à la personne et à la gloire de Christ est la pierre de touche à l'égard de toutes choses.

Dans les deux dernières épîtres de Jean nous trouvons trois choses que nous ne pouvons séparer, l'amour, la vérité et l'obéissance. C'est ce que nous voyons en Christ. S'il y a vraiment l'amour, il est « dans la vérité, » et « à cause de la vérité ».

Tout est simple pour la foi qui s'attache uniquement à la personne de Christ.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Apocalypse, XXI et XXII.

Nous avons ici la description de la *cité céleste* . Elle est appelée « l'Épouse de l'Agneau, la femme, » afin que nous sachions comment reconnaître son identité. Néanmoins ce nom d' « Épouse, » en lui-même, ferait naître un tout autre enchaînement de pensées. Mais il est important d'identifier la *cité* avec l' *Épouse* , et de donner à la *cité céleste* , en contraste avec Babylone, son véritable caractère. L'état qui est décrit ici n'est pas l'état parfait et éternel, comme le montrent ces paroles : « les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations ; » quoique évidemment les saints célestes eux-mêmes soient parfaits. C'est le grand centre de Dieu, le centre céleste de tout ce qu'il a réuni en puissance et en gouvernement, — la capitale céleste, pour ainsi dire, de son royaume millénial ; c'est pourquoi cet état nous est présenté en connexion avec Christ, et il en est parlé comme d'une *cité* . Elle sera, après Christ, la manifestation et le centre de la gloire. Et nous devons rendre grâces à Dieu, non-seulement de ce qu'il nous

donne ce qui satisfait l'affection personnelle, en nous présentant la personne de Jésus dans la gloire; mais encore de ce qu'il nous révèle, par le moyen de figures que l'Esprit nous rend capables de comprendre, *ce qu'est la gloire* préparée de toute éternité, en sorte que le cœur apprend à la connaître.

On voit dans le livre de l'Apocalypse que la manifestation de cette cité céleste est précédée par la destruction de la femme impérieuse qui disait : « Je suis assise en reine,.... et je ne verrai point de deuil ; » et maintenant nous trouvons « la cité qui a les fondements, de laquelle Dieu est l'architecte et le créateur. » De l'autre cité nous pouvons dire qu'elle était « terrestre, animale, et diabolique. » Elle avait tout ce que Satan pouvait produire pour attirer l'homme en tant qu'homme ; — tout ce qui pouvait contribuer au bien-être, aux aises et à la gloire de l'homme, s'y trouvait : « marchandise d'or et d'argent, et de pierres précieuses, » et tout ce qui était précieux et désirable. Ainsi, en l'envisageant dans son ensemble, c'était la cité de l'homme et la cité de Satan. Car tout ce qui est maintenant de l'homme (comme homme sur la terre) est regardé par Dieu comme étant en connexion avec Satan. C'est pourquoi, lorsque Pierre dit : « Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera pas, » le Seigneur répondit : « Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale ; car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes. » Ici le Seigneur caractérise les choses qui sont « des hommes, » comme étant selon « Satan, » et par conséquent comme lui étant à lui-même en scandale. De même, il dit aux Juifs : « Vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut : vous êtes de ce monde ; moi, je ne

suis pas de ce monde ; » il caractérise ainsi tout ce qui tient de l'esprit de ce monde, comme étant « d'en bas. » Babylone renfermait tout cela en perfection, car elle était « la mère des prostituées » — l'origine et la source de la corruption ; mais elle était complètement étrangère à tout véritable lien, soit avec les choses de Dieu, soit avec Dieu lui-même. Mais nous avons vu que cette grande Babylone a été jugée de Dieu, qu'après cela, et après les noces de l'Agneau, le Seigneur sort en personne, et combat contre la puissance adverse — étant accompagné par les saints (car la première résurrection a eu lieu) ; et qu'après la victoire, le règne est entre les mains du Christ et des saints qui vivent et règnent avec lui mille ans. Nous avons vu que, durant cet espace de temps, Satan est lié, après quoi il est de nouveau délié « pour un peu de temps ; » et qu'après qu'il a été jeté dans l'étang de feu, après que le jugement du grand trône blanc a été prononcé, et après l'introduction du nouveau ciel et de la nouvelle terre, alors Dieu est « tout en tous. »

CHAPITRE XXI, 1-23.

Dans les huit premiers versets du chap. XXI, nous avons le temps où « Dieu sera tout en tous ; » ce qui clôt l'histoire prophétique du livre : il est évident qu'elle ne peut aller plus loin que cette époque. Dans ce qui suit, le prophète, revenant en arrière, donne la description de la Nouvelle Jérusalem — ce qu'est « l'Épouse de l'Agneau, la femme » pendant le règne de Christ. La scène qui est ici présentée, c'est la Sainte Jérusalem « descendant du ciel, d'après de Dieu. » L'histoire prophétique est entièrement close ; le règne médiatorial

cesse, quand toutes choses ont été parfaitement rétablies dans l'ordre — et que Dieu est tout en tous. Mais quoique le règne médiateur ait été remis à Dieu, il est clair que Christ ne cesse pas d'être homme. C'est là une partie de sa perfection ; et elle demeure à toujours. Au lieu de continuer son règne médiateur, « quand il aura aboli toute principauté, et toute autorité,.... » il remet « le royaume à Dieu le Père. » Le résultat ne passera point. La gloire personnelle qui lui est propre ne passera jamais. La gloire médiatrice aura une fin ; sa gloire personnelle ne saurait jamais finir.

Il est bon de remarquer que quand l'ange (ch. XVII, 1) vient montrer Babylone, il décrit ainsi la grande étendue de son influence : « Assise sur plusieurs eaux ; » ici, quand il vient montrer la Nouvelle Jérusalem, il n'y a rien à ajouter à son sujet : c'est assez de dire qu'elle est « l'Épouse de l'Agneau, la femme. » La prostituée pouvait être assise sur la Bête, et répandre au loin la corruption ; elle avait une puissance immense ; mais *elle était sans affections*. Tandis que la prostituée dit : « Je suis assise en reine.... et je ne verrai point de deuil, » l'Épouse sent qu'elle n'est pas à elle-même, mais qu'elle appartient à un autre. Tandis que l'esprit de Babylone, c'est d'aimer l'influence, d'être « assise sur plusieurs eaux, » le caractère de la dépendance distingue l'Épouse. Ah ! chers amis, si nous cherchons la puissance ou l'influence mondaine, l'esprit de Babylone est en nous. La seule influence que nous devrions rechercher, quant à notre service ou à tout autre égard, c'est le résultat de l'attachement à Christ seul, et de notre dépendance de lui-même. L'affection pour lui est la *seule* chose. Si cette affection existe, il y aura abon-

dance d'épreuves et de difficultés ; mais il n'y aura point d'affections contrariées, si Christ lui-même en est l'objet. Nous ne trouverons jamais en lui ce qui ne satisfait pas. C'est là le bonheur. Il peut y avoir en nous beaucoup de penchants à vaincre ; cela nous donnera de la peine, et il y a souvent, hélas ! bien du travail pour maintenir le cœur dans le sentiment de son amour ; mais ce seul mot, « l'Épouse de l'Agneau, la femme, » nous suffit entièrement ; car y eut-il jamais quelque chose qui manquât dans les affections de Christ envers nous ? Jamais. Jamais nous ne trouverons de l'imperfection dans l'objet de nos affections, quoique nous en trouvions nécessairement dans l'affection qui est en nous-mêmes, et un manque de puissance pour jouir de la plénitude de notre portion. Un sentiment véritable de l'amour immuable de Jésus envers nous, voilà ce qui donne une parfaite paix à l'amour qui regarde à Jésus. Une des causes qui nous empêchent de réaliser l'amour de Jésus, c'est que nos cœurs, quoique élargis par le Saint-Esprit, sont trop petits pour y répondre. C'est là que git la différence marquée qu'on a observée entre le livre de l'Écclésiaste et le Cantique de Salomon. Il est dit dans l'Écclésiaste : « Car que peut faire l'homme qui vient après le roi ¹ ? » — le roi qui s'est amassé « les plus précieux joyaux... et les délices des fils des hommes : » Mais plus son cœur s'élargissait en son intelligence et en ses désirs, moins il trouvait pour le remplir, en sorte que tout finissait par « vanité et rongement d'esprit. » Mais, dans le Cantique de Salomon, — livre applicable sans doute spécialement au résidu juif, —

¹ Eccl. II, 12. Version anglaise.

ce qui manquait, c'était un cœur assez large pour contenir l'objet de son amour — objet capable de tout satisfaire. Oh ! quelle pensée !.... — que Jésus avec toute la gloire qu'il a reçue est à nous ! Ainsi qu'il a dit : « La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée. »

La cité céleste « descend du ciel, d'auprès de Dieu. » Elle est de Dieu, et elle vient de Dieu en qui tout est bon. Dieu est la source infinie et éternelle de ce qui est bon, et dans la personne de Christ nous en avons la forme et la plénitude. S'agit-il de justice ? elle vient de Dieu ; s'agit-il de sainteté ? elle vient de Dieu. S'agit-il d'amour ? c'est la nature de Dieu. Si nous sommes faits participants de la grâce, tout ce qui est ainsi manifesté en nous vient directement de Dieu. Ainsi, dans un sens secondaire, l'Eglise, même ici-bas, est la manifestation de la gloire de Dieu ; quoiqu'ici-bas surgisse aussi ce qui est de l'homme, ce qui est, par conséquent, corrompu. Mais, dans la cité céleste, tout ce qui est de nous disparaît, et tout ce qui est manifesté en nous vient de Dieu. Et je désire ajouter ici qu'il n'y a pas une seule grâce qui ne dût — dans la puissance de l'Esprit de Dieu — être manifestée maintenant en nous — pauvres et fautifs que nous sommes. Il n'y en a pas une seule qui n'ait été manifestée en Christ, car il était le Fils de l'homme dans le ciel, pendant qu'il marchait ici sur la terre ; et nous, comme étant l'épître de Christ, nous devrions être connus et lus de tous les hommes.

La gloire de cette cité nous est présentée en ''il ; et quoiqu'elle soit divine — « la gloire de Dieu. — elle est humaine aussi, comme le montre le nombre douze. Nous voyons cela dans le Seigneur. S'il prenait entre ses bras un petit enfant, c'était un précieux acte

d'humanité ; mais l'amour qui le dictait était divin. Un rabbin pouvait mépriser un petit enfant, mais Jésus ne le faisait pas, bien qu'il fût « Dieu sur toutes choses béni éternellement. » La cité avait « la gloire de Dieu. » L'Eglise est ce en quoi Dieu se manifestera en gloire. Mais cette gloire n'est pas la gloire essentielle de Dieu ; c'est la gloire communiquée ; ainsi qu'il est écrit : « La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée. » Tout cela est merveilleux ; mais c'est ce qui devait être. Car doit-il y avoir quelque autre gloire outre la gloire de Dieu ? Certainement, non. Et assurément, ce qui, après Christ, est le plus près de Dieu, doit avoir sa gloire. Car il n'y a pas de gloire qui ne soit la gloire de Dieu. Et comment pouvons-nous comprendre la manifestation des richesses de la gloire de Dieu, si Dieu ne les déploie pas ? La création montre bien, dans un sens, la gloire de sa puissance : « les cieux racontent la gloire du Dieu Fort. » Mais quand il s'agit du fruit de la rédemption — du fruit du travail de l'âme de Christ — c'est pour la manifestation de la gloire de Dieu d'une manière encore plus élevée. Nous savons à quel prix elle eut lieu ; et ce ne pouvait être moins que sa gloire à un tel prix ! Il n'y a aucun attribut de Dieu, aucune partie de son caractère, qui n'ait été parfaitement glorifié dans l'œuvre de la rédemption. Si nous pensons à nous-mêmes, il est merveilleux qu'il en soit ainsi ; mais si l'Eglise doit être à la gloire de Dieu, il faut que cette gloire soit déployée dans ce qui est digne de Dieu. Si Christ doit être « glorifié dans ses saints, et être admiré dans tous ceux qui auront cru, » la gloire doit être celle de Dieu ; elle ne saurait être indigne de lui-même. Et voici la manière dont je la mesure : elle est le fruit du travail

de l'âme de Christ. « Dieu a constaté son amour envers nous, en ce que, lorsque nous étions pécheurs — et de si grands pécheurs — Christ est mort pour nous. » Les choses mêmes à l'égard desquelles Christ a glorifié Dieu sont les choses mêmes que je trouve être en moi ; et je trouve ainsi que Dieu a été pleinement glorifié à l'égard de tous mes péchés ¹. Ainsi en saisissant cette vérité que je suis un pécheur, je vois la chose même qui me montre que toute la gloire est de Dieu et qu'elle vient de Dieu. Il n'y a rien en nous ; tout est par grâce. Si nous mêlons quelque chose du nôtre à nos espérances de gloire, c'est une complète folie. Il serait insensé de parler en même temps de ce qui est de nous et de la

¹ Quand le Seigneur Jésus parle de laisser sa vie (Jean X), il ne dit pas seulement : « Je mets ma vie pour mes brebis ; » — c'est là ce qu'il fit dans son amour et dans sa précieuse grâce. Mais il ajoute ensuite : « A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie afin que je la reprenne. » La première chose, c'est la perfection de l'œuvre de Christ en elle-même ; c'est que par sa mort il a glorifié Dieu, en sorte que Dieu peut agir en son amour, selon la valeur de cette œuvre et accomplir les conseils de sa grâce. L'autre partie de cette œuvre parfaite, c'est que par elle, nous sommes sauvés ; que nos péchés ont été expiés, — portés par Celui qui s'est mis à la place des pauvres pécheurs. Il est important de bien saisir ces deux aspects du sacrifice expiatoire accompli par Christ. Nous les trouvons dans Esaïe LIII, et ils sont présentés sous les types des deux boucs : un pour Jehovah, et l'autre pour le péché du peuple, dans Lév. XVI. « Maintenant, » dit le Seigneur, en vue de sa mort, « le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui ».... Sur la croix, Jésus a été glorifié ; c'était sa gloire d'accomplir l'œuvre qui devait glorifier Dieu. C'est sur la croix qu'a été manifestée de la manière la plus élevée et la plus parfaite toute la gloire de Dieu. C'est là ce qui domine tout !

gloire de Dieu. Le vase n'est rien, sinon en tant qu'il est reconnu de Dieu et rempli par lui ; et c'est ainsi que la chose arrive simplement à l'âme et la rend heureuse. Du moment que je vois tout cela comme le déploiement de la gloire de Dieu, mon âme trouve le repos et la paix. Il m'a ramassé, moi pauvre pécheur, afin qu'il fût pleinement connu que sa grâce seule avait fait cela ; et je sais que son amour surpasse toute connaissance. Et bien plus encore : je sais que je ne sortirai jamais de cette position bénie ; car l'amour de Dieu est infini ; et si je suis placé dans ce qui est infini, il est vrai que je ne puis le mesurer, mais je sais que je ne puis jamais en sortir.

« Son luminaire était semblable à une pierre très-précieuse, comme à une pierre de jaspé cristallin. » Quand il est parlé de la gloire de Dieu manifestée, comme l'homme peut la voir, il est dit qu'elle est « semblable à une pierre de jaspé et de sardius » (Apoc. IV, 5). De même la lumière de cette cité est semblable « à une pierre de jaspé cristallin. » C'est d'une gloire divine qu'elle est revêtue. L'Écriture nous donne l'intelligence de ce que signifient ces figures, si, étant enseignés par l'Esprit de Dieu, nous prenons la peine d'en comparer les déclarations. Ces pierres précieuses ne nous donnent pas le simple éclat de la lumière sans couleur ; c'est là ce qu'est Dieu ; car si je considère Dieu, — ce qu'il est essentiellement, — il est lumière. « Dieu est lumière. » Mais s'il se montre à travers les larmes et les chagrins de cette vie, alors j'ai l'arc-en-ciel. La lumière est divisée en divers rayons, comme brillant à travers un prisme. Ainsi dans ces pierres précieuses nous avons, non pas la gloire essentielle de Dieu

comme lumière, mais la lumière divisée, pour ainsi dire, en différentes beautés médiatees ; nous avons les manifestations des différentes voies et des différents actes de Dieu, à l'égard de ses créatures. Nous voyons ces pierres dans la création, puis dans la grâce, et ensuite dans la gloire : — dans la création, Ez. XXVIII ; en grâce, sur le pectoral du Souverain sacrificateur ; en gloire, dans ce chapitre, comme les fondements de la cité. Tout ce que Dieu a manifesté de sa gloire morale, en justice aussi bien qu'en jugement, est concentré dans l'Eglise. J'entrerais plus pleinement dans ces choses, quand je considérerai la signification des pierres, — liées, comme elles le sont, avec la grâce et le jugement. (Suite).



La grâce pour le désert.

ROMAINS VIII, 18, ETC.

Nous avons besoin de deux choses pour accomplir notre voyage à travers le désert : premièrement, d'un objet, d'un objet divin ; et secondement, de l'assurance de l'amour de Dieu comme fondement de toutes nos espérances.

Cependant une autre chose, à laquelle se rattache l'entière révélation de Dieu, apparaît avant que le glorieux objet soit atteint : c'est le chemin que nous avons à parcourir, dès le moment où nous avons connu notre rédemption jusqu'à celui où nous entrerons dans notre repos. Ainsi, quand l'Eternel visita Israël, la rédemp-

tion du bon pays fut promise, mais il n'était pas dit un mot du désert ; car le désert ne faisait pas partie de la rédemption proprement dite. Dieu voulait leur montrer ce qui était dans leur cœur, et par là-même ce qui était dans son cœur ; mais ce n'était pas proprement les fruits de la rédemption opérée.

Dans le cinquième chapitre des Romains nous avons, d'abord : « la paix avec Dieu, accès par la foi dans cette grâce, dans laquelle nous sommes, » et « la joie dans l'espérance de la gloire de Dieu » : dans tout cela, pas un mot du désert. Mais quand l'apôtre dit : « Et non-seulement cela, mais nous nous glorifions aussi dans les tribulations, » là est le désert. Ce n'est pas proprement une partie de la rédemption, mais plutôt l'épreuve de nous-mêmes pour nous faire découvrir ce que nous sommes, *mais en la présence du Dieu qui nous a rachetés*. Le danger consiste à ne pas retenir ferme jusqu'à la fin le commencement de notre assurance. Il n'y a point de doute quant à la fidélité de Dieu pour nous conduire jusqu'à la fin ; cependant, quant aux considérations de détail, il y a du danger dans le voyage. Dans la première joie de la délivrance, la confiance en Dieu est sans bornes. Mais alors nous avons à *apprendre* l'incrédulité et la méchanceté de nos cœurs. Nous le reconnaissons, mais nous avons encore à l'apprendre. Et si l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs, ces exercices n'affecteront pas le moins du monde le sentiment de notre relation avec lui.

Le secret pour aller droitement en avant sur notre chemin est de retenir ferme jusqu'à la fin le commencement de notre assurance. Car, quand la conscience est vivement affectée sous le sentiment de la chute, il

nous est difficile de retenir la grâce du Seigneur Jésus-Christ, comme s'appliquant en tout temps à notre besoin. Ce n'est certes pas la volonté du Seigneur que nos consciences demeurent sans être exercées. Celle de Paul était exercée nuit et jour. Mais le danger consiste en ceci, que l'œil qui est tourné en dedans du moi, même consciencieusement, est enclin à se détourner de Jésus et de la grâce. Souvenons-nous donc que nous rencontrons tout cet exercice comme un fruit de la rédemption. Toute expérience préalable a pour but de nous amener à sentir le besoin de la rédemption.

Au chapitre VII, quand l'apôtre a trouvé la différence qu'il y a entre devenir meilleur et être sauvé, quand il a été amené à désespérer de devenir meilleur ou plutôt bon, alors il est désireux d'être sauvé tel qu'il est, impie et sans force. Dieu intervient alors, et il n'y a « point de condamnation. » Maintenant l'apôtre est amené dans le désert comme un croyant, *comme sauvé*. Or nous sommes enclins à tomber ou dans l'insouciance, en disant : tout est grâce ; ou dans l'inquiétude, en demandant : Tout est-il grâce ? Nous pouvons sincèrement et droitement sonder nos cœurs ; mais si ce n'est pas avec Dieu, nous le ferons imparfaitement, tandis que si nous sommes assurés que Dieu est pour nous, nous n'épargnerons rien. Voyez le Psaume CXXXIX. C'est la chair qui affaiblit la confiance.

Après tout, quoique exercés, quoique amenés sous la responsabilité, c'est Christ qui poursuit l'œuvre d'un bout à l'autre. C'est la grâce du commencement à la fin. Ce n'est pas simplement la sacrificature ; il y a une troisième chose. Il est « l'apôtre et le souverain sacrificeur de notre profession, » mais aussi « Fils sur sa pro-

pre maison. » Moïse n'était pas seulement un messager, mais un constant administrateur sur la maison de Dieu. Il devait être fidèle, et en général il fut fidèle. « Mais Christ comme Fils est sur sa maison. » Moïse n'était pas sur sa maison, mais sur la maison de Dieu. Christ n'est pas dans la fidélité comme un serviteur, mais il est sur sa maison. Il a en elle un intérêt personnel. Le bon Berger cherche ses propres brebis. Christ s'occupe non-seulement de la maison de Dieu et de ce qui la concerne, mais aussi de sa propre maison. Il prend un soin immédiat de ce qui est sien : et il fait tout cela comme Dieu. Ainsi nous sommes rapprochés pour être sa maison, et qui plus est c'est Dieu qui est sur elle. Il ne manque jamais de prendre soin de sa maison.

Dans la chute de Moïse, nous voyons qu'il ne retint pas ce principe de grâce. Mais l'homme ne peut jamais être conduit à travers le désert que par la grâce. La verge est l'autorité de Christ, mais c'est l'autorité qui a une puissance vivifiante. Nous avons besoin de grâce, d'une grâce spéciale, qui ne passe pas par-dessus une seule faute. Autrement ce ne serait pas la grâce, car elle troublerait notre jouissance. « Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père. » Il ne passera pas par-dessus le péché, mais il agira dans nos cœurs pour nous montrer la racine de notre péché, afin que notre communion ne soit pas troublée. Il nous conduira jusqu'à la fin, non les yeux bandés, mais par la foi. Moïse ne sanctifia pas Dieu. Comment? En ce qu'il ne manifesta pas Dieu. Mais Dieu se sanctifia lui-même malgré l'incrédulité de Moïse, en donnant toute l'eau nécessaire.

Dans la rédemption, nous voyons Dieu pour nous.

Mais le voyez-vous toujours ainsi pendant tout le chemin? Hélas! non. Vous voyez des chutes, et alors vous vous figurez tout autre chose que Dieu *pour* vous. Mais pourquoi? Dieu a-t-il changé? Non; mais vous, vous avez changé. Alors l'exercice vient manifester ceci, et fonder l'âme dans la connaissance et la jouissance de l'amour invariable de Dieu dans le Christ Jésus notre Seigneur.



Notes sur le Psaume CXIX.

(Suite de la page 448.)

HAIN. — 121. J'ai pratiqué la justice et l'équité, ne m'abandonne point à ceux qui me font tort.

Un autre aspect de la position du juste se présente ici. — Le caractère *de serviteur*, caractère manifesté dans sa marche en Israël, est la base sur laquelle il fonde sa prière, car « l'Éternel est juste, il aime la justice, sa face regarde l'homme droit; » — ce caractère de justice, assure au juste la protection et le droit qu'il réclame. Il faut bien remarquer à cet égard, que le terrain sur lequel est placé le juste, est celui de la justice, et non de la grâce; en sorte que pour un juif pieux, le langage qu'il tient dans notre verset n'est pas de la propre justice, dans le sens que nous l'entendons, car il ne s'agit pas ici de justification, mais de sa marche en rapport avec le gouvernement de Dieu sur la terre, gouvernement selon lequel le mal est puni et le bien récompensé.

Cette manière de s'exprimer démontre simplement, que le juste a la conscience qu'il est dans les termes des principes de ce gouvernement et qu'il accomplit ainsi les choses qui répondent à la volonté de Dieu. On peut encore, à ce point de vue, lire 2 Rois XX, 3; et 1 Rois XVIII, 15, où les mêmes sentiments sont exprimés. Rom. X, 3, est tout autre chose.

122. Sois le garant de ton serviteur, pour son bien; que les orgueilleux ne m'oppriment point.

Maintenant, le juste se reposant entièrement sur l'Éternel son Dieu pour la récompense due à sa fidélité, est conduit à demander que Dieu soit son *garant*. Qui, comme celui qui compte les cheveux de notre tête, peut répondre à ce besoin? D'ailleurs, l'effet doit être le propre bien du juste — sa foi en sera retremée — « ses yeux en seront éclaircis » 1 Sam. XIV, 29; les orgueilleux peuvent parler d'opprimer, mais Dieu sauve l'âme du fidèle; et en définitive, toutes choses contribuent à son bien.

123. Mes yeux se consomment en attendant ta délivrance, et la parole de ta justice.

Toutefois le cœur du juste est fortement exercé, bien des choses sont de nature à voiler sa vue spirituelle, il en a le sentiment, et plein de confiance en Dieu, il expose son état devant lui, afin qu'en attendant la délivrance d'Israël, l'épreuve n'obscurcisse pas la lumière de son âme. Dans nos luttes intérieures, il y a des moments critiques, durant lesquels l'ennemi cherche à tout obscurcir, afin de ruiner la confiance et l'espoir de notre cœur. Or, dans ces pénibles moments, où Satan cherche à remettre tout en question dans le cœur, la lumière suffisante et invariable de la foi, c'est la parole

de la justice ; et voici la promesse qu'elle renferme : « Dites au juste que bien lui sera » (Es. III, 10). Tel sera, après tous ses travaux, le résultat des voies de Dieu envers lui — son serviteur.

124. Agis envers ton serviteur selon ta miséricorde et enseigne-moi tes statuts.

Ayant une perspective si heureuse devant soi, le juste est encouragé à demander l'intervention de Dieu, dont il est le *serviteur*, et ce sentiment ne l'abandonne pas, quoi qu'il en soit ; toutefois, bien qu'un tel sentiment soit si profond en lui, il n'oublie pas ce qu'il est par nature, et de quoi il a besoin. Or quel que soit le degré de connaissance que nous ayons des pensées de Dieu, — quels que soient nos désirs d'accomplir sa volonté, la chair est toujours *faible* ; on manque même en pratiquant ce qui est bon. Aussi le juste, après avoir parlé de ce qu'il a fait, de sa justice et de son équité, considère combien imparfaitement il a réalisé son service envers Dieu ; c'est pourquoi il demande à Dieu d'agir selon sa *miséricorde*, et non pas selon sa justice à lui. Quel bonheur que nous aussi ayons un tel privilège ! oui, il y a un trône de *grâce* duquel nous pouvons nous approcher avec confiance pour obtenir *miséricorde*, dans la conscience de nos nombreux manquements.

125. Je suis ton serviteur, rends-moi intelligent, et je connaîtrai tes témoignages.

Le juste ayant conscience de sa propre faiblesse a demandé, au verset précédent, d'être enseigné de Dieu et ici il demande d'être rendu intelligent ; c'est bien ici que se remarque l'effet de la foi d'un cœur qui aime Dieu ; c'est vers Dieu que sa pensée se dirige, car l'homme ne répond jamais aux besoins de la foi. Re-

marquons en passant l'analogie qu'il y a entre la conviction du juste et celle de l'apôtre Pierre sous l'œil de Jésus ; — il ne peut pas dire à son Sauveur : ma conduite démontre mon amour pour toi, car sa marche avait été opposée à une telle réponse ; mais il dit à celui qui connaissait son cœur : « toi, tu sais que je t'aime » (Jean XXI, 17). C'est dans un sentiment tout semblable que le juste déclare qu'il est le *serviteur* de l'Éternel. Ainsi faudrait-il que notre foi conservât toujours assez d'énergie, pour que, même dans le sentiment de notre misère, nous conservassions cette vérité : que nous sommes *serviteurs*. L'enseignement de Dieu, l'intelligence de ses témoignages est une chose que le juste requiert de l'Éternel, au milieu de l'apostasie de son peuple. Quelle grâce, — quel bonheur ! de voir ici que, malgré tout, le cœur de Dieu est ce qui répond à tous les besoins de la foi !

126. Il est temps que l'Éternel opère ; ils ont aboli ta loi.

Cette apostasie est nettement formulée par les paroles du verset que nous avons sous les yeux : « ils ont aboli ta loi ; » voilà ce que feront les Juifs aux derniers jours, eux dont la conduite sera caractérisée par la réception de celui qui viendra en son *propre nom*. Le témoignage, rendu ici contre les Juifs, est le même que celui qu'Élie le prophète rendit lui aussi contre le peuple d'Israël. Notre attention est donc attirée ici sur ce que fera la nation juive à la fin : après avoir extérieurement rétabli le culte public, ils abandonneront même la profession du nom de l'Éternel. Au milieu d'un tel état de choses, il est facile de se faire une idée de ce que sera la position du juste ; toutefois les versets 127 et 128 montrent que la vue du mal, excite dans son cœur un zèle, une

ardeur qui augmentent avec les difficultés. On peut donc dire qu'il faut voir en cela, l'effet d'une conviction profonde. Au reste c'est toujours ce que produit la foi : le cœur est affermi et l'âme jouit du repos que donnent « les richesses d'une pleine certitude d'intelligence. » Tel est l'état spirituel du juste dans la position de témoignage qui lui est propre.



Explication de passages.

Il est temps que nous répondions quelques mots aux demandes de notre frère S., que l'on peut relire à la page 80 ci-dessus.

Au fond, le mot *enfer* ne se trouve pas dans l'Écriture ; il vient du latin et veut dire : les lieux bas ou inférieurs. Toutefois si le mot n'est pas dans les Écritures, la réalité d'un lieu de tourments y est présentée fréquemment.

Les termes du texte original, qui ont été rendus quelquefois par *enfer* sont, dans l'hébreu *Scheól*. Or *Scheól* se trouve 65 fois dans l'Ancien Testament : Martin le traduit 56 fois par *sépulcre* ; 2 fois par *gouffre* (Nombr. XVI, 50, 55) ; 2 fois par *bas lieux* ou *lieux les plus bas de la terre* (Deut. XXXII, 22 ; Amos IX, 2) ; 2 fois par *l'abîme* ou *les abîmes* (Job XI, 8 ; XXVI, 6) ; 2 fois par *fosse* (Job XIV, 45 ; Ps. LV, 45) et *une seule fois par les enfers* (Es. LVII, 9).

Le mot corrélatif, dans le Nouveau Testament, est *hadès*, qui s'y trouve 11 fois, savoir : Matth. XI, 23 ; XVI, 48 ; Luc X, 45 ; XVI, 25 ; Apoc. I, 48 ; VI, 8 ; XX, 45, 44, où Martin l'a rendu par *enfer* ; et Actes II, 27, 51 et 1 Cor. XV, 55, où il l'a traduit par *sépulcre*.

La Version nouvelle, avec beaucoup de raison, a conservé partout le mot *hadès*, qui signifie proprement *lieu invisible*. Nous avons encore, pour désigner ce que l'on a appelé *Enfer*, le mot *géhénne*, qui vient des mots hébreux *Gué-Hinnom*, *vallée de Hinnom* (Josué XV, 8) ou *Gué-Ben-Hinnom* (même verset de Josué, 2 Rois XXIII, 40, etc.). C'était une vallée délicieuse au sud-est de Jérusalem. Agréable et fertile, elle était couverte d'arbres verdoyants, et l'on y trouvait les jardins des rois. Plus tard Jérusalem rebelle, idolâtre et adultère, sacrifia sous ses ombrages, et entendit les cris des enfants qu'on y brûlait dans les bras de Moloc. Josias le réformateur mit fin aux abominations qui s'y commettaient ; *il profana* cette vallée, dit l'auteur sacré, et on ne la nomma plus qu'avec *horreur* (Tophet) cf. Jérém. XIX, 43. Elle devint une place maudite, un lieu d'exécution pour les criminels, et la grande voirie de Jérusalem. Son nom de *Gué-Hinnom*, ou en grec *Gehenna*, que l'on a traduit par *géhénne* servit à désigner les malheurs temporels et éternels les plus affreux. Vous le trouverez 12 fois dans le Nouveau Testament : Matth. V, 22, « la géhenne du feu ; » 29, 30 ; X, 28 ; XVIII, 9, « la géhenne du feu ; » XXIII, 43, « fils de la géhenne, » 33, « jugement de la géhenne ; » Marc IX, 43, 45, 47, « la géhenne de feu ; » Luc XII, 5 ; Jacq. III 6, « la langue.... est enflammée *de l'enfer* » (grec : de la géhenne).

Il est aussi question de l'*abîme* ou d'un *abîme*. Luc VIII, 54 : Légion conjurait le Seigneur de ne pas leur commander de s'en aller *dans l'abîme*. Rom. X, 7 : La justice par la foi parle ainsi : Ne dis pas en ton cœur... : « Qui descendra *dans l'abîme*... pour faire monter Christ d'entre les morts ? » Apoc. IX, 1, 2 : « La clef du puits de l'*abîme* est donnée à un ange, qui ouvre le puits de l'*abîme*, et il en monte une fumée, par laquelle le soleil et l'air sont obscurcis ; et de la fumée sortent des sauterelles sur la terre... Ces terribles sauterelles ont sur

elles un roi (vers. 11), l'ange de l'abîme, dont le nom en hébreu est Abaddon, et en grec Apollyon. — Au ch. XI, 7, la Bête qui monte de l'abîme, fait la guerre aux deux témoins et les tue. XVII, 8 : La Bête.... était et n'est pas, et va monter de l'abîme et aller à la destruction. Enfin le chap. XX, 1-3, nous montre un ange ayant la clef de l'abîme, qui lie Satan d'une grande chaîne et le jette dans l'abîme.

Quant aux souffrances ou aux tourments de l'enfer, ils sont désignés par diverses expressions, telles que : « le feu éternel » (Matth. XVIII, 8), « le feu inextinguible, où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point » (Marc IX, 45), « les peines éternelles » (Matth. XXV, 46), « le jugement éternel » (Marc III, 29), « une punition éternelle » (2 Thess. I, 9), « des chaînes éternelles » (Jude 6); « les ténèbres du dehors où seront les pleurs et les grincements de dents » (Matth. VIII, 12, etc.), « l'étang brûlant de feu et de soufre; qui est la seconde mort » (Apoc. XX, 14; XXI, 8).

Ces images indiquent assez que l'enfer sera un séjour affreux et que les tourments n'y cesseront jamais. Mais sont-ce là seulement des images, des figures? c'est ce que nous n'oserions certes pas affirmer.

Voilà ce que l'Écriture nous apprend sur cette redoutable vérité. Aller plus loin, discuter, comme plusieurs l'ont fait, sur la nature du feu de l'enfer etc., ce serait s'exposer à substituer les rêves de l'imagination humaine aux enseignements de la Parole. Arrêtons-nous donc ici, et bénissons Dieu, de ce qu'il nous a choisis dès le commencement pour le salut...., pour que nous obtenions la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ (2 Thess. II, 12, 13). « Car Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre Seigneur Jésus-Christ, qui est mort pour nous, afin que, soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous vivions ensemble avec lui » (1 Thess. V, 9, 10).

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Apocalypse, XXI et XXII.*(Suite de la page 150.)*

Et la cité « avait une grande et haute muraille ; elle avait douze portes. » Cela indique une sécurité parfaite. Quand les hommes cherchent à protéger un lieu, ils bâtissent de hautes murailles d'une immense épaisseur. Ainsi cette cité, qui est le siège de la royauté, a une grande et haute muraille qui manifeste la majesté de Dieu, son architecte. Elle jouit d'une sécurité parfaite, dans une dignité qui l'isole, pour ainsi dire, en sorte qu'il est impossible que personne y entre, sinon ceux qui y appartiennent.

« Aux portes douze anges. » Les anges se tiennent aux portes comme des gardiens. Elevés au-dessus de nous dans la création, ils ne sont ici que gardiens des portes ; ils sont portiers à l'égard de cette cité de Dieu, montrant que toute la puissance de la Providence ne fait que concourir à cette gloire.

Sur les portes étaient écrits les noms « des douze tribus des fils d'Israël, » indiquant, comme étant de

Dieu, le gouvernement en perfection. Toutes ses voies de patience avec l'homme, dans son gouvernement et dans sa bonté, sont ici manifestées.

« Et la muraille de la ville avait douze fondements, et sur eux, les douze noms des douze apôtres de l'Agneau. » Les fondements parfaits et immuables de la vérité sont tous ici. Le caractère sous lequel la vérité est manifestée, c'est la vérité immuable de l'Évangile : « les ténèbres s'en vont et la vraie lumière luit maintenant. » Ce que nous trouvons ici comme l'Église a, comme telle, une gloire spéciale ; mais ce qui est le fondement sur lequel elle repose, c'est la vérité qui existe de toute éternité, la vérité éternelle, une révélation pleine et parfaite. Quant à la lumière, nous sommes « dans la lumière comme Dieu lui-même est dans la lumière ; » ensuite, quant à l'amour, « Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui. » Mais quand nous en venons aux fondements de l'Église, c'est la vérité, l'éternelle vérité de Dieu — la rédemption selon son œuvre et selon sa puissance.

Ce que nous avons d'ailleurs en Christ, quant à sa personne, ne saurait être moins que la plénitude de Dieu, l'éternelle vérité étant au fond. C'est Dieu révélé en Christ qui « est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement. » « C'est à cause de la dureté de votre cœur, » dit le Seigneur, « que Moïse vous a permis de répudier vos femmes ; mais au commencement, il n'en était pas ainsi. » Quant à nous, nous ne pouvons pas parler ainsi, car Christ « est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement ; » et ailleurs il est dit : « Ce qui était dès le commencement.... nous vous l'annonçons. » De même

Paul, tout en déclarant les conseils profonds de Dieu, présente les vérités les plus élémentaires, et aucun conseil ne les changera jamais, parce que notre relation est avec Dieu qui ne peut jamais changer ; car si nous sommes introduits dans la relation d'enfants, c'est en rapport avec Dieu dont la sainteté est éternelle et dont l'amour est éternel. Et il y a de la joie pour nos âmes à savoir que nous sommes non-seulement mis en rapport avec certaines voies de Dieu, comme l'étaient les Juifs, mais introduits dans une relation avec Dieu lui-même, tel qu'il est connu en Jésus.

La cité est une chose divine, mais présentée dans une manifestation et une perfection humaines. Les noms ici montrent l'administration humaine et le nombre douze répété en indique la perfection au plus haut degré. Le nombre sept dans l'Écriture dénote toujours la perfection de l'action spirituelle soit en bien, soit en mal ; mais quand il s'agit des voies de Dieu dans l'homme, ou par le moyen de l'homme, le nombre douze est employé pour signifier la perfection gouvernementale dans l'administration humaine.

« Et la ville était bâtie en carré, et sa longueur était aussi grande que sa largeur. » C'est un carré, et non un cercle. Elle n'a pas la perfection d'un cercle — figure employée pour indiquer l'éternité — mais la perfection de ce qui est formé. Elle est la plus parfaite des choses créées.

« Et sa muraille était bâtie de jaspe ; et la cité était d'or pur, semblable à du verre pur. » Ni la mesure ni le caractère de cette cité ne sont d'après les pensées de l'homme. L'homme avait dit : « Bâtissons-nous une ville et une tour... et acquérons-nous de la réputation. »

« Ils eurent donc des briques au lieu de pierres, et le bitume leur fut au lieu de mortier. » Mais Dieu est l'architecte de cette cité, et elle porte la gloire divine. Il n'y a ici ni bitume ni choses semblables : « sa muraille était bâtie de jaspé. » « Et la cité était d'or pur, semblable à du verre pur, » d'une pureté transparente. L'or est un emblème de la justice divine ; et le « verre pur » nous rappelle la mer d'airain dans le parvis du temple de Salomon, placée là pour que les sacrificateurs y lavassent leurs mains et leurs pieds, lorsqu'ils entraient pour leur service. Mais ici il n'y en a aucun besoin. Il n'y a rien ici qui puisse souiller. Ici, il y a une pureté solide, qui apparaît dans toute sa transparence. Dans le quinzième chapitre, nous trouvons « une mer de verre, mêlée de feu, » parce qu'il s'agit là de tribulation.

Dans le quatrième chapitre aux Ephésiens, Paul parle, sans symbole, du nouvel homme, « créé selon Dieu en justice et en vraie sainteté. » De même aussi, cette cité est la manifestation de cette œuvre de Dieu dans l'homme ; précisément ce qu'il convenait qu'elle fût. Ce n'est ni la justice de l'homme, ni l'innocence de l'homme ; ni l'une ni l'autre ne conviennent ; mais c'est la justice divine et la sainteté divine. La sainteté est la séparation d'avec le mal ; l'innocence, c'est l'ignorance du mal. Nous ne dirions pas que Dieu est innocent, mais que Dieu est saint ; parce qu'il hait tout le mal qu'il connaît, et qu'il trouve ses délices dans le bien. Et la nouvelle création de Dieu, rendue parfaite selon son image, trouve ses délices dans ce qui est bon, et hait tout ce qui est mal. Dieu a produit cela par sa propre puissance. La cité est pure comme l'or, trans-

parente comme le verre. Nous pouvons bien nous écrier : O profondeur des richesses de la justice et de la sainteté divines !

Maintenant revenons aux pierres. En Ez. XXVIII, dans la lamentation sur le roi de Tyr, nous voyons qu'elles dénotent la perfection de la beauté créée : « Toi, à qui rien ne manque, plein de sagesse et parfait en beauté. » La beauté complète, c'était la manifestation de cette perfection dans la créature ; la lumière manifestant ces couleurs brillantes dans la créature. Sa « couverture était de pierres précieuses de toutes sortes. » Il était le plus beau dans la création ; mais lorsqu'il considéra tout cela comme étant à lui, et non comme une perfection créée dont il était revêtu, alors son « cœur s'éleva à cause de sa beauté, » et sa sagesse se corrompit « à cause de son éclat, » et il tomba.

Dans Exode XXVIII, nous voyons ces pierres présentées comme la perfection de la beauté sous le rapport de la grâce. Elles étaient dans le pectoral du souverain sacrificateur, et liées ainsi à l'éphod, en sorte que lorsqu'il entra dans le lieu saint, il portait les noms des enfants d'Israël. C'était « pour mémorial devant l'Éternel continuellement. » C'est ainsi que Christ porte nos noms sur son cœur, « étant toujours vivant pour intercéder. » Puis au verset 30, l'Urim et le Thummim — lumières et perfections — sont placés dans ce pectoral de jugement. Aaron portait sur son cœur les noms des enfants d'Israël, comme peuple agréé devant l'Éternel. « Et Aaron portera le jugement des enfants d'Israël sur son cœur devant l'Éternel continuellement ; » c'est-à-dire qu'il les maintiendra en communion avec Dieu malgré leurs nombreux manque-

ments. Il portait d'abord les noms sur son cœur — gravés sur les pierres du pectoral, en sorte que quand Dieu regardait pour bénir, il voyait leurs noms continuellement. En outre, il y avait l'intercession pour maintenir la communion d'un peuple fautif avec la lumière immuable. C'est ainsi qu'Israël est vu comme parfait dans la présence de Dieu en grâce. De même maintenant, lorsque Dieu jette un regard de divine faveur, c'est sur Christ lui-même que ce regard repose. Les noms des enfants de Dieu sont tous gravés sur son cœur ; leur jugement est porté, dans les détails de leurs voies, quant à ce qui regarde le gouvernement de Dieu ; et ils sont présentés dans leur beauté, pour obtenir les réponses de lumière et de perfection ; car tels étaient l'Urim et le Thummim.

Ici encore, nous voyons ces pierres précieuses dans la gloire, toutes réunies en cette cité glorieuse, non pas maintenues dans leur éclat par quelque effort ou exercice de puissance, mais fermes ; non pas comme une partie de la gloire seulement, mais « les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de toute pierre précieuse, » chaque grâce brillant d'une beauté qui ne change pas. La muraille de jaspé montre combien toute cette grâce et toute cette beauté communiquées sont divines : l'or en montre toute la justice ; la transparence, toute la sainteté et toute la pureté, et ces pierres, toute la perfection variée ; et tout cela est réuni dans « l'Épouse de l'Agneau, la Femme. »

« Et les douze portes étaient douze perles ; chacune des portes était d'une seule perle. » Christ avait dans son cœur de « chercher de belles perles ; » c'était là-dessus que son cœur était fixé ; et « ayant trouvé une

perle de très-grand prix, il s'en alla, et vendit tout ce qu'il avait, et l'acheta. » Il ne cherchait pas seulement un trésor, il cherchait aussi une belle perle ; et il savait, lui, ce qui avait de la valeur et de la beauté. Toute la grâce dont l'Eglise était revêtue, voilà sur quoi était fixé le cœur de Christ, comme étant ce qui était parfaitement agréable et beau. Or c'est là ce qu'était chaque porte ; « chacune des portes était d'une seule perle. » La beauté et l'excellence de la cité se manifestent même à l'extérieur. Le caractère de Christ se montre même à l'entrée. Non-seulement il y avait au dedans justice et vraie sainteté, mais au dehors il y avait tout ce qui est gracieux et beau ; en sorte que les anges mêmes, qui n'y entraient pas, pouvaient se tenir à la porte et y contempler ces perfections dont Dieu l'avait revêtue. C'est ainsi que même ici-bas, le caractère de Christ devrait être manifesté aux yeux de tout spectateur. Les étrangers mêmes devraient pouvoir le discerner, les saints étant « la lettre de Christ, connue et lue de tous les hommes. »

« Et la rue de la ville était d'or pur, comme du verre transparent. » Ceci nous confirme la portée des paroles du Seigneur à ses disciples dans Jean XIII. En parlant de son œuvre parfaite, accomplie pour eux, il dit : « Celui qui a tout le corps lavé, n'a besoin que de se laver les pieds ; mais il est tout net, » c'est-à-dire, qu'il a été nettoyé une fois pour toutes. Mais ses pieds se souillent en traversant le monde, et par conséquent ils ont besoin, pour le service, d'être plus d'une fois lavés de nouveau. Ceci n'est pas une excuse pour nos chutes, quoique le Seigneur en prenne occasion pour déployer les richesses qu'il a en réserve pour répondre à nos

besoins de chaque jour. Nous avons la même figure dans le cas des sacrificateurs qui servaient dans le tabernacle. Leurs corps étaient lavés une fois pour toutes lors de leur consécration, et la chose ne se répétait plus ; mais chaque fois qu'ils entraient au tabernacle, ils lavaient leurs mains et leurs pieds. « Celui qui a tout le corps lavé, n'a besoin que de se laver les pieds. » Remarquez son amour. Il ne se contente pas d'avoir servi ici-bas jusqu'à la mort, pour nous « laver de nos péchés dans son sang ; » il se ceint lui-même pour servir, même dans le ciel, afin que notre communion soit maintenue. « Le Christ a aimé l'assemblée, et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât en la purifiant par le lavage d'eau par la Parole. » C'est ainsi que nous avons la Parole écrite dans son application aux détails journaliers de la vie. C'est ainsi que le Seigneur dit à Pierre : « Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi. » Si nous devons avoir part avec lui, nous devons être aussi complètement nets qu'il peut lui-même nous rendre nets. Et comme nous devons avoir part avec lui, sa grâce, maintenant comme alors, le conduit à se ceindre lui-même, et à ôter la souillure.

Mais dans cette cité d'or pur, les rues mêmes sont justice et vraie sainteté. Là nous marcherons sans pouvoir nous souiller ; là nous marcherons sur la sainteté même. C'est avec de grands efforts que nous marchons ici dans la pureté. Même si nous nous gardons de la souillure ici-bas, les efforts nous fatiguent ; et si nous ne le faisons pas, nous sommes fatigués de nous-mêmes. Mais, oh ! quelle pensée ! Nous marcherons là sur des rues d'or pur ! Quel repos cela donne au cœur et à la conscience, de penser que nous marcherons sans avoir

besoin de pénibles efforts pour nous garder de souillure, sans avoir besoin de veiller de peur que nos vêtements ne soient souillés par ce monde ! Pendant que nous sommes ici, nous avons toujours à veiller et à prier, à cause du monde, de la chair, et du diable. Comment ! toujours ? Oui, toujours. Pendant que nous sommes dans ce lieu souillé, il faut que nous ayons nos reins bien ceints, et que nos affections soient bien gouvernées, car si nous leur laissons leur libre cours, elles s'embourberont certainement. Mais quand Christ viendra, il ôtera notre ceinture, et nous fera asseoir en repos, et lui-même il se ceindra, et s'avancant, il nous servira. Quel soulagement pour le cœur, de penser que je puis donner un libre cours à toutes mes affections et ne rencontrer que Dieu ! que plus je leur laisserai leur libre cours, plus je serai élargi pour m'abreuver pleinement de bénédiction ! Ce devrait être notre but, dès maintenant.

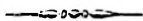
« Et je ne vis point de temple en elle ; car le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, et l'Agneau en sont le temple. » Ici la différence du culte est marquée. Quelle chose étrange pour un Juif, qu'il n'y faille aucun temple ! Dieu avait dit qu'il habiterait dans l'obscurité ; et lorsque la gloire remplit la maison, « les sacrificateurs ne se pouvaient tenir debout pour faire le service. » Et en outre, ce qui tenait la gloire cachée, tenait l'homme dehors. Car, dans Jérusalem, Dieu s'était tenu caché, afin d'être craint ; c'est pourquoi il devait tenir l'homme dehors. La conséquence naturelle, même d'une manifestation partielle de la gloire, c'est d'ajouter ce qui doit tenir l'homme éloigné de toute intimité. Dans le temple, Dieu s'entourait de majesté, ce qui faisait sentir

aux hommes combien il était grand, mais c'est ce qui le cachait en même temps. Mais ici, il n'y a pas de temple, « car le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, et l'Agneau en sont le temple. » Ici, ce n'est pas ce qui cache Dieu tout en l'entourant de majesté, ni ce qui nous exclut ; mais c'est Dieu, qui nous entoure de lui-même, tandis qu'il se révèle parfaitement lui-même. Sa propre gloire — et cette gloire révélée — est son temple, et l'homme y « parle de sa majesté. » Quelle pensée bénie ! Dieu, et l'Agneau sont le temple, et c'est là que nous adorons.

Que le Seigneur nous donne seulement d'entrer plus pleinement dans sa merveilleuse grâce, et alors il nous sera facile de comprendre comment cette merveilleuse gloire peut être toute à nous ! Lorsque nous savons que nous ne sommes rien, et que nous pouvons pourtant dire qu'il nous a aimés, nous ne nous étonnerons pas que Dieu fasse tout cela pour nous, vu qu'il nous a tant aimés. Le Saint-Esprit raisonne toujours de haut en bas, en partant de ce que *Dieu est*, pour en venir à ce que Dieu ne saurait manquer de faire, parce qu'il est Dieu. L'homme, au contraire, raisonne en partant de ce que *l'homme est*, pour en conclure ce que Dieu pourra peut-être faire pour lui, d'après ce qu'il est lui-même ; et ainsi toute son argumentation est fautive. Le Saint-Esprit raisonne ainsi : « Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui ? » J'apprends par là à attendre de grandes choses, et une chose ne peut être trop élevée pour que je l'attende, si Dieu doit y être glorifié. Car si Christ doit être « glorifié dans ses saints et être ad-

miré dans tous ceux qui auront cru, » que ne fera pas Dieu pour manifester la gloire de son Fils ?

Mes pensées seront-elles occupées de l'adorateur, quoiqu'il soit ainsi glorifié et revêtu, quand je verrai Celui qui est adoré ? Non ; je serai occupé de Celui qui m'a introduit là. Le résultat pratique devrait être, dès maintenant, que nos cœurs l'adorassent dans le sentiment des richesses et des merveilles de sa grâce, comme David (1 Chron. XVII), lorsqu'il « se tint devant l'Eternel : O Eternel ! qui suis-je, et quelle est ma maison, que tu m'aies fait parvenir au point où je suis ! » Oh ! puissent nos âmes être plus remplies de ce qu'il est, comme David se reposait en la connaissance de ce que Dieu était, et raisonnait d'après ce que Dieu était (vers. 26 et 27). Nous avons souvent parlé du Fils prodigue ; il disparaît, pour ainsi dire, lorsqu'il est arrivé à la maison de son père. C'est le père alors qui remplit toute la scène. Et le sein du Père sera le lieu de notre culte dans cette scène de gloire. Eh bien ! qu'il ait nos cœurs pour son temple dès maintenant, tandis que nos corps sont encore ici-bas, jusqu'au moment où il nous prendra pour être avec lui pour toujours ! Amen !



Notes sur le Psaume CXIX.

(Suite de la page 158.)

129. Tes témoignages sont admirables, c'est pourquoi mon âme les garde.

Dans les versets qui viennent de nous occuper, l'Esprit de Dieu établit le contraste qu'il y a, entre le *méchant* qui abandonne la loi de l'Eternel, et le *juste* qui

la garde. Maintenant le juste, dans l'expérience qu'il fait des témoignages de Dieu et de leur effet, comme révélation divine, en son âme, déclare que ces témoignages « sont admirables. » En effet la prophétie, donnée au résidu fidèle, après la chute du peuple de Dieu, est pour le juste une source de lumière, — lumière qui lui révèle le caractère et la nature des plans de Dieu en faveur de son peuple. Cette révélation bénie est une provision pour l'âme, pendant que Dieu cache sa face de la maison de Jacob. C'est ce qui soutient le juste qui s'attend à l'Éternel ; car dit-il :

130. L'entrée de tes paroles illumine et donne de l'intelligence aux simples.

Les plus simples principes de la révélation divine, se reliant au plan général de Dieu à l'égard de son peuple, illuminent et donnent au juste l'intelligence du tout. Toutefois Dieu agit à cet égard selon sa souveraine volonté : c'est aux simples qu'il donne l'intelligence pour qu'ils comprennent ce que sont ses voies et quel est le but qu'il se propose en les accomplissant. — Dieu cache ces choses aux sages et aux intelligents de ce siècle, et les révèle aux petits enfants. C'est ce que Dieu trouve bon devant ses yeux (Matth. XI, 25, 26).

131. J'ai ouvert ma bouche et j'ai soupiré, car j'ai désiré tes commandements.

Maintenant, bien qu'étant pour lui-même l'objet de la faveur de Dieu, le juste s'identifie à l'état du peuple misérable et privé de la parole de l'Éternel (Amos VIII, 12) ; c'est pourquoi il ouvre sa bouche comme une âme qui, au milieu d'un peuple en rébellion, a faim et soif de la justice et qui demande à être rassasiée. Au reste, Dieu répondra à ce besoin, car lui-même a dit : « Ouvre

ta bouche et je la remplirai » (Ps. LXXXI, 10). — Il n'y a aucun besoin que Dieu ne puisse satisfaire, combien plus quand on le recherche lui, par la connaissance qu'il a donnée de lui-même ! Or Dieu s'est révélé en Christ, mais Israël n'a pas écouté sa voix ; à la fin pourtant, il sera recherché par la portion juste et pieuse de cette nation.

132. Regarde-moi et aie pitié de moi, selon que tu as ordinairement compassion de ceux qui aiment ton nom.

C'est donc avec confiance que le juste expose son état à Dieu et qu'en toute assurance il place ses besoins devant lui, car ce n'est pas par des actes *isolés*, que ses compassions sont connues, mais par un déploiement *fidèle et actif*, envers ceux qui aiment son nom ; quelle bénédiction ! C'est ainsi que l'âme la plus éprouvée peut connaître ce qu'est le Dieu avec qui elle a affaire et dont la bonté est éternelle.

133. Affermis mes pas par ta parole et que nulle iniquité ne domine sur moi.

La Parole seule forme le cœur pour la marche parce qu'elle rattache constamment le cœur à Dieu ; elle seule donne l'intelligence des motifs d'une marche fidèle, c'est elle aussi qui produit cette conviction profonde qui gouverne le cœur, — les affections, au milieu du mal, de telle sorte qu'ils en sont gardés. Néanmoins, l'homme en lui-même est un être faible ; depuis la chute le péché l'enveloppe « *aisément* ; » et c'est ici que l'on peut remarquer l'absence de confiance du juste en ses propres forces : « que nulle iniquité ne domine sur moi, » — il est beau de voir comment, dans le sentiment de sa propre faiblesse, il fait intervenir Dieu ! — ce n'est pas qu'il manque d'intelligence, mais l'intelli-

gence n'est pas une garantie absolue contre le mal, il faut que ce soit Dieu qui garde, car les mouvements et les désirs d'une nature déchue sont tous pour le péché, de telle sorte que l'on ne peut avoir aucune confiance en soi-même.

134. Délivre-moi de l'oppression de l'homme, afin que je garde tes commandements.

Au milieu de toutes ses peines, une chose soutient l'âme du juste : c'est que Dieu, le Dieu qu'il connaît, est au-dessus de tout ; dominant la puissance de cet homme violent et méchant qui, à la fin, sera une source de maux pour ceux qui craindront Dieu. Toutefois, remarquons que si le juste demande la liberté, ce n'est pas pour *sa chair*, ou pour satisfaire ses désirs ; mais pour servir Dieu, et se maintenir sur le terrain où Dieu est glorifié, savoir : celui de l'obéissance. Or, pour que cette délivrance si attendue s'effectue, il faut que la face de l'Éternel se montre ;

135. Fais luire ta face sur ton serviteur et enseigne-moi tes statuts.

— la face de Celui qu'Israël a méconnu et rejeté. C'est lors de l'apparition glorieuse de Christ, venant sur les nuées du ciel avec grande puissance et grande gloire, que cette supplication du juste sera pleinement exaucée. N'oublions pas que, toujours dans les Psaumes, l'Esprit prophétique de Christ identifie l'instrument dont il se sert à l'état et aux circonstances de son peuple, du peuple de Dieu ; c'est pourquoi si Dieu délivre le juste, *son* peuple est délivré avec lui. Observons aussi que quand Israël est vu dans l'infidélité, il est déclaré *le peuple* de celui qui s'y intéresse devant Dieu (voir Ex. XXXII, 7 ; Dan. IX, 24). Or, quand les paroles de ce psaume,

auront leur application littérale, Israël sera bien encore dans son état d'infidélité. —

136. Mes yeux se fondent en ruisseaux d'eaux, parce qu'on n'observe pas ta loi.

Touchante et profonde expression de l'affection du cœur pour Dieu et de l'intérêt qu'il porte à sa gloire ! C'est parce que le juste épouse les intérêts de Dieu, que son cœur est affecté de la conduite impie de ceux qui professent connaître Dieu, mais qui le renient par leurs œuvres. Ce qui se passe ici n'est pas de l'affectation, mais l'*expression vraie* de ce que le juste ressent en son cœur ; la cause de Dieu, de sa vérité, est la sienne ; — ses intérêts sont les siens. Beau fruit de la grâce produit dans un cœur d'homme ! Quel heureux état d'âme quand on agit ainsi.

TSADÉ. — 137, 138. Tu es juste, ô Eternel ! et droit en tes jugements. Tu as ordonné tes témoignages comme une chose juste et très-fidèle.

Voici maintenant ce que le juste pense de Dieu et de ce que Dieu a fait : Dieu est lumière et il n'y a en lui nulles ténèbres, tout ce qu'il fait est parfaitement en harmonie avec sa justice et ses voies à l'égard de son peuple sont toujours bien réglées. — Israël a péché et la main de l'Eternel s'est appesantie sur lui, mais en tout cela, « l'Eternel est juste, et droit en ses jugements. » C'est ainsi que le juste ici, quelle que soit sa part de souffrance au milieu d'un peuple jugé de Dieu, justifie Dieu, — ne porte nulle accusation contre lui. Tel est l'effet de la grâce en lui. Si Dieu reprend et qu'il juge, il le fait en vertu d'un gouvernement dont les principes ne supportent pas le mal. Au reste, Dieu avait ordonné des témoignages justes et très-fidèles ; si

Israël avait écouté, il aurait évité toutes ces choses. D'un autre côté, le juste trouve, dans la marche que Dieu a suivie, le motif d'une confiance plus grande encore, car Dieu est juste et saint, et d'ailleurs, il est, quant à sa marche personnelle, dans de bonnes conditions avec Dieu :

139. Mon zèle me consume, parce que mes adversaires oublient tes paroles ;

et le zèle qu'il a pour Dieu est le fruit d'une affection réelle, laquelle aussi donne à sa piété un caractère particulièrement remarquable, en face de l'apostasie des Juifs. Combien cela a été vrai de Jésus au milieu des Juifs ! — en lui aussi s'est vue cette puissance d'affection pour Dieu, et cette énergie de l'Esprit qui jugeait le déshonneur fait au Dieu d'Israël ; — déshonneur qui était la conséquence inévitable de l'oubli qu'on faisait de « ses paroles » (Jean II, 17). Ce déploiement croissant de l'iniquité en Israël produit donc dans l'âme du juste un redoublement d'activité pour Dieu, et sa place au milieu de sa nation se dessine toujours davantage. Quand au milieu de ce monde, nous nous trouvons dans une position où le mal se présente à nos yeux sous sa vraie forme, un sentiment d'horreur se produit dans nos cœurs ; nous apprécions la grâce qui nous a sortis d'un tel abîme, et nous nous éloignons toujours plus du mal.

Le juste donc, loin d'être affaibli dans l'exercice de sa piété, s'y affermit davantage, car la parole de l'Éternel est ce qui le soutient ; et elle a pour son âme, une *valeur intrinsèque* ;

140. Ta parole, dit-il, est parfaitement épurée, et ton serviteur l'aime ;

— car ce n'est pas là une parole des hommes, mais la parole de Dieu ; — la source pure où l'âme du juste s'abreuve dans le désert d'Israël. La révélation des pensées de Dieu à l'égard de son peuple, — l'avenir glorieux et béni qui lui est réservé, — comme résultat final de ses voies envers Israël ; tout cela est pour le juste, un motif puissant d'aimer cette bonne et précieuse parole, de laquelle déjà il a ressenti les divins effets dans son cœur.

141. Je suis chétif et méprisé, — je n'oublie pas tes commandements.

Or si le juste, au point de vue spirituel, a l'honneur des communications des pensées de Dieu, il n'en est pas ainsi en ce qui regarde son importance comme homme, au milieu des Juifs ; car quant à son importance, ou même à son apparence, il est *chétif et méprisé* ; — celui qui aime la parole de Dieu sera toujours tel au milieu des méchants. Tel était aussi le cas de Jésus au milieu des Juifs, lui qui en tant qu'homme, jouissant de toute la faveur du Dieu de Jacob, était l'expression parfaite de la vérité de Dieu ; lui, dis-je, était « le rejeté et le méprisé des hommes, » et quant à son apparence extérieure, il était un sujet d'étonnement, (voir Esaïe LII, 14). Il faut de la foi, et que l'espoir du cœur soit ferme, pour supporter l'opprobre et le mépris des hommes, sans diminuer en rien l'importance de notre obéissance à Dieu ; en se souvenant qu' « obéissance vaut mieux que sacrifice et se rendre attentif vaut mieux que la graisse des moutons. » Ce n'est pas au début de l'épreuve qu'on sent la fatigue et que le cœur est exposé au découragement ; mais c'est lorsqu'elle se prolonge ; facilement alors, on oublie les

commandements de Dieu. Toutefois, le juste ne les oublie pas.

142. Ta justice est une justice éternelle, et ta loi est la vérité.

Maintenant le juste dépasse la justice légale de l'homme. Ce qui répond à ses circonstances et aux besoins de son cœur, c'est d'avoir non *sa justice*, à lui, mais celle de Dieu pour la source et la cause de sa liberté et de sa joie devant Dieu. La justice de Dieu est la portion de la foi. C'est de cette justice qu'il est fait mention en Daniel IX, 24, comme étant le moyen par lequel l'Éternel rétablira Israël dans la bénédiction. Comme résultat, ceci se rattache au glorieux avènement du Seigneur; alors le Saint des saints sera oint et les déclarations de la prophétie seront accomplies. Mais ici, le juste a le secret et la joie de cette justice non encore révélée; c'est ainsi que, avec bénédiction pour son âme, il peut la contempler dans son caractère parfait et immuable : « ta loi est la vérité. » Tel est son caractère dans tout ce qu'elle exprime, relativement à l'homme, et non relativement à Dieu, car la loi était bien l'expression de la volonté de Dieu, volonté à laquelle tout juif aurait dû se soumettre; mais elle n'était pas la révélation de Dieu aux hommes. Ainsi, en Jean I, 17, — nous avons le contraste : « la loi a été donnée par Moïse; la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. » En ce passage, la vérité est autre chose que ce qu'exprime notre verset; car en Christ, nous n'avons pas une ordonnance de Dieu, mais la révélation pleine et parfaite de ce que Dieu est, en amour et en grâce, pour les pauvres pécheurs, au milieu desquels Christ, le Fils de Dieu apparaissait. Dans ce sens, la vérité n'avait pas été apportée par Moïse, et Israël ne

la possédait pas. Le juste donc s'attache à la loi, dans le sens qui vient d'être indiqué plus haut.

143. La détresse et l'angoisse m'atteignent, mais tes commandements sont mes délices.

— Ces choses se rencontrent ordinairement là où une piété vivante et ferme se trouve, car un témoignage fidèle ne réveille pas les sympathies des hommes, mais plutôt leur inimitié contre Dieu. C'est ce qu'éprouve le juste, son témoignage se réalise au milieu des méchants, de ceux qui ont abandonné tout principe vrai, pour s'attacher au mensonge. Toutefois, Dieu garde les fidèles, et les cheveux de leur tête sont tous comptés. Les exemples de ce genre sont nombreux dans la Parole; néanmoins la détresse et l'angoisse amènent l'âme dans un exercice sérieux et réel, mais ici la jouissance que goûte le cœur du juste l'élève au-dessus de ces choses et elles sont pour lui le cadavre qui contient la douceur (Juges XIV, 8). En toutes ces choses, on voit la fidélité de Dieu. « Tes commandements sont mes délices; quelle que soit la force des maux que le juste rencontre; il ne peut lâcher ce qu'il a reçu de Dieu, — ce qui est pour son cœur une source de délices au sein de la détresse!

144. Tes témoignages ne sont que justice à jamais, — donne-moi l'intelligence afin que je vive.

— Tel est le témoignage que le juste rend aux témoignages de Dieu, preuve certaine que dans son esprit tout est parfaitement clair; son œil est simple, il est entièrement dans la lumière; les choses de Dieu ont pour son âme leur valeur et leur fraîcheur primitive. Or, si nous rapportons cet état spirituel du juste au temps où Satan fera les plus grands efforts pour séduire même les élus, s'il était possible; on comprendra aisément

ment quel heureux et bon état d'âme, un tel témoignage révèle, et quelle énergie de foi il faudra alors, pour se montrer franchement pour Dieu. Les témoignages de Dieu ne varient pas, ils sont hors du domaine de la volonté et des caprices de l'homme. Ainsi, tranquille au sujet des choses que possède sa foi ; il demande à Dieu l'intelligence par laquelle, entrant toujours plus dans la communion des pensées de Dieu, il pourra se maintenir dans la force et la vie de la foi.

(Suite).



PENSÉES.

Ps. XXVII, 10. — Ce verset ne peut pas être appliqué à Christ, bien qu'il soit entré dans ces circonstances et c'est ainsi qu'il peut sympathiser avec ceux qui y passent.

Ps. III-VIII. Ces psaumes dépeignent les circonstances de Christ à la suite de son rejet ; les psaumes IX-X, dépeignent les circonstances et les souffrances du résidu dans le pays aux derniers jours.

Coloss. I, 24. « J'achève à mon tour en ma chair ce qui reste de souffrances de Christ, » etc. Ces paroles ont un rapport à la nouvelle révélation que Paul avait eue concernant l'Eglise ; les souffrances que l'on endure pour ce sujet sont précisément la même chose aujourd'hui.

Es. LIII, 4 ; Matth. VIII, 17. « Il a porté nos langueurs, » cela veut dire que Christ n'a pas guéri un seul malade, sans sentir toute l'amertume du mal qu'il guérissait ; toutefois, ce n'était pas l'expiation, mais une affaire de sympathie : ainsi, une mère qui soigne son enfant sent la douleur de l'enfant d'une manière plus vive peut-être.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Le réservoir de Béthesda.

(Jean V).

Le réservoir de Béthesda était une preuve de la patiente et miséricordieuse grâce de Dieu envers son peuple, une preuve bien appropriée à la condition d'Israël, qui avait besoin d'apprendre à dépendre de Dieu, plutôt que de se glorifier de ses privilèges. La bénédiction qui se rattachait au réservoir de Béthesda avait un caractère tout particulier : ce n'était point une ordonnance proprement dite à laquelle les Juifs, comme tels, pussent prétendre avoir droit ; mais Dieu dans sa miséricorde intervenait occasionnellement en faveur d'Israël. Lorsqu'à une certaine époque, non déterminée à l'avance, l'ange troublait les eaux du réservoir, un seul homme était guéri. « Le premier donc qui entrait après que l'eau avait été agitée » était guéri, de quelque maladie qu'il fût détenu (Jean V, 4).

Le peuple d'Israël aurait pu retirer du réservoir de Béthesda une profonde instruction quant à ses besoins et quant à la grâce de Dieu. Mais Jésus vient prendre

la place du réservoir de Bêthesda ; et, en contraste avec la lutte qui devait s'élever chaque fois que les eaux étaient troublées et que chacun des malades cherchait à profiter pour lui-même du moyen de guérison mis à sa portée, il dit : « Veux-tu être guéri ? » (vers. 6). Ce dont l'homme a besoin ce n'est pas d'un effort, mais de *volonté*, comme Jésus dit : « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie » (Jean V, 40).

La puissance qui guérit accompagne les paroles de Jésus : « Lève-toi, prends ton petit lit, et marche ! Et aussitôt l'homme fut guéri, et il prit son petit lit et marcha » (vers. 9). Mais quelque grand que fût ce miracle par la puissance qu'il révélait, quelque miséricordieux qu'en fût le résultat pour le pauvre infirme, ce n'était pas là la rédemption. La guérison n'atteignait ni ne touchait ce « plus grand mal » qui était devant le pauvre infirme, ainsi que devant tout homme en tant que pécheur. « Après ces choses, Jésus le trouva dans le temple et lui dit : Voici, tu es guéri ; ne pêche plus, de peur qu'un plus grand mal ne t'arrive » (vers. 14).

Être infirme pendant trente-huit années, c'est beaucoup dans la courte existence d'un homme ; et c'était certainement une immense bénédiction que d'être ainsi, en un instant, délivré de cette misère, et mis en possession d'une santé parfaite. Mais l'avenir gardait en réserve pour le pauvre impotent quelque chose de pire que les souffrances dont il venait d'être délivré. Le miracle du Seigneur, quelque grand qu'il fût, n'avait pas atteint ce « plus grand mal » dont nous parlons, c'est-à-dire, la mort et le jugement. Aucune puissance si ce n'est celle de la rédemption ne délivre de « ce plu

grand mal». Les effets produits de nos jours par l'énergie, l'habileté et les combinaisons de l'esprit humain, sont si extraordinaires et si frappantes, que ce que les générations précédentes estimaient être impossible se voit maintenant journellement. Certes, ce n'est pas nous qui nierons que l'homme « a accompli de grandes choses; » les faits sont là devant nos yeux. Mais, même en présence de ces faits, nous disons hardiment, que non-seulement tout ce que l'homme a fait, mais encore tout ce qu'il peut faire, — parvint-il à réaliser ses plus ardents désirs, — est impuissant pour le sauver ou le délivrer de ce « plus grand mal », dont parle le Seigneur. — Tous les progrès accomplis par l'homme ne le satisfont pas et ne peuvent le satisfaire, parce qu'ils ne mettent pas son cœur en repos quant à l'avenir. Chaque progrès, une fois qu'il est obtenu, fait naître le désir d'un progrès nouveau, qui lui même amènera un nouveau désappointement. La conscience peut être endormie ou étouffée; elle peut aussi, sous l'empire de la passion, être mise dans l'impossibilité d'agir; mais une fois réveillée, elle ne peut être satisfaite à moins qu'elle ne soit mise en repos quant à ce « plus grand mal ».

Si l'homme a fait et fait encore de grandes choses, le Seigneur aussi « fait de grandes choses ». Le disciple de Christ, qui place toutes les inventions et toute la science humaine en face de la « lumière », trouve une grande confirmation de sa foi dans le fait que les progrès mêmes de l'homme ne font que rehausser la gloire de la rédemption. L'homme qui aurait atteint le point le plus élevé du progrès ne serait encore, après tout, que dans ce triste état dont la grâce de Dieu a

délivré celui qui croit en Christ. Le croyant est, en vertu de la rédemption, délivré du « plus grand mal », quels que puissent être pour le moment ses tentations, ses chagrins, ou son état : — il n'a plus à craindre le « plus grand mal ».

Dans la conversation que fait naître le miracle opéré au réservoir de Béthesda, le Seigneur compare cet acte puissant de délivrance immédiate d'un état de maladie et de misère, avec l'immédiate et éternelle délivrance du « plus grand mal » lui-même, dont il avait parlé et cette délivrance est la bienheureuse part de la foi en son nom. S'attribuant à lui-même le pouvoir de donner la vie et le pouvoir de juger toutes choses (vers. 21 et 22), le Seigneur prononce ces merveilleuses paroles : « En vérité, en vérité je vous dis, que celui qui entend ma parole, et croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne viendra pas en jugement ; mais il est passé de la mort à la vie » (vers. 24 ; voyez le texte grec). Voilà la rédemption ! Voilà la délivrance de ce « plus grand mal » qui était resté comme suspendu encore devant le pauvre impotent. Voilà ce que Jésus annonce de sa propre autorité, et ses auditeurs en ont la preuve et l'image devant leurs yeux, dans la personne de celui qui, par la parole sortie des lèvres du Seigneur, avait été instantanément et parfaitement guéri d'une infirmité qui durait depuis trente-huit ans !

C'est sur cette même autorité que la déclaration du Sauveur doit être reçue aujourd'hui ; Jésus demande encore maintenant à être écouté en vertu de sa propre autorité. Ce qu'il annonce, ce n'est pas seulement une bénédiction à laquelle l'homme ne peut jamais attein-

dre par ses propres efforts, mais une bénédiction telle, qu'aucun cœur d'homme n'aurait pu la concevoir. L'homme se heurte et tombe sur le seuil même de la bénédiction, en ne recevant pas la doctrine de Jésus sur l'autorité de Jésus. L'homme restreint ce qu'il attend de Dieu aux limites de sa propre conception de ses besoins et de sa misère; et ainsi, tandis que plusieurs reconnaissent bien qu'ils ont besoin du secours de Jésus, nul cependant, hormis ceux qui reçoivent son enseignement comme ayant autorité, ne le reconnaîtra réellement comme Sauveur. Certainement il a été un secours pour l'homme du réservoir de Béthesda, mais quelque étonnant qu'ait été le pouvoir déployé par Jésus pour sa guérison, Jésus lui-même, dans son discours, rend témoignage à un pouvoir autre que celui-là et d'un ordre entièrement différent: le pouvoir de la rédemption. — De là vient l'importance de ces premières paroles: « *En vérité, en vérité je vous dis, que celui qui entend ma parole.* » Quand « la parole de Jésus est entendue », comme ayant autorité, elle apporte avec elle une délivrance plus merveilleuse que celle dont l'impotent du réservoir de Béthesda avait été l'objet.

Dieu seul connaît la profondeur des besoins de l'homme et toute l'étendue des maux qui ont envahi le monde à cause du péché de l'homme.

L'homme est engagé en effet dans d'incessants efforts pour se délivrer lui-même des conséquences du péché; et le ministère du Seigneur Jésus manifestait la bonté divine, en rendant la vue aux aveugles, en nettoyant les lépreux, en faisant entendre les sourds, parler les muets et marcher les paralytiques. Et si un sentiment de bienfaisance a porté naturellement les enfants

de Dieu à chercher avec une énergie souvent pleine de désintéressement, à soulager les misères des hommes, reconnaissons-le avec gratitude. Mais qu'en faut-il conclure? Était-ce là l'objet de la mission de Jésus? Sa propre doctrine au réservoir de Béthesda montre qu'il avait un but plus élevé, un but pour lequel il était envoyé, et pour lequel il était venu. Bien qu'il soit allé de lieux en lieux «*faisant du bien*», ce n'était pas pour lutter contre les misères et les conséquences du péché, que Jésus était venu; mais pour attaquer le péché lui-même, le péché, source de toute misère. «*Il est venu au monde pour sauver les pécheurs*» (1 Tim. I, 15). Dieu envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés (1 Jean IV, 10). Dieu envoya son Fils, et Lui vint dans ce but, qui seul pouvait répondre aux besoins de l'homme; — et ce but, c'était *la rédemption*; Jésus vint pour ôter le «*plus grand mal*», et mettre de cette manière, et de cette manière seulement, le pécheur en liberté dans sa conscience devant Dieu.

Voilà ce qui donne une si merveilleuse force aux paroles que Jésus ajoute à la suite de celles que nous avons citées plus haut: «*et croit à celui qui m'a envoyé*». Dieu n'est pas honoré comme celui qui a envoyé Jésus, ni Jésus comme celui qui a été envoyé, si le but de Dieu en l'envoyant, et celui de Jésus en venant ici-bas n'est pas reconnu. Reconnaître Jésus seulement comme celui qui nous aide, n'est pas avoir foi en son nom. Dix lépreux avaient eu également part à la bonté de Jésus: il les avait tous rendus nets, mais un seul d'entre eux, reconnut Jésus comme l'envoyé de Dieu; sa foi le sauva. Il en est ainsi maintenant. Des milliers d'êtres ont part aux bienfaits de Jésus, et ignorent en-

tièrement quel est leur bienfaiteur ; d'autres en grand nombre ont part à ces mêmes bienfaits, et sachant de quelle main ils les reçoivent reconnaissent le pouvoir de celui qui les leur prodigue, au même point que les neuf lépreux ; mais *le salut* est une chose bien différente. Le salut, c'est recevoir par la foi Jésus comme le salut de Dieu, comme celui qui délivre du « plus grand mal », — qui est la mort et le jugement. C'est pourquoi à ces paroles : « Celui qui entend ma parole et croit à celui qui m'a envoyé », Jésus ajoute : « *a la vie éternelle ;* » et après une déclaration aussi positive il poursuit encore, afin de convaincre plus entièrement la conscience : « *et ne viendra pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie* ». La rédemption laisse bien loin derrière elle toute délivrance des conséquences du péché quelle qu'elle soit, fût-elle due à l'intervention de Jésus lui-même.

La rédemption, c'est l'entière délivrance du jugement à venir de Dieu contre le péché lui-même, et cela par la foi au sacrifice et à la mort de Jésus ; — c'est l'entrée immédiate dans la vie, — la vie éternelle — dans un Christ une fois crucifié, mais maintenant ressuscité, élevé au ciel et glorifié. — La rédemption, ainsi accomplie, donne à un croyant la puissance qui le rend capable d'envisager d'un cœur droit les solennelles vérités de la mort et du jugement : et c'est un bonheur pour nous d'être délivrés d'une marche qui n'est qu'un faux semblant (comme est la conduite de tout homme qui ne connaît pas la rédemption) et de ne pas nous déguiser ce que l'homme est, même dans la condition la plus favorable. Plus nous étudierons l'état actuel de l'homme, plus nous serons conduits à admirer la sa-

gesse de Dieu « dans la rédemption qui est dans le Christ Jésus ». Christ est le remède offert par Dieu, et la ressource du pécheur pour tout ce dont celui-ci a personnellement besoin dans son plus triste état au jugement de Dieu lui-même.

C'est « un bien plus grand mal » pour un homme que Dieu entre en jugement avec lui, que d'avoir à souffrir d'une infirmité corporelle, — avec son cortège habituel d'abattement et de tristesse, — même pendant trente-huit ans. Dieu n'entrera jamais dans un jugement pareil avec celui qui croit en Jésus-Christ. Le Seigneur Jésus dit avec autorité, en parlant de celui qui croit, qu'il « ne viendra pas en jugement ».

Cette solennelle déclaration, faite ainsi par l'autorité même de Jésus, est maintenant annoncée publiquement aux pécheurs, non-seulement parce que tout jugement est réservé à Jésus, mais parce que le jugement lui-même a passé sur lui.

Voilà la base du ministère de la réconciliation : Dieu « a fait être péché pour nous celui qui n'a pas connu le péché, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui » (2 Cor. V, 21). C'est sur ce principe que les ministres de Dieu supplient les hommes d'être réconciliés avec Dieu, — ce qui est une impossibilité morale, aussi longtemps que l'idée (quelque juste qu'elle soit d'ailleurs) de Dieu entrant en jugement avec le pécheur, n'a pas fait place dans l'âme à la révélation de Dieu présentant son propre Fils comme substitut pour le pécheur dans le jugement. Le Fils, ainsi présenté par Dieu, est maintenant l'objet spécial de la foi. « Celui qui croit n'est pas jugé » (Jean III, 18); « il ne viendra pas en jugement » pour que sa culpabilité ou sa non-cul-

pabilité soit mise en question, car si Christ lui-même a vraiment été mis à la place du pécheur, et a porté le jugement du pécheur, c'est afin que celui-ci pût être fait « justice de Dieu en Christ ». Le même Dieu qui a mis l'iniquité sur Celui qui n'a pas connu le péché, est le « Dieu qui justifie l'impie » (Rom. IV, 5) sur ce principe, qu'il a fait Christ être péché, lorsque ayant « réveillé son épée contre l'homme qui était son compagnon », il l'a « livré pour nos offenses ».

La réception de cette vérité, sur l'autorité de Dieu lui-même, seule nous délivre « du plus grand mal ». « Après la mort » vient « le jugement ». « L'aiguillon de la mort, c'est le péché ». Mais s'il peut être prouvé à l'âme d'un pécheur, que Christ, par ses souffrances sur la croix, a « mis fin au péché, et introduit la justice éternelle », le pécheur ainsi enseigné cesse de regarder à lui-même, pour porter ses regards sur la croix. Là, il voit le jugement du péché originel, actuel, ou demeurant en nous. Alors l'aiguillon de la mort est déjà ôté ; alors la mort n'est plus un « plus grand mal » que nous avons à attendre ; le croyant est déjà « passé de la mort à la vie ». Son corps, il est vrai, attend la dissolution : « le corps est mort à cause du péché ; » mais la mort, dans sa connexion avec le péché et le jugement du péché, est déjà passée, et cela, par la décision souveraine de Celui qui a la vie en Lui-même ; et une conscience réveillée se soumet joyeusement à cette décision. La mort peut nous effrayer, nous pouvons naturellement reculer devant elle ; mais elle n'a plus « d'aiguillon » ; elle est annulée ; elle est « un gain » ; elle est « nôtre » (2 Tim. I, 10 ; Phil. I, 21 ; 1 Cor. III, 22).

La mort ne sera pas « vue », elle ne sera pas « goûtée » dans sa réalité, par celui qui croit en Jésus ; Jésus a goûté la mort pour lui, et ainsi jamais cette coupe ne sera portée à ses lèvres.

Telle est la rédemption qui est « mise en lumière par l'Évangile ». Quoiqu'elle puisse être mise en question, méprisée ou rejetée, elle n'attend que l'heure fixée dans les conseils de Dieu pour être manifestement mise en lumière lors de la résurrection de ceux qui sont de Christ « à sa venue ». La rédemption est le remède de Dieu pour le « plus grand mal ». Partout où la vérité de Dieu est reçue, il y a « *rédemption* » présente, actuelle, « *par son sang, la rémission des péchés selon les richesses de sa grâce* » (Eph. I, 7). L'âme alors est délivrée du « plus grand mal », selon la voie que Dieu a choisie pour cela ; elle est amenée à la connaissance actuelle de sa délivrance. De cette connaissance découle la paix et la joie. — Mais il y a plus : le croyant sait que son état actuel est son plus bas état, et qu'il n'y a plus devant lui de « plus grand mal » ! Il gémit maintenant dans une tente terrestre, étant chargé ; il soutient un combat incessant contre le péché en lui et hors de lui, il est l'objet des continuelles attaques de Satan ; il sait que « le temps présent » est un temps où la souffrance se fait sentir de mille manières, mais il sait aussi que toutes ces choses ne sont que pour le temps présent ; le croyant n'a plus de « plus grand mal » à craindre ; — la perspective qu'il a devant lui est lumineuse, — une perspective sans souffrance et sans péché. C'est la connaissance de la *rédemption* qui fait qu'un croyant, qui est simple dans sa foi, est une merveille à ses propres yeux ; il est, selon l'expression

de l'apôtre, « comme attristé et toutefois toujours joyeux ». Si par la foi, l'âme regarde en arrière, en haut, en avant, elle rencontre partout ce même objet qui parle toujours de la délivrance du « plus grand mal ». — Si nous regardons en arrière, nous voyons Jésus qui a porté le péché sur la croix ; — nous contemplons l'Agneau de Dieu : si nous regardons en haut, nos yeux rencontrent encore Jésus élevé sur le trône comme l'Agneau de Dieu, ordonnant, dirigeant et soutenant toutes choses. Si nous portons nos regards en avant, ils s'arrêtent devant la radieuse perspective de l'Agneau venant se présenter son épouse, glorieuse, sans tache, ni ride, ni aucune chose semblable.

Une douleur particulière accompagne, il est vrai, la joie de la délivrance du « plus grand mal » dont nous parlons : c'est de voir les hommes cherchant en vain à lutter contre les effets de leur propre péché et méprisant le seul et puissant remède par lequel le péché lui-même est aboli. — Oui, il y a là de quoi affliger le cœur de celui qui subsiste par la grâce de la rédemption. — « Les peuples travaillent pour le feu, et se fatiguent pour néant » (Habac II, 15), tandis que la vraie délivrance est méprisée ou rejetée. Celui qui savait mieux que personne ce qu'étaient les douloureuses réalités de la vie humaine, pleura sur Jérusalem quand elle le rejeta, lui son Libérateur, Celui qui lui avait été promis, et qui seul était capable de la délivrer : — mais il se réjouit aussi dans son esprit, quand, au milieu de l'abandon général, quelques-uns sont amenés à le recevoir. — « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants.

Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux » (Matth. XI, 25-26) ! Quelque chose d'analogue, quoique d'infiniment moins élevé, se passe dans le cœur de ceux qui sympathisent avec l'évangile. Voir l'énergie humaine mal employée, tant de nobles qualités faussement dirigées, tendant toutes à un but autre que celui des besoins réels de l'homme, voilà certainement de quoi attrister le cœur de celui qui a goûté que le Seigneur est bon » ; et cette tristesse est encore augmentée lorsqu'on voit que les efforts mêmes que l'homme fait, pour se débarrasser lui-même de sa misère, sont un des principaux moyens qui servent à l'aveugler, soit quant à l'étendue de ses propres besoins, soit quant à la suffisance parfaite du remède. Il y a réellement un témoignage remarquable dans ce fait, que toute la sagesse, tout le pouvoir et toute la justice de l'homme ne peuvent jamais, même au plus faible degré, réussir à délivrer du « plus grand mal ». Ce témoignage est humiliant, mais il est aussi profitable, car il pousse le croyant vers cette joie qui se trouve en dehors de lui-même et des circonstances au milieu desquelles il vit. — « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur : je vous le dis encore, réjouissez-vous ». Une joie de cette nature doit puiser son caractère, à la fois, de la source dont elle découle, et dans les circonstances dans lesquelles elle est connue. « Comme attristé, toutefois toujours joyeux » (2 Cor. VI, 10). La joie de la délivrance personnelle est très-bonne et naturelle, mais elle court le danger d'être égoïste : la joie dans le Seigneur est désintéressée et elle élargit le cœur.

La loi de la maison du Seigneur dans l'assurance de la rédemption est exposée en ces termes par l'apô-

tre : — « Réjouissez-vous toujours. Priez sans cesse. Rendez grâces en toute chose : car telle est la volonté de Dieu dans le Christ Jésus à votre égard (1 Thess. V, 16-18) !



Pensées sur Matth. XXIV, 45-51 ;

et XXV, 1-30.

Le Seigneur Jésus, ayant achevé de répondre aux questions que lui avaient adressées ses disciples (vers. 3), ajoute à son enseignement un élément nouveau et distinct de ce qui avait trait aux circonstances futures de la nation. Il l'ajoute parce que, bien que distinct de ce qui précède, il serait la conséquence d'une même cause, savoir : la réjection de Jésus par les Juifs.

Or il résulterait du départ de Jésus, qu'un ordre de choses différent de ce qui avait rapport aux Juifs, serait établi sur la terre, et subsisterait jusqu'à son retour. C'est cet ordre de choses que le Sauveur a en vue ici, dans l'enseignement qu'il donne à ses disciples. Le Seigneur développe ainsi leur intelligence, en leur communiquant des données sûres, concernant les principes moraux, qui constitueraient cet ordre de choses et sur leurs conséquences. A ce sujet, deux faits sont signalés à l'attention des disciples, savoir : *l'établissement* d'un serviteur fidèle et prudent, dans le service de *la maison* ; et *l'apparition* d'un serviteur méchant. Une maison, celle de Celui qui, pour un temps, quitterait les Juifs et le monde, serait établie au milieu des hommes (Hébr. III, 6) ; le départ de Jésus donnerait lieu à son établissement

définitif. L'ordre et le bien-être y seraient, mais le désordre et la misère aussi y paraîtraient. L'indifférence au sujet du retour du maître de la maison serait la cause de graves désordres; enfin, viendrait le jugement du méchant esclave qui serait jugé comme *les hypocrites*, ayant sa part avec eux. Quant à l'introduction et aux progrès du mal, dans la maison, certains traits caractéristiques, le feraient reconnaître: l'autorité du maître de la maison serait méconnue, ses préceptes rejetés et son retour différé. Or, au jour où cette maison serait ainsi envahie par le mal et où l'ordre que le Seigneur y aurait établi serait perverti; la forme sous laquelle nous est présenté le *royaume des cieux*, est celle de dix vierges; le Seigneur emploie intentionnellement le mot **ALORS**, pour lier le sujet qui concerne les dix vierges, au sujet précédent.

Un mot encore sur ce qui regarde la maison de Dieu, sur la terre. Au chap. II, des Ephésiens, l'apôtre parle de la maison de Dieu (les Juifs et les Gentils réconciliés par la croix, en composaient le personnel), toutefois sans faire mention de ce qu'elle deviendrait au milieu des hommes. Le fait est que l'ordre et la sainteté y étaient établis, à la louange et à la gloire de Celui qui l'habitait. Pendant un temps, cet état de choses fut maintenu; les apôtres et Paul, en particulier, étaient là pour maintenir l'ordre et le respect pour l'autorité du Seigneur. Mais de bonne heure Satan s'est efforcé d'atténuer, dans la conscience des saints, l'importance d'une telle autorité (2 Cor. XIII, 10). Plus tard, Paul écrivant à Timothée constate la présence, *dans la maison*, d'individus qu'il compare à « des vases à déshonneur, desquels il fallait se purifier, pour être des vases à

honneur, sanctifiés et utiles au maître ; » — outre cela, Paul, apôtre de Jésus-Christ, ouvrier actif et zélé, est abandonné ; ceux qui auraient dû combattre pour la vérité ne gardaient plus « les rangs d'un cœur assuré ». Hélas ! tout cela était le prélude de maux plus grands ; Satan gagnant du terrain *au dedans*, comme il en avait *au dehors*, les vrais serviteurs devinrent alors les objets contre lesquels s'exerçait la violence de ses agents ; — alors la maison de Dieu devint un lieu où désormais les méchants esclaves et leurs co-associés, « les ivrognes », se repaîtraient sans crainte. Cet état de choses, nous l'apprenons de la bouche du Seigneur lui-même, durerait *jusqu'à ce que* le maître revint et exerçât le jugement (vers. 50). Le mal s'établirait et se développerait dans la maison qu'il avait bâtie et l'ordre qu'il y avait établi serait perverti, sans que le maître de la maison y apportât d'amélioration ; tout serait laissé à la responsabilité de l'homme, jusqu'au jugement. Ceci peut nous faire comprendre pourquoi le Seigneur attachait une si haute importance à ce que ses serviteurs, ceux que lui-même avait préposés à la garde de sa maison, veillassent activement et constamment. Or, une telle vigilance ayant manqué, la volonté du Maître fut remplacée par celle du serviteur ; « et ce veau », d'une nouvelle espèce, « en est sorti » (Exode XXXII, 24). — Aujourd'hui, le mal, à cet égard, est tellement développé, que, dans ce qui a la forme de maison de Dieu dans le monde, il n'y a aucune garantie, soit pour l'âme, soit pour la foi.

Entrons maintenant dans le chap. XXV. Le mot *alors*, que le Seigneur emploie en commençant ce chapitre, lie, ai-je dit, ce sujet-ci au précédent, duquel il résulte

nécessairement. Le Seigneur nous enseigne ici, que l'état de choses, représenté par les dix vierges, était la forme que revêtirait le *royaume des cieux* au milieu des hommes, dès que la conduite du méchant serviteur serait un fait accompli ; alors une profession générale et extérieure du christianisme sur la terre fut l'aspect sous lequel le *royaume des cieux* se présenta et par lequel il pouvait être discerné.

Supposons , pour un moment , que dans l'ordre de choses établi par le Seigneur, tout eût été maintenu et que l'homme se fût conduit en serviteur fidèle et prudent, — qu'il eût veillé ! — le service de la maison se serait dans ce cas régulièrement accompli, et rien n'y aurait souffert ; il y aurait eu le bien-être et la paix, jusqu'au retour du maître. Malheureusement, il n'en a pas été ainsi, et comme conséquence, deux choses ou deux faits se sont produits : *les dix vierges*, lesquelles donnent au *royaume des cieux* son caractère actuel.

Le Seigneur distingue ces dix vierges, par le contraste qui existe entr'elles ; cinq sont *prudentes* et cinq *folles* ; la chrétienté se trouve ainsi divisée en deux classes de personnes, celles qui sont dans la foi et celles qui n'y sont pas, bien qu'extérieurement il y ait une même profession du christianisme. La vue du mal et de ses progrès avait agi en bien sur les âmes vraiment chrétiennes qui, ayant conscience de la gravité de la position, étaient rejetées plus complètement sur le Seigneur ; il n'y avait de sûreté qu'en Lui ; sa doctrine et ses préceptes étaient l'unique source pure, où la foi pût s'abreuver ; — l'introduction des doctrines et des ordonnances des hommes dans l'Eglise était tout autre chose ; il fallait les combattre et non les recevoir. Te!

était l'enseignement de Paul à Timothée, à Tite, etc ; — la vérité seule répondant aux besoins de la foi. Un travail sérieux s'opérait ainsi dans la conscience, et le cœur était poussé à avoir une confiance toujours plus absolue dans les Ecritures, cette *huile* de l'Esprit qui fait brûler et briller la lampe, dans la possession d'une vie, que la Parole seule communiquait (Philip. II, 15). La piété personnelle des âmes fidèles, qui se confiaient à la parole de Dieu, revêtait ainsi un caractère de prudence que celle des vierges folles n'avait pas, non qu'elles fussent sans dévotion extérieure, mais la piété de telles âmes n'est qu'une *apparence de piété*, une piété « sans force » (2 Timoth. III, 5). Tel est le jugement actuel de l'Esprit sur l'état religieux des hommes de nom chrétien, à la fin. L'état actuel des choses est si loin de répondre aux besoins d'une personne dont la conscience est travaillée au sujet du péché, que dès que ce travail se produit, une telle personne doit chercher, en dehors des principes religieux qui la gouvernent, la réponse aux besoins de son cœur. Pour exemple, prenez une âme dans le papisme ; dès que l'Esprit de Dieu la convainc de péché, elle ne trouve pas autour d'elle la vérité qui délivre la conscience et qui met le cœur en repos. La justification du pécheur, par la foi aux seuls mérites de Christ, est une vérité abandonnée et proscrite par le système papal.

Quant aux vierges folles, elles ont leurs lampes, aussi bien que les autres (la lampe représentant ici la forme d'un témoignage rendu) ; leurs prétentions sont aussi élevées que les leurs, mais la différence est en ceci : qu'elles sont vides d'huile, car il n'y en a jamais eu. Or, la vérité essentielle à une telle profession est celle

du retour de l'Époux ; « les dix vierges sortirent à la rencontre de l'époux ». Cette vérité caractérisait les chrétiens dans leur profession du christianisme, au commencement : ils attendaient du ciel, le Seigneur (4). Deux ou trois passages suffiront pour démontrer cette vérité : 1 Cor. I, 7 ; 1 Thess. I, 9-10 ; et Apoc. XXII, 17. Cette profession, ainsi caractérisée, *durera jusques au retour de l'époux*. Il importe de remarquer, que ce ne sont pas seulement de vrais chrétiens qui ont cette profession, mais aussi des vierges folles. Cette profession étant *extérieure* et se rattachant à un état de choses *extérieur*, même gâté par l'ennemi et par la faute de l'homme, qui n'a pas veillé, des inconvertis et des incrédules de toute espèce, même des Juifs peuvent y entrer et y entreront ; chacun sans doute dans sa spécialité. Le fait est que les vierges folles vont en avant sans s'inquiéter du résultat final ; leur confiance est dans les choses qui sont à la portée de la raison humaine et ne dépassent pas son niveau.

Dans cette parabole, le Seigneur n'aborde pas la question relative à l'Église, envisagée comme *corps de Christ* ; il s'agit d'individus et non d'un corps, les vierges folles ne faisant pas partie de ce corps-là, ni les Juifs non plus, en sorte qu'il ne faut pas introduire cette question ici ; car il s'agit d'individus sous une responsabilité spéciale, en raison de la position qu'ils occupent et des privilèges qui y sont rattachés. Les chrétiens y sont certainement comme les autres ; c'est-à-dire, comme individus responsables. Or la responsabilité chrétienne, dirai-je,

(4) Il est vrai que pour les vierges folles, l'acte de sortir à la rencontre de l'époux, n'est pas un acte intelligent de leur part, mais elles se trouvent dans la position où il s'accomplit.

ne touche en rien aux privilèges de l'Eglise, corps de Christ ; cette Eglise a, comme telle, ses privilèges particuliers, la Parole lui révèle ce qu'elle est, en tant qu'unie par la foi et par l'Esprit, au Fils de Dieu glorifié dans les cieux ; Lui-même viendra la chercher, pour l'introduire dans sa gloire : « elle sera toujours avec le Seigneur, » — « et quand Il sera manifesté, elle sera manifestée avec Lui en gloire » ; mais Jésus viendra tout premièrement pour elle ; et la sortira hors de la scène de ce monde, *sans rien toucher* à ce qui existera en ce moment-là ; de sorte que la profession extérieure et morte du christianisme continuera en son absence, et poursuivra sa marche *comme* si l'Eglise, le corps vivant du Seigneur, était là, ⁽¹⁾ jusqu'au retour personnel et glorieux du Fils de l'homme, dont la présence mettra à l'épreuve tout ce qu'elle manifestera. L'attente pratique de l'Eglise est une chose qui se lie à ses propres affections comme épouse, car elle est unie à un Christ vivant, connu, aimé et désiré ! — l'Eglise est, dans cet état d'attente, qui lui est propre, dans la conscience de son union actuelle avec Christ glorieux « à la droite de la Majesté dans les lieux hauts ».

A ce sujet, n'oublions pas que la réunion de l'Eglise à Christ en haut est complètement en dehors des événements politiques de ce monde ; elle n'est pas non plus l'accomplissement des paroles prophétiques de l'Ancien Testament, ce dernier ne le mentionnant nulle part ; ce sera un événement en dehors de toutes ces choses. On n'est que trop disposé à rattacher cet événement, si heureux pour nous, aux révolutions politiques qui

(1) Quand Laodicée, comme système religieux, est vomie, le corps de Christ n'est plus là.

s'opèrent dans ce monde; et quant à tout ce que nous savons être un acheminement à la formation des choses qui figureront à la fin, les journaux politiques ne peuvent rien nous apprendre, que ce que la Parole nous enseigne déjà et que la foi nous fait saisir. Mais revenons à notre sujet.

Les vierges prudentes, bien que s'étant endormies, comme les folles, pourront néanmoins entrer; elles ont de l'huile dans leurs vaisseaux, figure admirable de la grâce et de l'Esprit de Dieu dans le cœur. Les vierges folles sont le fruit d'un christianisme dégénéré et non d'un christianisme pur. Mais un fait plein d'instruction pour nos âmes, c'est que les unes et les autres s'endormirent, parce que « l'époux tardait »; c'est du moins ce qu'elles pensaient, mais ceci nous fournit cette leçon: que l'attente pratique et sincère du retour du Seigneur, peut seule empêcher nos cœurs de dormir. Pendant l'absence de Jésus, il n'y a, sous le rapport moral, que deux états où puisse se trouver le chrétien, savoir: *veiller* ou *dormir*; s'il s'endort dans les choses de cette vie, l'ennemi vient et fait son œuvre, et s'empare de ce qui est placé sous sa responsabilité. (Suite)

Explication de passages.

Bien des personnes, de même que nos correspondants B. à B., et P. G. au N., ont été et sont encore troublées par des passages tels que Hébr. VI, 4-6; X, 26, 27; 1 Jean V, 16; auxquels notre frère P. G. ajoute 2 Pierre II, 20-22. — Comme les premiers de ces passages nous paraissent bien expliqués dans le traité intitulé: « Le Blasphème de l'Esprit », que l'on trouve aux mêmes adresses que notre feuille, nous engageons nos correspondants à le lire. Quant au passage de 2 Pierre II, nous nous bornons à résumer ce que nous aurions à en dire par ces mots traduits d'un commentateur allemand: « De tels antinomiens ne sont que des *pourceaux*; ils n'ont jamais été des *brebis*: celles-ci demeurent en Christ » — 2 Pier. I, 10; Jean X, 27-29.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Pensées sur Matth. XXIV, 45-51 ;**et XXV, 1-30.***(Suite et fin.)*

Dans les versets 44-50, nous avons un autre côté de l'enseignement du Seigneur ; ce n'est pas d'une profession purement extérieure qu'il s'agit, mais de ce qui peut agir sur le cœur de quiconque est l'objet de la confiance que le Seigneur accorde à ses serviteurs, lors de son départ. Il y a donc ici *privilège et responsabilité*, et c'est sur cela qu'est fondé l'enseignement que le Seigneur donne à ses disciples. Il accordait une certaine confiance à ses serviteurs, et il leur remit ses biens, afin qu'ils les fissent valoir ; — ceci mettait le cœur à l'épreuve, car il s'agissait que l'intérêt et l'activité du serviteur pour son maître justifiaient la confiance qu'il lui avait accordée, — *des talents* étaient confiés afin qu'on les fit valoir pendant que le maître serait absent ; il s'agissait d'augmenter ce qui était à Lui.

Chacun recevait « selon sa propre capacité », en sorte qu'il n'y avait pas d'injustice, ni de préférence

dans la répartition qui était faite, et ainsi chacun avait le même motif d'être actif et diligent, celui qui n'avait qu'un talent comme celui qui en avait cinq.

Tout ceci est fort encourageant pour le serviteur qui désire être employé à quelque service, et l'enseignement du Seigneur ici a une grande importance pour le cœur. Le Seigneur prévoyait tout ce qui arriverait lorsqu'il serait éloigné, et il en avertissait ses disciples; mais malgré tout le désordre qu'amènerait l'infidélité de l'homme, il y aurait quelque chose à faire pour celui qui voudrait se rendre utile; — quelque chose serait confié, une action spéciale devait se réaliser au milieu du désordre; non pas que les serviteurs dussent agir selon leur volonté propre, la volonté de leur maître devant être la leur; mais ils devaient faire valoir ce qui leur était confié (1 Cor. XII), dans l'intelligence de ce qui serait un témoignage rendu à la louange et à la gloire du maître absent. Remarquons, avant d'aller plus loin, que les serviteurs sont dans la maison et que c'est dans la maison que se trouvent les talents. Cela nous aidera à comprendre, comment il se peut qu'un serviteur méchant et paresseux s'y trouve, et même responsable d'un talent.

La maison (non le monde proprement dit) est l'endroit auquel se rattachent les talents confiés. Nous avons vu que cette maison a été envahie par le mal, qu'un méchant serviteur y agissait selon sa méchanceté, jusqu'à ce que vint le jugement. Or, c'est comme serviteur et selon la responsabilité qui résulte d'avoir occupé la maison, comme tel, que le jugement l'atteindrait. Il en est de même du serviteur ayant un talent, lequel désigne tous ceux qui sont dans la maison, sous ce ca-

ractère, et dont la conduite montre qu'ils n'ont nullement connu le cœur de leur maître, ni compris la nature et la valeur de ses dons. Il est, selon eux, « un maître dur ». Ainsi cette partie du discours du Seigneur nous parle d'individus responsables d'agir d'une certaine manière, en vertu de ce qui se trouvait là où la puissance et la bonté du maître étaient publiquement manifestées. Au commencement, c'étaient sans doute des serviteurs bons et fidèles, qui occupaient la maison ; mais dans la suite, il s'en est trouvé d'autres, d'un caractère diamétralement opposé, et cet état de choses doit durer jusqu'à la venue du Seigneur. S'il s'agit de la volonté du Seigneur, ou bien de ce qu'il aime, on ne peut pas dire que ce soit Lui qui introduit de méchants serviteurs dans sa maison, ni qu'il donne un talent à quelqu'un qui n'a pas la capacité de le faire valoir, mais quand Il vient, il juge l'état de sa maison tel qu'il sera en ce moment-là, et ceux qui l'occuperont alors seront jugés comme responsables de l'état de la maison selon ce qu'il était, au départ du maître de cette maison ; — ils devront être manifestés comme ayant ou non employé leur temps, et fait valoir leurs talents pour le Seigneur.

En résumé, nous disons que, pendant l'absence du Seigneur, il y aurait sur la terre un état de choses qui serait l'objet des soins et du jugement de Dieu, à la fin ; — que dans la maison de Dieu, la volonté du maître — son témoignage au milieu des hommes et les biens qu'il confiait à ses serviteurs étaient des choses *connues* et *reçues*. Le maintien de cet ordre de choses, — la jouissance des privilèges qui s'y rattachaient étaient confiés à l'homme qui, dès lors, en était responsable.

Nous savons qu'il a manqué à sa responsabilité et que son infidélité fut une porte ouverte à l'ennemi, qui sut en profiter ; en conséquence, le tableau qu'offre actuellement l'intérieur de la maison de Dieu, est celui d'une maison dégradée, où la volonté de l'homme est le mobile de tout ; c'est pourquoi, s'il s'agit de fidélité et de témoignage au milieu des hommes, c'est *individuellement* que ce service s'accomplit. C'est ce que l'Esprit nous enseigne, car après que la chute de l'Eglise fut constatée (Apoc. II, 5), et que le mal y eut pénétré, il fut dit : « A celui qui vaincra ». — Grâces soient rendues au Seigneur, sa joie à Lui sera néanmoins la portion de ceux qui, durant son absence, se seront attachés à relever son honneur au milieu du mal. Que sa grâce nous rende tous fidèles, et pleins de cœur pour son nom. Amen!



Le Kénten.

L'Écriture nous révèle l'histoire d'une portion de la tribu ou nation des Kétiens, portion détachée du reste, et qui vient, en quelque sorte, tomber dans le courant des destinées d'Israël. Cette histoire occupe, il est vrai, seulement un petit espace dans le récit sacré, en comparaison de celle d'Israël ; néanmoins elle est pleine d'instructions importantes, et même d'instructions que l'histoire d'Israël ne saurait donner aussi clairement, ni aussi simplement.

Chaque fois que nous ouvrons l'Ancien Testament, il est bon de nous rappeler ces paroles de l'apôtre Paul : « Toute Écriture est divinement inspirée et utile pour

enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, et parfaitement propre pour toute bonne œuvre » (2 Tim. III, 16).

Peut-être ne verra-t-on pas d'abord la sagesse spirituelle, et le profit qu'il y a à retirer d'un récit aussi étrange et en apparence aussi obscur. Cependant, de l'instruction, il doit y en avoir, et de l'instruction pour nous, car Dieu l'a dit: Ainsi donc, puisque l'âme aussi bien que l'Eglise sont si abondamment fournies, il nous faut apprendre pourquoi le Saint-Esprit nous a parlé du Kénien, et recueillir une instruction convenable de cette histoire. J'espère que plusieurs y trouveront la correction et l'enseignement, pour ne pas dire davantage, que j'y ai moi-même trouvés, quant à ce qui me paraît l'intention du Seigneur en perpétuant ainsi le nom et le caractère de la race des Kéniens.

Introduits devant nous ici et là, et n'occupant que peu de place dans les récits sacrés, ils y paraissent de temps en temps, puis ils sont comme perdus de nouveau. Cependant si nous relions ensemble les fragments de leur histoire, nous la verrons marcher parallèlement à celle d'Israël, et cela, depuis le moment où Dieu méditait la délivrance de son peuple hors d'Egypte, jusqu'à celui où ils sont cachés, comme captifs, dans les palais ou les donjons de Babylone.

1° Il est écrit: « Or Pharaon ayant appris ce fait-là (qu'un Egyptien avait été tué), chercha à faire mourir Moïse; mais Moïse s'enfuit de devant Pharaon, et s'arrêta au pays de Madian, et s'assit près d'un puits. Or le sacrificateur de Madian avait sept filles, qui vinrent puiser de l'eau; et elles emplirent les auges pour

abreuver le troupeau de leur père. Mais des bergers survinrent, qui les chassèrent ; et Moïse se leva, et les secourut, et abreuva leur troupeau. Et quand elles furent revenues chez Réhucl, leur père, il leur dit : Comment êtes-vous revenues sitôt aujourd'hui ? Elles répondirent : Un homme égyptien nous a délivrées de la main des bergers, et même il nous a puisé abondamment de l'eau et a abreuvé le troupeau. Et il dit à ses filles : Où est-il ? Pourquoi avez-vous laissé ainsi cet homme ? Appelez-le et qu'il mange du pain. Et Moïse s'accorda de demeurer avec cet homme-là, qui donna Séphora, sa fille, à Moïse » (Exod. II, 15-21).

« Mets en avant le conseil, fais l'ordonnance ; sers d'ombre, comme une nuit, au milieu du midi ; cache ceux qui ont été chassés et ne décèle point ceux qui sont errants. Que ceux de mon peuple qui ont été chassés séjournent chez toi, ô Moab ! Sois-leur une retraite contre celui qui fait le dégât » (Es. XVI, 3,4).

« Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire : j'étais étranger, et vous m'avez recueilli.... En vérité, je vous dis, en tant que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de ceux-ci qui sont mes frères, vous me les avez faites à moi-même » (Matth. XXV, 35, 36, 40).

« N'oubliez pas l'hospitalité, car par elle, quelques-uns, à leur insu, ont logé des anges » (Hébr. XIII, 2).

Accueil bienveillant au pauvre proscrit, hospitalité envers l'étranger, tels sont les premiers traits qui marquent le beau caractère du Kénien, et cela, comme dans tout le cours de l'histoire, en contraste avec la conduite d'Israël. Deux fois Moïse s'était présenté comme défenseur d'Israël, même jusqu'à tuer l'Égyp-

tien. Moïse avait tout abandonné pour Israël, mais Israël le rejeta et le méprisa. Cependant cet étranger à la république privilégiée d'Israël, après que Moïse eut chassé les bergers et abreuvé son troupeau, accueillit Moïse en toute franchise et affection, dans sa tente et dans son cœur. N'est-ce pas là aussi une figure de la manière dont Israël a rejeté un plus grand que Moïse, tandis que les Gentils, qui étaient loin, l'ont à la fois reçu et adoré ? mais ceci n'est qu'une question en passant, puisque c'est le caractère du Kénien qui doit nous occuper.

Il serait étrange de supposer que Moïse eût pu demeurer quarante ans dans les tentes du Gentil sans l'instruire dans la connaissance du seul vrai Dieu, et du Seigneur Jésus, dont il portait l'opprobre (« estimant l'opprobre de Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte »), bien qu'il ne paraisse pas, *alors*, s'être soumis à cette instruction ; mais la foi de Moïse était si claire qu'on ne saurait douter que le Madienite n'ait souvent entendu parler des promesses à Abraham et à sa postérité, promesses qui étaient si près de s'accomplir, puisque les quatre cents ans tiraient à leur fin ; et comme il n'hésita pas à laisser partir Séphora avec Moïse, il fallait bien qu'il eût donné quelque attention à la merveilleuse vision du buisson qui brûlait et ne se consumait pas. C'était déjà une ample récompense pour son bienveillant amour. Certes, sans le savoir, il avait reçu plus qu'un ange, « le serviteur fidèle dans la maison du Dieu vivant, » le roi en Jéshurum, en figure du moins — celui qui devait voir « l'Éternel en effet », et avec lequel il

parlait bouche à bouche, et non point en obscurité (Nombr. XII), — le Libérateur d'Israël.

Mais tout ce que Dieu a promis est bientôt accompli. La rage de l'opresseur s'éteint dans les vagues de la mer Rouge. Les bandes d'Israël, conduites par la colonne de nuée, s'avancent jusqu'à la montagne de Dieu, et là est de nouveau le proscrit errant, mais cette fois le proscrit entouré de six cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, lui le conseiller et le conducteur de tous.

2° « Or Jéthro, sacrificateur de Madian, beau-père de Moïse, ayant appris toutes les choses que l'Eternel avait faites à Moïse et à Israël son peuple: savoir comment l'Eternel avait retiré Israël de l'Égypte, prit Séphora, la femme de Moïse, après que Moïse l'eut renvoyée,... et Jéthro, beau-père de Moïse, vint avec ses enfants et sa femme au désert, où il était campé, en la montagne de Dieu... et Moïse sortit au-devant de son beau-père, et s'étant prosterné, le baisa; et ils s'enquirent l'un de l'autre touchant leur prospérité; puis ils entrèrent dans la tente. » Que l'humilité de Moïse est belle en de telles circonstances de gloire humaine! et comme le caractère de Jéthro est empreint de grâce et d'affection! « Et Moïse récita à son beau-père toutes les choses que l'Eternel avait faites à Pharaon et aux Egyptiens en faveur d'Israël, et toute la fatigue qu'ils avaient soufferte par le chemin, et comment l'Eternel les avait délivrés. Oui, il peut maintenant raconter les actes qui confirmaient tout ce qu'il avait dit dans les jours de son bannissement. Et Jéthro crut et « se réjouit de tout le bien que l'Eternel avait fait à Israël; et Jéthro dit: Béni soit l'Eternel qui vous a délivrés de la main

des Egyptiens et de la main de Pharaon. *Je connais maintenant que l'Eternel est grand par-dessus tous les dieux : car en cela même en quoi ils se sont enorgueillis il a eu le dessus sur eux* » (Ex. XVIII). Certainement, avait dit l'Eternel à Pharaon, certainement je t'ai fait subsister pour ceci, afin de faire voir en toi ma puissance, *et afin que mon nom soit célébré par toute la terre*¹ (Ex. IX, 16). Ainsi Jéthro apprend à connaître le nom de l'Eternel et à se confier en lui ; et « Jéthro, beau-père de Moïse, prit aussi un holocauste et des sacrifices pour les offrir à Dieu ; et Aaron et tous les anciens d'Israël vinrent pour manger du pain avec le beau-père de Moïse, en la présence de Dieu. » Ce sacrifice, offert selon l'ordonnance de Dieu, est une preuve que Jéthro connaît Dieu, et se connaît lui-même, et qu'il sait que sans effusion de sang, il n'y a point de rémission des péchés ; c'est aussi une confession publique de sa foi devant Dieu et devant Israël, en conséquence de laquelle il a communion avec le peuple mis à part pour Dieu, et avec Dieu lui-même : « ils vinrent pour manger du pain avec le beau-père de Moïse en la présence de Dieu » (Ex. XVIII, 12).

Déjà le cantique d'Israël : « Chantez à l'Eternel, car il s'est hautement élevé », avait cessé de retentir sur les rivages de la mer Rouge ; « les miracles faits en Egypte et les merveilles au territoire de Tsohan » revenaient à peine à la mémoire, et ce murmure incrédule : « L'Eternel est-il au milieu de nous ou non ? » (Ex. XVII, 7) avait souvent retenti aux oreilles, lors-

¹ « Il les a délivrés pour l'amour de son nom, afin de donner à connaître sa puissance » (Psaume CVI, 8).

que ce mystérieux Kénien arrive au milieu du camp pour accorder de nouveau la harpe délaissée d'Israël, et, par le joyeux chant de sa foi, lui reprocher son ingratitude. « Et Jéthro se réjouit de tout le bien que l'Eternel avait fait à Israël et dit : Béni soit l'Eternel... Je connais maintenant que l'Eternel est grand par-dessus tous les dieux. » « Qui est comme toi entre les forts, ô Eternel ! qui est comme toi magnifique en sainteté, digne d'être révééré et célébré, faisant des choses merveilleuses ? » (Ex. XV) « Il n'y a nul saint comme l'Eternel, car il n'y en a point d'autre que toi ; et il n'y a point de rocher tel que notre Dieu » (1 Sam. II, 2) « Grandes et merveilleuses sont tes œuvres, Seigneur Dieu, tout-puissant ; justes et véritables sont tes voies, Roi des nations ! Seigneur qui ne te craindra, et qui ne glorifiera ton nom ? car tu es saint, toi seul ; car toutes les nations viendront et se prosterneront devant toi, parce que tes jugements ont été manifestés » (Apoc. XV).

La louange du Seigneur, de ce qu'il a exercé sa puissance pour la délivrance de l'opprimé et le jugement de l'oppresseur, tel est le thème de chacun de ces chants ; toutefois on ne pouvait dire, ni d'Israël, ni d'Anne, ni des vainqueurs qui sont sur la mer de verre avec leurs harpes d'or, ce qu'on peut dire du Kénien : « Bienheureux sont ceux qui n'ont point vu et qui ont cru » (Jean XX, 29). Un étranger était là, au milieu du camp des rachetés de l'Eternel, et tandis que le cœur du peuple défaillait, que leurs instruments de louange avaient cessé de se faire entendre, lui ranimait le souvenir de leurs dangers et de leur délivrance par le chant de sa foi : « Béni soit l'Eternel qui vous a délivrés de la

main des Egyptiens et de la main de Pharaon. Je connais maintenant que l'Eternel est grand par-dessus tous les dieux, car en cela même en quoi ils se sont enorgueillis, il a eu le dessus sur eux. »

Maintenant Jéthro n'est plus seulement le beau-père plein de grâce et d'affection, mais encore le croyant et l'adorateur. Et ce n'est point là tout ce que nous avons à dire sur le chef de cette mystérieuse tribu, car, avec une sagesse démontrée plus tard comme divine, il conseille à Moïse de partager le fardeau de son gouvernement avec ceux qui, d'entre le peuple, « sont des hommes de bien, craignant Dieu, des hommes véritables, haïssant le gain déshonnête. » Le nombre d'hommes choisis d'après ce conseil n'est pas mentionné ici, mais au XXIV^{me} chapitre il est parlé des soixante-dix anciens d'Israël, de manière à rendre plus que probable que c'étaient ces mêmes conducteurs choisis et privilégiés. Ce qui nous est raconté (Nombres XI) des peines de Moïse, n'est que d'une année subséquent au conseil de Jéthro ; et comme l'Eternel appelle les soixante-dix, connus pour être les anciens du peuple, et ne condamne en aucune manière l'arrangement, ne pouvons-nous pas conclure qu'il n'y avait pas manque de sagesse dans ce plan, et que le caractère moral justifiait ce choix, mais seulement que ces hommes étaient incompetents pour la tâche sans un don spécial ? Et certes pour partager les peines et l'anxiété que Moïse ressentait, comme berger du peuple, il fallait bien plus que de l'habileté et de la droiture. La difficulté leur apprit cela, comme elle leur apprit aussi que la grâce de Dieu suffit à tout. Toujours est-il que ce fut le Kénien qui donna le conseil que Dieu confirma ensuite par le don

de l'Esprit de puissance, et que dans cette courte visite à la montagne et au peuple de Dieu, il les ramena à louer et à adorer leur Libérateur ; et dans une sainte communion avec eux, devant Dieu (n'était-ce pas la manne qu'il mangeait avec eux, — le pain de Dieu ?) ils les instruisit selon « l'esprit de sagesse et de conseil. » Puis « Moïse laissa partir son beau-père qui s'en alla en son pays. »

3° Douze mois s'étaient écoulés depuis qu'Israël avait été délivré de la maison de servitude, et il était toujours campé en Horeb, la montagne de Dieu ; mais maintenant le tabernacle était debout, les statuts et les jugements complétés, « la colonne de l'Eternel s'était levée », et l'arche ainsi que le peuple la suivaient. Alors, quoique Jéthro s'en fût allé, Hobab son fils est encore avec Israël, car « Moïse dit à Hobab, fils de Réhuel, Madianite, son beau-père : Nous allons au lieu duquel l'Eternel a dit : Je vous le donnerai. Viens avec nous, et nous te ferons du bien ; car l'Eternel a promis de faire du bien à Israël. Et Hobab lui répondit : Je n'irai point ; mais je m'en irai en mon pays et vers ma parenté. Et Moïse lui dit : Je te prie, ne nous quitte point, car tu nous serviras de guide, parce que tu connais les lieux où nous aurons à camper dans le désert. Et il arrivera que quand tu seras venu avec nous, et que le bien que l'Eternel nous doit faire sera arrivé, nous te ferons aussi du bien » (Nomb. X, 29-32). Il pourrait sembler, à première vue, que Moïse voulût rejeter sur Hobab le gracieux service que l'Eternel lui-même, leur Seigneur et leur guide, avait entrepris ; mais ce n'était pas le cas. La colonne de nuée devait marquer le lieu où ils auraient à camper. Moïse ne demandait à

Hobab que ceci : *comment* il fallait camper, parce qu'il connaissait bien tous les chemins et passages du désert, et Hobab, à la requête de Moïse, se soumet à ce long et fatigant travail de près de quarante ans, ce dont je vois la preuve dans deux passages de l'Écriture, preuve passablement claire, bien que les passages n'aient pas été écrits directement dans ce but. Premièrement (1 Sam. XV), Saül, par le commandement de l'Éternel, marche contre Hamalec, à cause de leurs péchés « en s'opposant à Israël sur le chemin, quand ils montaient d'Égypte » (verset 2). Quelques-uns des Kéniens se trouvant là, leur conduite envers Israël, au désert, dut être mise en contraste avec celle d'Hamalec. Le souvenir du péché d'Hamalec renouvelle le souvenir de la bonté des Kéniens. « Saül donc dit aux Kéniens : Allez, retirez-vous, descendez du milieu des Hamalécites, de peur que je ne vous enveloppe avec eux ; car vous usâtes de gratuité envers tous les enfants d'Israël quand ils montaient d'Égypte. Et les Kéniens se retirèrent d'entre les Hamalécites. » Secondement, nous apprenons que lorsque les voyages et les conquêtes d'Israël furent achevés, et que le pays de leur héritage leur fut assigné suivant leurs tribus, les Kéniens se trouvèrent là pour y avoir leur part, suivant la promesse positive de Moïse. « Or les enfants du Kénien, beau-père de Moïse, étaient montés de la ville des palmiers avec les enfants de Juda, au désert de Juda, qui est au midi de Harad, parce qu'ils avaient marché et demeuré avec le peuple » (Jug. I, 16). La parole de Moïse à Hobab avait été : « Quand tu seras venu avec nous, et que le bien que l'Éternel nous doit faire sera arrivé, nous te ferons aussi du bien. » Si une portion

de la plus favorisée des tribus d'Israël est donnée aux Kéniens, n'est-il pas très-simple et très-naturel d'en conclure que c'était en récompense des tribulations souffertes, et du service entrepris pour Israël, tribulations qu'ils avaient endurées pour lui, et avec lui — que c'était l'accomplissement de la promesse conditionnelle de leur chef?

Dans les deux faits cités, nous retrouvons l'étrange et gracieux caractère du Kénien fortement dessiné, et son mystérieux attachement pour Israël, le même jusqu'au bout. Pendant que Jéthro, probablement déjà un vieillard, s'en retourne dans son pays, le jeune et vigoureux Hobab reste, avec sa famille, pour être le compagnon et le serviteur de ce peuple châtié, affligé, errant, et toutefois bien-aimé, — de ce peuple qui, semblable à « Issachar, était un âne ossu, couché entre les barres des étables; il a vu que le repos était bon et que le pays était beau, et il a baissé son épaule pour porter, et s'est assujéti au tribut. » Mais Israël pécha et fut renvoyé dans le désert; eh bien! est-ce que la patience du Kénien fut épuisée? Non. La colonne de nuée demeura avec eux dans le châtement, de même le tabernacle, et l'adoption, et les promesses, et la gloire; de même aussi Hobab, le patient serviteur. Les cadavres des Kéniens ne tombèrent pas dans le désert à cause de leur incrédulité ou de leur rébellion; mais, ainsi que Caleb et Josué, qui avaient persévéré à suivre l'Eternel de tout leur cœur, ils entrèrent dans le repos et reçurent la promesse. « Car Dieu n'est pas injuste pour oublier votre œuvre, et l'amour que vous avez montré pour son nom, ayant servi les saints et les servant encore » (Hébr. VI, 10). « Portez les charges les

uns des autres, et ainsi accomplissez la loi du Christ » (Galat. VI).

Le Kénien n'avait pas péché, mais il portait le fardeau que le péché avait amené sur Israël. Le péché avait ramené Israël dans le désert, et là, pendant que l'Eternel, bien que fatigué par leurs péchés et leur rébellion, les supportait néanmoins avec fidélité et patience, planant au-dessus d'eux dans la nuée de sa gloire, ainsi le Kénien s'était fait leur serviteur sur la terre, se montrant en cela le témoin de l'immuable compassion et de la vérité de l'Eternel. — Heureux Gentil ! Gentil favorisé !

4° Mais la conquête du pays est faite ; et quelle part doit y avoir l'étranger ? Ruben, qui s'est précipité comme de l'eau, et qui n'aura pas la prééminence, Ruben ne forme aucune prétention à la meilleure et à la plus belle part, bien qu'elle lui appartint selon le droit d'aînesse. Se complaisant dans les vallées et les campagnes de Basan, il cède sa place à Juda. — « Juda, quant à toi, tes frères te loueront. » Conduit par le fidèle Caleb, au lieu même qui lui est assigné maintenant comme son lot, Juda reçoit le pays du midi, pays rempli de fontaines, car il y avait celles du quartier de dessus et celles du quartier de dessous ; et là aussi est le lot de l'ambitieux Kénien. Ne se contentant pas d'une partie moindre du pays, lors même que tout le pays soit saint et favorisé, il cherche sa part avec Juda. — « Ils montèrent et demeurèrent avec le peuple », dans l'humilité d'abord, portant le poids et la tribulation, mais les premiers aussi dans le pays dont ils avaient salué par avance la richesse et la beauté. Heureux Gentils :

5° Et maintenant Israël, oubliant l'ordre de l'Eter-

nel, qui était de détruire tous les peuples du pays, Israël est entraîné par eux, d'abord à d'impurs mélanges, puis à l'idolâtrie, et l'Éternel, pour les châtier, les livre entre les mains de leurs ennemis. Premièrement ils sont opprimés par le roi de Mésopotamie; puis par Héglon, roi de Moab; puis par un plus cruel encore, Jabin, roi de Canaan, qui régnait en Hatsor, dont le capitaine d'armée était Sisera, qui avait neuf cents chariots de fer. Les tribus de Zabulon et de Nephtali furent plus particulièrement opprimées, leurs terres étant plus voisines d'Hatsor. Pauvre Israël! toujours faible en lui-même, et cependant appelé à être plus fort que tous, dans la force de son Dieu, comme le voilà tombé maintenant! ils avaient péché et étaient « violemment opprimés. »

Cependant bien que leur affliction ne fût que le résultat de leur péché, « dans toute leur angoisse le Seigneur a été en angoisse. » Mais il y en avait encore d'autres, outre Débora et Barak, qui étaient affligés; ils n'étaient pourtant pas d'entre le peuple, mais toujours de ces mystérieux Kéniens. Car « Héber, Kénien, qui était des enfants de Hobab, beau-père de Moïse, s'étant séparé des Kéniens (de ceux qui demeuraient en Juda, je suppose), avait tendu ses tentes jusqu'au bois de chênes de Tsahanajim qui est près de Kédès. » Le récit de la destruction de Sisera par Jahel, la manière dont elle l'accomplit et sa joie en l'annonçant, tout prouve combien le cœur de cette femme était lié à Israël et oppressé de son oppression. Voici comment la Parole en parle : « L'Éternel frappa Sisera, et tous ses chariots, et toute l'armée, au tranchant de l'épée, devant Barak. Et Sisera s'enfuit à pied, dans la tente

de Jahel, femme de Héber, Kénien; car il y avait paix entre Jabin, roi de Hatsor, et la maison de Héber, Kénien. » Et pourquoi, si ce n'est parce qu'ils n'avaient pas péché comme Israël, et en conséquence n'avaient pas été livrés par l'Eternel entre ses mains? « Et Jahel étant sortie au-devant de Sisera, lui dit: Mon Seigneur, retire-toi, retire-toi chez moi; ne crains point. Il se retira donc chez elle dans la tente, et elle le couvrit d'une couverture. — Puis il lui dit: je te prie, donne-moi un peu d'eau à boire, car j'ai soif. Et elle, ouvrant un baril de lait, lui donna à boire et le couvrit. Il lui dit aussi: Demeure à l'entrée de la tente, et, au cas que quelqu'un vienne et t'interroge, disant: Y a-t-il ici quelqu'un? alors tu répondras: Non. Et Jahel, femme de Héber, prit un clou de la tente; et, prenant un marteau en sa main, elle vint à lui doucement et lui enfonça le clou dans sa tempe, lequel entra dans la terre, pendant qu'il dormait profondément, car il était fort las, et ainsi il mourut. Et voici, Barak poursuivait Sisera, et Jahel sortit au-devant de lui, et lui dit: Viens, et je te montrerai l'homme que tu cherches. Et Barak entra chez elle, et voici, Sisera était étendu mort, et le clou était dans sa tempe. »

Et voici comment, dans le cantique de triomphe de Débora, l'Esprit de Dieu raconte le fait: — « Bénie soit par-dessus toutes les femmes Jahel, femme de Héber, Kénien; qu'elle soit bénie par-dessus toutes les femmes qui se tiennent dans les tentes! Il a demandé de l'eau, elle lui a donné du lait: elle lui a présenté de la crème dans la coupe des magnifiques. Elle a avancé sa main gauche au clou, et sa main droite au

marteau des ouvriers ; elle a frappé Sisera ; elle lui a fendu la tête ; elle a transpercé et traversé ses tempes. Il s'est courbé entre les pieds de Jahel ; il est tombé, il a été étendu entre les pieds de Jahel ; il s'est courbé, il est tombé, et au lieu où il s'est courbé, il est tombé là tout défiguré » (Jug. IV et V).

Il n'y en eut qu'un petit nombre en Israël qui voulurent « exposer leur âme à la mort sur les hauteurs de la campagne. » Quelques-uns, comme Méroz, refusèrent « de venir au secours de l'Éternel avec les forts » ; et d'autres, plus éloignés du lieu du combat, trouvèrent des excuses pour leur incrédulité et leur négligence. Et même Barak, avec ses dix mille hommes, n'égala pas cette femme dans son zèle pour la gloire d'Israël et n'obtint pas non plus la distinction que le Dieu d'Israël avait en réserve pour elle, « car Dieu vendit Sisera dans les mains d'une femme. » Sisera ne lui avait pas fait tort ; il ne l'avait pas opprimée ; cependant il est évident qu'elle éprouvait de la satisfaction d'attirer ce terrible ennemi d'Israël dans sa tente, et de l'y mettre à mort. Pourquoi ne pas le laisser dormir jusqu'à l'arrivée de Barak ? Ah ! c'est qu'il eût pu s'éveiller, rafraîchi, puis s'échapper pour être l'opresseur encore, et il ne faut pas qu'il en soit ainsi. Mais quelle hardiesse dans une femme ! le moindre bruit pouvait l'éveiller ; et s'il l'eût vue, le marteau et le clou à la main, c'en était fait d'elle, car qui pouvait la délivrer ? eux deux étaient seuls dans la tente. Le cœur lui eût-il manqué, sa main eût-elle tremblé de manière à ne porter qu'un coup de femme, elle n'eût fait que réveiller le tigre blessé, et cela à sa prompte destruction. Mais non, là était le capitaine des neuf cents

chariots de fer, qui avait foulé les champs fertiles d'Israël. Là était le tyran qui avait opprimé si longtemps le peuple bien-aimé de Dieu, et il fut livré entre ses mains ; et cette femme, cette femme d'entre les Gentils, donna courageusement le coup pour Israël et pour Dieu. « Il s'est courbé entre ses pieds ; il est tombé, il a été étendu entre les pieds de Jahel ; il s'est courbé, il est tombé, et au lieu même où il s'est courbé, il est tombé là tout défiguré. Qu'ainsi périssent, ô Eternel ! tous tes ennemis : et que ceux qui t'aiment soient comme le soleil quand il sort en sa force ! Or le pays fut en repos quarante ans. » Bénis furent Zabulon et Nephtali, champions d'Israël, avec leur chef Barak ; bénie aussi fut Débora, cette mère en Israël, avec ses appels énergiques. Bénies furent les étoiles des cieux qui avaient combattu du lieu de leur cours contre Sisera. Béni fut le torrent de Kison qui balaya les Cananéens du champ de bataille, mais bénie, bénie bien plus encore, fut la femme courageuse et fidèle ; oui, bénie par-dessus tous fut Jahel, femme de Héber, Kénien.

Mais ne me sera-il pas permis de m'arrêter un instant pour rappeler à ceux qui sentent et qui apprécient le bonheur ainsi décrit, que nul ne peut entrer pleinement dans l'affliction d'un autre, aussi longtemps qu'il est lui-même sous le poids de cette affliction. Héber n'avait pas commis le péché d'Israël, et ainsi n'était pas soumis au sceptre de fer de Sisera. Dieu ne l'avait pas livré entre les mains du Cananéen. Libre lui-même des angoisses de l'oppression, il pouvait sympathiser aux misères des opprimés, porter leur fardeau, et chercher leur délivrance, comme si c'eût été la sienne propre. Ce n'est pas lorsque nous sommes

plongés nous-mêmes dans la dégradation commune de l'Eglise et dans son assujettissement au monde, que nous pouvons lui être en aide, ou prendre la place d'intercesseurs pour elle, mais seulement lorsque nous sommes personnellement exempts de sa mondanité. Alors nous pouvons, en charité, nous retourner vers elle et, oubliant notre propre fidélité comparative, sympathiser aux misères et à l'esclavage des autres. Sainte et heureuse condition, oh! comme nos âmes devraient la désirer pour l'amour de l'Eglise, qui est, aux yeux de Dieu! l'épouse sans tache du Roi des rois, mais à nos yeux, hélas! l'esclave infidèle et souillée du monde.

(Suite,)

PENSÉES.

Chaque croyant est, à la fois, le premier des pécheurs et ce que Jésus est.

L'affection infinie de Dieu pour Christ est aussi pour nous, et doit fixer et reposer nos pensées.

Si quelque chose échappait à Christ, elle resterait aux mains de Satan.

Demeurer dans l'obéissance est le seul moyen de lier l'adversaire

Dans les grappes d'Escol il y a bien plus de force pour encourager que dans les fils de Hanack pour effrayer. Elles sont en effet un cachet de la bénéficence de celui qui nous appelle à son royaume et à sa gloire... Ce sont les grappes du bon pays qui est à Lui, et où un tel Seigneur est bien capable de nous faire entrer.

En Christ, la joie de la vie céleste détruisait absolument tous les motifs de la vie d'homme ici-bas; et amenant les souffrances de sa vie terrestre en relation avec l'homme, produisait une vie de patience parfaite devant Dieu.

Tout privilège est la source d'un devoir.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Le Kénten.*(Suite et fin.)*

6° Dans 1 Chr. II, 55, au milieu des généalogies d'Israël, voici ce que nous lisons : « Et les familles des scribes, qui habitaient à Jahbets, Tirathiens, Simhathiens, Suchathiens ; ce sont les Kéniens qui sont sortis de Hamath, père de Réchab. »

La ville de Jahbets était près d'Hébron, dans la meilleure contrée de Juda, et probablement avait été nommée (ainsi que c'était la coutume ordinaire) du nom de l'homme remarquable mentionné au quatrième chapitre, dans la généalogie de Juda. La situation et les avantages locaux de cette ville sont, en quelque sorte, effacés par le caractère de celui qui en est le père et le fondateur. « Jahbets fut plus distingué que ses frères, et sa mère lui avait donné le nom de Jahbets, parce que, dit-elle, je l'ai enfanté avec travail. Or Jahbets invoqua le nom de l'Éternel, en disant : Oh ! si tu me bénissais abondamment, et que tu étendisses

mes limites, et que ta main fût avec moi, et que tu me garantisses tellement du mal que je fusse sans douleur! » Et Dieu lui accorda ce qu'il avait demandé. C'est avec ce serviteur de Dieu affligé, et cependant béni, que demeuraient le Kénien, toujours fidèle à son caractère; celui qui, dans le désert, avait eu la plus dure portion à maintenant la plus belle, localement et spirituellement, dans la terre du repos. Mais outre cela, que nous montre clairement le verset que j'ai cité, nous y apprenons encore que Réchab, père de Jéhonadab, était un Kénien, un descendant direct de ces fidèles témoins de la vérité divine, au milieu des erreurs d'Israël, et ainsi nous sommes portés en avant jusqu'aux Réchabites, qui nous sont démontrés n'être, sous un autre nom, que le même peuple, toujours étrange, et conséquent avec lui-même.

7° Lors de la solennelle entrevue d'Elie et de l'Eternel, Dieu d'Israël, à la montagne d'Horeb, nous apprenons l'intention du Seigneur quant à son peuple. « Et voici, une voix lui fut adressée et lui dit: Quelle affaire as-tu ici, Elie? Et il répondit: J'ai été extrêmement ému à jalousie pour l'Eternel, le Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné ton alliance; ils ont démoli tes autels; ils ont tué les prophètes avec l'épée; je suis resté moi seul, et ils cherchent ma vie pour me l'ôter. Mais l'Eternel lui dit: Va, retourne-t-en par ton chemin vers le désert de Damas; et quand tu seras arrivé, tu oindras Hazaël pour roi sur la Syrie. Tu oindras aussi Jéhu, fils de Nimsi, pour roi sur Israël; et tu oindras Elisée, fils de Saphat, qui est d'Abel-Méholah, pour prophète en ta

place. Et il arrivera que quiconque échappera de l'épée de Hazaël, Jéhu le fera mourir, etc. » (4 Rois XIX).

Or voici les paroles de Jéhu : « Sachez maintenant qu'il ne tombera rien en terre de la parole de l'Eternel, laquelle l'Eternel a prononcée contre la maison d'Achab, et que l'Eternel a fait selon qu'il avait parlé par le moyen de son serviteur Elie. Jéhu tua aussi tous ceux qui étaient demeurés de reste de la maison d'Achab à Jizréhel, et tous ceux qu'il avait avancés, et ses familiers amis, et ses principaux officiers, en sorte qu'il ne lui en laissa pas un de reste.... Et Jéhu étant parti de là, trouva Jéhonadah, fils de Réchab, qui venait au-devant de lui, lequel il salua et lui dit : Ton cœur est-il aussi droit envers moi que mon cœur l'est à ton égard ? Et Jéhonadab répondit : Il l'est, oui, il l'est ; donne-moi ta main. Et il lui donna sa main, et le fit monter avec lui dans le chariot. Puis il dit : Viens avec moi et tu verras le zèle que j'ai pour l'Eternel. Ainsi il le mena dans son chariot. Et quand Jéhu fut venu à Samarie, il tua tous ceux qui étaient demeurés de reste de la maison d'Achab à Samarie, jusqu'à ce qu'il eût tout exterminé, selon la parole que l'Eternel avait dite à Elie.... Puis Jéhu rassembla tous les serviteurs de Bahal. Et Jéhu et Jéhonadab, fils de Réchab, entrèrent dans la maison de Bahal, et les archers et les capitaines tuèrent les serviteurs et les sacrificateurs de Bahal, et ils tirèrent dehors les statues de la maison de Bahal et les brûlèrent. Et ils démolirent la statue de Bahal. Ils démolirent aussi la maison de Bahal et la firent servir de retraits jusqu'à ce jour. Ainsi Jéhu extermina Bahal du milieu d'Israël » (2 Rois X).

Du commencement à la fin, le terrible péché d'Is-

raël ou des dix tribus révoltées fut l'idolâtrie. C'est ce même péché qui, s'il ne l'avait pas amenée, maintenant du moins leur séparation d'avec Juda et la maison de David; de là leurs diverses et presque toujours croissantes calamités, et de là aussi à la fin leur expulsion loin de leurs coteaux et de leurs vallées, et loin de leur Dieu. Cette iniquité avait atteint son plus haut degré sous le règne d'Achab et de sa femme Sidonienne. Ainsi il est écrit: « Achab fit encore pis que tous les rois d'Israël qui avaient été avant lui, pour irriter l'Eternel, le Dieu d'Israël » (1 Rois XVI, 53); et c'était pour exécuter la vengeance de l'Eternel sur cette maison inique que Jéhu fut envoyé. On pourrait s'attendre à ce que, dans un temps comme celui-là, les fidèles en Israël se fussent mis en avant pour la même œuvre, car il y en avait sûrement qui, comme Elie, menaient deuil devant le Seigneur: mais le Kénien seul devint le compagnon du serviteur choisi de l'Eternel. — Sainte colère!

Lorsque Israël fit et adora son veau d'or, au pied d'Horeb, et qu'il fut dénué pour être en opprobre parmi ses ennemis, Moïse se tenant à la porte du camp dit: « Qui est pour l'Eternel? Qu'il vienne vers moi. Et tous les enfants de Lévi s'assemblèrent vers lui. Et il leur dit: Ainsi a dit l'Eternel, le Dieu d'Israël: Que chacun mette son épée à son côté; passez et repassez de porte en porte par le camp, et que chacun de vous tue son frère, son ami et son voisin. Et les enfants de Lévi firent selon la parole de Moïse; et en ce jour-là, il tomba du peuple environ trois mille hommes. » Et les Lévites, comme tribu, furent mis à part pour le ser-

vice du tabernacle, au lieu des premiers-nés du peuple (Exod. XXXII, 25-29. Nomb. III et IV).

« Lorsque Israël demeurait à Sittim (peu de temps seulement avant leur entrée au pays) le peuple commença à paillarder avec les filles de Moab. Car elles convièrent le peuple aux sacrifices de leurs dieux. Et Israël s'accoupla à Bahal-Péhor; c'est pourquoi la colère de l'Eternel s'embrasa contre Israël.... Et Moïse dit aux juges d'Israël : Que chacun de vous fasse mourir les hommes qui sont à sa charge, lesquels se sont joints à Bahal-Péhor. » Alors Phinéas, fils d'Eléazar, transperçant avec sa javeline Zimri, chef de la tribu de Siméon, et Cozbi, femme Madianite, « l'Eternel parla à Moïse en disant : Phinéas, fils d'Eléazar, fils d'Aaron sacrificateur, a détourné ma colère de dessus les enfants d'Israël, *parce qu'il a été animé de mon zèle au milieu d'eux*, et je n'ai point consumé les enfants d'Israël par mon ardeur. C'est pourquoi dis-lui : Voici, je lui donne mon alliance de paix; et l'alliance de sacrifice perpétuelle sera tant pour lui que pour sa postérité après lui, parce qu'il a été animé de zèle pour son Dieu, et qu'il a fait propitiation pour les enfants d'Israël » (Nomb. XXV).

Le huitième chapitre d'Ezéchiel nous expose le péché d'Israël à une autre époque. Le neuvième nous montre la gloire d'Israël abandonnant sa maison — comme donnée à d'autres. « Et voici, six hommes venaient de devers le chemin de la haute porte qui regarde vers l'aquilon, et chacun avait dans sa main son instrument de destruction; et il y avait au milieu d'eux un homme vêtu de lin, qui avait un cornet d'écrivain sur ses reins; et l'Eternel lui dit : Passe par le

milieu de la ville, par le milieu de Jérusalem, et marque la lettre Thau sur les fronts des hommes qui gémissent à cause de toutes les abominations qui se commettent au dedans d'elle. Et il dit aux autres, moi l'entendant : Passez par la ville après lui, et frappez ; que votre œil n'épargne personne, et n'ayez point de compassion. Tuez tout, les vieillards, les jeunes gens, les vierges, les petits enfants et les femmes ; mais n'approchez d'aucun de ceux sur lesquels sera la lettre Thau, et commencez par mon sanctuaire » (Ezéch. IX).

C'est ainsi que nous voyons à la même œuvre de saint zèle, pour un Dieu saint et jaloux, la tribu de Lévi, Phinéas, fils d'Eléazar, l'homme vêtu de lin avec ses six compagnons ; et Jéhu, le roi oint, avec son étrange compagnon — Jéhonadab, fils de Réchab, Kénien. Ces diverses histoires forment un commentaire complet, quant à cet autre beau trait du caractère de l'étranger, et ne demandent pas d'autre explication.

8° Encore une dernière fois les Kéniens nous sont présentés dans le livre du prophète Jérémie. « La parole qui fut adressée par l'Éternel à Jérémie.... disant : Va à la maison des Réchabites, et leur parle, et les fais venir en la maison de l'Éternel, dans l'une des chambres, et présente-leur du vin à boire. Je pris donc.... toute la maison des Réchabites, et je les fis venir dans la maison de l'Éternel... et je mis, devant les enfants de la maison des Réchabites, des gobelets pleins de vin et des tasses, et je leur dis : Buvez du vin. Et ils répondirent : Nous ne boirons point de vin, car Jéhonadab, fils de Réchab, notre père, nous a donné ce commandement en disant : *Vous ne boirez point de vin, ni vous, ni vos enfants, à jamais. Vous ne bâtirez aucune*

maison, vous ne sèmerez aucune semence, vous ne planterez aucune vigne, et vous n'en aurez point; mais vous habiterez dans des tentes, tous les jours de votre vie, afin que vous viviez longtemps sur la terre dans laquelle vous séjournerez comme étrangers. Nous avons donc obéi à la voix de Jéhonadab, fils de Réchab, notre père, dans toutes les choses qu'il nous a commandées. »

« Alors la parole de l'Eternel fut adressée à Jérémie, en disant : Ainsi a dit l'Eternel des armées, le Dieu d'Israël. Ne recevrez-vous point d'instruction pour obéir à mes paroles? dit l'Eternel. Toutes les paroles de Jéhonadab, fils de Réchab, qu'il a commandées à ses enfants, de ne point boire de vin, ont été observées, et ils n'en ont point bu jusqu'à ce jour, mais ils ont obéi au commandement de leur père. Mais moi, je vous ai parlé, me levant dès le matin, et parlant, et vous ne m'avez point obéi. »

« Et Jérémie dit à la maison des Réchabites : Ainsi a dit l'Eternel des armées, le Dieu d'Israël. Il n'arrivera jamais qu'il n'y ait quelqu'un appartenant à Jéhonadab, fils de Réchab, qui assiste devant moi tous les jours », ou bien aussi « aucun homme ne sera retranché de Jéhonadab, fils de Réchab. »

L'inattention à la parole de Dieu, ou la volonté propre, est signalée tout le long du livre de Jérémie comme étant le péché d'Israël, péché que le prophète déplorait et qui a conduit à tous les autres. L'obéissance et l'attention à la parole de Jéhonadab, leur père, nous sont présentées en contraste, dans la conduite des Réchabites. Mais ce n'est pas tout. Le repos et la gloire humaine auraient pu être, et cela de la part de Dieu, la portion d'Israël, si Israël eût été obéissant et sans

péché ; mais aussi longtemps que la terre est souillée par le péché, il ne peut y avoir pour l'esprit de sainteté ni établissement, ni repos. C'était là l'esprit de Jérémie, et celui de la toujours étrange famille du Kénien. Au lieu de chercher une demeure permanente et des jouissances terrestres, là où le péché abondait, ils furent pèlerins, et pèlerins conséquents avec eux-mêmes, au milieu de l'abondance, cherchant leur repos et leur portion là où le péché ne pouvait entrer, et où, par conséquent, la portion pouvait être éternelle aussi bien qu'abondante.

« Par la foi, Abraham demeura dans la terre de la promesse comme dans une terre étrangère, demeurant sous des tentes avec Isaac et Jacob, les héritiers de la même promesse ; car il attendait la cité qui a les fondements, dont Dieu est l'architecte et le créateur. Tous ceux-ci sont morts dans la foi, n'ayant pas reçu les promesses, mais les ayant vues de loin, et saluées, ayant fait profession qu'ils étaient étrangers et forains sur la terre. Car ceux qui disent de telles choses montrent clairement qu'ils cherchent une patrie.... une meilleure patrie, c'est-à-dire une céleste ; c'est pourquoi Dieu n'a point honte d'eux, savoir d'être appelé leur Dieu, car il leur a préparé une cité » (Hébr. XI, 8-16). Et les Kéniens ne marchaient-ils pas sur les traces du père des croyants (Rom. IV, 12) ?

« Parle aux enfants d'Israël et leur dis : Quand un homme ou une femme aura fait le vœu de Nazaréen, pour se faire Nazaréen à l'Éternel, il s'abstiendra de vin et de cervoise, il ne boira d'aucun vinaigre fait de vin ou de cervoise, ni d'aucune liqueur de raisins ; et il ne mangera point de raisins frais, ni de raisins

secs. Durant tous les jours de son nazéréat, il ne mangera d'aucun fruit de vigne, depuis les pepins jusqu'à la peau du raisin » (Nombr. VI).

« J'ai suscité quelques-uns d'entre vos fils pour être prophètes, et quelques-uns d'entre vos jeunes gens pour être Nazaréens. N'est-il pas ainsi, enfants d'Israël? dit l'Eternel. Mais vous avez fait boire du vin aux Nazaréens, et vous avez commandé aux prophètes et leur avez dit : Ne prophétisez plus » (Amos II, 11, 12).

« Ses Nazaréens étaient plus nets que la neige, plus blancs que le lait, leur teint était plus vermeil que les pierres précieuses, et ils étaient polis comme un saphir. Leur visage est plus noir que les ténèbres, on ne les connaît point par les rues » (Lam. IV, 7, 8).

Les enfants d'Abraham avaient abandonné le sentier de leur père. Les Nazaréens étaient devenus des ivrognes. Mais lorsque les gobelets de vin furent mis devant les enfants de Jéthro, Kénien, dans les chambres de la maison de l'Eternel, leur réponse fut : « Nous ne boirons point de vin. Nous avons obéi à la voix de Jéhonadab, fils de Réchab, notre père, dans toutes les choses qu'il nous a commandées, de sorte que nous n'avons point bu de vin tous les jours de notre vie, ni nous, ni nos femmes, ni nos fils, ni nos filles; nous n'avons bâti aucune maison pour notre demeure, et nous n'avons eu ni vigne; ni champ, ni semence; mais nous avons demeuré dans des tentes, et nous avons obéi, et avons fait selon toutes les choses que Jéhonadab, notre père, nous a commandées » (Jér. XXXV, 8, 9, 10).

Obéissants, fidèles au milieu de beaucoup de renoncements, — « forains et étrangers, s'abstenant des con-

voitises charnelles qui font la guerre à l'âme, » c'est ainsi que les Kéniens couronnent leur ancien caractère de fidélité et de connaissance de la pensée du Seigneur, étant en cela un perpétuel moniteur pour Israël, et n'est-ce pas pour notre profit que l'Esprit de vérité les a dépeints dans la Parole, nous montrant en eux le véritable Israël, pris d'entre les étrangers — le type et le portrait de l'Eglise de Dieu ?

Il ne me reste qu'à récapituler brièvement les traits de leur caractère, et ceux qui s'y intéresseront assez pour chercher dans l'Ecriture les passages cités, verront combien il est vrai que toute l'Ecriture est profitable, soit pour la repréhension, soit pour la correction, soit pour l'instruction, et l'histoire de Jéthro ne leur sera pas une vaine histoire.

1° **Hospitalité de Jéthro envers Moïse dans les tentes de Madian : bonté et affabilité.**

2° **Visite de Jéthro au camp d'Israël, à Horeb : — affection fidèle, foi ferme, adoration et sagesse.**

3° **Service d'Hobab en faveur d'Israël dans le désert : — foi, — service patient ; — tribulation et sympathie pour les affligés : — espérance.**

4° **Portion des Kéniens dans le pays : — sainte ambition. — Recherche des meilleurs dons de Dieu à son peuple.**

5° **Déplacement d'Héber pour rejoindre l'armée d'Israël : — sympathie pour les opprimés. Mort de Sisera par les mains de Jabel : — saint zèle pour la gloire de l'Eternel dans son peuple, et pour la vraie position d'Israël au-dessus de leurs ennemis.**

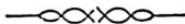
6° **Leur association avec Jahbets, comme étant en communion avec les plus saints d'entre le peuple.**

7° Communion entre Jéhu et Jéhonadab, dans le massacre des prêtres de Bahal, et la destruction de l'idolâtrie : — saint zèle pour le nom de l'Eternel, en tant qu'il est le seul vrai Dieu, jalousie pour Dieu et avec Dieu.

8° Refus de boire du vin dans la maison de l'Eternel : — obéissance et soumission ; — abstinence de ce qui nourrit les convoitises charnelles ; — l'étranger et le pèlerin.

Laissant de côté le sixième chef, qui se trouve tout naturellement compris dans le quatrième, il nous reste sept différents récits, sous de très-différentes circonstances, le tout faisant un parfait et magnifique portrait de l'Eglise de Dieu, telle qu'elle devrait être.

Puisse Celui qui a fait une telle grâce à ce peuple étrange, nous exciter à jalousie par lui, pour la gloire du saint nom du Seigneur.



Explication de passages.

Nous n'avons rien reçu en réponse à la demande que notre frère H. B. nous faisait (voir la troisième page de la couverture du numéro 6) de développements sur le sujet de l'enlèvement de l'Eglise. — Nous ne pouvons, pour le moment, répondre au désir de notre frère ; nous nous contenterons de le renvoyer aux ouvrages publiés depuis quelques années sur ce sujet, et, en particulier, à l'excellent traité intitulé : *La Venue du Seigneur, l'enlèvement de l'Eglise, etc.* (N° 15 de la série des traités chrétiens). Nous espérons tôt ou tard,

Dieu voulant, revenir sur cette importante question et y consacrer un article spécial dans notre feuille.

Notre frère S. T., à R., demande :

1° S'il y a une différence de sens entre ces deux mots de la Parole : *Amour* et *Charité*?

A quoi nous répondons que ces deux mots, dans nos anciennes versions françaises, étaient donnés arbitrairement pour traduire un seul et même mot grec, *agapé*, d'où vient *agape*, qui se trouve 116 fois dans le Nouveau Testament, et qui est toujours rendu par *amour* dans les traductions récentes publiées en Suisse. *Charité* vient du latin *caritas*, qui signifie *cherté* et *amour*. Notre adjectif *cher* a ces deux mêmes sens.

2° Dans Ephés. III, 15, on lit : « Duquel toute famille dans les cieux et sur la terre est nommée. » Que faut-il entendre par ces mots : « toute famille », et encore : « dans les cieux et sur la terre » ? A quoi nous répondons avec les « Etudes sur la Parole, vol. IV, p. 525 » :

« C'est au Père de notre Seigneur Jésus-Christ que l'Apôtre s'adresse maintenant (vers. 14), comme, au chapitre I, il s'était adressé au Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi « toute famille », non pas « toute la famille », se range sous ce nom de Père de notre Seigneur Jésus-Christ. Sous le nom de Jéhovah, il n'y avait que les Juifs : « Je vous ai connus, vous seuls, d'entre toutes les familles de la terre », dit Jéhovah aux Juifs (Amos. III, 2) ; « c'est pourquoi je vous punirai de toutes vos iniquités. » Mais sous le nom de Père de notre Seigneur Jésus-Christ, toute famille :

Eglise, Anges, Juifs, Gentils, tous se rangent : toutes les voies de Dieu, dans ce qu'il avait arrangé pour sa gloire, se coordonnent sous ce nom et sont en rapport avec lui. »

Un de nos abonnés a bien voulu compléter, par les lignes suivantes, la réponse que nous avons donnée à la page 158 à une question que, à dessein (nous l'avons fait entendre), nous ne voulions pas traiter plus à fond.

« En relisant et la question de la page 80, et la réponse donnée aux pages 158 et suivantes, il m'a paru qu'il y a quelques mots à ajouter.

Quant à la question, d'abord, elle a pour centre un mot français, par lequel les traducteurs ont, plus ou moins arbitrairement, traduit divers mots hébreux de l'Ancien Testament, ou grecs du Nouveau.

La réponse signale cet inconvénient et le corrige en donnant les divers mots hébreux ou grecs qui ont été traduits par *enfer*, et les passages où ils se trouvent. Mais elle s'en tient là, et ne donne ni la signification ni la portée de ces mots. Je vais essayer d'aller un peu plus loin, au risque, en étant moins prudent, de devenir plus téméraire.

Le mot *schéol* ne se trouve que dans l'ancien Testament. Or ce livre, quoiqu'il parle de flammes *éternelles* (Esaïe XXIII, 14), d'opprobres et d'infamie *éternelles* (Dan. XII, 2), et d'être exterminé *éternellement* (Ps. XCII, 7), ne va pourtant au fond pas au delà de ce règne dont la durée a été limitée dans l'Apocalypse à mille ans. Je crois donc qu'on peut en conclure que le mot *schéol*, là même où il s'agit d'un séjour des morts, ne comprend que le temps depuis leur mort jusqu'à la

fin du règne, c'est-à-dire jusqu'au jugement final; aussi l'a-t-on souvent traduit par *sépulcre*, et, comme le juste meurt aussi bien que le méchant, ce mot s'applique au lieu du séjour du juste aussi bien qu'à celui du méchant. (Gen. XXXVII, 55; — XLII, 58; — XLIV, 29, 51; — 2 Sam. XXII, 6; — Ps. XVI, 10; — XVIII, 5; — XXX, 3; — XLIX, 15; — LXXXVI, 15; — CXVI, 5; — Es. XXXVIII, 10; — Jon. II, 3).

Dans le Nouveau Testament c'est ordinairement le mot *hadès* qui est traduit par *enfer*, et c'est effectivement par *hadès* que les Septante traduisent aussi ordinairement le mot *scheól*.

En tant que séjour des morts nous y voyons le riche de la parabole de Luc XVI, et nous apprenons que pour lui c'était un lieu de tourments. Mais cette même parabole nous montre le pauvre, quoique reposant dans le sein d'Abraham, assez rapproché du riche pour qu'ils puissent converser ensemble, et je crois qu'on peut affirmer sans témérité qu'il était aussi dans le *hadès*. Au reste c'est le mot qui est employé dans Act. II, 27, 51, traduction de Ps. XVI, 10, pour marquer le lieu dans lequel le Seigneur Jésus a séjourné entre sa mort et sa résurrection, et en 1 Cor. XV, 55, *hadès* désigne le lieu d'où sortiront les morts qui ressusciteront incorruptibles. Je crois donc que le *hadès*, comme le *scheól*, est le lieu où séjournent tous les morts quels qu'ils soient, avant la première résurrection (1 Cor. XV, 55), ou avant le dernier jugement (Apoc. XX, 15).

Le mot *gélénne* a évidemment une signification plus restreinte en ce qu'il désigne toujours un lieu de jugement (Mat. V, 22, 29, 50; — X, 28; — XVIII, 9; — XXIII, 55; — Marc IX, 45, 45, 47; — Luc XII, 5).

Ensuite nous trouvons des expressions qui ne se rapportent que au lieu du jugement *pendant le règne*, comme :

La fournaise de feu ; là seront les pleurs et les grincements de dents (Matth. XIII, 42, 50).

Le feu inextinguible (Matth. IV, 12).

Le feu (Matth. XIII, 50).

Les ténèbres du dehors où il y aura des pleurs et des grincements de dents (Matth. VIII, 12 ; — XXII, 13 ; — XXV, 50 ; — Luc XIII, 28).

Les pleurs et les grincements de dents (Matth. XXIV, 51).

Le dehors (Matth. XXV, 10 ; — Luc XIII, 25, 28).

Je pense que tout cela est compris dans la *géhénne* ; comparez Marc IX, 44, 46, 48.

Enfin nous trouvons une expression qui, sauf le jugement de la Bête et du faux prophète (Apoc. XX, 20), ne s'applique qu'au jugement final et éternel devant le grand trône blanc, c'est celle de *étang de feu* (Ap. XX, 15), ou *étang brûlant de feu et de soufre* (Ap. XXI, 8) ; elle désigne donc le lieu des peines éternelles après ce jugement. »



Notes sur le Psaume CXIX.

(Suite de la page 160.)

ΚΟΡΗ. — 145-149. « J'ai crié de tout mon cœur ; ô Eternel ! réponds-moi, afin que j'observe tes statuts. — J'ai crié vers toi ; sauve-moi, afin que j'observe tes témoignages. — J'ai prévenu le point du jour et j'ai crié ; je me suis attendu à ta parole. — Mes yeux ont prévenu les veilles de la nuit pour méditer ta pa-

role. — Ecoute ma voix selon ta miséricorde; ô Eternel! fais-moi revivre selon ta ordonnance ».

Maintenant l'effet de toutes les circonstances que traverse le juste est de le porter « à crier de tout son cœur » vers l'Eternel; il n'y a pas en lui d'arrière-pensée, ni d'inconstance dans ses voies, car Dieu est son objet! Les méchants qui entourent le juste sont nombreux et plus forts que lui, et ce n'est que de Dieu qu'il peut attendre du secours; mais c'est sur Lui, que son cœur se repose entièrement. Une chose ressort dans tout ceci, c'est le désir du juste de glorifier Dieu en gardant ce que l'Eternel a donné: ses statuts et ses ordonnances. Or, pour atteindre ce but, le juste se livre à un travail pieux et actif, il ne se donne aucun relâche et avant que les *veilles de la nuit* aient pris fin, il médite cette parole, qui fait sa joie et sa force en la foi. On peut remarquer, en ces versets, deux choses: 1° le nom de l'Eternel est plus fréquemment dans la bouche du juste, ce nom si grand, si glorieux et auquel se rattache l'existence d'Israël en tant que peuple de Dieu. 2° La confiance de son cœur et son assurance dans les circonstances critiques où il se trouve sont exprimées avec une énergie et un sentiment particulièrement profond. Quelle grâce, vu les circonstances serrées où le juste se trouve, qu'il n'y ait aucun affaiblissement dans sa foi, — quelle fidélité de Dieu envers celui qui est fidèle!

150. « Ceux qui sont adonnés aux machinations se sont approchés de moi, — ils se sont éloignés de ta loi. »

Si le caractère religieux du juste est en relief, le caractère impie des méchants ne l'est pas moins; le juste les connaît comme tels, Or, outre leur caractère apostat, ils paraissent ici comme les instruments dont

Satan se sert pour augmenter les peines et les souffrances des fidèles. Toutefois Dieu n'abandonne pas le juste, sa présence est une réalité pour l'âme dans le combat. C'est l'expérience du juste, car, dit-il :

151. « Tu es aussi près de moi, Eternel ! et tous tes commandements ne sont que vérité. »

Quand l'Eternel est là, que peuvent faire les méchants ? Sans doute, Dieu peut permettre bien des choses pour l'épreuve de la foi, si cela est nécessaire ; néanmoins le méchant ne peut pas aller au delà de ce que Dieu permet (2 Rois XIX, 32-33). Outre cela, les commandements de l'Eternel sont le cercle où les pensées du juste se meuvent, et cela avec une telle certitude que :

152. « Dès longtemps je sais, dit-il, que tu les a établis pour toujours. »

L'homme n'a rien pu changer et il ne peut rien changer à ce que Dieu a établi pour la bénédiction du juste. Le juste, lui, n'y changera rien, car c'est un privilège pour lui de les posséder tels que Dieu les a donnés.

RESCU. — 153-154. « Regarde mon affliction et m'en retire ; car je n'ai pas oublié ta loi. — Soutiens ma cause et rachète-moi ; fais-moi revivre selon ta Parole. »

Ici, le juste place toute son affliction devant Dieu, car au milieu des méchants, tout principe de justice est perverti ; il ne peut attendre la délivrance que de Dieu seul. Toutefois l'affliction produit son fruit, et le cœur n'en a été que plus lié à la Parole de Dieu ; Dieu émonde le sarment qui porte du fruit, afin qu'il en porte davantage. Tel est le but de Dieu, quand il afflige. — Or, au sein de l'apostasie des derniers jours, et c'est

là où se trouve le juste, s'attacher à la Parole, en savourer la douceur au sein de la souffrance, n'est pas sans valeur devant Dieu, qui en tient compte selon sa justice. Or, l'affliction du juste a deux causes : sa fidélité personnelle et sa relation avec Israël placé sous l'indignation de l'Éternel ; c'est ce que Christ lui-même a éprouvé au milieu des Juifs. Cette position de Christ en Israël explique la raison pour laquelle il s'identifie si intimement, en esprit, au résidu des derniers jours, souffrant en Judée. C'est toujours ce qu'on peut remarquer dans les Psaumes. La cause du juste est donc placée dans les mains de Dieu, car quand, au milieu de ce qui a la profession d'être le peuple de Dieu, le droit et la justice sont pervertis, à qui s'adresser et sur qui compter, sinon sur Dieu seul ? C'est donc à l'Éternel que le juste fait appel, car c'est en Lui qu'il se confie ; — c'est Lui qui mettra fin à son affliction et le fera revivre selon sa Parole.

158. « Le salut est loin des méchants, parce qu'ils n'ont point recherché tes statuts. »

Vérité solennelle ! et qui contraste avec la délivrance que le juste attend, et qui lui est assurée. Les méchants, n'ayant fait aucun cas des statuts de l'Éternel, subiront inévitablement le sort qu'encourent leur état d'infidélité et leurs mauvaises voies. Quant au juste, bien que les souffrances dont il est abreuvé soient grandes, néanmoins il verra les biens de l'Éternel, dans la terre des vivants ; son âme en jouira et en sera rassasiée, mais il n'en sera pas de même des méchants. Le gouvernement de Dieu, dans ses résultats, est caractérisé par ces deux choses : Le jugement du méchant et la délivrance du juste.

156. « Tes compassions sont en grand nombre, ô Eternel ! fais-moi revivre selon tes ordonnances. »

Une autre chose se voit dans ce verset, le juste est ici préoccupé, non de sa fidélité personnelle, mais de sa position, en tant qu'elle se rattache à Israël placé sous le jugement de Dieu, à cause de ses transgressions et du mépris qu'il a fait de la grâce dans la personne de Christ. C'est donc aux compassions de Dieu qu'il regarde et qu'il s'attend, car le misérable état du peuple en rend nécessaire l'entier déploiement. David, Daniel, ont l'un et l'autre eu recours aux compassions de Dieu, à l'occasion du péché (2 Sam. XXXIV, 14). Daniel, dans son humble confession des péchés, s'exprime ainsi : « Nous ne présentons pas nos supplications devant ta face, appuyés sur nos justices, mais sur tes grandes compassions. » Quelle profondeur, quelles richesses se trouvent dans ces paroles ! quelles ressources pour l'âme qui a péché !

157-158. « Ceux qui me persécutent et qui me pressent sont nombreux ; toutefois je ne me suis point détourné de tes témoignages. — J'ai considéré les perfides et j'ai été rempli de tristesse, de ce qu'ils n'observaient pas ta parole. »

— Le caractère des méchants se dessine toujours davantage : infidélité envers Dieu et violence envers le juste ; ils sont *ennemis* et *perfides*. Toutefois le juste a le courage de ses propres convictions ; leur conduite à son égard ne lui fait pas prendre une voie qui, en mettant la chair à l'abri, éloignerait des témoignages de l'Eternel ; il demeure ferme. Une chose néanmoins l'afflige, c'est la *perfidie* de ses ennemis ; le juste tient à la vérité et il voudrait qu'il en fût ainsi de tous, mais son œil voit l'abandon de la Parole que Dieu a

donnée à son peuple, et ses ennemis trahissant la cause de la vérité quand ils devraient y être fidèles.

(Suite).



PENSÉES.

TOUTE GLOIRE EST POSSIBLE A NOUS, CHRÉTIENS !

La bénédiction qui est en Dieu lui-même, pour autant qu'elle peut être communiquée, car nous demeurons en Dieu et Dieu en nous.

Bénédiction de relation, car nous sommes Enfants.

Bénédiction d'association, en union avec Celui qui est béni, car nous sommes l'Épouse.

Approchement et gloire officielle, car nous sommes Rois et Sacrificateurs.

Bénédiction humaine, car nous serons des hommes parfaits, d'après l'image du second Adam.

Bénédiction en corps, car nous aurons de la joie ensemble.

Bénédiction individuelle, car il nous sera donné « un Nom que nul ne connaît que celui qui l'a reçu » ; et nous aurons la plénitude de l'Esprit demeurant en nous, sans être empêchés par ces pauvres corps, étant alors revêtus d'un vaisseau convenable à la puissance de l'Habitant divin, — revêtus de manière à pouvoir jouir de tout cela dans la plénitude de nos cœurs.

Aimer l'apparition de Christ est l'épreuve de l'état pratique de nos cœurs.

Agir devant Dieu, et lui laisser sa justification, voilà tout ce qu'il y a à faire.

Dans la gloire, les saints de chaque économie seront à la place qui correspond à la foi qu'ils auront eue personnellement.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Apocalypse XXI et XXII.*(Suite de la page 151.)*

CHAP. XXI, 22-27.

Dans la partie précédente de ce chapitre, nous avons vu la gloire de la Jérusalem céleste, et la bénédiction intrinsèque qui lui est propre ; maintenant nous avons devant nous sa position relative, et la bénédiction dont elle est le vase pour d'autres.

Dans les versets 22-24, deux pensées nous sont présentées : le culte et le témoignage. Dans la cité d'or pur, nous avons l'un et l'autre ; et le culte est direct et immédiat, car il n'y a « point de temple en elle ». Avant l'introduction du christianisme, il n'y avait point de témoignage envers le monde ; mais quand la grâce fut apparue et que Dieu eut manifesté ce qu'il était envers les pécheurs, alors il y eut un témoignage pour en porter au monde la connaissance. Il n'en était pas ainsi dans le système juif. Dieu avait alors un temple ;

mais il n'y avait point de témoignage dans le temple pour inviter les Gentils à entrer. Il y avait un temple pour le culte, un témoignage parmi le peuple au milieu duquel Dieu habitait ; mais il n'y avait point de témoignage envoyé aux Gentils. Dieu ne se manifestait jamais ; il était caché parmi le peuple qu'il avait rassemblé autour de lui ; le Souverain Sacrificateur même ne devait entrer qu'avec une nuée de parfum , afin qu'il ne mourût point. Mais maintenant que l'Évangile a été introduit, c'est tout l'inverse. Dieu est connu en amour par ceux qui sont au dedans, et il envoie un témoignage de son amour aux pécheurs qui sont au dehors. tandis que ceux qui sont au dedans peuvent adorer en pleine paix. Du moment que Christ vint, Dieu fut révélé aux hommes, et du moment que le voile fut déchiré par la mort de Christ, il y eut un accès parfait et immédiat en la présence de Dieu, et son amour parfait se répandit envers le monde. Et en conséquence, nous trouvons ici ces deux choses : point de voile et un parfait accès en la présence de Dieu ; puis, nécessairement, le témoignage de l'amour qui nous y a nous-mêmes introduits. Il n'y a point là de temple, « car le Seigneur Dieu, le Tout-Puissant, et l'Agneau en sont le temple ». Et si ceux qui sont au dedans veulent parler du temple, c'est de Dieu lui-même qu'il faut qu'ils parlent.

« Et la cité n'a pas besoin du soleil, ni de la lune, pour l'éclairer ; car la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau est sa lampe ». Il n'y avait nul besoin de lumière communiquée par quelque autre moyen, nul besoin du soleil, ni de la lune ; car la gloire de Dieu l'éclairait. Il y avait la pleine manifestation de sa gloire. Ce n'était pas un simple témoignage concernant Dieu ;

mais Dieu lui-même était là, remplissant la cité de lumière. « La gloire de Dieu l'a illuminée » ; mais il est ajouté : « L'Agneau est sa lampe ». L'Agneau est celui en qui la gloire est manifestée, et par qui elle est déployée. La gloire est trop brillante, trop absolue, pour qu'elle s'empare des affections ; quelque merveilleuse qu'elle soit, il faut encore un objet pour le cœur ; c'est pourquoi un objet m'est donné, qui me fixe au milieu de cette gloire ; tout comme je ne puis fixer mes yeux sur la lumière qui remplit une chambre, bien que je puisse les fixer sur la lampe qui la répand. Si une gloire éclatante remplit un lieu, je serai comme perdu au milieu de cet éclat ; mais, ici, j'ai une personne connue, qui porte toute la gloire. Ici, je trouve l'Agneau, que j'ai connu ici-bas dans les souffrances qu'il a endurées en son amour ; et au milieu de tout cet éclat, mon cœur est fixé et en repos.

Pour la perfection, et pour que Dieu soit tout, il faut que la gloire soit divine ; mais je ne puis faire de Dieu, en sa nature, un instrument de service ; c'est l'Agneau qui « est sa lampe ». « Et les nations marcheront à sa lumière ». Sauvées de jugements terribles, elles ne sacrifieront plus « à leur filet », et ne feront plus « des encensements à leurs rêts », et ne marcheront plus « dans les étincelles qu'elles ont embrasées ». Elles verront la lumière en nous et marcheront à sa lueur. Nous devrions maintenant en esprit briller d'une manière pratique ; les nations devraient voir en nous maintenant la lumière de Dieu et de l'Agneau ; mais en ce jour-là, la chose sera parfaitement accomplie. S'il y a aujourd'hui quelque lumière venant de Dieu dans un monde de ténèbres, elle est dans l'Eglise, quoi-

que le chandelier ne donne qu'une faible lueur ; mais en ce jour-là, quand il n'y aura rien en nous pour obscurcir la lumière, quelle brillante lumière ce sera pour le monde ! Nous serons la lumière ; la parfaite manifestation de la lumière en laquelle nous marcherons ; car nous verrons Dieu et l'Agneau, et nous serons la parfaite manifestation de cette lumière pour d'autres. Même aujourd'hui, dans la mesure dont je jouis de Dieu dans ma propre âme, j'aurai de la puissance pour le manifester à d'autres ; car mon seul désir sera que Dieu et l'Agneau soient glorifiés en moi. Mais si je trouve, aujourd'hui, tant d'obstacles à cela, en ce jour-là, sans qu'il y ait rien entre moi et Dieu, j'adorerai Dieu sans temple, et sans qu'il y ait un seul nuage. Nous verrons la gloire en lui, et le monde la verra en nous. Ainsi nous avons cette double joie : d'abord celle de le connaître pour nous-mêmes, puis celle de communiquer ce que nous savons à d'autres. Quelle joie ce serait, si je pouvais être plus fidèle à répandre la lumière de Christ ! — le voyant d'abord pour moi-même, puis répandant cette lumière, afin que d'autres le voient en moi, comme étant l'épître de Christ, car c'est là ce qu'il est déclaré que nous sommes. Nous ne devrions pas nous contenter de notre propre joie individuelle en lui, mais, à mesure que nous apprenons à l'apprécier lui-même, nous devrions désirer qu'il fût glorifié en nous, et par d'autres, par notre moyen. En ce jour de gloire, tout ce en quoi Dieu aura agi envers l'homme, tout ce en quoi il aura manifesté ses voies et ses pensées, sera mis en évidence pour manifester la stabilité de Dieu. Tout ce qui a été placé entre les mains de l'homme pour l'exercer, et qui a manqué en-

tre les mains de l'homme, sera alors manifesté dans la perfection ; il sera ainsi démontré, que la faute en a été à l'homme , et non à la chose qui lui fut confiée. Voyez l'homme lui-même. Comme il a failli ! Dans le second Adam , Dieu sera, et pour toujours, pleinement glorifié. La création elle-même atteste la même vérité. La loi fut donnée à l'homme , et il ne put la garder ; mais en ce jour-là, elle sera écrite sur son cœur. Puis, considérez la puissance que Dieu avait donnée à l'homme, pour en user à sa gloire ; comment l'homme en a-t-il usé ? Pour s'élever, plein d'orgueil, contre le devoir ordonné de Dieu, et à la fin pour crucifier son Fils. Nous les trouvons tous ligués contre Christ, et les principaux sacrificateurs, et Hérode, et Ponce Pilate. « Les rois de la terre se sont trouvés là, et les chefs se sont réunis ensemble, contre le Seigneur et contre son Christ ». Mais en ce jour-là, « les rois de la terre lui apporteront » (à la cité) « leur gloire et leur honneur ». Puis encore, après la réjection de Christ, la seule chose que Dieu eut pour témoignage, ce fut l'Église, quelque fautive qu'elle fût ; et de même aujourd'hui, la seule chose qu'il puisse reconnaître comme témoignage, c'est ce qui confesse son Fils rejeté par le monde. Mais en ce jour-là nous serons tout ce que nous devrions être maintenant. En ce jour-là, « les nations marcheront à sa lumière » (celle de la cité) ; et c'est l'Agneau qui « est sa lampe ». Il attirera alors tous les yeux, et remplira le cœur de chaque adorateur au dedans ; et il sera admiré en eux par ceux qui sont au dehors.

« Et les portes ne seront point fermées de jour ». Il n'y a là aucune crainte, ni guerre, ni frayeur ; tout est sécurité parfaite. Et quant à la nuit, il n'y en a

point ! Tout cela est passé, et il n'y a plus de ténèbres.

« Et on lui apportera la gloire et l'honneur des nations ». Il n'y a pas seulement l'absence du mal, mais il est universellement reconnu que « les cieux dominent ». Et rois et peuples lui apportent leur gloire et leur honneur. Et à qui ? A celui qui fut le Fils du charpentier, pauvre et méprisé, et à ceux qui ont marché avec lui. Quand il était dans le monde, les hommes ne purent voir sa gloire ; mais ils la verront, et ils s'inclineront devant elle, lorsqu'il viendra en gloire. Ceux qui l'auront vue quand elle était cachée au monde, et qui auront été cachés aussi avec lui, seront avec lui, et partageront sa gloire, quand il sera manifesté. L'amour le fit descendre dans l'humiliation ; mais il ne pouvait se revêtir de vanité, et par conséquent, si la gloire de Dieu doit être manifestée, c'est sa personne qui doit en être la manifestation. Il ne s'agit pas des efforts de l'homme pour montrer tout le cas qu'il fait d'un objet, mais c'est Christ seul comme centre d'attraction ; et ceux qui seront là des vases de sa gloire, ce seront ceux qui aujourd'hui suivent simplement Christ dans l'humilité ; pour qui Christ est tout, et qui ne font aucun cas d'eux-mêmes.

« Et il n'y entrera aucune chose souillée ». Il y a là un grand soulagement. Car si nous parlons maintenant de nos pauvres cœurs, assurément la souillure y entre. Et si nous considérons l'Eglise, pendant qu'elle est dans une position de responsabilité, la souillure s'y glisse, quoiqu'il ne dût pas en être ainsi ; — toutefois Dieu, dans sa miséricorde, garde ses saints. Mais là, béni soit Dieu ! rien de ce qui souille ne saurait entrer ! Là la

sainteté peut trouver du repos. Elle n'a point de repos ici-bas. Ici-bas, dans ce monde frappé de péché, ces deux choses, la sainteté et le repos, demeurent nécessairement séparées, quant à ce qui est au dehors, parce que le péché est ici-bas, tandis que Christ n'est pas ici-bas. Veiller, ce n'est pas le repos, c'est de la fidélité, et elle apporte sa joie; mais c'est travail pénible, et non pas repos, bien que, par grâce, ce soit une bénédiction ! Mais là, la sainteté aura du repos, et ce sera là le bonheur le plus élevé. Sans doute, que Dieu lui-même sera seul haut élevé; mais de tout ce qui découle de Dieu, la sainteté est ce qui sera le plus élevé. C'est là ce qui caractérise notre état; car quant à Dieu lui-même, il est amour.

« Ni ce qui fait une abomination et [le] mensonge ». Ici nous avons quelque chose de plus que la nouvelle nature. Cette nature, nous l'avons actuellement; mais là rien ne peut entrer pour la troubler; rien ne peut entrer pour souiller les rues de la ville qui sont d'or pur; rien ne peut entrer pour détourner l'âme de Dieu et de sa vérité. Il n'y aura là rien de « ce qui fait une abomination et [le] mensonge », comme dans l'idolâtrie d'une ordonnance, qui se place entre l'âme et Dieu, la détournant de la simple vérité — que « Dieu est amour ». Car tout ce qui n'est pas pleinement et entièrement de Dieu, « fait une abomination et [le] mensonge ». Ensuite on ne portera là aucun ornement décelant l'idolâtrie du cœur, qui s'empare de quelque chose en excluant Dieu. Oh! si quelqu'un prend un intérêt réel au bien de l'Eglise de Dieu, son cœur doit être prêt à se briser, en voyant les mille et mille choses qui entrent pour distraire les affections des saints :

les mille et mille formes d'idolâtrie, ce « qui fait l'abomination et [le] mensonge » — entrant pour mettre une séparation entre nous, et le seul Dieu et Père, et le seul Seigneur — le Chef ressuscité. C'est peut-être la mondanité, des ordonnances, la circoncision, mais en un mot, c'est tout ce qui fait le mensonge. Le cœur de Paul fut rempli d'angoisse en voyant entrer ces choses. Lisez son épître aux Galates, lorsqu'ils se détournaient de Christ pour s'attacher à la circoncision ; ou celle aux Colossiens, qui s'éloignaient du Chef ressuscité, et s'attachaient à des ordonnances, ce qui est idolâtrie et mondanité ; se séparant ainsi de Christ, comme le seul objet placé devant l'âme — ce qui est une abomination en opposition à la vérité, et par conséquent « [le] mensonge ». Mais, béni soit Dieu ! « aucune chose souillée n'entrera dans cette glorieuse cité. Il n'y entrera rien de « ce qui fait une abomination et [le] mensonge » — aucune idolâtrie, pas un seul principe pour détourner de Dieu, aucune chose pour troubler les affections et les distraire de leur unique objet, de Christ. Non-seulement il y a là ce qui est bon, mais aussi ce qui le garantit de l'introduction du mal et de ce qui amène la corruption.

Tout cela, pourtant, est négatif ; mais nous trouvons aussi ce qui est positif. Et quel est ce positif ? Qui entrera dans cette Jérusalem céleste ? « Ceux qui sont écrits au livre de vie de l'Agneau ». Il n'est pas dit : Ceux qui sont nets ; ils ne sont pas froidement caractérisés par le fait, qu'ils sont nets ; mais leurs affections sont liées avec le cœur de l'Agneau, tandis que nous savons aussi qu'en effet ils sont nets. Ceux qui sont écrits dans son livre sont selon son cœur. Et ils sont tous là. Tous ceux

que l'Agneau a eus sur son cœur de toute éternité, tous ceux pour lesquels il a ceint ses reins et s'est fait serviteur à toujours, en disant : « Je ne sortirai pas pour être libre » ; ils sont tous là ; car ils furent associés avec lui, et ils seront associés avec lui, et avec son cœur et ses pensées, pour toujours.

Il y a aussi les relations de ce lieu ; et quelque vagues que soient nos pensées, quant à l'intelligence des choses, quoiqu'elles soient enveloppées d'obscurité, comme les symboles qui sont employés, toutefois, nous y puiserons, par l'Esprit de Dieu, des pensées positives, lorsque nous prendrons, comme étant la clef de tout cela, ce que Christ est et ce qu'il nous a enseigné. Du moment que vous avez votre cœur et votre esprit en accord avec la pensée de Christ ; du moment que vous avez vos pensées occupées de ce qu'il est, et ce dont il a occupé lui-même ses pensées et son cœur, savoir, de sa maison et de sa gloire, alors chaque chose prend sa vraie place, et votre cœur et votre entendement sont élargis pour comprendre ce livre béni. Si je demeure dans une maison, tout ce qu'elle renferme m'est familier, et il y a des détails de chaque jour qui occupent la pensée ; et si j'ai la maison, je sais ce que j'y trouverai, et ce que je n'y trouverai pas ; et c'est là réellement l'intelligence spirituelle. Si je sais, en quelque faible mesure que ce soit, ce qu'est l'exercice du cœur, je sais que Christ est lui-même la réponse à chaque désir qu'il a lui-même réveillé dans mon âme ; et il n'y a que ceux qui sont spirituels qui puissent comprendre.

(Suite).



Notes sur le Psaume CXIX.

(Suite de la page 120, et fin.)

159-160. « Regarde combien j'ai aimé tes commandements, Éternel ! fais-moi revivre selon ta miséricorde. — Le fondement de ta parole est la vérité, et tous les jugements de ta justice sont éternels. »

Maintenant, en contraste avec l'état moral des impies, l'Esprit met en relief le caractère vraiment pieux du juste ; c'est au sein de l'épreuve que s'exerce sa piété, et que son amour pour les commandements de l'Éternel se dessine d'une façon particulière ; aussi en appelle-t-il à l'Éternel, afin que lui-même constate la sincérité et la réalité de l'amour qui, en lui, donnait à son obéissance, à sa soumission aux commandements de son Dieu, un caractère vraiment décidé. En face de l'iniquité qui envahit tout au milieu du peuple de Dieu, il n'y a pas à marchander ; et le cœur qui aime Dieu sait toujours, en de telles circonstances, à quel parti s'arrêter. Or, au travers de toutes ses difficultés, ce qui soutient l'âme du juste, c'est l'espoir de sa restauration, de son relèvement, ou plutôt du relèvement de la nation à laquelle le fidèle se rattache et de laquelle il interprète les sentiments devant Dieu ; le peuple est sous le jugement à cause de ses péchés, il est extérieurement anéanti, néanmoins Dieu le relèvera par sa *miséricorde* seule et gratuite. Ici, remarquons une chose : lorsque la masse du peuple a abandonné la parole de Dieu, qu'il est dans un état d'apostasie, il perd son caractère de peuple de Dieu ; alors, ce qui,

pour l'Esprit de Dieu, est le *vrai peuple* de Dieu, c'est le résidu (voir Esa, XXVI, 20), dont les sentiments et l'affection pour le Seigneur sont, dans notre psaume, exprimés sous des images si expressives et si élevées. Or, quelle réponse de Dieu reçoit la piété vraie de ce résidu? être le peuple de Dieu, appelé à jouir de la face de l'Oint de l'Eternel, « dans la terre des vivants »! Ainsi le juste sera béni et glorifié, car « le fondement de la parole est la vérité »; elle n'est pas un exposé de principes, dans le nombre desquels il peut s'en trouver de plus vrais, de plus justes que d'autres, et à l'égard desquels l'homme soit dans la nécessité de faire un choix; non, car la source et tout ce qui en découle est la vérité: c'est la parole de Dieu. » Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point », — les décisions de sa justice sont pour toujours; telle est l'assurance du juste. Il peut se passer des siècles avant que les desseins de l'Eternel s'accomplissent en faveur de son peuple, mais cela ne les change pas, ils seront manifestés comme ayant été la vérité même.

SCIN. — 161. « Des princes me persécutent sans cause, mais mon cœur a eu crainte de tes paroles. »

Depuis ce verset jusqu'à la fin du psaume, la position et les circonstances d'Israël au milieu des nations, sont particulièrement ce qui préoccupe le juste; ce n'est plus uniquement par *son* peuple qu'il est persécuté, mais aussi de la part des « princes » des Gentils, sous la domination desquels le peuple de Dieu est placé. Ce sont de semblables choses que, pour sa part, notre glorieux Sauveur a rencontrées (voir Act. IV, 27). Mais dans ces circonstances-là, Christ entre en

sympathie avec le résidu fidèle, vrai nazaréen au milieu des nations, lequel craint *la Parole*, et rien autre. On peut remarquer aussi dans ces versets que le juste est moins affecté dans son âme ; souffrir de la part de ses ennemis est plus supportable, en ce que cela ne touche pas à l'affection, ni aux liens qui unissent le juste à son peuple : mais c'est bien différent quand la persécution et le mépris partent du peuple lui-même, — de celui que l'on aime (Ps. LV, 12-15). Quoi qu'il en soit, le caractère intègre du juste est le même, dans *le désert des peuples* comme dans *le pays*, et la parole est pour lui d'une telle valeur, que la joie qu'elle lui procure égale celle de ceux qui ont fait un grand butin (vers. 162).

163. « J'ai eu en haine et en abomination le mensonge ; j'ai aimé ta loi. Sept fois le jour je te loue, à cause des ordonnances de ta justice. »

En outre, la grâce produit, dans l'âme du juste, cette énergie de sainteté qui le rend capable, non-seulement de juger que telle chose est mauvaise, mais encore de la *hair*, car cette expression : « mensonge » désigne plus que des paroles ; cela comprend tout culte idolâtre dont le juste est témoin, car une idole est un mensonge, et le culte qu'on lui rend l'est aussi. Or, en contraste avec un culte de ce genre, le juste, lui, loue et célèbre son Dieu — le Dieu *vivant et vrai*, le Dieu d'Israël, « sept fois le jour » ; c'est le culte de la foi dont l'énergie se déploie en face de l'idolâtrie des derniers jours, afin que l'Éternel soit servi pleinement.

165. « Il y a une grande paix, pour ceux qui aiment ta loi, et pour eux, il n'y a pas d'occasion de chute. »

Toute cette activité spirituelle découle de *l'amour*,

l'amour de la loi de l'Eternel; or le fruit que dans sa marche le juste recueille, c'est la paix; où il y a fidélité au Seigneur, le cœur est tranquille, il n'est pas troublé par les choses qui viennent de l'extérieur; et de plus, la loi étant ce qui remplit son cœur, il n'y a pas place pour autre chose; il est ainsi gardé de chute, il ne peut souscrire à rien qui lui soit contraire, car les ordonnances de l'Eternel sont toutes justes. En 1 Jean II, 10, nous trouvons aussi que celui qui aime est gardé, il n'y a pas d'occasion de chute pour lui; le cœur demeure, en ce qui a rapport à la marche, dans la paix; mais si l'amour manque, un rien fait tomber; l'on est offensé par la moindre des choses; la paix disparaît et souvent il y a péché.

166. « J'espère en ta délivrance, ô Eternel, etc. »

Tel est le choix de la foi, « car la délivrance qui vient de l'homme n'est que vanité. » C'est là aussi une de ces choses qui gardent le juste, ce n'est pas le salut de l'homme qu'il espère, c'est celui de Dieu: son cœur n'est pas travaillé au sujet de ce qu'il doit faire à cet égard; peut-être ne peut-il « ni acheter, ni vendre », cela lui importe peu; son cœur s'attend à ce qui vient de Dieu, c'est pourquoi il persévère dans la fidélité, qui seule le glorifie. En traversant ce monde, le chrétien peut se trouver dans des circonstances à peu près semblables, et son cœur s'attend à Dieu, à sa délivrance (je parle ici dans le sens pratique); il sera à l'abri de la tentation, c'est-à-dire d'accepter quoi que ce soit au détriment de sa conscience. Si, au contraire, il ne s'attend pas à Dieu, il sera continuellement travaillé dans les pensées de son cœur et souvent, hélas!

il ira lui-même au-devant de la tentation au lieu de s'en garder.

166. • Je m'attends à ton secours, Eternel, et je pratique tes commandements. •

Voilà le secret pour ne pas être distrait dans son service pour Dieu ; dès que le cœur compte sur Dieu, il est tranquille : on peut alors s'occuper des affaires de Dieu, sachant que lui s'occupe des nôtres. « Remets tes affaires à l'Eternel, et tes pensées seront bien ordonnées. » Le juste n'a pas à s'inquiéter pour sa vie, de ce qu'il mangera : ni pour son corps, de quoi il sera vêtu (Luc XII). Souvent la crainte de manquer du nécessaire nous pousse à une activité qui n'est pas de Dieu, et si dans notre marche, nous manquons de foi à l'égard de ces choses, la fidélité de Dieu et son secours n'ont plus leur valeur pour le cœur.

167-168. • Mon âme observe tes témoignages, et je les aime souverainement. — Je garde tes ordonnances et tes témoignages, car toutes mes voies sont devant toi. •

Les témoignages de Dieu sont toujours pour le cœur : ils en sont la vie et la joie ; ils sont toujours les mêmes, les circonstances difficiles dans lesquelles se trouve le juste, en font ressortir toute la valeur ; c'est pourquoi le juste les aime, non pas comme l'on peut aimer d'autres choses légitimes ; il les aime *souverainement* ; dans l'appréciation que le juste en fait, rien n'est au-dessus d'eux.

Pour nous, la personne même de Jésus doit être le mobile de toute l'activité de notre âme ; Lui-même dit aux siens : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. » L'amour pour Christ détermine tout, et il donne à notre vie entière son vrai caractère et ses vrais

motifs. En Apocalypse, chap. II, nous voyons que Jésus — son nom — était au-dessus de tout? c'étoit là le motif qui gouvernait tout, et qui était en même temps la source et la cause de l'activité vraiment chrétienne qui se remarquait au sein de l'assemblée d'Ephèse; mais lorsque le premier amour, cet amour vierge, dirai-je, fut abandonné, Christ ne fut plus en repos: il dut se lever pour constater la chute de l'Eglise et l'en avertir. Il en fut ainsi en Eden, dès qu'Adam eut péché, Dieu, le créateur, ne put plus se reposer des œuvres qu'il avait faites. Maintenant, hélas! quels qu'aient été dès lors les soins du Seigneur envers nous, notre amour pour sa propre personne est d'un ordre bien inférieur à celui qui était manifesté si magnifiquement, durant la courte période qui a précédé l'abandon du premier amour.

Mais revenant à ce qui concerne le juste, d'une manière spéciale, nous trouvons au verset 168 qu'une satisfaction nouvelle vient s'ajouter à celle qu'il goûte déjà dans la possession des témoignages et des ordonnances de Dieu: c'est celle de pouvoir placer ses *voies*, à lui, devant Dieu. Quand nos voies sont droites et que nos œuvres sont bonnes, nous ne craignons pas la lumière; c'est même une satisfaction pour le fidèle que d'amener toutes choses devant Dieu; car lui seul peut apprécier la valeur de sa marche et les fruits de son obéissance pour Dieu. C'est dans ce sens que Paul, objet de critique de la part des Corinthiens, leur disait: « celui qui me juge, c'est le Seigneur. » Ils devaient attendre que le Seigneur eût manifesté son jugement, à lui; alors seulement ils pourraient juger la vie et les voies de Paul, s'il y avait lieu. Que Dieu nous

donne, par sa grâce, de faire réellement toutes choses pour Lui, afin que nous puissions placer toutes nos voies devant ses yeux, avec confiance et dans la paix.

TAU. — 169. « Eternel, que mon cri parvienne jusqu'à toi, rends-moi intelligent selon ta parole. — 170. Que ma supplication vienne devant toi ; délivre-moi selon ta parole. »

On peut remarquer que dans les Psaumes, il est peu parlé de cris de joie, et que souvent, au contraire, il est fait mention du *cri d'affliction*, ce cri, que la force de l'angoisse ou une souffrance profonde oblige de pousser. Dans le verset qui nous occupe, c'est un cri de ce genre dont il est fait mention ; le juste prie qu'il parvienne jusqu'à Dieu, sa position réclame l'intervention puissante du Dieu de Jacob, car Lui seul prend garde à l'affligé qui crie à Lui. Mais ce qui, dans ce verset, montre la réalité et la profondeur de l'œuvre de l'Esprit dans le cœur du juste, c'est qu'au sein de sa détresse, son esprit est préoccupé de ce qui donne à l'âme cette capacité par laquelle le juste peut se maintenir fidèle, quoi qu'il en soit. Pour nous, hélas ! souvent il nous arrive le contraire : notre personne, nos détresses et nos ennemis nous préoccupent entièrement ; on dirait, à nous voir et à nous entendre, qu'il n'est pas possible de s'occuper de deux choses à la fois. Ah ! tout dépend de l'état de notre cœur, et les circonstances que nous rencontrons dans notre pèlerinage servent ordinairement à nous le faire connaître.

Or, quelle que soit la découverte que nous soyons amenés à faire de l'état de notre propre cœur, il y a une chose qu'il ne faut jamais oublier, c'est la haute valeur qu'a, aux yeux de Dieu, la confiance que nous avons en Lui ; l'Esprit de Dieu en parle comme étant le

fruit de la foi dans le cœur, comme étant ce qui honore Dieu, par rapport à ses promesses. Dieu délivrera le juste et honorera, par sa délivrance, celui qui l'aura honoré par sa confiance. Quant à la bénédiction qui est réservée au juste, elle est exprimée par les deux versets qui suivent :

171. « Mes lèvres publieront ta louange, car tu m'enseignes tes statuts. » — 172. « Ma langue célébrera ta parole, car tous tes commandements ne sont que justice. »

Un témoignage public sera ainsi rendu dans l'allégresse et non plus dans l'affliction, il sera l'occupation bénie du juste, quand le salut de l'Éternel aura accompli tous les désirs et l'espérance de la foi. Quand le résultat des voies de Dieu envers nous est connu, alors tout est montré justice de son côté, et la joie du cœur en est augmentée. Dans l'expérience de la vie chrétienne et de notre peu de foi, les voies de Dieu ne sont pas toujours considérées de ce point de vue, qui est cependant toujours vrai; car il suffit seulement qu'elles heurtent nos intérêts charnels pour que nous ne les apprécions pas, selon que nous devrions le faire.

173-174. — « Quo ta main me soit en aide, car j'ai choisi tes commandements. J'aspire à ton salut, ô Éternel! et ta loi fait mes délices. »

Nous voici à l'issue de l'épreuve que l'Éternel a faite de la foi du résidu de son peuple, et la conclusion à laquelle on arrive est celle-ci : ce qui est de Dieu demeure sans que rien puisse être altéré. Si la fournaise ardente n'a pas de liens à consumer, son action simple est de manifester *la valeur et la beauté* de l'objet que Dieu éprouve. Dans les versets cités, le juste brille sous ce rapport; le sentiment qu'il a de la force du

Dieu qui est *son aide*, de cette force contre laquelle les ennemis du juste ne sauraient résister ; ce sentiment, dis-je, paraît dans toute sa fraîcheur. Maintenant, à quoi aspire le juste ? Au salut dont l'Éternel est la source. Ce salut est au-dessus de tout autre objet, quelque précieux qu'il soit. Ainsi, tout ce qui constitue la sécurité et le bonheur du juste est exprimé dans ces deux versets. Or, ayant l'intelligence des plans divins à son égard, le juste demande :

175. « Que mon âme vive et qu'elle te loue, et de tes jugements donne-moi le secours. »

Rien n'est sûr pour l'âme, comme ce qui est déterminé par le jugement de Dieu : la raison humaine n'est rien, pour la gouverne du juste, en ses travaux.

176. « Je suis errant comme une brebis perdue ; cherche ton serviteur, car je n'oublie pas tes commandements. »

Ce verset dessine nettement la position extérieure du juste : *il est errant !* La position tout entière de la nation est aussi résumée dans ce peu de mots. Ici, il est vrai, rien n'est déterminé en ce qui concerne la position du résidu fidèle et sa délivrance finale : il est laissé dans l'espérance et l'attente patiente de la foi, jusqu'à ce que vienne, une seconde fois, Jésus, le vrai berger d'Israël, pour rassembler son troupeau dispersé (voir Esaïe XL, 11) parmi les nations. Alors ce résidu, gardé à travers tout, par la sage providence de Dieu, jouira de Celui qui, quoique méconnu et rejeté de la nation, n'avait cessé d'être l'espérance et l'attente de la foi.

Quant à nous, chers frères, que Dieu nous donne assez de foi pour être ici-bas les instruments de la manifestation de *sa gloire !* aussi bien que nous sommes les

objets de son amour, et qu'en toutes choses son nom soit glorifié jusqu'à ce que Celui en qui notre âme espère soit venu.



Quelques miettes d'une méditation.

(Ecclésiaste II, 3).

Salomon avait un cœur large comme la mer, c'est-à-dire une grande capacité, et nous voyons qu'il était instruit dans la connaissance des poissons, des oiseaux, etc.

Sa grande capacité le faisait courir après tout ce qu'il entrevoyait pour chercher quelque jouissance dans ces choses, car plus il y a de capacité, plus il y a de faculté de jouir, et aussi de souffrir, parce que toutes ces choses ne peuvent satisfaire le cœur; il est plus grand que tout cela, et il n'y trouve que travail et rongement d'esprit. C'est là ce qu'a connu Salomon après s'être appliqué à connaître la sagesse (II, 17). Il a voulu faire l'expérience de tout ce qui est sous le soleil, et le résultat en a été d'apprendre que tout est vanité, qu'il n'y a pas là ce qui donne le repos. Il n'a rien refusé à ses yeux, ni à son cœur, et voilà, ces choses l'une après l'autre ont produit le rongement d'esprit. Mais dans son Cantique des Cantiques, nous le voyons arriver à la connaissance d'un autre objet qui ne produit pas le rongement, et qui est si grand, que ce cœur que toutes les choses du monde ne pouvaient remplir, se trouve trop petit pour en jouir. Cet objet c'est Jésus, c'est l'Epoux dont Salomon ne peut vanter assez la

grâce, la beauté, et dont il ne peut assez louer l'amour. « Son palais n'est que douceur ; tout ce qui est en lui est aimable » (V, 16). Quel bonheur pour Salomon, après avoir tant cherché de quoi assouvir son cœur aussi altéré de jouissance que grand en capacité ; quel bonheur de trouver Celui en qui il peut enfin se reposer et puiser au delà de ce qui remplira son cœur ! « J'ai désiré son ombre, et m'y suis assise, et son fruit a été doux à mon palais » (II, 5).

Dans les choses de ce monde Salomon n'avait trouvé que rongement d'esprit ; mais il n'y a rien de pareil en Jésus, il y a repos parfait, et la douceur inexprimable de pouvoir dire : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à Lui » (II, 16). Voilà ce qui satisfait pleinement le cœur, parce que cet objet est plus grand que le cœur et qu'il répond à tous ses besoins.

L'expérience des choses de ce monde peut rendre sage, mais prendre Dieu sur parole, c'est ce qui rend heureux. Tel est le résumé de la vie de Salomon. Eh bien, chers amis, cette histoire nous est donnée pour que nous commencions par où a fini Salomon ; c'est-à-dire qu'au lieu de commencer par faire l'expérience des choses de ce monde pour apprendre par nous-mêmes le rongement d'esprit qui s'y trouve, nous devons croire ce qui en est dit ; et jugeant sans en goûter que tout ce qui est d'en bas n'est que vanité, nous traverserons ce monde sans perdre notre temps à faire l'expérience de ce qui s'y trouve ; et nous nous attacherons à Celui dont la connaissance peut nous rendre parfaitement heureux.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Apocalypse XXI et XXII.*(Suite et fin de la page 229.)*

CHAP. XXII.

Dans le chap. XXII, nous trouvons ce qui est relatif à la terre, parce que c'est l'aspect de la cité à l'égard de ce qui est ici-bas — en connexion avec Christ, sans doute, — mais les bénédictions qu'elle renferme concernent la terre. L'arbre de vie croît dans le ciel, et appartient au ciel ; toutefois ses vertus se répandent vers la terre. Et quoique l'Eglise soit dans la gloire, il y a lieu à l'exercice de l'amour, tant qu'il y a des besoins à remplir ; et le Seigneur emploie l'Eglise pour cela. C'est dans ce sens qu'il est dit : « Ses esclaves le serviront », ce qui implique qu'il y a ceux qui ont besoin de service. Les nations reçoivent la guérison, mais il n'y aura aucun besoin de guérison dans le ciel. Ce service introduit une nouvelle joie, car les membres de l'Eglise n'auront pas perdu là-haut cet honneur — d'è-

tre les instruments de bénédiction pour d'autres ; nous aurons le privilège d'être les canaux par lesquels les bénédictions se répandront vers la terre. Et de même maintenant , nous devrions être pour le monde les canaux de l'amour et de la grâce, et plus spécialement encore pour les saints , pendant qu'ils en ont besoin ici-bas.

« Et il me montra un fleuve d'eau vive, éclatant comme du cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau ». Et il y avait aussi « l'arbre de vie portant douze fruits », etc. L'arbre de vie était là ; mais il n'est fait aucune mention de « l'arbre de la science du bien et du mal ». L'arbre de vie était la bénédiction ; l'arbre de la science du bien et du mal, la pierre de touche de la responsabilité : Adam en mangea, et fut perdu. Ces deux principes, la *vie* et la *responsabilité*, ont subsisté depuis ce moment-là jusqu'à cette heure, et continueront de subsister jusqu'à ce que Dieu ait fait toutes choses nouvelles. Ceux qui ont mangé de l'arbre de la science du bien et du mal, ne peuvent, pendant qu'ils demeurent dans la nature qui en est la conséquence, manger du fruit de l'arbre de vie. Mais Dieu, en faisant abonder sa grâce, nous a donné bien plus que nous n'avions perdu ; car la source de la grâce a coulé jusqu'à nous en la personne du Seigneur Jésus-Christ, qui s'est chargé de toute notre responsabilité, qui a pris sur lui toute la colère due à nos péchés, qui est mort sous cette colère et ressuscité dans la puissance d'une vie impérisable ; et dans cette nouvelle vie, qui est premièrement en lui, et qui m'est ensuite communiquée, je puis manger des fruits de cet arbre de vie, dont l'accès m'était autrefois fermé à cause du péché. Maintenant

que le péché est ôté pour toujours, et dans cette nouvelle nature qui est incapable de pécher, je puis manger librement des fruits de l'arbre de vie; comme le dit Jésus, en s'adressant à l'assemblée d'Ephèse : « A celui qui vaincra, je lui donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu »; ainsi nous sommes introduits dans la jouissance du plein résultat de tout — de tous les fruits entièrement mûrs que peut produire la vie éternelle qui est en Jésus; la manifestation extérieure de cette vie guérira les nations, comme, en effet, elle nous a guéris nous-mêmes. Mais je désire remarquer encore, que toute cette bénédiction est le fruit de la grâce libre et souveraine. Car s'il n'y avait pas eu de responsabilité de la part de l'homme, il n'y aurait eu aucun besoin d'un Sauveur. C'est parce que nous étions totalement perdus que la grâce a trouvé sa place. C'est parce que j'avais totalement failli, ayant suivi ma propre volonté au lieu de faire la volonté de Dieu, que Dieu est intervenu en grâce, et m'a amené, par la rédemption, plus près de lui-même que n'avait été placé Adam au commencement, dans la création et dans l'innocence, car maintenant je suis créé de nouveau dans le Christ Jésus.

« Les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations ». Les hommes des nations ne peuvent manger du fruit mûr de l'arbre, parce qu'ils ont besoin d'être guéris; mais l'Eglise, possédant ainsi elle-même la grâce de la vie, portera la grâce qui guérit à ceux qui en ont besoin. Si vous lisez Esaïe LX, vous verrez de quelle manière remarquable nous est présenté le contraste entre la Jérusalem terrestre et la Jérusalem céleste, quoique, sous quelques rapports, la cité céleste soit dépeinte d'après

la terrestre. D'après Esaïe, nous ne trouvons rien au sujet de guérison dans la Jérusalem terrestre, mais tout l'inverse. Nous y lisons : — « La nation et le royaume qui ne te serviront point, périront ; et ces nations-là seront réduites en une entière désolation ». Mais dans la Jérusalem céleste, « les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations ». Ainsi nous voyons qu'Israël sera, comme il l'a toujours été, une pierre de touche de la responsabilité légale ; mais il sera le vase de la puissance et de l'autorité. Israël jadis n'avait point de ministère, parce qu'il n'avait aucun message d'amour à porter à d'autres peuples ; mais il avait, au dedans, une sacrificature, parce que, le voile n'étant pas déchiré par la mort de Christ, ils ne pouvaient s'approcher directement de Dieu, et à cause de cela, ils avaient besoin d'un sacrificateur. Mais quant à nous aujourd'hui, nous n'avons pas de sacrificateur sur la terre, parce que, par la mort de Christ, nous sommes introduits dans la présence immédiate de Dieu ; et à cause de cela un ministère nous est commis, c'est-à-dire que nous sommes appelés à rendre témoignage de la grâce qui nous y a introduits. Et à cause de cela, quand nous serons dans la gloire, nous porterons la guérison aux nations ; car tandis que nous nous rassasierons nous-mêmes là-haut des fruits mûrs de l'arbre de vie, l'activité de l'amour répandra la guérison ici-bas.

« Et il n'y aura plus de malédiction ; et le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle, et ses esclaves le serviront ». Dieu disait à Israël sous la loi, que s'ils se souillaient, ils s'attireraient la malédiction. Mais dans la cité céleste, qui sera une source de bénédiction, « il n'y aura plus de malédiction ». Il ne s'agit pas ici, tou-

tefois, des enfants avec le Père ; mais c'est le trône de Dieu en majesté, — non pas comme à Sinaï, car il y avait malédiction, mais — le trône de Dieu et de l'Agneau — ministère et grâce : c'est-à-dire que le trône de Dieu et de l'Agneau sera le principe et la source de la bénédiction, tandis que le canal par lequel découlera cette grâce, ce sera l'Eglise ; ainsi il est dit : « ses esclaves le serviront », étant les ministres de cette grâce pour ceux qui en ont besoin. Le caractère présenté ici, ce n'est pas la joie intérieure, mais le service. Et de même que rien ne portera atteinte à la bénédiction au dedans, ainsi il n'y aura point de manquements dans le service au dehors. Si la lumière est parfaite, il en sera de même du service. Je n'aurai pas alors à scruter ma conduite, comme j'ai à le faire aujourd'hui, et à dire : « Oh ! si j'eusse été assez fidèle, j'aurais dit ceci ou fait cela » ; ou bien : « S'il y avait eu plus d'amour en mon cœur, je serais allé ici, ou je serais allé là » ; mais là, ce sera un service parfait, découlant d'une source parfaite ! Quel repos n'y aura-t-il pas dans un tel service ? Car « ils verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts ». Non-seulement leur service sera ce qu'il doit être, mais les hommes verront qu'il en est ainsi, ce sera un témoignage parfait rendu au nom qu'il portent, la pleine confession de ce nom. « Son nom sera sur leurs fronts ». Et je désire remarquer ici, que ce qui devrait nous occuper, ce n'est pas que nous accomplissions telle ou telle mesure de service, mais que Christ soit glorifié dans ce que nous faisons, et que nous y demeurions inaperçus — la marque de Dieu étant sur nos fronts, afin que tous voient à qui nous sommes et qui nous servons.

« Et il n'y aura plus là de nuit ; et ils n'auront plus besoin d'une lampe, ni de la lumière du soleil : car le Seigneur Dieu fera briller sa lumière sur eux » etc. Le Seigneur Dieu fait briller sa lumière sur eux ; c'est pourquoi ils n'ont aucun besoin d'une lampe, de lumière empruntée, car ils reçoivent immédiatement la lumière de Dieu lui-même. Lui-même fait briller sa lumière sur eux ; et de même aujourd'hui, si quelquefois vous avez marché à la lueur de la lampe d'un autre moins spirituel que vous-mêmes, vous avez été nécessairement mal conduits, cet autre n'ayant pas atteint la même mesure que vous ; mais quand Dieu lui-même fait briller sa lumière sur nous, il n'y a point alors d'incertitude quant à ce que nous avons à faire. Si, dans un cas donné quelconque, je suis obligé de dire que je ne sais quoi faire, alors je dois aussitôt dire que mon œil n'est pas simple ; car s'il l'était, tout mon corps serait aussi éclairé, et mon obéissance serait aussi parfaite que la lumière. Que dois-je donc faire alors ? Je dois apporter ma difficulté à Dieu, à Celui qui est mon Père, qui me guidera, car il est grâce — parfaite grâce.

« Et le Seigneur, le Dieu des saints prophètes, a envoyé son ange, pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt. » Ici la scène se termine.

Ensuite dans les versets 7, 12 et 20, le Seigneur, à trois reprises, déclare qu'il vient bientôt. Dans le septième verset, la déclaration se rattache à la prophétie, et s'adresse à ceux que concernent les avertissements donnés. Dans le douzième verset, elle est universelle. Et dans le vingtième, elle se rattache à un autre sujet :

c'est en réponse au désir de l'Épouse quant à sa venue, qu'il dit : « Je viens bientôt ».

La position de toutes les parties est donnée. Dans le septième verset, il s'agit de ceux qui gardent « les paroles de la prophétie de ce livre », après les « choses qui sont ». L'Église ayant manqué, comme témoin pour Dieu sur la terre, les « plusieurs antichrists » étant entrés, Dieu, dans sa grande miséricorde, donne des directions qui s'étendent jusqu'au moment même où tout est détruit ; et alors tout est clos. Le mystère d'iniquité se met déjà en train, et continuera jusqu'à la fin, en sorte que « la dernière heure » est venue. Dieu est « prêt à juger », quoiqu'il use de patience en sa miséricorde. Telle a été, depuis ce moment-là, la position de l'Église. Des hommes corrompus s'y sont glissés ; ils étaient déjà entrés du temps des apôtres, « par quoi nous connaissons que c'est la dernière heure ». Paul, Pierre, Jean et Jude présentent dans leur témoignage le germe de l'iniquité comme existant déjà ; en sorte que dans la partie prophétique de ce livre le Seigneur dit : « Que celui qui est injuste, soit injuste encore, » etc. Toutefois, la miséricorde retarde l'exécution du jugement, et c'est bénédiction pour « ceux qui gardent les paroles de ce livre. » Et « les paroles de ce livre » sont une prophétie donnée aux serviteurs, après que Laodicée a été jugée, et vomie de la bouche de Christ.

Dans le douzième verset, c'est universel : « pour rendre à chacun » etc. Ici, le Seigneur, ayant clos la partie prophétique du livre, va bien au delà ; c'est : « pour rendre à chacun » ; — non pas à ceux qui sont sous

la bête ; mais il s'agit de la condition générale de l'homme sur la terre (1).

Dans le seizième verset nous trouvons comme une conclusion du livre entier. Il y a ceux à qui la prophétie fut donnée, et l'Eglise : nous voyons ici Christ sous son double caractère par rapport au gouvernement de Dieu, — comme la Racine de David, la source d'où a surgi David, et comme la Postérité de David, l'héritier de David, qui doit s'asseoir sur le trône de David. Mais ensuite, en outre, il est « l'Etoile brillante du matin », c'est là le caractère sous lequel il se présente à l'Eglise, avant qu'il se lève comme le soleil, pour introduire le jour du jugement pour le monde. Il est en relation avec l'Eglise avant que le jour paraisse, en sorte que nous avons notre portion avec lui avant ce moment-là. Et c'est ainsi que, dans la connaissance de cette relation, dès qu'il dit : « Je suis... l'Etoile brillante du matin », « l'Esprit et l'Epouse disent : Viens ». Il ne dit pas à l'Eglise : « Voici, je viens bientôt ». Mais le Saint-Esprit dans l'Eglise lui ayant donné la conscience de cette relation avec Christ, du moment qu'il se présente comme « l'Etoile brillante du matin », elle répond immédiatement : « Viens ». Comme il n'y a rien à régler entre lui et l'Eglise, toute la pensée de celle-ci est absorbée par la révélation de Jésus lui-même sous ce caractère. Elle a une simple pensée : « Il vient » ; et elle dit : « Viens ». Elle sait bien qu'il va bientôt venir pour juger le monde ; mais elle est l'Epouse, et non le monde.

(1) Il est douteux, peut-être, jusqu'à quel point cela se rapporte à Gog et à Magog, parce que rien ne nous en est dit ; mais la venue de Christ, ici, se rapporte à tous : « à chacun selon ce que son œuvre sera ».

Nous trouvons ensuite un bien doux tableau de l'Eglise, pendant qu'elle l'attend. « Et l'Esprit et l'Epouse disent : Viens. Et que celui qui entend, dise : Viens ». Elle invite tous ceux qui ont entendu la voix du Bon Berger à dire : Viens. Elle n'est pas satisfaite, s'il y a encore quelque chrétien qui ignore en sa propre âme cette relation : « Que celui qui entend, dise : « Viens ». Est-ce là tout ? Non : « Que celui qui a soif, vienne ». Ses propres affections sont fixées sur l'Epoux ; elle soupire après son retour ; mais, pendant qu'elle l'attend, elle voudrait attirer tous les hommes à la source. Elle a soif de l'Epoux ; mais elle se tourne vers le monde, et elle dit : « J'ai quelque chose à vous faire entendre ». Car, pendant qu'elle est ici-bas, elle a le Saint-Esprit en elle ; c'est pourquoi elle peut dire à d'autres : « J'ai quelque chose à vous faire entendre ; j'ai l'eau de la vie pour vous qui avez soif. » C'est le Seigneur de gloire qu'elle désire ; et elle désire que tous soient amenés, par grâce, à cette eau de la vie. L'accès au fleuve étant ouvert, l'Eglise, parce qu'elle connaît la puissance de la grâce, dit : « Que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie ». L'Eglise ne dit pas : « Venez à moi ». Christ a dit : « Venez à moi ». Mais l'eau de la vie est là ; et elle peut inviter les âmes à venir en boire ; elle peut les inviter à venir s'abreuver où elle s'est abreuvée elle-même, savoir, en Christ. Et si quelqu'un dit : « Venez à moi », il est évident qu'il n'a jamais possédé lui-même l'eau de la vie ; car s'il l'avait, il aurait un tel sentiment qu'il n'y a rien en lui-même, qu'il ne pourrait jamais dire à qui que ce fût : « Venez à moi ». Puis remarquez comment à trois reprises est présenté, soit le désir qu'il vienne, soit la

déclaration qu'il vient. Il dit, lui : « Je viens bientôt ». L'Eglise ne dit pas : « Viens bientôt », mais : « Viens ». Il est celui qu'elle désire, et il répond à son désir, et dit : « Je viens ». « Oui, je viens bientôt ». C'est la réponse du cœur même du Seigneur au désir qu'il a lui-même fait naître. Et le livre se termine par ces mots : « Amen ! Viens, Seigneur Jésus » !

Qu'il est précieux de voir comment, après avoir clos le témoignage, il détache ainsi de toutes choses le cœur de l'Eglise pour la ramener sur lui-même. Ainsi quand vous avez accompli ce qui est votre devoir, revenez à Christ, ou bien vos devoirs mêmes se placeront entre vous et Christ. Peu importe quelle est la chose qui nous occupe. Les jugements de Dieu arriveront certainement ; mais ce ne sont pas les jugements qui peuvent former et façonner nos affections. Ils peuvent produire un exercice solennel de la conscience, mais ils ne peuvent jamais gagner le cœur. Ainsi donc, quels que soient les devoirs, ou le service, ou les épreuves, que le cœur revienne toujours à Christ lui-même, qui est l'unique objet pour nos affections ! Dans la gloire, bien que nous y ayons part, nous en sommes revêtus, pour ainsi dire, mais elle demeure fixée sur Christ, qui est, lui-même, l'unique objet. Qu'il en soit ainsi ici-bas ! Que le Seigneur veuille nous donner, quelles que soient les choses dont nous soyons occupés, de revenir, dans tout notre service, par la puissance du Saint-Esprit, à ce sanctuaire, savoir à Christ lui-même, — à celui qui a été une fois dans l'abaissement, mais qui maintenant est haut élevé, et de fixer nos cœurs sur lui-même ! Amen !



Qu'est-ce que la CHAIR d'après la Parole ?

Pour répondre à la demande de notre frère H.-C. L. (voir n° 7), nous avons collationné tous les passages de l'Ancien Testament où se trouve le mot hébreu *Basar* (il revient environ 270 fois) et tous ceux du Nouveau où se rencontre le mot *sarx* (151 fois répété) : l'un et l'autre de ces mots signifie *chair*. Nous sommes toujours plus convaincu que c'est là le moyen le plus sûr de déterminer le sens ou les divers sens des mots qui sont fréquemment employés dans le texte sacré. Nous allons donc indiquer quels sont, à ce que nous pensons, les diverses significations du mot *chair* dans les Ecritures, en rétablissant ce mot dans les passages que nous citerons, lorsqu'il est rendu par d'autres termes dans nos traductions.

DIVERS SENS DU MOT *chair* DANS LES ECRITURES.

I. Le plus littéral : — Substance molle et sanguine qui est entre la peau et les os :

a) de l'homme. Genèse II, 21 : Dieu resserra *la chair*. Jérém. XIX, 9 : « Je leur ferai manger *la chair* de leurs fils, et *la chair* de leurs filles ; et chacun mangera *la chair* de son compagnon durant le siège ». Voyez aussi Luc XXIV, 39 ; 1 Corinth. XV, 39 ; Apocal. XIX, 18, 21, etc.

b) des animaux, ou viande. Genèse IX, 4 : Vous ne mangerez point de *chair* avec son âme. Nomb. XI, 4, 13, 18, etc. etc.

II. Les hommes en général ; Genèse VI, 12, 13 : « Toute *chair* avait corrompu sa voie. — La fin de toute *chair* est venue ». Ps. LXV, 2 : « Toute *chair* viendra

jusqu'à toi ». Ps. CXLVI, 21 : « Toute *chair* bénira son nom ». Joël II, 28 et Act. II, 17 : « Je répandrai mon Esprit sur toute *chair* », etc. L'Éternel est appelé : « le Dieu de toute *chair* », Jérém. XXXII, 27 ; et « le Dieu des esprits de toute *chair* », Nomb. XVI, 22 ; XXVII, 16. « En sa main, dit Job (XII, 10) est l'esprit de toute *chair* humaine ». — Voir encore Esaïe XL, 5, 6 ; Dan. II, 11 ; Matth. XXIV, 22 ; Luc III, 6 ; Jean XVII, 2, etc.

III. Les hommes et les animaux, ou les animaux seuls. Gen. VI, 17, 19 : « un déluge... pour détruire toute *chair* en laquelle il y a esprit de vie... Et de tout ce qui vit d'entre toute *chair*, tu en feras entrer deux dans l'arche ». VII, 15 : « Il vint donc de toute *chair*, qui a en soi esprit de vie, par couples à Noé, dans l'arche ». Ps. CXXXVI, 25 : « Il donne la nourriture à toute *chair* ».

IV. Le corps de l'homme. 1 Rois XXI, 27 : 2 Rois VI, 30 : « Il mit un sac sur sa *chair* ». Job XIX, 26 : « Je verrai Dieu de ma *chair* » Ps. XVI, 9 et Actes II, 26, 31 : « Ma *chair* habitera avec assurance ». « Sa *chair* n'a pas vu la corruption ». Prov. XIV, 50 : « Le cœur doux est la vie de la *chair* ». Ecclés. IV, 5 : « Le fou... consume sa propre *chair* ». Ecclés. XII, 12 : « Tant d'étude est une fatigue pour la *chair* ». Ezéch. X, 12 : « Toute la *chair* des chérubins ». 2 Cor. IV, 14 ; XII, 7 ; Galat. IV, 13, 14 :... « une écharde dans la *chair* » (une souffrance corporelle). Galat. II, 20 : « Ce que je vis en la *chair* » (dans mon corps). Gal. VI, 10 ; Eph. V, 28, 29 ; Phil. I, 22, 24 ; 1 Cor. V, 5 ; VII, 28 ; Coloss. I, 24 ; II, 1, 5 ; à quoi il faut ajouter tous les passages qui se rapportent à l'incarnation ou à la nature hu-

maine du Seigneur Jésus, tels que : Jean I, 14 ; Ephés. II, 15 ; Coloss. I, 22 ; 1 Timoth. III, 16 ; Hébr. V, 7 ; X, 20 ; 1 Pier. III, 18 ; IV, 1 ; 1 Jean IV, 2, 3 ; 2 Jean 7.

Je pense que c'est sous cette rubrique qu'il faut placer les passages Ps. LXIII, 1, et LXXXIV, 2 : « Ma *chair* te souhaite » ; « mon cœur et ma *chair* tressaillent de joie », en les appliquant essentiellement au Seigneur Jésus qui est, je crois, celui qui parle, en s'identifiant avec le résidu de la fin.

V. L'homme infirme et misérable. 2 Chron. XXXII, 8 : « Le bras de la *chair* est avec lui ». Jér. XVII, 5 : « Maudit soit... qui fait de la *chair* son bras ». Job X, 4 : « O Dieu, as-tu des yeux de *chair* ? vois-tu comme un homme?... Es. XXXI, 5 : « Leurs chevaux ne sont que *chair* et non pas esprit ». Ps. LVI, 4 : « Que me fera la *chair* ? »

VI. De même nature que moi, un autre moi-même. Exemple unique, « Gen. II, 23 » : Celle-ci est os [tiré] de mes os, et *chair* [provenant] de ma *chair* ». A quoi se rattache l'expression : « les deux seront [pour] une seule *chair* », employée pour désigner la plus étroite et la plus intime union : Gen. II, 24 ; Matth. XIX, 5, 6 ; Marc X, 8 ; 1 Cor. VI, 16 ; Ephés. V, 31.

VII. Proches parents — du même sang. Gen. XXIX, 14 : « Tu es mon os et ma *chair* ». Juges IX, 2 ; 2 Sam. V, 1 ; XIX, 12, 15 ; 1 Chron. XI, 1 ; Gen. XXXVII, 27 : « Notre frère est notre *chair* ». Es. LVIII, 7. Rom. XI, 14 : « Si je puis exciter ma *chair* [les Juifs] à la jalousie ». Ephés. V, 30 : « Nous sommes... de sa *chair* et de ses os ».

VIII. Parfois ce qui est fréquemment exprimé par

nudité : Exod. XXVIII, 42 : « pour couvrir *la chair* de leur nudité ». Lévit. VI, 10 ; XV, 2 ; Ezéch. XVI, 26 ; XXIII, 20.

IX. *La chair et le sang* : les hommes, la nature humaine, expression particulière au Nouveau Testament : Voir Matth. XVI, 17 ; 1 Cor. XV, 50 ; Galat. 1, 16 ; Ephés. VI, 12 ; Hébr. II, 14.

X. Humain — opposé de ce qui est dur — amolli : Ezéchiel XI, 19 ; XXXVI, 26 : « J'ôterai le cœur de pierre hors de leur chair, et je leur donnerai un cœur de *chair* ». Cf. 2 Rois XXII, 19. 2 Cor. III, 5 : « écrite sur les tables *de chair* du cœur ».

XI. Ce qui est extérieur, visible, temporel. « Nous n'avons aucune confiance en *la chair*... J'aurais le droit d'avoir confiance même dans *la chair*. Si quelqu'un... estime qu'il a de quoi se confier en *la chair*, moi plus encore ». — Hébr. VII, 16 : « Selon une loi de commandement *charnel* » ; X, 10 : « ordonnances *charnelles*, litt. *de chair* ». Rom. XV, 27 ; 1 Cor. IX, 14 : « choses *charnelles* ou biens *charnels* », opposés aux biens spirituels.

XII, *Selon la chair*, le plus souvent : selon l'homme, selon la nature.

Act. II, 50 ; Rom. 1, 3 ; IX, 5 : « Jésus-Christ... né de la semence de David *selon la chair* ». IV, 1 : « Abraham... a trouvé *selon la chair* ». IX, 5 : « mes frères, mes parents *selon la chair* ». 1 Cor, I, 26 : « pas beaucoup de sages *selon la chair* ». X, 18 : « l'Israël *selon la chair* ». 2 Cor. V, 16 : « Nous ne connaissons désormais personne *selon la chair* ; et même si nous avons connu Christ *selon la chair*, maintenant nous ne le connaissons plus ». XI, 18 : « Plusieurs se glorifient *selon*

la chair ». Gal. IV, 23, 29 : Le fils de la servante naquit « *selon la chair* ». Ephés. VI, 5 ; Coloss. III, 22 : « Obéissez à vos maîtres *selon la chair* ». Philém. 16 : « soit *selon la chair*, soit selon le Seigneur ».

XIII. Enfin nous avons le sens moral du mot *chair*. Comme, dans la Parole, le monde est opposé au Père, Satan est l'antagoniste de Jésus, de même la *chair* est en opposition avec l'Esprit. Dans cette acception, elle désigne la nature animale et corrompue, siège des appétits sensuels : la *vitiosité*, si l'on pouvait employer ce mot, la souillure morale, le péché, considéré dans sa source en notre être déchu et indépendamment de ses manifestations extérieures.

Ici les passages sont très-nombreux. Nous n'en rappellerons que quelques-uns. Le mot *chair* est, je crois, très-peu employé avec cette acception, dans l'Ancien Testament. C'est probablement ainsi qu'il faut l'entendre en Genès. VI, 3, cf. Ps. LXXVIII, 39 : « Mon Esprit ne contestera point toujours avec les hommes, car aussi ils ne sont que *chair* ». A cela se rapporte, cette déclaration de Jésus, Jean III, 6 : « Ce qui est né de la *chair*, est *chair* ».

Peut-être est-ce aussi dans ce sens qu'il faut entendre Ecclés. II, 3, *litt.* : « J'ai pris le parti de maintenir (ou dilater) *ma chair* dans le vin ». (On a traduit aussi : « de fortifier mon corps par le vin ») ; et V. 6 : « Ne permets point que ta bouche fasse pécher ta *chair* ».

C'est donc le Nouveau Testament qui parle surtout de la *chair* dans ce dernier sens. Nous y voyons que « la *chair* ne sert de rien » (ici, c'est peut-être le sens du § XI) ; que les Juifs jugeaient « *selon la chair* » ; que les

enfants de Dieu ne sont point « nés de la volonté de la *chair* » (Jean VI, 65 ; VIII, 15 ; I, 15). Mais c'est tout particulièrement dans les lettres de l'apôtre Paul que nous trouvons des enseignements sur ce sujet. En voici un court résumé : Nous étions tous naturellement *dans la chair*, qui est inimitié contre Dieu, et dont la pensée est la mort. « Nous avons tous conversé autrefois dans les convoitises de notre *chair*, accomplissant les volontés de la *chair* et des pensées ». « Or ceux qui sont *dans la chair* ne peuvent point plaire à Dieu » ; ils ne sont point enfants de Dieu, ils sont des enfants de colère. Mais Dieu « a envoyé son propre Fils en ressemblance de *chair* de péché et pour le péché, et il a condamné le péché *en la chair* » (c'est-à-dire dans sa source, dans son principe : le *péché* et non pas seulement les péchés). Maintenant tous ceux qui, par grâce, par la foi, ont part aux bienfaits résultats de la mort de Christ, ne sont plus dans la *chair*, car ils sont agréables à Dieu, rendus agréables dans le Bien-aimé. Ils peuvent dire : « Quand nous étions *dans la chair* ». Ils peuvent prendre pour eux ce que Paul disait aux saints de Rome : « Or vous n'êtes pas *dans la chair*, mais dans l'Esprit ». Cela ne veut pas dire que la *chair* ne soit plus en nous ⁽¹⁾ (Rom. VII, 5 ; Ephés. II, 3, 11 ; Rom. VIII, 5, 6-9 ; IX, 8).

(1) Il est écrit de même : « Si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine et vous êtes encore dans vos péchés », d'où il résulte nécessairement que, Christ étant ressuscité, nous ne sommes plus dans nos péchés. Et ailleurs : « Lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous », en sorte que nous ne sommes plus des pécheurs : ce qui ne signifie pas que le péché ne soit plus en nous et que nous n'ayons point de péchés à nous

Hélas ! tant que nous sommes dans ce corps de péché et de mort, la *chair* est toujours en nous — quoique la grâce de Dieu nous ait, par le Saint-Esprit, qui est richement donné à tous les croyants, (1) communiqué un autre principe, opposé à la chair et plus puissant qu'elle. — Nous savons que sans cesse « la *chair* convoite contre l'Esprit », mais aussi l'Esprit contre la chair, ces deux choses étant opposées l'une à l'autre. Or voici quels sont les résultats, dans notre carrière terrestre, de cette lutte incessante : ou bien, il nous est donné de nous défier de nous-mêmes, en nous souvenant qu'en nous, c'est-à-dire en notre *chair*, il n'habite point de bien ; alors dans la conscience de notre infirmité et des pièges qui nous environnent, nous veillons, nous prions, nous nous fortifions dans la communion du Seigneur Jésus et dans la grâce qui est en lui, nous écoutons la voix du Consolateur qui est en nous en craignant de le contrister — et ainsi la *chair* est comprimée, tenue en sujétion, nous sommes remplis de l'Esprit qui agit en liberté et en puissance et nous fait porter ces beaux fruits énumérés en Galat. V, 22. Ah ! si nous avions plus à cœur la gloire de Dieu et nos propres intérêts, il en serait toujours ainsi ; mais la *chair*, qui est faible pour le bien, a une grande puissance en nous pour le

reprocher et à confesser à Dieu. Mais le péché n'a plus de *domination* sur nous, parce que nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce. Nous ne sommes plus *dans* nos péchés, parce que le sang de Jésus-Christ nous purifie de tout péché. Dieu ne nous considère plus comme des *pêcheurs*, mais comme ses enfants justifiés, lavés et sanctifiés en Christ. — (1 Cor. XV, 17 ; Rom. V, 8 ; 1 Jean I, 8, 9 ; Rom. VI, 14).

(1) Rom. V, 5 ; Tite III, 6.

mal. Toujours d'intelligence avec l'ennemi extérieur, qui rode continuellement autour de nous, cherchant à nous dévorer, cet adversaire intérieur ne cesse d'agir en antagonisme avec le principe divin que le Dieu de grâce a mis en nous. Et puis nous vivons dans un monde qui est tout entier plongé dans le mal et dont les joies et les biens n'ont que trop d'attrait sur nos cœurs : ce qui est dans le monde, c'est, d'abord, la convoitise de la *chair*, qu'un seul regard, tel que celui d'Ève (Gen. III, 6), a pu faire naître, et qu'un seul regard, tel que celui de Lot (Gen. XIII, 10), suffit toujours à réveiller. Aussi, trop souvent, dans ce combat à mort, la chair a le dessus, c'est l'Esprit qui est comprimé dans son action et contristé. Alors les œuvres de la chair qui sont manifestes, que chacun peut reconnaître aisément, se montrent au dehors dans la marche, dans la vie des enfants de Dieu ; elles viennent souiller, affaiblir et même annuler leur témoignage. L'affreuse liste en est donnée en Gal. V, 19, 20. Ce ne sont pas seulement, comme quelques moralistes chrétiens le pensent, des œuvres d'impureté, mais aussi « les inimitiés, les querelles, les jalousies, les colères, les intrigues, les divisions, les sectes » etc. (Gal. V, 17 ; Rom. VII, 14, 18 ; 1 Jean II, 16).

De là vient que Paul, dans sa 1^{re} épître aux Corinthiens, distingue les croyants en deux classes : ceux qui sont *spirituels* et ceux qui sont *charnels*. Après avoir dit (II, 15) : « Celui qui est spirituel discerne toutes choses », il ajoute, au commencement du chap. III : « Et moi, frères, je n'ai pu vous parler comme à des hommes spirituels, mais comme à des hommes *charnels*, comme à des enfants en Christ. Je vous ai donné du

lait à boire, non pas de la viande, car vous ne pouviez pas encore la supporter, et même maintenant encore vous ne le pouvez pas, car vous êtes encore *charnels*. Car puisqu'il y a parmi vous de l'envie, des querelles et des divisions, n'êtes vous pas *charnels*, et ne marchez-vous pas à la manière des hommes ? Car quand l'un dit : Pour moi je suis de Paul ; et l'autre : Pour moi je suis d'Apollon, n'êtes-vous pas *charnels* ?

Maintenant que pouvons-nous ajouter ? Seulement quelques passages en rapport avec cette condition morale et que nous prions Dieu d'appliquer lui-même avec puissance à nos consciences et à nos cœurs. Souvenons-nous que, nous, chrétiens, comme tels, « ne marchons point selon la *chair*, mais selon l'Esprit. » — « Ainsi donc, frères, nous sommes redevables, non pas à la *chair*, pour vivre selon la *chair*, car si vous vivez selon la *chair*, vous mourrez ; mais si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez ». « Revêtez le Seigneur Jésus-Christ, et ne prenez pas soin de la *chair* pour satisfaire à ses convoitises ». — Puisseons-nous, comme Paul, pouvoir déclarer, sur « le témoignage de notre conscience, qu'avec simplicité et sincérité de Dieu, non pas avec une sagesse *charnelle*, mais par la grâce de Dieu, nous nous sommes conduits dans le monde » (Rom. VIII, 4, 12, 13 ; XIII, 14 ; 2 Cor. I, 12).

Le même apôtre disait aux Galates (III, 3). Êtes-vous si *insensés* ? Ayant commencé par l'Esprit, achèveriez-vous maintenant par la *chair* ? V, 13 : « Frères vous avez été appelés à la liberté ; seulement n'usez pas de la liberté comme d'une occasion pour la *chair* ». 16 : « Marchez par l'Esprit, et vous n'accomplirez pas la convoitise de la *chair* ». N'oublions pas que (24) « ceux qui

sont du Christ (c'est-à-dire les chrétiens) ONT crucifié *la chair* avec les passions et les convoitises », et que (VI, 8) : « celui qui sème pour sa propre *chair* moissonnera aussi de *la chair* la corruption, mais celui qui sème pour l'Esprit, moissonnera de l'Esprit la vie éternelle ». Faites votre compte que « vous avez été circoncis en Christ d'une circoncision faite sans main, dans le dépouillement du corps de la *chair* par la circoncision du Christ, ... et que lorsque vous étiez morts dans vos offenses et dans l'incirconcision de votre *chair*, il vous a vivifiés ensemble avec lui » (Coloss. II, 11, 13. Voir encore 1 Pierre II, 11 ; IV, 1, 2).

« Vous êtes le temple du Dieu vivant, selon ce que Dieu a dit : J'habiterai au milieu d'eux, et j'y marcherai, et je serai leur Dieu, et eux seront mon peuple. C'est pourquoi sortez du milieu d'eux et vous en séparez, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous recevrai ; et je vous serai pour père, et vous me serez pour fils et pour filles, dit le Seigneur tout-puissant. *Ayant donc ces promesses, bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu* » (2 Cor. VI, 16 ; VII, 1).

Nous n'avons répondu qu'au premier paragraphe des questions posées par notre frère H.-C. L. ; nous croyons que cela suffit. Nous ne savons pas voir l'allusion mentionnée au § 2°, ni les passages qui peuvent appuyer le § 4°. Quant au 3°, nous espérons publier bientôt quelques pensées sur la fin du verset 48 de 1 Cor. XV (1).

(1) Avis au cher frère T.-C. à F.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Notes d'un discours sur l'épître de Jude.

*Une parole adressée aux croyants sur la Seigneurie
de Christ.*

L'expression, « les derniers jours », est employée en deux sens différents dans le Nouveau Testament. Ces derniers jours sont nommés au commencement de l'épître aux Hébreux : Là il est question de la dispensation présente, en général. Mais l'expression s'applique également aux derniers jours de la dispensation actuelle. — C'est aussi à ces jours que se rapporte ce que dit Jude lorsqu'il parle du dernier temps, vers. 18, où il y aurait des moqueurs.

Il est important que nous connaissions les traits qui nous sont décrits par l'Esprit de Dieu comme appartenant aux derniers jours. — Nous trouvons dans les épîtres deux traits distinctifs, par lesquels le Saint-Esprit a décrit la conclusion de cette économie, ce sont : l'esprit d'indépendance intellectuelle, des *libres penseurs*, qui rejettent les mystères de Dieu ; — 2° — la démoralisation. En 2 Pierre III, il est dit : « qu'à la fin des

jours il viendra des moqueurs, marchant dans la moquerie selon leurs propres convoitises, et disant : Où est la promesse de son avènement » ? Là, c'est un esprit de moquerie qui distingue ces derniers temps ; et cette moquerie s'exerce sur les mystères de la vérité. Si nous prenons la première épître de Jean, nous verrons qu'il est parlé de la même chose, comme de l'esprit de l'Antichrist, esprit qui travaillait déjà et qui méprise les mystères de la vérité. « Jeunes enfants, c'est la dernière heure » ; dit-il, II, 18. Puis il décrit ce qui caractérise cette dernière heure, c'est de nier que Jésus soit le Christ, c'est de nier le Père et le Fils. Or, de ces deux témoins, Pierre et Jean, nous obtenons un tableau bien défini de ces derniers temps. — Ils doivent être marqués du sceau d'un esprit de moquerie et d'incrédulité, qui se moque de la venue du Seigneur et qui renie le grand mystère des personnes de la Divinité.

En examinant l'épître de Jude, nous verrons que ce ne sont plus ces traits qui distinguent les derniers jours, mais un effrayant relâchement de la morale, comme celui que Paul nous présente dans 2 Timothée III ; c'est d'un relâchement moral qu'il s'agit dans ces deux épîtres. Selon le témoignage de Paul, les hommes seront égoïstes, avares, vantards, orgueilleux, outrageux, désobéissants à leurs parents, ingrats, profanes, sans affection naturelle, implacables, calomnieux, incontinenents, cruels, n'aimant pas le bien, traîtres, téméraires, enflés d'orgueil, amateurs des voluptés plutôt que de Dieu, ayant la forme de la piété, mais en ayant renié la puissance ». Voilà un tableau affreux, et rappelez-vous que c'est la chrétienté qui est là décrite ! ce n'est pas du monde païen que Paul parle. Non, les prophéties

de Paul, de Pierre, de Jean, de Jude, s'appliquent à la chrétienté ; elles nous disent d'avance que les derniers jours de la chrétienté seront signalés par un état moral ou pratique des plus effrayants, ainsi que par un esprit raisonneur et moqueur qui rejette les mystères de la vérité.

Maintenant vous me demanderez peut-être ce que nous avons affaire à ces choses. — Ah ! oui, bien-aimés nous y avons affaire.

Nous devons connaître les ennemis que nous avons à combattre, les formes du pouvoir de Satan contre lesquelles nous avons à veiller ; il ne suffit pas d'échapper à un piège pour tomber dans un autre. Il ne suffit pas seulement de veiller sur les mystères de la vérité, il faut aussi que nous veillions sur toute notre conduite, afin que nous ne retombions pas dans la condition pratique générale des derniers jours. Il est très-probable que souvent ces deux traits ne se retrouvent pas dans un seul individu. Le penseur intellectuel pourrait bien être moral et aimable, tandis que celui qui fait une profession de foi orthodoxe suivrait une marche dépravée. Jude ne touche pas même à ce dont parle Jean.

Maintenant, c'est à la pratique que je vise et c'est principalement sur un point seul que je désire fixer votre attention. Quand le Saint-Esprit prend la direction qui lui est propre, il parle de Christ, « du salut commun ». Son office est de prendre des choses qui sont à Christ et de nous les montrer.

Mais il prend la place du service dans l'Eglise, et par conséquent, quand le mal est à la *porte*, il se détourne pour exhorter « à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints ».

Ce n'est pas pour l'orthodoxie qu'il exhorte les saints à combattre, c'est pour la *sainteté* de la foi. Nous sommes exhortés à soutenir le combat pour la foi qui a été donnée une fois aux saints, contre des gens sans piété, qui, est-il dit : « changent la grâce de Dieu en dissolution », gens sans piété qui renient, non le Père et le Fils, mais *notre seul Dominateur et Seigneur Jésus-Christ* », c'est-à-dire qui s'opposent, dans la *pratique*, à son autorité, qui méprisent la Domination ou Seigneurie de Jésus, qui rejettent tout ce qui peut les entraver eux-mêmes.

Jude ne parle pas de Jésus comme Sauveur, mais comme Seigneur. — C'est la pensée de son gouvernement qui occupe ici le Saint-Esprit ; nous devrions certainement recevoir cette parole comme bonne et utile. N'est-ce point un mal, quand un saint n'exerce pas une surveillance continuelle sur ses pensées, sur sa langue, sur ses actions ? Nous ne devons pas dire : nos pensées, nos lèvres, nos mains, nos pieds sont à moi ; ils sont tous subordonnés à ce mot de SEIGNEURIE. Nous ne devons pas mépriser la Domination.

L'épître de Jude nous pose chacun en sentinelle dans une sainte forteresse pour veiller, non contre un esprit qui s'oppose aux mystères précieux de Dieu ; c'est là ce que font Pierre et Jean, mais contre la tendance qu'a le cœur naturel à faire ce qui lui est agréable.

L'Esprit de Dieu est un principe actif ; l'Esprit est la vie. Les chérubins avaient des yeux partout, et le saint doit être en vivante et sainte activité ; si Pierre nous a signalé, d'un côté, les formes et la manière de l'esprit incrédule, comme sujet de vigilance ; de l'autre, Jude élève une autre tour d'observation, d'où nous devons

veiller contre l'indulgence pour nous-mêmes et contre la souillure qui corrompt tout l'être moral, et aussi contre l'esprit qui s'oppose à la Seigneurie de Jésus sur les membres, les pensées, les paroles, les actions et les voies de son peuple.

Il poursuit en disant : « Malheur à eux, car ils ont marché dans le chemin de Caïn, et se sont abandonnés à l'erreur de Balaam pour une récompense, et ont péri dans la contradiction de Coré ».

Nous recevons de l'instruction tirée de l'histoire du ciel, l'Esprit, en Jude, nous la donne, vers. 6. Il remonte aussi le courant de l'histoire divine jusqu'au commencement, et il en recueille les divers exemples pour les faire passer sous nos yeux, afin de nous avertir contre un relâchement de la morale ; et remarquez la manière dont il décrit ces gens sans piété qui méprisent la Domination : « Ceux-ci sont des taches dans vos agapes, mangeant avec vous sans crainte dans les fêtes, se repaissant eux-mêmes ». C'est ce manque de crainte qui indique cet état de relâchement de morale dont je parle.

O bien-aimés, je désire que cette parole simple que nous méditons puisse vous exciter à ceindre les reins de votre entendement. Croyons-nous avoir le droit de suivre nos propres voies en quelque chose ? Nous n'avons pas de tels droits. Il a été dit par quelqu'un : « Dès que vous faites une promenade, parce que c'est votre propre volonté, vous avez péché ». Faire notre propre volonté, parce que c'est notre volonté, c'est l'essence même de la rébellion contre Dieu. Jude démontre ici le danger qu'il y a à toucher à la ceinture qui doit entourer les reins. Pussions-nous emporter sa parole

dans nos cœurs ! Nous serons bien plus heureux et nous ne pourrons jamais rien perdre en sacrifiant notre volonté au Seigneur Jésus. Je ne dois point avoir de volonté à moi. Je n'ai aucun droit à faire ce qui me plaît. Je n'ai pas le droit de faire la moindre chose pour mon propre plaisir. Le Seigneur m'accordera peut-être cette jouissance, il répandra peut-être dix mille grâces sur mon sentier, mais dès que j'érige ma propre volonté *en principe de mes actions*, je méprise la Seigneurie de Jésus. Voilà la portée de la parole de Dieu par Jude.

Il reprend ensuite la prophétie d'Enoch. Qu'est-ce que cette prophétie ? Est-ce une prédiction de la venue du Seigneur pour visiter ceux qui sont sous la puissance de cet esprit d'incrédulité ? Non : c'est pour « exécuter le jugement contre tous, et pour convaincre tous les impies d'entre eux de toutes leurs œuvres d'impiété qu'ils ont impieusement commises ». C'est sur l'impiété que ce jugement doit tomber ; et si nous regardons la chrétienté qui nous entoure, ne verrons-nous pas que l'impiété y domine, au point de provoquer le jugement du Seigneur ; mais encore ici, prenons cette parole pour nous-mêmes. Puisse le Saint-Esprit l'appliquer à notre conscience ! Je suis persuadé que si je prends ma volonté pour règle de mes actions, méprisant ainsi la Domination, je suis en principe, dans mon cœur, sur le chemin du jugement au sujet duquel Enoch a prophétisé.

O bien-aimés, acceptons de tout notre cœur cette exhortation. Désirez-vous voir un relâchement de conduite et de morale dans l'Eglise de Dieu ? Ne doit-elle

pas se plier à la voix, au sceptre de Jésus? S'il est *Sauveur*, il est aussi *Seigneur*.

« Mais vous, bien-aimés, vous édifiant vous-mêmes sur votre très-sainte foi, priant par l'Esprit saint, conservez-vous dans l'amour de Dieu ». Et qu'est-ce que l'amour de Dieu, dans ce passage? c'est celui dont il est parlé en Jean XV: « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour, comme j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour ». C'est l'amour condescendant de Christ pour nous.

Ceci pousse-t-il le saint au légalisme? Nullement; cela ne fait que lier le cœur à Jésus par un nouveau lien, comme à la source vivante de nos affections, l'objet vers lequel tendent tous nos désirs. Encore: « Et sauvez les autres avec crainte, les arrachant hors du feu, et haïssant même la robe souillée par la chair ». Parle-t-il ici de l'esprit d'incrédulité? Non; mais prenez garde que la robe souillée par la chair ne vous enveloppe. (Lisez attentivement ces derniers versets de Jude.)

Je le répète encore en terminant, acceptons cette parole d'avertissement de tout notre cœur.

Plût à Dieu qu'elle retentît à l'oreille de tous les enfants de Dieu et qu'ils sussent que nous vivons dans des jours de relâchement et de recherche de soi-même.

La chrétienté se repaît de ce qui est agréable. Chaque jour se multiplient les moyens et les occasions de jouissances mondaines ou charnelles. Les convoitises ou les volontés des pensées (Eph. II, 3) sont bien nour-

ries. Tous les arts, tous les métiers contribuent à leur développement.

Puissions-nous aimer la *Seigneurie* de Jésus au milieu de tout !

Plions-nous sous son sceptre, embrassons-le toujours davantage, et au lieu de dire : c'est ici mon plaisir, ma volonté, prions que Jésus règne dans nos cœurs et en guide tous les mouvements.

Mais encore, permettez-moi de vous rappeler que c'est *Jésus* qui doit être notre Seigneur, lui qui nous a aimés, qui s'est donné pour nous, qui a sauvé son peuple. C'est lui qui doit être servi, non par l'esprit d'esclavage, ni par un simple exercice de rites religieux, mais dans l'esprit de la liberté et de l'amour ; esprit qui en tout temps se confie en lui, et qui ose porter par lui toutes les chutes et tous les manquements au trône de la grâce avec une heureuse hardiesse.

Ah ! bien-aimés, ce serait un triste retour pour son amour et son grand salut, si nous pouvions, en quelque sorte, veiller *contre* lui, au lieu de veiller *pour* lui ; car il ne nous a pas donné l'Esprit de crainte, mais d'amour. Veillons donc afin qu'il soit glorifié en nous par un service libre et heureux, maintenant qu'il est absent, et pour que nous soyons glorifiés en lui quand il apparaîtra pour nous prendre avec lui (Jean XIV, 5).



La conversion de Job, ou Dieu qui justifie.

Le témoignage de la parole inspirée quant à Job, cet homme des jours anciens, c'est qu'il était un véritable homme de Dieu, intègre et droit, craignant Dieu et se

détournant du mal (I, 4). Les biens de cet homme étaient considérables, car Dieu l'avait béni de bénédictions terrestres — sur la terre. Il est important de remarquer ceci avant que Job soit mis dans la fournaise. La droiture de son caractère est hors de question, d'après le témoignage de Dieu.

Le témoignage de la Parole est de même tout aussi clair, quant à tout enfant de Dieu, sous cette dispensation, quelque éprouvé et battu qu'il puisse être. « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ » (Eph. I, 3). Nous ne sommes pas bénis, ici-bas, de biens qui peuvent être détruits ; mais bénis, dans les lieux célestes, en Christ. Remarquez quelle certitude — il nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans le Christ Jésus. « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, selon sa grande miséricorde, nous a régénérés pour une espérance vivante, par la résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, pour un héritage incorruptible, sans souillure, qui ne se peut flétrir, conservé dans les cieux pour vous, qui êtes gardés par la puissance de Dieu par la foi, pour un salut qui est prêt à être révélé au dernier temps » (1 Pierre I, 3-5). Ainsi la bénédiction du croyant dans ces deux chapitres, Eph. I et 1 Pierre I, est en brillant contraste même avec celle du « plus puissant des Orientaux. » L'héritage de Job pouvait se flétrir, mais non pas celui du chrétien.

Ainsi donc, avant d'entrer sur la scène de ce terrible combat, que le chrétien soit bien fondé sur le témoignage de Dieu, quant à tout ce qui pour lui est absolument certain. Il est parfaitement évident, d'après la

parole de Dieu, qu'il a la rédemption par le précieux sang de Christ, savoir la rémission des péchés. Son héritage dans les lieux célestes ne saurait lui être plus fermement assuré; car le Seigneur Jésus, qui mourut pour ses péchés, est ressuscité d'entre les morts, et est monté en haut afin de prendre et de garder la possession des lieux célestes pour lui. Cette possession n'est-elle pas, par conséquent, aussi assurée au croyant que s'il la tenait déjà? c'est-à-dire pourrait-il la posséder d'une manière plus certaine que Christ, dans la gloire, la possède pour lui? C'est une question vidée: l'héritage est *conservé dans les cieux pour lui*. Mais, dira-t-on, tout en étant enfant de Dieu, ne peut-il pas tomber, et tomber de manière à perdre après tout cet héritage? Non, cela aussi est prévu; il est conservé « pour ceux qui sont gardés par la puissance de Dieu. » C'est ainsi, ô chrétien timide et tremblant, que le témoignage de la Parole rend toutes choses claires et certaines pour toi. Le témoignage de Dieu, quant à Job, était celui-ci: qu'il était « intègre [ou parfait] et droit, craignant Dieu et se détournant du mal. » Et encore une fois, quant à la position du croyant maintenant, comme le témoignage en est clair: « Car par une seule offrande il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Hébr. X). « Et vous êtes accomplis en Lui » (Col. II, 10). Et l'amour pour Dieu, l'amour de la sainteté et la haine du mal ne sont-ils pas les traits caractéristiques de tout homme qui est né de Dieu? (1 Jean III, 6-10.) Ainsi comme le témoignage de Dieu avait tout d'abord déterminé la bénédiction et le caractère de Job, de même le témoignage de la Parole *détermine* maintenant la bénédiction et le caractère de tout enfant de Dieu.

Le voile qui couvre pour nous le monde invisible est levé, si nous pouvons parler ainsi. Satan entre parmi les fils de Dieu. Il vient de courir çà et là par la terre et de s'y promener. C'est le grand adversaire dont Pierre nous dit qu'il rôde tout autour comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer. Le Seigneur, afin de nous montrer ce qu'est cet ennemi pour nous, adresse une question à Satan : « N'as-tu point considéré mon serviteur Job ? » et Satan avait considéré le cas de Job en effet. Ah ! bien souvent, lorsque nous ne nous en doutons guère, Satan peut être occupé à nous surveiller, à considérer avec toute l'expérience des siècles, quelles sont les tentations qui seraient le mieux adaptées à notre cas particulier, qui pourraient le mieux nous entraîner. Votre porte peut être fermée et vous pouvez l'oublier, mais il peut se trouver là veillant sur vous, et veillant avec la plus profonde malignité, cet être réel, ce réel adversaire, Satan. Il ne serait pas plus réel quand nous le verrions de nos yeux. Dieu a béni Job et c'en est assez pour remplir de haine le cœur de Satan. Maintenant va commencer l'épreuve permise. Elle était nécessaire. Et jamais Satan n'a la permission de nous cribler, sans que cela soit nécessaire. A l'égard de tout véritable enfant de Dieu, Satan peut être sûr qu'il sera dupe de sa propre ruse. Dieu fera tourner toutes choses au bien du croyant.

Qui aurait cru possible que Satan eût un pareil pouvoir, si Dieu ne nous l'eût pas révélé dans ce livre ? Les fils et les filles de Job, ainsi que le monde de nos jours, sont occupés à manger et à boire, se doutant peu de la soudaine destruction qui les attend. Les bœufs labouraient, et les ânesses paissaient tout auprès, chaque

chose suivant son cours ordinaire. O monde à l'aspect si riant ! il pourrait n'y avoir pas de tentateur au dedans de toi. Comme Satan a vite et habilement accompli son œuvre ! Les Sabéens sont tombés sur les bœufs et les ânesses, et les ont pris, et ils ont frappé les serviteurs au tranchant de l'épée ; un seul d'entre eux est échappé pour le rapporter à Job. Nous entendons parler d'une invasion redoutée, de levées de troupes, de menaces d'un puissant ennemi etc. ; mais combien peu de personnes pensent à ce grand adversaire, Satan, « le prince de l'autorité de l'air » (Eph. II, 2), « le dieu de ce siècle » (2 Cor. IV, 4), le grand moteur des dernières scènes de la méchanceté humaine (Apoc. XIII, 4 ; XX, 7, 8). C'était Satan qui avait amené les Sabéens contre les biens et les serviteurs de Job. Il est meurtrier dès le commencement. Et comme le serviteur parlait encore, il en vint un autre qui lui dit : « Le feu de Dieu est tombé des cieux, et a embrasé les brebis et les serviteurs, et les a consumés, et je suis échappé moi seul pour te le rapporter. » Tout étrange que cela puisse paraître, Satan fera usage encore une fois de cette même puissance. « Et elle [la seconde Bête] fait de grands miracles, en sorte que même elle fait descendre le feu du ciel sur la terre, devant les hommes » (Apoc. XIII, 15). « Et comme celui-là parlait encore, un autre arriva et dit : Les Chaldéens, rangés en trois bandes, se sont jetés sur les chameaux et les ont pris, et ont frappé les serviteurs au tranchant de l'épée, et je suis échappé moi seul pour te le rapporter. » Quelque terrible que fussent ces nouvelles, il y en avait de plus terribles encore. « Comme celui-là parlait encore, un autre arriva et dit : Tes fils et tes filles mangeaient et buvaient

dans la maison de leur frère aîné ; et voici, un grand vent s'est levé de delà le désert et a heurté contre les quatre coins de la maison, qui est tombée sur ces jeunes gens, et ils sont morts, et je suis échappé moi seul pour te le rapporter. » Ainsi commençait la bataille comme par un feu roulant de mousquéterie. Oh ! quelle douleur pour un cœur de père, que la nouvelle de la mort d'un enfant ; mais quelque pénible que cela fût pour Job, et quelque terrible que fût cette première partie du combat, la grosse artillerie de Satan n'était pas encore à l'œuvre. Jusque-là Job tient bon : « l'Eternel l'avait donné, l'Eternel l'a ôté ; le nom de l'Eternel soit béni. »

De nouveau Satan, l'accusateur des frères, nous est présenté. Il est encore parmi les fils de Dieu, accusant Job. Il a échoué dans son attaque, mais il n'a pas cessé, pour cela, de considérer Job et de chercher à le détruire.

Dieu répète son témoignage, et il est bon aussi que nous revenions au premier témoignage de la Parole, après chacun des assauts de notre mortel ennemi. C'est précisément dans cette même épître aux Ephésiens, qui expose notre glorieuse et assurée position dans le Christ ressuscité, que nous sommes exhortés à revêtir l'armure complète de Dieu ; et l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu ne doit pas être oubliée. « Revêtez-vous de l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez tenir ferme devant les artifices du diable. » Ce n'est pas contre les Sabéens, contre les Chaldéens, ni contre le feu et le vent, qu'est notre lutte, mais contre les puissances spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes.

« Et l'Eternel dit à Satan : Voici, il est en ta main,

seulement ne touche point à sa vie. » Heureux sommes-nous de savoir que notre vie est cachée avec le Christ en Dieu. Satan peut avoir la permission de brûler notre corps sur l'échafaud, mais il ne saurait toucher à la vie éternelle — celle-ci ne peut jamais mourir. C'est seulement déloger pour être avec Christ, et cela est de beaucoup meilleur.

« Ainsi Satan sortit de la présence de l'Éternel, et frappa Job d'un ulcère malin depuis la plante de son pied jusqu'au sommet de la tête. » Ainsi comme les bénédictions de Job étaient terrestres, en contraste avec les nôtres qui sont célestes, de même ses afflictions étaient corporelles, en contraste avec les nôtres qui sont spirituelles. Et comme il fut permis à Satan d'agir sur le corps de Job et de le plonger dans la plus profonde douleur — pauvre homme, quel tableau nous en est donné! — il se grattait et était assis dans les cendres — de la même manière il peut être permis à Satan d'agir sur notre vieille nature charnelle, en sorte que, spirituellement, nous trouvons que, depuis le sommet de la tête à la plante des pieds, il n'y a rien d'entier en nous, il n'y a que blessure, meurtrissure et plaie purulente. Ah! c'est alors que Satan met en avant son artillerie de réserve. Le premier coup qu'il dirige sur Job maintenant, ce sont les paroles de sa femme étonnée et irritée, qui dit : « Conserveras-tu encore ton intégrité? Maudis Dieu et meurs. » Combien la réponse de Job est frappante. Discernant sans doute la détresse de sa femme à la vue de son affliction, et prenant le meilleur côté de la chose, il répond de manière à lui laisser voir qu'il la croit au fond meilleure que ne l'impliquent ses paroles : « Tu parles *comme* une femme insensée. » Il ne

dit pas : tu es une femme insensée, mais : tu parles *comme* si tu en étais une. « Quoi ! nous recevrons de Dieu les biens, et nous n'en recevrons pas les maux ! En tout cela Job ne pécha point de ses lèvres. » Quel caractère vraiment beau que celui de Job ! Assurément un des plus beaux entre les fils de l'humanité déchue. L'Éternel avait dit de lui : « Il n'a point d'égal sur la terre. » Il est à remarquer que quand les trois amis de Job, Eliphaz, Bildad et Tsophar, entrent en scène, nous n'entendons plus parler de Satan. Et quels instruments plus acérés Satan pourrait-il employer, que des amis qui se trompent sur votre compte ? Être mal jugé, mal compris de ceux que nous aimons ; certes, c'est là de l'amertume. Et à cet égard que n'a pas enduré notre précieux Sauveur, alors qu'il vint chez soi et que les siens ne l'ont point reçu.

Mais pour en revenir à Job, nous pouvons nous former une idée de l'amertume de son angoisse par l'effet qu'elle produisit sur ses trois amis. « Ils s'assirent à terre avec lui pendant sept jours et sept nuits, et nul d'eux ne lui dit rien, parce qu'ils voyaient que sa douleur était fort grande. » Telle était la souffrance de Job ; et c'est là, je pense, comme un tableau de la profonde angoisse de cœur de plus d'un véritable enfant de Dieu, qui, comme Job, connaissant la rédemption, mais ne connaissant pas la vivante et toute puissante sacrifice de Christ, et qui, peut-être, après des années d'heureuse jouissance de Christ, pour autant du moins qu'il le connaissait, trouvant que sa chair est toujours aussi affreusement corrompue que jamais, voit peut-être comme en un moment toute son espérance *d'amendement* évanouie et détruite ! Job n'aurait pu poser le

doigt sur une partie quelconque de son corps qui ne fût pas une plaie. Et le croyant, tôt ou tard, devra voir lui aussi, qu'il n'y a, dans sa vicille nature, absolument rien sur quoi il puisse se reposer. Et puis autre chose est de parler, autre chose encore de savoir que tout ce que *je suis* dans le premier Adam est flétri et mort devant Dieu. Heureux sommes-nous, quand nous avons appris cela, d'apercevoir aussi le brillant côté de résurrection du pauvre Job.

Chap. III. Enfin Job ouvre la bouche, et quelle douleur, quelle amertume ! puis il termine par ces paroles : « Ce que je craignais le plus m'est arrivé, et ce que j'appréhendais m'est survenu. Je n'ai point eu de paix, je n'ai point eu de repos, ni de calme ; toutefois le trouble est arrivé. »

Il se peut qu'il en ait été ainsi de mon lecteur. Le vrai croyant ne redoute rien tant que le péché ; et cependant ce qu'il craignait le plus, le péché, oui, le péché, encore le péché et toujours le péché, il le voit en lui ; et pourtant il le craint, il le hait, il avait parfois combattu à outrance pour s'en débarrasser entièrement et quelquefois il avait espéré d'en avoir fini avec lui, et puis de nouveau il le sent, le voit revenir, se relever, et *se retrouve toujours le même* ; ah ! cela ne semble-t-il pas devoir ôter toute espèce de paix ? — Nul repos, nul calme, mais au contraire le trouble qui arrive, comme dans le cas de Job. Jusqu'à ce que la leçon de Job soit apprise, je sais qu'il en est ainsi de tout enfant de Dieu. Oui, et l'amertume de votre angoisse sera précisément en proportion avec votre amour pour Dieu et avec votre haine pour le péché. N'avez-vous pas, depuis votre conversion, éprouvé du dégoût pour le péché ? N'a-t-il pas

pesé lourdement sur votre âme, à tel point que, semblable à Job, qui désirait n'être jamais né, vous avez presque désiré n'avoir jamais été converti, ou du moins douté de l'être ! Hélas ! vous avez peut-être été bien plus de sept jours avec quelqu'un de vos intimes amis, avant de pouvoir ouvrir votre cœur. Vous ne vous attendiez guère à *vous* trouver si méchant.

Maintenant voilà Satan qui renouvelle l'attaque au moyen de l'ami Eliphaz. Des flèches empoisonnées partent de ses lèvres, dans le chapitre IV, 3-8 : « Voilà, tu en as enseigné plusieurs. » C'est une chose terrible quand Satan parvient ainsi à fixer les pensées d'un pauvre croyant sur lui-même. « Quoi ! dit-il, est-ce bien toi ? toi qui as fait une si haute profession ? toi qui instruis les autres ? — toi à qui l'on s'attend ? Ah ! le bel opprobre que tu vas jeter sur le nom de Christ, si le monde vient à connaître tout ce que *tu es*. Ton péché est effrayant, précisément en raison de la profession que tu fais. » Oui, et quelquefois il persuaderait volontiers à l'âme tremblante, que son péché est tellement aggravé à cause de sa profession ouverte, qu'il ne peut plus être pardonné ; et alors si cela ne suffit pas, le voilà, prompt comme la pensée, lançant le dard qu'il jeta à Job : « J'ai vu que ceux qui labourent l'iniquité, et qui sèment l'outrage, les moissonnent. Ils périssent par le souffle de Dieu. » Voilà le bout aigu du grand coin de Satan. C'est la première insinuation que Job est un hypocrite. C'est ce même coin que nous lui verrons enfoncer, coup après coup, à mesure que nous irons en avant dans le livre.

Que le croyant se tienne en garde contre le coin de Satan ; il pourra par exemple vous insinuer ceci : « Oui,

tout cela est très-vrai pour ceux qui font partie du peuple de Dieu ; certainement ils ont la rédemption par le sang de Christ ; je ne te dis pas de douter de cela. Mais ne m'est-il pas permis de faire cette question : Si tu étais un enfant de Dieu, serais-tu aussi méchant ? N'es-tu pas un hypocrite ? qu'en penses-tu ? » Ah ! voici un terrain sur lequel, si le chrétien s'y laisse entraîner, il reçoit un terrible soufflet. Sans doute il est très-vrai que ceux qui sèment l'iniquité la moissonnent, et cela sera toujours vrai. Ils périssent par le souffle de Dieu. Mais cela était mal appliqué quant à Job, c'eût été appliqué à faux dans le cas de Pierre, bien qu'il eût renié son Seigneur ; c'eût été justement appliqué à Judas. Lui avait semé l'iniquité. Il *cherchait* une occasion de livrer son Maître. Il n'en était pas ainsi de Pierre, bien que, en présence de la tentation, il se soit trouvé complètement sans force. Voilà justement la différence entre un croyant et un hypocrite. Le péché n'est pas l'objet du croyant : il ne cherche pas des occasions de trahir Christ, quoique, hélas ! comme Pierre, en présence de la tentation, il puisse se trouver dépourvu de toute force.

Maintenant c'est cette fausse application *de la vérité*, dont Satan se servit dans les discours des amis de Job. Le chapitre VI nous fait voir quelle secousse terrible cela causa au malheureux Job. « Plût à Dieu, dit-il, que mon indignation fût bien pesée, et qu'on mît ensemble dans une balance ma calamité ! elle serait plus pesante que le sable de la mer. Parce que les flèches du Tout-Puissant sont au dedans de moi, mon esprit en suce le venin ; les frayeurs de Dieu se dressent en bataille contre moi. » Job se trompait grandement : ces flèches étaient les flèches de Satan. Dieu n'était pas

contre Job. Si seulement il avait su que, au contraire, Dieu était pour lui.

Combien grande est la détresse de l'âme lorsque Satan peut ainsi insinuer que Dieu est contre le croyant, comme il parvient à grossir chaque épreuve, chaque affliction ! « A présent, dit-il, est-ce que cela ne montre pas que tu es un hypocrite et que Dieu est contre toi ? Maintenant, il va te traiter comme *tes péchés le méritent*. » Oui, et combien le cœur incrédule est vite prêt à dire : « Il faut bien que cela soit ainsi. Personne, assurément, n'a eu des sentiments de désespoir pareils à ceux que j'éprouve. Les frayeurs de Dieu se rangent en bataille contre moi. Je croyais être un si bon chrétien, mais maintenant je vois que mes péchés méritent la condamnation la plus sévère. Hélas ! l'angoisse de Job, quand il fut aux prises avec cette tentation, devint si profonde qu'il demanda à Dieu de le détruire. Soit qu'il dorme soit qu'il veille, il n'y a pour lui aucun soulagement. Il ne trouve personne qui comprenne son état, et ainsi il s'enfonce de plus en plus dans l'abîme de son amertume.

Et quand le croyant passe par ces profondes eaux, combien peu il en est qui comprennent bien son état ! Je n'en connais qu'un seul, dont je vais parler tout à l'heure.

Chap. VIII. Voici maintenant l'ami Bildad, qui vient frapper sur le coin à son tour pour l'enfoncer un peu plus avant. « Le jonc montera-t-il sans qu'il y ait du limon ? L'herbe des marais croîtra-t-elle sans eau ? Ne se flétrira-t-elle pas même avant toute herbe, bien qu'elle soit encore en sa verdure, et qu'on ne la cueille point. Il en sera ainsi des voies de ceux qui oublient

Dieu, et *l'attente de l'hypocrite périra* » etc. Tout cela est vrai des auditeurs, semblables aux lieux rocailleux ; mais cela n'était pas vrai de Job, et cela n'est pas vrai non plus de celui qui se confie sincèrement en Christ. L'eau qui est en lui est une source qui jaillit en vie éternelle. « *L'attente de l'hypocrite périra,* » mais la plus faible des brebis de Jésus ne périra jamais. Si l'on va regarder à sa propre verdure, je veux dire à celle qu'on s'imagine avoir — à sa bonté vantée, oh ! alors, cela en effet se fane, et de cette manière Satan a l'avantage. Il peut y avoir beaucoup de fraîcheur d'âme à la conversion — comme dans l'herbe des marais ; mais gardez-vous de vous y fier ; car bien souvent la réaction a lieu en proportion de l'exubérance de la joie, quand on découvre le vrai caractère de la chair. Alors voici, les dards enflammés qui arrivent en masse, tels que : « Je me suis fait illusion à moi-même. Je n'éprouve plus ce que j'éprouvais autrefois. Peut-être, n'ai-je pas de racine en Christ. » *L'attente de l'hypocrite périra.* » Oh ! alors quelle obscurité d'âme — quelle perplexité ! L'œil a cessé de regarder à Christ. Le cœur en est venu à écouter Satan. Même la toute première question, celle de la justification, redevient indécise. Prenez garde aux coups de Bildad.

(Suite).

PSAUME XXIII, 6.

Qu'il est doux de regarder au terme de notre pénible carrière — et quel terme : « *la maison de l'Éternel !* » et cela « *pour toute la durée des jours !* » « Quoi qu'il en soit, les biens et la gratuité m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Éternel pour toute la durée des jours. » Peut-il y avoir rien de plus doux : les biens et la gratuité, maintenant, la maison de l'Éternel, ensuite et pour toujours ?

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La conversion de Job, ou Dieu qui justifie.*(Suite de la page 280.)*

Chap. IX. Ce chapitre nous découvre l'état du cœur de Job. Il dit : « Certainement je sais que cela est ainsi. *Et comment l'homme mortel se justifierait-il devant Dieu?* » Il se présente devant Dieu comme juge, et grande est sa perplexité. De mille articles il ne saurait lui répondre sur un seul. « Je suis épouvanté de tous mes tourments. Je sais que tu ne me jugeras point innocent. » Pauvre Job ! il ne sait maintenant de quel côté se tourner. Et n'est-ce pas le cas de tout croyant du moment qu'il se présente devant Dieu *comme juge* ? Comment peut-il — comment pouvez-vous être juste devant Dieu ? Ne suffit-il pas d'un seul péché entre mille autres pour vous condamner entièrement ? Cependant, c'est l'effort désespéré de Job et celui de tout cœur d'homme, de vouloir être juste devant Dieu. « Si je me justifie, ma propre bouche me condamnera. » Comment ! est-ce que Dieu sait que vous êtes innocent ? C'est bien tout le contraire. Mais lors de votre conversion, vous espériez le devenir. En

a-t-il été ainsi? Pouvez-vous regarder la face de Dieu comme celle d'un juge et dire que vous avez été innocent depuis votre conversion? Impossible. Dans ce cas la pensée de vous tenir devant Dieu comme juge, ne vous effraie-t-elle pas? Certainement Job sentait qu'il était entièrement impossible de se tenir devant Dieu, Juge, et d'être trouvé juste; et de là le sentiment profond de la nécessité d'un médiateur, ou arbitre. « Car Dieu n'est pas un homme comme moi, pour que je lui réponde, et que nous allions ensemble en jugement. *Entre nous, il n'y a point d'arbitre qui interpose sa main entre nous deux.* Qu'il éloigne de moi sa verge, et que ses terreurs ne m'effrayent plus. »

Chap. X. La pensée de Dieu, Juge, remplit Job de confusion. Elle en vient à être pour lui ce qu'il exprime par ces paroles : « Tu vas, tel qu'un grand lion, me donner la chasse. » Il y a aussi contrition et humiliation devant Dieu. Mais tout n'est encore qu'obscurité et véritable ombre de mort. Quelle pouvait être la cause de tout ceci? et quelle est, ajouterai-je, la cause pour laquelle tant de chers enfants de Dieu peuvent se trouver dans la même obscurité et la même incertitude? Parcourons ensemble le livre, et nous parviendrons à trouver cette cause.

Chap. XI. C'est Tsophar, ami de Job, qui prend la parole. Il expose la majesté de Dieu, mais c'est seulement pour écraser Job. Il voit que Job *a tort* de chercher à être pur à ses propres yeux; et dans son zèle il dit : « Il serait à souhaiter que Dieu parlât, et qu'il ouvrît ses lèvres contre toi. » Mais pour lui, il ne sait pas ou ne peut pas montrer à Job comment il peut être pécheur, et néanmoins justifié. Il *peut bien dire* que si Job *n'était*

pas pécheur, ce serait fort heureux pour lui. Mais c'est là tout ce que Tsophar ou les simples lumières humaines peuvent faire. C'est là la religion de l'homme. Il faut que je fasse en sorte de n'être pas pécheur, alors je serai heureux, et Dieu ne sera pas contre moi. Vains efforts encore, vous le voyez, n'est-ce pas? Vous êtes pécheur. Comment donc pouvez-vous subsister devant un Juge saint? voilà la difficulté.

Job répond de nouveau. Lui aussi peut discourir très-bien sur la majesté de Dieu dans toutes ses voies; mais cela ne saurait décider la question : comment un homme pécheur peut-il être juste devant Dieu? Un homme peut être capable de parler fort bien sur les astres, sur les pierres — il peut être instruit dans toute la science de ce monde, et néanmoins n'être pas capable de dire comment le pécheur est justifié devant Dieu. La terrible pensée que Dieu est contre lui est toujours là pour angoisser Job. Et quoi de plus accablant que cette affreuse pensée? A qui pouvez-vous aller si Dieu est contre vous? Le soleil peut briller, mais, hélas! ce n'est pas pour vous. Vous pouvez essayer de fuir le péché, mais Satan vous poursuit et le presse sur vous d'autant plus fort. Job a dit à Dieu : « De tes terreurs ne m'épouvante pas; » c'est là ce qui donne occasion à Eliphas de renouveler l'attaque.

Chap. XV. Eliphas dit : « Tu attendes à la crainte de Dieu, et tu restraints la prière qui s'élève à lui. » C'est encore là une terrible tentation de Satan. Alors que l'âme passe par l'obscurité, il lui *semble* souvent qu'elle ne peut prier, tant elle est différente de ce qu'elle était auparavant. « A présent, dit Satan, n'est-ce pas une preuve que tu n'es qu'un méchant? Certainement il faut

que tu sois un hypocrite. » « Car l'assemblée des hypocrites sera désolée et le feu dévorera le logis de la corruption. Le méchant est comme en travail d'enfant tous les jours de sa vie. » « Hélas ! dit le croyant, c'est justement ce qui m'arrive. Je n'aime plus à prier comme autrefois. Je suis rempli d'angoisse. » « Vous êtes tous des consolateurs fâcheux, » dit Job, et il se désespère toujours davantage. De nouveau lui vient la pensée, que Dieu est contre lui, qu'il l'a abandonné. « J'étais en repos, et il m'a écrasé ; il m'a saisi au collet, et m'a brisé, et m'a dès lors pris pour son point de mire. » — « Oh ! dit le croyant, comment se fait-il que Dieu permette qu'il en soit ainsi avec moi ? comment cela est-il possible ? » Et aussitôt Satan lance une volée de pensées infidèles, que le papier ne saurait contenir.

Puis de nouveau un désir ardent après la sacrifice de Christ se fait jour dans le cœur de Job (XVI, 21 ; XVII, 3). « Oh ! si quelqu'un pouvait plaider pour l'homme auprès de Dieu, comme un homme pour son ami ! Donne-moi, je te prie, donne-moi une caution auprès de toi ; mais qui est-ce qui me touchera dans la main ? »

Chap. XVIII. Bildad reprend sa place dans le plaidoyer. Son intention est bonne, mais ses paroles sont autant de flèches empoisonnées. « La lumière des méchants sera éteinte. » Oui, cela est parfaitement vrai du méchant, mais comme c'est écrasant pour Job ! Les circonstances semblent donner du poids à l'accusation. « Jusques à quand, dit Job, affligerez-vous mon âme, et m'accablerez-vous de paroles ? Ayez pitié de moi ! ayez pitié de moi, vous, mes amis, car c'est la main de Dieu qui m'a frappé ! » Il est étonnant qu'il leur accorde tant

de choses, tout en ayant cependant une vue si claire sur certains points. Il dit (XIX, 25) : « *Pour moi, je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'il demeurera au dernier jour sur la terre. Et lorsque, après ma peau, ceci aura été rongé, je verrai Dieu de ma chair ; je le verrai moi-même, et mes yeux le verront et non un autre ; mes reins se consomment dans mon sein.* »

C'est véritablement là un beau rayon de lumière au milieu de tant de ténèbres et de confusion. Il peut de même y avoir souvent une bonne mesure de connaissance de la rédemption et de la gloire future, et, par moments, la jouissance bénie des consolations du St-Esprit, sans que pour cela la question de la justification soit encore clairement comprise. Et, remarquez-le, cela n'empêche pas Tsophar de redoubler l'attaque à son tour.

Chap. XX. « Le triomphe des méchants est de courte durée, et la joie de l'*hypocrite* n'a qu'un instant. » C'était une violente secousse après un moment de répit. Job est quelque peu excité, et repousse vivement cette insinuation, en montrant que quelquefois les méchants prospèrent dans ce monde. Chap. XXII, Eliphaz recommence l'attaque avec fureur. Il dit : « Ta méchanceté n'est-elle pas grande, et tes injustices ne sont-elles pas sans fin ? » Puis il va frapper Job au point le plus sensible ; il élève de fausses accusations contre lui : « Tu as pris, sans motif, des gages de ton frère ; tu as ôté la robe à ceux qui étaient nus. Tu n'as pas donné de l'eau à boire à celui qui était fatigué du chemin ; tu as refusé ton pain à celui qui avait faim. Tu renvoyais les veuves à vide, et tu laissais briser les bras des orphelins. » Job se plaint amèrement de ces dures incul-

pations. Il dit : « Ma plainte est pleine d'amertume ; et pourtant la main qui me frappe arrête de son poids l'essor de mon gémissement. *Oh ! si je savais comment le trouver, j'irais jusqu'à son trône.* » Voilà de nouveau Bildad qui répète la grande difficulté : « Comment l'homme se justifierait-il devant Dieu ! Et comment celui qui est né de femme serait-il pur ? » (XXV.) Ce qui n'est d'aucun soulagement, d'aucun secours à Job.

Job prononce maintenant son dernier discours — il fait un dernier effort pour *se justifier lui-même*. Oui, se justifier, voilà la raison pour laquelle il a fallu toutes ces épreuves, toutes ces afflictions. Ses paroles sont touchantes. « *Oh ! qui me rendra les mois de jadis... comme j'étais aux jours de ma jeunesse* » etc. ; c'est toujours : *Oh ! si j'étais*. Comme cela ressemble aux souhaits illusoire de l'âme qui s'éloigne de Christ en se repliant sur elle-même. Il y a un plaisir tout particulièrement séduisant à être satisfait de soi-même. Souvent, après la conversion, vient la pensée que notre état est beaucoup meilleur maintenant qu'autrefois, — que nous marchons dans les voies de Dieu. Il en est même quelques-uns qui se trompent au point de croire que la vieille nature est entièrement changée, et qu'il ne reste en eux aucune racine de péché. Mais, hélas ! quand la tentation arrive, tout cela tombe en ruines, tout cela est réduit à néant. Lisez maintenant les chapitres XXIX - XXXI, et vous verrez que si quelqu'un eût pu être justifié par les œuvres, c'était Job. Il n'y a pas, dans toute la ville où vous demeurez, un seul homme qui en pût dire autant, et le dire avec vérité. A l'égard de sa bonté envers les pauvres, il était précisément l'opposé de ce dont on l'accusait. Ainsi il repasse

dans sa mémoire chaque bonne action de sa vie passée, mais tout cela est impuissant pour donner du repos à son esprit troublé. Je, Je, Je, Je faisais ceci, je ne faisais pas cela. Mais tout ne sert à rien. « Que la terre me produise des épines au lieu de blé, et de l'ivraie au lieu d'orge. *C'est ici la fin des paroles de Job.* »

Non, Job, il n'en sera pas ainsi ; tu parleras encore une fois, et tes paroles, bien qu'en petit nombre, seront alors pleines de sens. Maintenant si Job n'a pu être juste devant Dieu, comment le pourriez-vous ? Jetez un coup d'œil rétrospectif sur tout le cours de votre vie passée. Quels péchés et que de péchés *devant* Dieu ! Est-ce là la fin de vos paroles ? Êtes-vous battu à mort ? En êtes-vous à dire : Je ne sais plus que devenir ? Alors ELIHU parlera.

Cet Elihu est un étrange personnage, — précisément celui que Job avait désiré — l'arbitre ou le médiateur, type de notre grand souverain sacrificateur Jésus. Les accusations mensongères avaient manifesté la propre justice de Job ; et Elihu fut embrasé de colère contre Job. Pourquoi ? « *Parce qu'il se justifiait plus qu'il ne justifiait Dieu.* »

Vous verrez que le dernier effort, l'effort désespéré de Job *pour se justifier*, occupe six chapitres. Et combien de chapitres de la vie de plus d'un chrétien sont aussi employés au vain effort de *se justifier*, au lieu de *se reconnaître pécheur perdu*, et de justifier Dieu de ce que, tout pécheur perdu qu'il était, Dieu l'a justifié, et cela en demeurant conséquent avec sa sainteté et sa gloire. C'est là la grande méprise, — la cause de toute obscurité et confusion chez le croyant.

Lecteur, permettez-moi de l'exposer clairement de-

vant vous. La pensée de chercher comment *vous* pourriez être juste devant Dieu ne vous a-t-elle pas occupé? Et la découverte, qu'il vous a fallu faire, de la totale impossibilité de l'être, puisque vous péchez toujours, ne vous a-t-elle pas rempli de confusion et de doute? Vous avez pu, parfois, vous oublier vous-même, et être heureux dans la conscience de l'amour de Dieu quand vous pensiez à l'œuvre de *votre* Rédempteur, ainsi que Job le fit un moment. Mais ensuite est revenue l'angoissante pensée : *Je ne suis pas ce que je désirais être*, et que deviendrai-je? *Je ne puis subsister* devant Dieu, le Juge saint. *Je ne suis pas juste!* Il est parfaitement inutile de retourner en arrière sur les six chapitres de votre expérience passée, même quand elle vaudrait celle de Job. Et vous avez essayé si souvent, et sans rien avancer, que vous avez perdu tout courage et tout espoir d'être réellement ce que vous devriez être — d'être juste devant Dieu.

Or qu'est-ce que tout cela, sinon votre plus grand et meilleur effort pour vous justifier vous-même? Dieu dit que *vous* êtes pécheur. Vous faites tout ce qui est en votre pouvoir pour prouver qu'il n'en est pas ainsi; et quand vous découvrez que vous êtes réellement un pécheur, cela vous remplit de confusion. Il est parfaitement sûr que vous ne pouvez subsister devant Dieu, le Juge saint, et être trouvé innocent, bien moins encore être trouvé juste. De tous les millions d'hommes qui ont foulé successivement cette terre, UN SEUL a pu subsister devant Dieu, considéré comme Juge. C'est notre précieux Sauveur Jésus. Le feu de la sainteté de Dieu a pu le sonder jusqu'au fond, il ne s'est trouvé aucun péché en lui. Cet Être saint, lui seul, s'est en effet tenu

devant Dieu, Juge, comme le substitut de son peuple. Le jugement du Dieu saint a passé sur lui, pour nos péchés. Et maintenant Dieu, dans sa justice divine, appelle de pauvres pécheurs **NON PAS A SE TENIR DEVANT LUI COMME JUGE, MAIS A SE TENIR DEVANT LUI COMME CELUI QUI JUSTIFIE.** O Dieu trois fois saint et béni ! c'est là toute la différence ! Je ne saurais me tenir devant toi, et me *justifier* moi-même ; mais tu *peux*, toi, me justifier, tu m'as justifié par le précieux sang de Jésus. Oh ! ta présence est maintenant ma demeure, et quelle demeure !

Nous verrons que c'est là le refrain du message d'Elihu. Il est à remarquer que, du moment où Elihu ouvre la bouche, Satan est réduit au silence dans les trois amis de Job. « Ils sont éperdus, et ne répliquent plus ; on leur a ôté l'usage de la parole. » Oh ! puisse le croyant éprouvé et souffleté se rappeler aussi les paroles qui sont écrites pour sa consolation : « Mes petits enfants, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez pas ; et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste ; et lui est la propitiation pour nos péchés » (1 Jean II, 1). Maintenant si ces trois hommes sont éperdus de voir Elihu se constituer l'avocat de Job, combien Satan doit-il être éperdu aussi, lorsque après avoir longtemps tenté l'enfant de Dieu, il réussit, dans un moment où celui-ci ne veillait pas, à l'enlacer dans le péché ; et qu'il est aussitôt allé l'accuser devant Dieu ; combien, dis-je, il doit être étonné de trouver que là-haut, à la cour céleste, ce pauvre et indigne chrétien a pour avocat le Juste par excellence, qui présente en faveur de son racheté la valeur de son propre sang ! Ils n'ont plus ouvert la

bouche, et la simple mention du nom de Jésus ferme la bouche à l'accusateur des frères. « Ils l'ont vaincu à cause du sang de l'Agneau » (Apoc. XII, 11). Pense à ceci, croyant, je t'en supplie. Tes plus grands efforts pour te justifier ne pourront jamais fermer la bouche de l'accusateur — elle ne peut être fermée que par le sang de l'Agneau.

Elihu était pour Job, mais il n'était pas pour sa propre justice. C'est contre elle qu'il fut embrasé de colère. Lorsque notre bien-aimé Sauveur était sur la terre, rien n'excitait autant sa sainte colère que la propre justice des pharisiens. C'est contre elle qu'il était rempli d'indignation. Vous pouvez avoir été profondément affligé de ce qu'il *vous* était impossible d'arriver à être juste, de manière à pouvoir vous justifier vous-même. L'essai même que vous en avez fait a affligé le Seigneur davantage encore. Mais bien qu'Elihu fût tellement affligé de voir Job tomber dans une aussi grande illusion, oh ! comme néanmoins son cœur était porté vers *lui*. Il dit : « Voici, mon ventre est comme un vaisseau qui n'a point d'air, et il crèverait comme des vaisseaux neufs. Je parlerai donc et je me mettrai au large. »

Là-haut, ô croyant ! par-dessus les trônes et les dominations, là-haut dans la gloire éclatante, il y a un homme dont le cœur tendre et humain est ému de compassion envers toi et envers moi. O resplendissement de la gloire du Père ! n'as-tu pas revêtu ma nature, dans le but exprès d'être un souverain sacrificateur miséricordieux, fidèle et plein d'amour ? Tu es en la présence de Dieu pour nous ! Ton cœur est rafraîchi ou mis au large quand tu intercèdes pour moi, pauvre et indigne créature. Jamais, non jamais, ton amour n'est

fatigué de moi. O amour merveilleux, amour tendre et divin ! que le Seigneur en remplisse le cœur et de celui qui écrit, et de celui qui lit !

Et maintenant Elihu ouvre la bouche pour s'adresser à Job. Il dit : « Mes paroles répondront à la droiture de mon cœur. » Quel délicieux changement, lorsque, fatigué de mes efforts à chercher la justice en moi-même, l'Esprit de Dieu met devant moi le Seigneur, ma justice, dans le ciel.

Ce qui répondait au besoin si profondément senti de Job se trouve en Elihu. « L'Esprit de Dieu m'a créé.... — Voici, je suis, selon ton désir, en la place de Dieu ; du limon je fus aussi formé. Voici, ma frayeur ne te troublera point, et ma main ne s'appesantira point sur toi. »

Quelle illustration frappante nous avons ici de la réelle humanité de notre précieux substitut, le Seigneur de gloire. Il fut conçu du Saint-Esprit, et cependant né de femme. Le médiateur, l'arbitre entre Dieu et l'homme, ce fut l'homme Christ Jésus. N'est-il pas des plus précieux que Dieu se soit ainsi manifesté à nous en chair ? La frayeur que nous avons de lui ne peut nous épouvanter. Voyez-le au milieu de pauvres pécheurs coupables, tels que la femme de Samarie, la pécheresse de la ville, le brigand à la croix. Oh ! ne viendrions-nous pas avec assurance à un tel Sauveur !

Elihu tance Job de ce qu'il a voulu à tout prix se justifier lui-même, puis, pour avoir eu l'affreuse pensée que Dieu était contre lui ; il lui dit ensuite : « Voici, je te répons qu'en cela tu n'as pas été juste : car Dieu sera toujours plus grand que l'homme mortel ; pourquoi donc as-tu combattu contre lui ? » Comme la question du combat

du chrétien devient simple, une fois que cette lumière vient l'éclairer : *Tu n'es pas juste — tu es coupable*, c'est un fait, la déclaration de la Parole de Dieu. Il n'y a pas de différence, car tous ont péché. Comme pécheur, *tu es jugé dans la mort de Jésus* ; et comme pécheur jugé, condamné, mort, par cette mort tu es réputé mort, et mis de côté à jamais. En tant que fils d'Adam, tu ne peux jamais être juste ; et ainsi tout ce que tu pourrais tenter pour relever ta vieille nature, le vieil homme coupable, en quelque manière que ce soit, c'est tout simplement *combattre contre Dieu*. Dieu n'est pas contre toi, mais il est contre tes efforts pour te justifier. Et je te répondrai que Dieu est trop fort pour toi. Ce ne sera que confusion pour toi, si tu oses combattre contre Dieu. On vient de me raconter une anecdote, qui montre cela d'une manière frappante. Un cher enfant de Dieu, vieux chrétien déjà, qui demeurait ici, fut grièvement éprouvé sur son lit de mort. Tous les péchés de sa vie passée lui apparaissaient distinctement, et le sentiment de sa culpabilité et de sa honte devint si accablant qu'il fut près de tomber dans le désespoir. A la fin il apprit et comprit la leçon de Job, et dit : « Je vois maintenant que si j'avais été seulement un peu meilleur, cela eût tourné à ma condamnation. Si j'eusse pu faire reposer mon salut sur la plus petite chose qui eût été en moi, je l'aurais fait et je serais péri dans mon égarement ; mais maintenant il n'y a uniquement que le sang de Christ. » Tel est, chez tout enfant de Dieu, l'effort désespéré du cœur humain contre Dieu. Il faut que la leçon de Job s'apprenne. D'une manière ou d'une autre, la pensée de l'homme est de se justifier lui-même. Ce peut être en gardant la loi, ce peut être en mêlant la

justice de Christ avec la sienne propre, en cherchant à répondre aux exigences de la loi, afin de rendre ainsi sa cause juste devant Dieu. Peu importe la manière; tout effort que je fais pour me justifier moi-même devant Dieu n'est autre chose que combattre contre Dieu. C'est travailler à rétablir ma vieille nature adamique que Dieu a renversée et ensevelie pour toujours. « Quand Dieu ouvre l'oreille aux hommes et scelle la leçon qu'il leur donne, afin de détourner l'homme de son train et de mettre le mortel à l'abri de l'orgueil, » alors, il faut que l'homme passe par cette dure affliction. Il peut arriver que ce soit à la suite de quelque chute que toute confiance en soi-même est détruite. Et peut-être qu'à moins d'une chute aucun chrétien n'arrive réellement à comprendre Philip. III. Ah! certes, ce n'est pas chose facile d'estimer *comme une perte — comme du fumier*, tout ce qui tient au *moi religieux* — de n'avoir aucune confiance en la chair — d'être trouvé uniquement en Christ.

Elihu nous montre que le but de Dieu est la pleine délivrance de Job. Et c'est dans ce même but qu'il permet tous les soufflets, tous les combats par lesquels le croyant peut avoir à passer. Oui, et alors quand il arrive au point le plus humiliant, « s'il se trouve alors un messenger pour lui, un intercesseur, un d'entre mille, qui manifeste à l'homme son droit chemin; alors il prend pitié de lui, et dit : « Garantís-le, afin qu'il ne descende pas dans la fosse; j'ai trouvé une rançon » (ou la propitiation).

Quel bonheur pour nous d'avoir un véritable Messager du ciel, un véritable interprète de Dieu pour nous montrer sa Justice. Le Saint-Esprit, envoyé du ciel,

est le meilleur interprète du dessein de Dieu dans la croix de Christ. Dans la bonne nouvelle qu'il a apportée, la justice de Dieu est révélée. Oui, c'est son œuvre bénie de faire voir la justice de Dieu en justifiant le pécheur — de montrer que Dieu est conséquent avec lui-même, avec sa sainteté, en étant miséricordieux envers le pauvre pécheur coupable. Comment Dieu peut-il dire: « Garantis-le, afin qu'il ne tombe pas dans la fosse. » Est-ce que l'homme est juste? Oh! non. Est-il innocent? Non. Ne mérite-t-il pas de descendre dans la fosse? Oh! certainement oui! Alors donc comment Dieu peut-il être juste en l'épargnant? « J'AI TROUVÉ LA PROPITIATION, ou la rançon. »

L'homme est coupable. Il n'a pas de justice. Mais Dieu a trouvé une rançon. Ceci change tout et explique tout. Je ne suis plus un pécheur tremblant devant Dieu, envisagé comme mon *Juge*; mais je suis devant Dieu qui est celui qui *me justifie*. Dieu a trouvé une rançon, une propitiation dans le sang de Jésus, dans le but exprès de manifester *sa justice*, en justifiant gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus. Quatre fois cela nous est montré comme étant la justice même de Dieu, dans Rom. III, 21-26. Remarquez bien que ce n'est pas que moi, comme enfant d'Adam, je suis juste. *Cela ne peut jamais être.*

Les chap. V, VI, VII, montrent que par la mort de Christ je suis mort et enseveli. Et si je suis justifié, c'est *uniquement et entièrement* dans le Christ ressuscité. Christ n'est pas mort pour les justes, mais pour les injustes, afin de les amener à Dieu.

Maintenant, cher lecteur, où en êtes-vous? Est-ce que vous combattiez encore contre Dieu en essayant

d'être par vous-même juste devant lui comme Juge? S'il en est ainsi, il n'est pas étonnant que votre âme soit tourmentée de confusion et de ténèbres. Ou bien, est-ce que vous vous reposez entièrement sur la valeur de ce sang expiatoire, de cette rançon qui fait que Dieu est juste en *vous justifiant*? Ah! chaque fois que votre âme est abattue par un simple doute, vous pouvez dire avec certitude : « Voilà de nouveau que je cherche à me justifier moi-même, au lieu de me réjouir en Dieu qui me justifie. » Si Dieu est votre juge vous ne pouvez être sauvé. Si Dieu est votre justificateur, vous ne pouvez être perdu. « Qui intentera accusation contre les élus de Dieu? C'est Dieu qui justifie; qui est celui qui condamnera? Christ est celui qui est mort, mais plutôt qui est ressuscité, qui aussi est à la droite de Dieu, *qui aussi intercède pour nous.* »

Ce n'est pas vous qui avez trouvé la rançon. Dieu l'a trouvée. Satan peut lui parler de tous vos péchés; et surtout de votre profonde ingratitude et de vos manquements depuis que vous êtes enfant de Dieu. La réponse de Dieu est celle-ci : « J'ai trouvé une propitiation. »

Alors certainement je dois avoir une parfaite délivrance — en ayant Dieu pour mon justificateur — Jésus pour mon avocat. Oh! quel rafraîchissement cela procure à l'âme : « Sa chair devient plus délicate qu'elle n'était dans son enfance; il revient aux jours de sa jeunesse. » Ce n'est plus à présent : « Oh! qui me ferait être comme j'étais autrefois! » Maintenant j'en ai fini avec le *moi*. Ce n'est plus moi, mais Christ en moi — ce ne sont plus de misérables efforts pour me justifier moi-même, ou mon vieil homme. Oh! non, c'est mon

âme toute remplie de fraîcheur en contemplant la rançon que Dieu a trouvée et la perfection de Dieu en me justifiant par cette rançon. Comme la prière est douce maintenant : « Il adresse à Dieu sa prière, et Dieu lui redevient propice; il contemple sa face avec des transports, et Dieu lui rend sa justice. » Que c'est merveilleux ! L'homme qui n'a aucune justice en propre, possède maintenant la justice de Dieu. « Elle est envers tous, et sur tous ceux qui croient » (Rom. III). Quelle bénédiction ! Christ est fait justice aux croyants — ils sont la justice de Dieu en lui ; et par-dessus tout, notre justification dans le Christ ressuscité est, pour ainsi dire, la justice même de Dieu. Et aucune chose n'arrête plus le plein déploiement de toutes ces bénédictions et jouissances, si ce n'est les efforts de la propre justice, le travail pour être juste en soi-même. Confessez simplement la vérité telle qu'elle est : « Il regarde vers les hommes, et dira : J'avais péché, j'avais renversé le droit, et cela ne m'avait point profité. Dieu a garanti mon âme afin qu'elle ne passât point par la fosse, et ma vie voit la lumière. »

Comme ce verset est simple. Oh ! dira peut-être quelqu'un de mes lecteurs, maintenant je commence à voir clairement que je n'ai jamais été chrétien du tout. Ma religion n'a été autre chose que de la confiance en moi-même. « Il dira, j'avais péché. » Est-ce là le langage de votre cœur maintenant ? Pouvez-vous vous jeter aux pieds de Christ comme un pécheur avoué ? Vous pouvez prendre cette place sans aucune crainte d'être hypocrite. En vous reconnaissant pour ce que vous êtes, un pécheur devant Dieu, vous n'avez pas à craindre de vous tromper vous-même, bien moins encore de tromper

Dieu. Si c'est là l'état dans lequel vous confessez être, Dieu délivrera votre âme de la fosse, et vous serez éclairé de la lumière des vivants. Ne demeurez pas satisfait, jusqu'à ce que vous soyez assuré que « Dieu vous a justifié gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus. » C'est assurément une grande chose que Dieu dit dans ce passage ; cependant il faut qu'elle soit vraie, car c'est la parole de Dieu. Il ne se trouvera donc jamais dans la fosse, un seul de ceux qui auront été amenés à venir à Dieu comme des pécheurs perdus. « Il *garantira* son âme afin qu'elle ne passe point par la fosse et sa vie verra la lumière. » Combien, par conséquent, il importe de vous assurer, si vous avez été ainsi amené à faire devant Dieu une confession sincère et réelle. Il n'est pas dit : si quelqu'un m'a servi, ou si quelqu'un n'a pas péché ; mais si quelqu'un a péché. « Si quelqu'un dit : j'ai péché. » Maintenant, lecteur, Dieu discerne vos pensées dans ce moment-ci. Que dites-vous à Dieu ? Pouvez-vous dire : j'ai péché ?

Elihu dit : « Si tu as à parler, réponds-moi, parle ; car je désire de te justifier. » Certes c'est un fait merveilleux que le propre but de Dieu, *son désir*, son intention en envoyant son Fils bien-aimé dans ce monde, était de justifier des pécheurs impies. Que le pécheur réveillé et inquiet apprenne donc ceci, c'est qu'en venant à lui, il rencontre un Dieu tout disposé en sa faveur, un Dieu qui désire de le justifier. Oui, du moment que vous croyez en Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts pour notre justification, dès ce moment vous êtes justifié de toutes choses (voy. Act. XIII, 38 ; Rom. IV, 24-V, 1).

Elihu parle maintenant à ceux qui ont des oreilles pour entendre. Il montre en quoi Job avait si gravement erré. Premièrement, en disant : « Je suis juste, » et ensuite en disant qu'il ne servait à rien de servir Dieu. C'est ainsi que la propre justice est montrée comme conduisant à l'infidélité et à la plus profonde méchanceté spirituelle. Ensuite Elihu fait voir que Dieu est juste dans toutes ses voies. Que l'homme l'aperçoive ou non, il y a une raison, une nécessité pour chaque acte, chaque permission de Dieu dans ses voies, soit envers une nation, soit envers un individu ; « car ses yeux sont sur les voies de chacun, et il regarde tous leurs pas. Il n'y a ni ténèbres, ni ombre de mort, où se puissent cacher les ouvriers d'iniquité. »

Quelle que puisse donc être la Providence de Dieu à l'égard du monde, ou sa discipline à l'égard de ses enfants, que ce soit un châtiment, que ce soit même la mort du corps (1 Cor. XI, 30, 31), toutes ses voies sont justes et véritables.

Chap. XXXV. Elihu applique tout cela à Job lui-même, et il en vient ensuite à justifier Dieu, « à parler en faveur de Dieu, à lui attribuer la justice. » Il est très-frappant de voir comment toute l'affaire d'Elihu consiste à justifier Dieu. Cela nous rappelle les paroles de Jésus : « Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi, je t'ai connu. » La grande affaire de Jésus, le Fils, était, par sa mort, de glorifier le Père en justifiant les impies. Il est de toute importance pour l'âme qu'elle comprenne bien ceci, savoir que Dieu est parfaitement juste en justifiant les impies par le sang de Jésus. Et que, étant ainsi justifiés, ils sont considérés comme justes dans le Christ ressuscité. Il a constamment les yeux

sur eux en Christ. « Du juste, il ne détourne pas ses yeux, et avec les rois sur le trône pour toujours il le place, afin qu'il soit élevé » (XXXVI, 7). Certainement il faut qu'il en soit ainsi : Quand Dieu voit une fois le pauvre pécheur, coupable, devenu juste en Christ, et qu'il ne retire plus ses yeux de dessus lui, alors il doit être établi pour toujours ; car Christ est établi pour toujours. Si Christ est élevé pour toujours, alors le croyant est, en lui, élevé pour toujours aussi. Je puis détourner mes yeux de Christ, ma justice vivante devant Dieu, pour regarder ce que *je suis, moi*. Dieu ne le fera jamais. O mon frère ! ton cœur ne bondit-il pas de joie, à la pensée que, dans ce moment, DIEU TE VOIT JUSTE EN CHRIST ÉTABLI POUR TOUJOURS ? Mais, diras-tu, « alors il est bien étrange que je doive passer par tant d'angoisses et d'afflictions, que je sois ainsi comme un captif dans les fers, retenu dans les chaînes de l'adversité ! » Ah ! c'est que la leçon de Job n'est pas encore apprise.

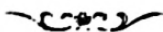
Les quelques versets qui suivent exposent le but de Dieu dans la discipline. « S'ils sont liés de chaînes, et s'ils sont prisonniers dans les liens de l'affliction, c'est que Dieu veut leur montrer ce qu'ils ont fait, et que leurs péchés se sont augmentés ; faire que leur oreille s'ouvre aux *leçons* ; et leur dire de se détourner de l'iniquité. S'ils l'écoutent et le servent, ils achèveront heureusement leurs jours et leurs années dans les délices. Mais s'ils n'écoutent point, ils courent au-devant de la flèche, et ils périssent faute d'avoir voulu comprendre. » Il est des plus important de ne pas confondre la position du croyant et son salut en Christ avec sa marche et la discipline du Père envers lui. Quant à sa

position en Christ, elle est, comme nous l'avons vu, établie pour toujours. La faire dépendre, le moins du monde, de ses œuvres, ce serait nier la grâce de Dieu. Cependant combien de choses dépendent en effet de sa marche avec Dieu. Ce ne sera pas sans doute la prospérité terrestre, ni les plaisirs du monde. — Plus nous marcherons près de Dieu, moins nous aurons de ceux-ci. Témoin l'apôtre Paul, et tous ceux qui veulent vivre pieusement dans ce présent siècle mauvais.

Mais qui peut dire combien notre prospérité spirituelle, combien la jouissance des joies célestes dépendent d'une marche avec Dieu et près de Dieu. La question est très-fermement posée ici; et c'est la parole de Dieu. Le but béni qu'il se propose dans toutes nos afflictions, dans toute sa discipline et ses châtimens, c'est de nous rendre participants de sa sainteté. Oh! pensez à ce qu'il nous a fait être en Christ, et puis dites, si vous le pouvez, que vous avez été affligé sans cause. Ah! il y avait quelque accommodement avec l'iniquité. Et si Dieu n'était pas intervenu avec le châtiment, qui peut dire si nous n'aurions pas continué dans cette voie à tel point que Dieu eût dû nous retrancher par la mort. Le Seigneur discipline celui qu'il aime (Héb. XII. 5-9).

Qui peut dire les résultats bénis d'un abandon complet de soi-même à Dieu? Quelle honte pour le croyant de servir le monde, la chair ou le diable! Quelle puissance dans cette parole: « Et il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus dorénavant pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux (2 Cor. V, 14, 15)!

(Suite et fin.)



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

La conversion de Job, ou Dieu qui justifie.*(Suite de la page 300.)*

Puisse ce mot : *dorénavant*, pénétrer jusqu'au plus profond de notre âme ! Que doit être dorénavant votre vie et la mienne ? Pensez, je vous en conjure, à l'amour de Christ, à ses droits sur votre cœur. Voulez-vous connaître des jours de prospérité spirituelle, des années de jouissances célestes ? Dans ce cas, abandonnez tout ce qui ne s'accorde pas avec un Christ rejeté du monde, mais glorifié dans le ciel. Cherchez à le servir d'un cœur intègre et obéissant, dans une simple dépendance du Saint-Esprit, en n'ayant pas de confiance en la chair. Je suis persuadé qu'il est d'une grande importance que vous soyez bien décidé à marcher réellement avec Dieu. Vous avez péché, et puis les liens et les chaînes vous ont arraché des cris. Rappelez-vous que le croyant ne peut *toucher* au péché sans qu'il en ressente une grande amertume dans son âme. Et Dieu se sert de cette amertume même pour relever et restaurer l'âme du saint en chute. « Mais ceux qui sont hypocrites en leur cœur,

attirent sur eux la colère ; ils ne prient point, quand Dieu les enchaîne. Leur personne meurt dans le premier âge ; et ils perdent la vie, comme les victimes de l'infamie » (15). Vous dites : Si j'étais un enfant de Dieu, certainement je n'aurais pas tout ce trouble et cette amertume. — La parole que nous venons de citer prouve que, si vous n'étiez pas un véritable enfant de Dieu, mais que vous fussiez un hypocrite de cœur, vous n'auriez pas toute cette amertume, et que, au contraire, vous persisteriez dans la voie du péché jusqu'à ce que vous périssiez pour toujours.

Le reste du discours d'Elihu expose la majesté de Dieu et montre l'entière dépendance de l'homme envers lui. Alors Jehovah, l'Eternel lui-même, parle à Job. Voici l'ordre du livre : Job — le témoignage de Dieu quant à lui, — Satan accusant et opposant par le moyen des amis de Job, — puis Elihu, le médiateur et arbitre. — Puis enfin Dieu lui-même. Ainsi nous avons l'homme de Dieu, — Satan contre lui, — Christ souverain sacrificeur pour lui, — puis Dieu.

Remarquez maintenant l'effet pour Job de se trouver ainsi en la présence de l'Eternel lui-même. Etonné de se trouver contestant avec le Tout-Puissant, il répondit alors à l'Eternel : « *Voici je suis un homme vil ; que te répondrai-je ? Je mettrai ma main sur ma bouche.* » Il dit qu'il est au bout de ses paroles et qu'il ne continuera plus. Mais oui, Job ira un peu plus loin cependant. Dans cette confession il se reconnaît pour ce qu'il est, un homme vil. Mais dans la seconde confession il ira bien plus loin que cela.

Quelle parole solennelle pour Job que celle-ci : « *A-néantiras-tu mon jugement ? Me condamneras-tu pour*

te justifier? » Je vais expliquer cela par des exemples. Supposez un fondeur ayant beaucoup d'ouvriers à son service, et deux monceaux de métal dans sa cour. L'un de ces monceaux est entièrement mauvais, impropre à toute bonne chose, et tout essai pour l'utiliser est une perte de temps, car aucun objet valable ne saurait en sortir. L'autre monceau, au contraire, est exactement approprié à l'usage qu'on désire. Maintenant le maître a une connaissance parfaite de ces deux monceaux, et avertit ses ouvriers de la nature de l'un et de l'autre. Ils ne veulent pas le croire, mais se mettent à essayer de faire de bons articles avec le mauvais monceau. N'est-ce pas là contester avec le maître? Encore un exemple : Un grand fermier avertit ses gens, qui sont au moment d'ensemencer ses champs, que tel tas de semence est entièrement mauvais ; qu'il n'y a pas, dans ce grain, le plus petit germe de vie ; mais que la semence de l'autre tas est sûre, et donnera certainement une bonne récolte. Ils ne le croient pas. Ils sèment la mauvaise semence, et quand l'été est venu, voilà qu'il n'y a autre chose que de la mauvaise herbe dans le champ. Ah ! disent-ils alors, il nous faut prendre garde de faire une meilleure culture ; nous allons essayer de nouveau. Essayer de nouveau ! Ne serait-ce pas là contester avec le fermier ? De cette même manière, Dieu nous a dit aussi clairement que possible que l'homme est une masse pécheresse, coupable et perdue ; et que, sur le principe de la loi, *il ne peut jamais être juste*. Et d'un autre côté il nous a dit, que le sang de Jésus justifie tout pécheur impie qui croit en lui (voyez Rom. III, 19, 25 ; Gal. II, 21, III, 10). Maintenant, supposez un homme ne croyant pas Dieu là-dessus, mais essayant

de se justifier en gardant la loi, ou prêchant la justification à d'autres au moyen de la loi, Dieu ne dit-il pas à cet homme : « Me condamneras-tu pour le justifier ? » C'est une chose terrible que de contester avec Dieu. Si ces lignes venaient à tomber sous les yeux de quelque prédicateur de la loi pour le salut, je lui dirais : Tu es un adversaire de Dieu, un persécuteur de Christ. J'ai vu hier une lettre d'un homme revêtu d'une autorité ecclésiastique humaine. Cette lettre menaçait d'excommunier, de ce qu'il appelait l'Eglise, une personne parce qu'elle avait été convertie des efforts du vieil homme pour garder la loi, au parfait et éternel salut en Christ. Pensez un peu à cela : une lettre menaçante, de la part d'un pasteur officiel, parce qu'un pauvre pécheur a trouvé une paix assurée en Christ ! Puisse le même Dieu, qui révéla Jésus à l'insensé persécuteur Saul de Tarse, révéler Jésus à ce pauvre malheureux ainsi séduit, et combattant contre Dieu. Et puis ce ne sont pas seulement les ministres de Satan qui s'efforcent de retenir les âmes loin de Christ, et qui disent aux hommes qu'il y a encore, dans la vieille et mauvaise masse de l'humanité, quelque chose qu'on peut encore très-bien façonner et refondre ; mais le témoignage de Dieu, quant à l'entière ruine de l'homme en Adam, et à la seule rédemption dans le Christ Jésus pour des *pécheurs perdus*, est si peu compris, même par de vrais enfants de Dieu, qu'ils emploient la plus grande partie de leur vie à essayer de faire croître la mauvaise semence, c'est-à-dire à chercher de la justice en eux-mêmes, tout en ne trouvant constamment que des ronces au lieu de fruits. Et certainement il doit en être ainsi, aussi longtemps que nous essayons d'être justes

dans ce en quoi Dieu nous a déclarés coupables. Dieu veuille que nous n'essayions plus d'être justes en nous-mêmes ; mais plutôt que, nous réjouissant dans la justice de Dieu, nous marchions désormais dans la puissance de la nouvelle vie. Dieu montre ensuite à Job, sous l'image du Léviathan, que la puissance de Satan est trop grande pour lui. Quel être terrible que ce roi de tous les orgueilleux ! Ce monde a rejeté le Roi de Justice, et a préféré l'horrible esclavage de Satan. Mais quel pouvait être le but de Dieu, en décrivant ainsi le pouvoir de l'adversaire ? Assurément c'était d'amener Job à une entière dépendance de lui. « Je sais, dit Job, que tu peux tout. » Quel repos en cela ! Le croyant, considéré en lui-même, n'a point de force pour vaincre Satan. Si l'homme a failli devant lui quand il était innocent, bien moins encore sera-t-il en état de lui résister, maintenant qu'il est tombé. L'indépendance de Dieu, voilà ce qui a ouvert la porte à Satan au commencement ; et ce n'est que la simple dépendance de Dieu qui peut la fermer. Que Dieu nous donne un sentiment profond de dépendance de lui. C'est une grande grâce qu'il nous ait dit ce qu'était la puissance de l'ennemi, afin que nous sachions que notre seule ressource consiste dans une ferme confiance en lui. « Je puis toutes choses en Christ, » dit Paul. « Ma grâce te suffit, » dit Jésus. Et maintenant la leçon de Job est apprise. Il va un peu plus loin, il dit : *« J'avais ouï de mes oreilles parler de toi ; mais maintenant mon œil t'a vu : c'est pourquoi j'ai horreur d'avoir ainsi parlé, et je m'en repens sur la poudre et sur la cendre. »*

En quoi consistait la repentance de Job ? Était-ce un changement de pensées relativement à une marche d'i-

vrognerie ou d'impureté? Était-il profondément affligé à cause d'une vie de péchés grossiers et d'immoralité? Oh! non, ce n'était pas du tout le cas de Job. Job était un véritable homme de Dieu, sa carrière avait été une des plus morales et des plus intègres dont nous ayons le récit. Comme Paul il était, quant à sa vie devant les hommes, sans reproche, et tel qu'on en trouverait à peine entre dix mille un seul qui pût en dire autant. De quoi donc se repentait-il? Il se repentait de ceci : De ses efforts pour établir sa propre justice. Dieu lui était révélé maintenant, et il avait horreur de *lui-même*, oui de *lui-même*! Est-ce que mon lecteur a horreur de *lui-même*? De tout ce qui l'exalte *lui-même*, de toute religion qui tend à le rendre juste *lui-même* devant Dieu envisagé comme Juge? Je vous le demande, avez-vous horreur de tout ce qui tendrait à élever l'homme, en tant que fils d'Adam? En avez-vous horreur surtout, parce que cela déroberait à Christ une part de sa propre excellence? Avez-vous compris que tout cela est un combat contre Dieu, et par conséquent quelque chose des plus odieux? L'apôtre l'avait appris lui, — oui, il avait appris la *leçon de Job*, et senti profondément la *repentance de Job*. Il pouvait regarder en arrière à toute sa vie religieuse, à son zèle et à sa conduite irréprochable comme Juif, — comme Pharisien; et tout ce qui exaltait Paul, il pouvait le fouler aux pieds. Il dit : « Quant à la justice qui est par la loi, étant sans reproche. *Mais ce qui m'était un gain je l'ai regardé comme une perte, à cause de Christ.* Et certes je regarde toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus, mon Seigneur, à cause duquel j'ai fait la perte de toutes choses,

et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ, et que je sois trouvé en lui, n'ayant pas ma justice qui est de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ, la justice qui est de Dieu moyennant la foi; *pour le connaître lui et la puissance de sa résurrection, etc....* » (Phil. III, 4-11). Quelle conversion complète nous avons ici de la religion du *moi* à la justice de Dieu ! Est-ce que mon lecteur en a fini ainsi avec lui-même ? Est-ce que vous voyez en Christ une telle excellence que vous puissiez dire avec Job : « Maintenant mon œil t'a vu, c'est pourquoi j'ai horreur de moi-même, etc. » Je vous le demande : Avez-vous réellement été converti des efforts du vieil homme contre Dieu ?

Quel changement pour Job, une fois cette leçon apprise que tout en lui était vil et méprisable : « Et l'Éternel tira Job de sa captivité, quand il eut prié pour ses amis ; et il rendit à Job le double de tout ce qu'il avait eu. » S'il avait perdu sept mille brebis, il en avait quatorze mille maintenant ; et ainsi en était-il des chameaux et des bœufs et des ânes. Et certes le croyant a deux fois autant, par Christ, en la résurrection, qu'il avait perdu par Adam en la mort. L'innocence humaine est perdue par le péché. La justice divine est gagnée en Christ par la grâce. Un jardin de délices terrestres est perdu ; la joie éternelle du ciel est trouvée. En un mot, mon *moi* est perdu ; Christ est trouvé. Je suis mort, Christ vit. Je suis enseveli, Christ est ressuscité. Je ne pouvais jamais être juste devant Dieu, Christ est ma justice, et Dieu mon justificateur. Quel calme après un tel orage ! Quelle divine consolation après tant d'a-mertume. Oh ! quelle paix solide donnent à l'âme l'abandon de tout effort, de toute prétention à être juste

en moi-même, et la connaissance que j'ai une justification et une justice parfaites en Christ ressuscité d'entre les morts. Ne justifierai-je pas Dieu dans la glorieuse rédemption qu'il a accomplie? Plus je serai occupé du plan merveilleux de Dieu pour me justifier, moi pauvre pécheur, plus mon âme sera remplie de joie en Dieu. Soyez donc en garde contre toute tentative d'élever l'homme dans la chair. Le mot *mort* est écrit sur lui tout entier. Puissions-nous, dorénavant, connaître la joie et la puissance de notre position de résurrection, pleine et entière en Christ. Car, tandis que, en Adam, l'homme est complètement perdu dans le péché, et n'a aucun pouvoir pour la justice; et tandis que la loi n'a fait que produire des transgressions et prononcer une malédiction sur l'homme, maintenant, non-seulement le croyant est ressuscité en Christ, entièrement sans péché et sans condamnation, mais de plus, étant ressuscité avec Christ, et ayant l'Esprit de Dieu, il a de la puissance, la puissance même de la résurrection et de l'Esprit de Dieu contre tout péché.

C'est ainsi que si Job avait perdu ses fils et ses filles dans la mort, il les reçoit maintenant, pour ainsi dire, en résurrection. Les noms mêmes de ses filles sont très-significatifs. Il appelle la première Jémina, qui signifie *belle comme le jour*; la seconde Ketsiha, ce qui veut dire *Casse*, un des doux parfums du sanctuaire, et la troisième Heren-Happuch, ce qui veut dire *enfant de beauté*. « Et il ne se trouva point dans tout le pays de si belles femmes que les filles de Job. »

Le péché en effet a gâté tout ce qui était beau, si beau dans cette vieille création dont Adam était le chef. Mais comment parlerai-je du Christ ressuscité, chef de

la création nouvelle? O toi qui es choisi entre dix mille! ta beauté, Seigneur, est parfaite, ta gloire sans aucune tache! Comme tu es saint, précieux, divinement doux! Ton nom est comme un parfum répandu! Et j'ai pu chercher si longtemps, et chercher vainement à trouver la perfection dans la chair adamique! Oh! que la mort passe sur elle; que la mort la possède tout entière! qu'elle ait tout ce que je suis, avec le péché si odieux! Je te contemple, Seigneur de résurrection, et j'ai horreur de moi-même! Est-ce bien vrai que tout ce que tu es est à moi? Ta beauté et ta gloire, le parfum de ta sainte personne, que tout cela m'appartient! Est-ce là la part de tout pécheur sauvé par toi? Ah! c'est ici la conversion : abandonner tout ce que je suis dans la mort, et me tenir debout maintenant et pour toujours dans l'éternelle fraîcheur, l'excellence et la beauté qui te sont propres, ô mon Seigneur ressuscité!

Que Dieu bénisse, cher lecteur, le dorénavant de votre vie, comme il bénit le dernier état de Job! Que haïssant tout ce qui est de vous-même, et ayant l'œil fixé sur Jésus, votre âme se repose en Dieu, votre justificateur; et alors votre paix coulera comme un fleuve. Que contemplant la face de notre adorable Jésus, votre sentier soit comme la lumière qui augmente son éclat, jusqu'à ce que le jour soit en sa perfection.

C. S.

La cène et le jour de la résurrection.

(1 Cor. XV).

Il est infiniment doux pour nous que le jour même auquel nous nous rassemblons en mémoire de Christ et pour annoncer sa mort, parle à toute oreille intelligente de bonheur éternel et déclare à ceux qui s'approchent, à la voix de Jésus, que la grande victoire est remportée et que ce qui faisait la seule difficulté dans les voies de Dieu est ôté pour toujours. En effet, bien aimés, il y a eu dans toutes les voies de Dieu une seule difficulté, et je puis dire avec révérence, je pense, que c'était une difficulté même pour Dieu. Sans doute, toutes choses sont possibles pour Dieu, mais une chose ne l'a été qu'au prix du sacrifice de son Fils : Telle est la grande pensée que Dieu a eue toujours devant lui, et il n'y a pas d'erreur plus profonde que de supposer que le péché n'était qu'un accident au milieu du monde et que le don de Jésus, la rédemption de Jésus, n'ont été qu'un remède et une nécessité pour Dieu, si ce mal affreux, le péché, qui faisait obstacle à ses voies, devait être ôté de devant lui. Il est parfaitement vrai que le péché n'avait aucun titre à occuper une place dans l'univers de Dieu. La Parole nous dit : « Un ennemi a fait cela » (Matth. XIII, 28). L'ennemi de Dieu a introduit le péché dans un monde, jadis pur, et qui était le reflet visible de la bienfaisante puissance de Dieu : — et tout a été ruiné ! C'est pourquoi, en présence de ces choses, il est de la plus haute importance de retenir constamment dans son âme que la pensée de Dieu a toujours été

de permettre que ce qu'il y a de plus affreux pût s'accomplir, afin qu'il pût manifester les profondeurs de son amour et de sa grâce envers ceux qui étaient corrompus et perdus par le péché ; faisant paraître au milieu du mal une tendresse, une patience, une sagesse, une bonté, telles qu'on n'en aurait jamais pu voir autrement. Jamais la bonté n'est plus parfaitement démontrée que là où est le mal qui lui résiste et qui la hait. Quand tout va bien, tout est facile ; nous savons par expérience personnelle, que c'est chose aisée d'avancer là où le chemin est uni et où il n'y a pas de difficultés, là où tout s'accorde et est favorable au bien, là où il n'y a ni épreuve, ni opposition pour l'esprit : mais l'âme est mise à l'épreuve là où tout est contradiction et inimitié.

Dieu donc a permis que l'ennemi introduisît dans ce monde ce qui reniait Dieu et s'opposait à lui sous tous les rapports, ce qui déshonorait Dieu à tous égards au milieu du monde qu'il avait créé. En quoi, en effet, Dieu n'a-t-il pas été calomnié par Satan ? Quel mal, quels mensonges Satan n'a-t-il pas inventés et fait accepter par nos cœurs, au sujet de Dieu ? Qui avons-nous craint comme Dieu ? De qui avons-nous davantage cherché à fuir la présence... ? Mais en face de tout ce mal dont Dieu a permis la manifestation sous ses plus sombres couleurs, Dieu avait tout préparé pour que toute parole, toute œuvre, tout sentiment que Satan pourrait susciter dans ce monde, ne servît qu'à mettre en évidence quelque chose de lui-même qui n'avait jamais été aussi bien connu auparavant. Le Fils de Dieu est venu, il a vécu, il est mort et il est ressuscité : et nous, nous nous rassemblons selon son désir le jour de sa résur-

rection. En même temps, le mal va son train ; — Dieu nous a dit lui-même qu'il devait aller en augmentant : « Des hommes méchants et imposteurs iront en empirant, séduisant et étant séduits » — « des temps difficiles viendront, des temps plus fâcheux, » jusqu'aux derniers jours qui seront de tous les plus mauvais..... jusqu'à ce que ce que Dieu a opéré dans la mort et la résurrection du Christ soit publiquement manifesté devant le monde entier, par sa puissance.

Mais quelle position merveilleuse que la nôtre ! La pensée qui me préoccupe ici, c'est que, ayant trouvé Christ, nos pieds ont été posés, pour ainsi dire, sur le rocher des siècles par Dieu lui-même ; nous avons été établis sur ce qui est impérissable et immuable et qui nous associe aux pensées les plus profondes de Dieu et à la victoire la plus glorieuse que Lui-même ait jamais remportée, car de fait toutes les autres victoires ne sont que le résultat de celle qui est nôtre maintenant déjà, en Christ. Il doit être évident pour toute âme intelligente que si Dieu a eu affaire avec ce qu'il y a de pire, avec la racine de tout le désordre, avec le poison qui s'est répandu sur le monde entier, pénétrant et corrompant toutes choses, — alors tout le reste n'est plus qu'une question touchant la volonté de Dieu qui mettra en évidence, quand il lui plaira, ce que déjà il a trouvé et nous a donné dans la mort et la résurrection de Christ. Tout chrétien sait que là il a trouvé la délivrance ; ce n'est pas à dire qu'il réalise ce que Dieu y a accompli, car s'il en était ainsi, le cœur du chrétien resterait toujours élevé au-dessus de toutes les circonstances de ce monde. Il y aurait peut-être de saintes larmes, une douleur pleine d'amour pour un monde pé-

cheur qui soupire et est en travail, mais le cœur déborderait sans cesse de gratitude et d'actions de grâces envers Dieu, car il est parfaitement possible de sympathiser de tout notre cœur avec les saints de Dieu dans toutes leurs épreuves et d'avoir les sentiments les plus profonds pour ce pauvre monde qui nous environne, et cependant de n'avoir qu'à louer et à rendre grâces en regardant à Christ et en pensant à Celui qui l'a donné pour nous et à nous.

Voilà quelle est notre position, voilà ce que Dieu place devant nous en connexion avec le jour même auquel nous nous rassemblons en souvenir du Christ. Il est précieux pour nous que le jour que Dieu a choisi, ne soit pas celui de la mort de Christ. Sans doute c'est un fait solennel, que le Messie ait dû être frappé dans la maison de ses amis (voyez Zach. XIII, 6); mais loi-même que cette mort fût celle de Celui par qui seul notre péché pouvait être ôté, — car Dieu lui-même a dû détourner sa face de son Fils bien-aimé quand nos péchés ont été missur lui, — cependant le jour où Christ souffrit la croix n'est pas celui qui nous appelle à nous réunir. Ce n'est pas non plus le jour qui s'est écoulé entre sa mort et sa résurrection — le jour où les Juifs, hélas! célébraient leur fête, où ceux qui se croyaient quelque chose pour Dieu sur la terre, mais qui étaient réellement les ennemis du Père et du Fils, supposaient en vain qu'ils sanctifiaient un jour au Seigneur des armées, le jour où leur propre Messie gisait dans le tombeau, mis à mort par leurs mains iniques.

Mais quand Dieu ayant manifesté encore une fois sa puissance (non pas pour créer maintenant un monde que Satan pût envahir et souiller tout entier), a fait

luire le jour dans lequel la nouvelle puissance est manifestée, Jésus étant ressuscité des morts après avoir été chargé de tous nos péchés — alors tout est changé. Où sont les péchés? Où est tout ce que Dieu a fait venir sur Jésus? Tout cela est ôté! Jésus est ressuscité! Et de sa résurrection découle comme un fleuve toute bénédiction, et non pas pour l'Église seulement, car de toutes les bénédictions que Dieu répandra autour de lui, il n'y a de durable que ce qui a pour base cette mort de Jésus et pour source sa résurrection. Dieu a laissé le mal aller encore son train: le monde s'est réjoui, ne se doutant guère qu'une œuvre pareille s'était accomplie. Il n'était pas non plus dans l'intention de Dieu que cette œuvre déjà maintenant fût ouvertement et irrécusablement connue du monde: mais Dieu parle du ciel Lui-même; il envoie le St-Esprit à ceux dont les cœurs sont ouverts par sa grâce ici-bas. ils connaissent cette œuvre glorieuse que Dieu a accomplie, ils savent que Christ est ressuscité, « les prémices de ceux qui dorment » (1 Cor. XV). Et ici nous trouvons le St-Esprit, car en nous exposant un sujet pareil, il ne peut se reposer qu'il ne nous en ait montré la fin, si « *fin* » on peut dire, car il nous fait pénétrer jusque dans cette scène où Dieu sera tout en tous; et il n'y aura pas de fin, là où il n'y aura pas un seul ennemi à soumettre, pas une douleur à guérir, pas une brèche à réparer, mais où tout sera le complet et parfait résultat de la puissance de cette vie qui est déjà maintenant notre vie en Christ.

Jusqu'à quel point nos cœurs entrent-ils dans tout ceci? Nous devons à Dieu d'être sensibles à tout ce qui nous entoure, de prêter attention à tout ce qu'il fait,

de ne pas laisser une souffrance de ses créatures ou de ses enfants à laquelle nos cœurs ne participent pas et qu'ils ne sachent pas présenter à Dieu par les soupirs de l'Esprit ; car Dieu nous a si richement bénis qu'il nous appelle à être des imitateurs de Lui-même dans ce monde de péché ; et combien Dieu n'est-il pas sensible à toute infirmité, et aux ravages que son ennemi a causés ! Alors même qu'il est sur le point d'exécuter le jugement contre Ninive , la ville la plus orgueilleuse qui avait menacé de ravager son peuple bien-aimé, il envoie d'abord son prophète pour l'avertir, et si ce prophète, entrant peu dans ses pensées, préfère, s'il y va de son honneur de prophète, le jugement à la miséricorde , Dieu cependant, en voyant la confession et la repentance, détourna sa colère. Peut-être la confession est-elle bien imparfaite, bien passagère, — et parce qu'elle l'a été, parce que la repentance n'a duré qu'un moment, la destruction a dû tomber plus tard sur le peuple inconstant et coupable, — mais quelque peu de repentance qu'il puisse y avoir, Dieu en tient compte. C'est pourquoi , alors qu'il y avait seulement cette repentance extérieure qui , on le voit clairement, n'était pas de l'Esprit saint (car si elle eût été l'œuvre du St-Esprit , elle aurait eu de la durée), Dieu met de côté son propre prophète , le fait rentrer en lui-même ; et même les petits enfants et le bétail de la ville viennent en mémoire devant Dieu !

Nous entrons bien faiblement dans la largeur de cette bonté et de ces compassions de Dieu envers toute créature sortie de sa main. D'un autre côté la profondeur même des compassions de Dieu, là où elles sont mépri-

sées et là où est l'incrédulité qui rejette Jésus, ne fait qu'amener plus sûrement la perdition éternelle.

Mais combien merveilleuses sont cette miséricorde et ces compassions de Dieu pour ceux qui sont faibles et misérables dans ce monde ! Il est vrai que la misère n'est pas ôtée et que la mort de Christ a laissé le monde, en apparence, dans le même état ; de fait , ce monde a été débarrassé seulement de quelqu'un qui le troublait. Mais quel fruit les saints en ont-ils retiré ? Nous sommes du côté de Dieu ; nous regardons à la mort et à la résurrection du Christ, du côté de Dieu et non pas de celui de l'homme. Et que voyons-nous ? Dans ce pauvre monde que l'homme peut n'estimer que comme un point dans l'univers, nous voyons la merveille des merveilles qui confond toutes choses, non-seulement sur la terre, mais encore partout ailleurs : qu'y a-t-il en effet dans le ciel même en comparaison de ce que sont la mort et la résurrection de Christ ? Il n'y eut jamais, dans aucune des sphères que Dieu a créées et que l'homme, dans la pauvreté de ses pensées et de ses sentiments, place peut-être au-dessus de ces choses, non, il n'y eut jamais rien qui puisse être comparé à ce qui nous réunit aujourd'hui. Nous nous souvenons de Celui qui était Dieu, mais qui devint homme pour nous, de Celui qui ne descendit pas seulement du ciel, plein de bonté et de puissance, mais qui vint ici-bas pour souffrir la mort, la mort de la croix, parce que nos péchés ne pouvaient pas être ôtés d'une autre manière. Quelles actions de grâces ne rendrons-nous pas à Dieu de ce que nous avons la connaissance de ces choses ? — de ce que nous en avons l'assuré témoignage de sa propre part ? — de ce que nous savons que tout ce que Dieu

désire, c'est que nous saisissons la plénitude de la bénédiction qu'il nous a donnée? Nous ne pouvons estimer trop haut la mort et la résurrection de Christ. Dieu nous a introduits là où règne l'amour parfait. Jésus a ôté tout notre péché en le portant sur la croix, et ce que nous avons à faire, c'est de croire, de nous réjouir et de nous reposer en Lui. Nous pouvons voir peut-être même la mort envahissante s'approchant de nous, nous touchant de sa main et nous consumant, comme elle touche à ce qui nous est cher; mais nous connaissons la vie éternelle en Christ, une vie meilleure que n'eût été celle qui n'eût pas connu la mort. Car Christ Lui-même qu'eût-il été s'il avait simplement vécu dans ce monde, sans passer par la mort? — (2 Cor. V). C'est la mort de Christ qui a été la preuve de la puissance de sa vie comme elle l'est de son amour; — cette vie est celle qui a triomphé à toujours sur la mort, car la victoire éternelle est remportée et Dieu nous l'a donnée. Il n'y a plus rien à faire pour nous à l'égard de nos péchés. Il y a beaucoup à faire à l'égard de nos corps, et des cieus et de la terre sur laquelle nous devons régner; mais il ne reste rien à faire pour établir notre position devant Dieu, ou notre délivrance, et pour mettre à toujours de côté ce qui pouvait être une difficulté pour le Seigneur. La seule vraie difficulté, Dieu l'a renversée et elle est ôtée: nous étions « sous le péché » et Dieu ne peut pas passer par-dessus le péché; — mais cette difficulté Dieu Lui-même l'a ôtée, au prix du sacrifice de son Fils bien-aimé, et Dieu nous laisse dans ce monde, afin que nous y apprenions la suffisance de sa grâce pratiquement, comme nous en connaissons le triomphe en Christ. Et maintenant nous nous sommes

réunis pour nous souvenir ensemble de ce qu'il a fait et pour nous réjouir dans ce qu'il est pour nous, afin d'anticiper la gloire assurée qui nous attend, une gloire sans fin, car c'est de la gloire, de la gloire de Dieu que nous nous réjouissons en espérance. Ne sommes-nous pas placés comme des fils dans la maison de leur père, des fils qui ont une parfaite communauté d'intérêt dans tout ce que leur père possède et tout ce qu'il est ? Nous attendons d'être manifestés comme fils et héritiers par Christ, mais nous sommes tels déjà maintenant. « Bien-aimés, nous sommes maintenant les enfants de Dieu » (1 Jean III). Rien ne sera changé quant à ce monde jusqu'à ce que Dieu nous ait retirés auprès de Lui pour être avec Jésus, jusqu'à ce que Jésus soit venu pour nous prendre et nous introduire dans la maison du Père. Nous n'entrerons pas furtivement dans le ciel, mais Christ viendra pour nous, afin de nous recevoir et qu'ainsi en entrant dans la maison du Père, nous y entrions avec la plénitude de la bénédiction que nous possédons dans le Bien-aimé qui rend agréable tout ce sur quoi reposent les regards du Père. Nous serons introduits dans le ciel par le Fils Lui-même — nul, même le plus petit, ne sera laissé en arrière. Quel changement pour tous, — « en un moment, en un clin d'œil » ! — Alors Dieu aura la joie de n'agir que selon son propre cœur, et alors Satan aura le chagrin de voir pleinement bénis de Dieu tous ceux auxquels il avait cherché à faire du mal.

Telle est notre part maintenant en espérance. Nous ne sommes pas comme ceux qui doivent attendre jusqu'à ce que leurs corps soient changés, pour connaître ce que Dieu pense à notre égard. Puissions-nous nous

rappeler que nous ne sommes dépendants d'aucune chose qui puisse arriver ! Nous nous reposons sur ceci : Dieu nous a montré Jésus ! — Il nous a donné de croire en Jésus et non pas seulement en Lui, mais à cette œuvre glorieuse que Dieu a opérée en Lui pour nous.

Que Dieu nous donne de réaliser toujours avec plus de simplicité ce que nous avons ainsi reçu de Dieu comme notre part, nous souvenant que le jour approche !



Le Salut.

« Et comme Jésus était à table dans la maison de Matthieu, voici, plusieurs péagers, et des gens de mauvaise vie, qui étaient venus là, se mirent à table avec ses disciples; ce que les pharisiens ayant vu, ils dirent à ses disciples :

« Pourquoi votre maître mange-t-il avec des péagers et des gens de mauvaise vie ? Jésus ayant entendu cela, leur répondit : Ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui se portent mal. Mais allez, et apprenez ce que veulent dire ces paroles : Je veux miséricorde, et non pas sacrifice ; car je ne suis pas venu pour appeler à la repentance les justes, mais les pécheurs. » *Ma th. IX, 10-13.*

C'est une terrible chose qu'un homme ose croire qu'il est juste par lui-même, par ses œuvres — car alors il ne peut pas prétendre à posséder le Sauveur que Dieu a donné aux pécheurs ; — et de même le Sauveur ne peut avoir aucune part avec un tel homme pour lequel il n'est rien. En effet, comment cela se pourrait-il ? — Quel emploi un homme sur la terre ferme, ferait-il d'un bateau de sauvetage ? — Comme donc un bateau de sauvetage n'est utile qu'à des gens qui se noient ; de même en est-il du Sauveur. Il n'est utile qu'à des pécheurs. Quand donc un homme prétend être juste, c'est comme s'il disait, qu'il n'a pas besoin d'é-

tre sauvé, il se met ainsi en dehors du salut; car le salut est pour des pécheurs et non pour des justes.

La seule qualification qu'il faille à un homme pour être sauvé, c'est qu'il soit pécheur; une seule chose lui donne droit au Sauveur, c'est le simple fait qu'il est un pécheur. Quand un homme refuse de prendre la place et le caractère de pécheur, il se dépouille lui-même de son seul titre à posséder le salut.

C'est donc une chose bénie pour un homme lorsqu'il se reconnaît lui-même comme un *pécheur*, car alors il peut regarder au SAUVEUR, et le réclamer comme son propre Sauveur; de son côté aussi Jésus peut regarder à un tel homme et le réclamer comme étant à lui.

Il est venu sur la terre pour sauver des pécheurs. — Mais ici, lecteur, faites y attention; si vous prétendez vous justifier par vos œuvres, attendez-vous à être examiné par une justice qui n'admet aucun péché, aucune souillure devant Dieu; — elle n'aura aucune miséricorde pour vous, si Jésus n'est pas votre Sauveur. Ce dont le Sauveur a besoin, c'est d'un *pécheur*; et ce dont le *pécheur* a besoin, c'est d'un Sauveur. Qu'une pareille rencontre est bénie, en vérité! Le Sauveur se réjouit d'avoir trouvé un pécheur et le pécheur se réjouit d'avoir trouvé un Sauveur.

Cher lecteur! prenez ici votre place comme un pécheur, qui est entièrement mauvais — qui ne vaut rien du tout; alors vous pourrez regarder la face du Fils de Dieu, et lui dire: Sauveur, tu es à moi, car je suis un *pécheur*; et tu es venu pour sauver des *pécheurs*. Prenez votre place comme étant perdu; alors vous pourrez dire à Jésus: « Je suis à toi, CAR tu es venu pour chercher et sauver ce qui était perdu.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

« **Tel le céleste.** »

1 COR. xv, 48.

Il y a deux grandes choses que l'Écriture nous présente comme efficaces pour le salut. Il y a d'abord le plein établissement du caractère moral de Dieu, en grâce envers nous, et c'est ce qu'opère l'expiation : il y a la justice de Dieu contre le péché et il y a l'amour de Dieu pour le pécheur ; car non-seulement le caractère de Dieu est établi dans l'expiation, mais Dieu y est glorifié. Mais en outre, il y a une autre chose bien distincte, c'est l'intervention de la puissance pour nous tirer hors de l'état complet de ruine et de misère qui est l'effet du péché, et pour nous établir dans une nouvelle position. Ces deux choses font partie de ce grand salut. L'une était absolument nécessaire, si des pécheurs devaient, en quelque manière que ce fût, être réconciliés avec Dieu ; car il fallait que l'expiation fût accomplie, pour que nous fussions amenés près de Dieu. Si Dieu nous eût amenés près de lui-même, sans que sa justice eût été pleinement établie, il n'aurait pas été

l'Être saint et béni qu'il est en effet. Mais tout ce qu'est Dieu a été pleinement mis en évidence et établi sur la croix, ce qui sans la croix n'aurait jamais pu avoir lieu. Si Dieu en sa miséricorde avait tenu quittes tous les hommes, ce n'eût pas été l'amour; c'eût été indifférence quant au péché. Si l'un de mes enfants, par exemple, était méchant, et que je n'en persistasse pas moins à le traiter comme tous les autres, ce ne serait pas de l'amour. Vous ne pouvez avoir le véritable amour, à moins que la justice ne soit pleinement maintenue selon la vérité du nom de Dieu. Mais maintenir cette justice, c'eût été, nécessairement, exclure tous les pécheurs, sans la croix, — sans la mort de Christ, en tant qu'il s'est livré à la parfaite justice de Dieu, de son jugement, de sa haine du péché, de son autorité; car c'est une question d'autorité, aussi bien que de sainteté, et en même temps d'amour parfait envers le pécheur. Et c'est là ce qu'est pour nous la croix de Christ, — la mise en évidence et le plein établissement de tout ce qu'est Dieu, non-seulement en amour, mais encore en sainteté. Il y a ici une plénitude de bénédiction. Nous nous approchons de Dieu comme des pécheurs sans ressource, et nous y trouvons le propitiatoire, et le sang précieux dont il a été fait aspersion sur le propitiatoire. Mais lorsqu'en pleine paix je puis réfléchir sur la croix, je vois de quelle manière parfaite Dieu y a été glorifié. Plus elle me montre la sainteté de Dieu, plus aussi elle me montre quelle merveilleuse chose était la croix; il n'y a rien qui lui ressemble, ni dans le ciel, ni sur la terre, excepté, naturellement, Dieu lui-même. Ni la création, ni rien de ce qui a été vu dans ce monde, ne pouvait être ce que fut la croix. La création peut mon-

trer la *puissance* de Dieu, mais elle ne peut mettre en évidence l'amour et la vérité de Dieu, comme le fait la croix, et par conséquent la croix demeure éternellement le lieu merveilleux et béni où on apprend ce qu'est Dieu, chose qui ne saurait être apprise nulle part ailleurs.

Mais, tandis que tout cela est vrai, il y a une autre chose, savoir, l'intervention d'un Libérateur pour nous tirer hors de la condition dans laquelle nous étions par nature ; car voici en effet ce que nous étions, de pauvres misérables créatures, nous débattant dans le fossé, sans avoir aucun moyen pour en sortir. En supposant donc que Dieu ait été justifié et glorifié par la croix de Christ, il ne s'en suivait pas que nous pussions en conséquence, vous et moi, être tirés hors de la condition dans laquelle nous étions. Il était nécessaire pour cela que Dieu descendit jusqu'à nous, et nous tirât hors de toute cette condition de péché et de misère, et qu'il nous plaçât dans une condition tout entièrement différente, ce qui exige l'intervention de la puissance divine.

Le SALUT est une délivrance opérée par la puissance divine, de manière à nous retirer d'une condition pour nous introduire dans une autre. Il est vrai que nous sommes moralement changés ; mais il nous faut plus que cela, — quoique tous ceux qui ont cela, auront assurément tout le reste. Mais en supposant que j'aie la nouvelle nature, avec ses désirs quant à la sainteté, quel en est l'effet ? Cela me donne la conscience de tout le péché qui est en moi. Je désire être juste, mais alors je vois que je ne suis pas juste, et je plie sous la puissance du péché et de la connaissance d'une sainteté telle que celle que j'ai appris à désirer, mais sans aller

plus loin que cette découverte, savoir que je ne l'ai point. Je me dis : à quoi bon que je connaisse de cette manière la sainteté, si je ne l'ai pas. Cela ne m'est d'aucune consolation. Nous venons de parler ici de la justice de Dieu ; mais quand je considère la chose, je trouve que je n'ai point de justice. Où puis-je trouver un lieu de repos pour mon esprit, dans un état pareil à celui-là ? C'est impossible ; et l'effet même de la possession de cette nouvelle nature, avec toutes ses saintes affections et tous ses désirs à l'égard de Christ me conduit à découvrir qu'il me manque ce que cette nouvelle nature ne peut par elle-même me communiquer. J'ai les ardents désirs de la nouvelle nature — tous ses saints et justes désirs ; mais je n'ai pas la chose ardemment désirée. C'est le désir de ma nature. Je dis : Oh ! si je pouvais être juste ! Mais alors je ne suis pas juste. Dans cet état de choses Dieu vient au-devant de nous avec un salut positif. Il vient au-devant de nous, et nous vivifie pour avoir le désir et le besoin de la sainteté ; il nous donne une nature capable d'en jouir quand nous l'avons. Mais ce n'est pas tout. Quand j'ai cette nature, ai-je la chose que je désire ? Non, je fais des efforts ; je pense : Oh ! si je pouvais avoir une plus grande mesure de cette sainteté ; mais je ne l'ai toujours pas. Je puis haïr le péché, mais le péché que je hais est là. Je puis avoir un vif désir d'être avec Dieu, d'être pour toujours en la lumière de sa face ; mais alors je vois que j'ai le péché en moi, et je sais que la lumière de sa face ne peut reluire sur mon péché ; j'ai besoin d'une justice qui convienne à sa présence, et je ne l'ai pas. C'est ainsi que Dieu vient au-devant de nous à la croix. Il ne donne pas seulement la nature dont nous avons

besoin, mais il donne la chose dont nous avons besoin. Et non-seulement cela, mais il nous donne, en Christ, et l'objet parfait, et la nature, — et cela en puissance.

Dans 1 Cor. XV, nous trouvons une chose remarquable dans l'expression de la vérité dont nous venons de parler. « Tel qu'est celui qui est poussière, tels sont aussi ceux qui sont poussière ; et tel le céleste, tels aussi les célestes. » Il ne s'agit pas là de ce que nous *serons* en ce qui concerne la gloire ; car il est dit ensuite : « Et *comme* nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste. » Nous avons porté l'image du premier Adam, dans toutes les conséquences de son péché et de sa ruine, et nous porterons l'image du dernier Adam. Mais il présente d'abord à nos cœurs cette grande vérité : « Tel le céleste, tels aussi les célestes. » C'est ce que nous sommes maintenant. Je trouve là ce dont mon cœur a besoin en tant que vivifié par Dieu ; et j'apprends quelle bénédiction il y a en Christ, par qui Dieu nous l'a révélé. Il nous a donné une justice en Christ, qui est l'homme accepté et béni en la présence de Dieu, le seul dont Dieu pouvait dire : « Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour le marchepied de tes pieds. » Tu as été rejeté par l'homme, mais c'est toi-même qui fais mes délices. « Tel le céleste, tels aussi les célestes. » C'est là ce que Dieu nous présente. Il nous établit dans une nouvelle condition devant lui-même, et puis il nous fait juger ce qui est incompatible avec elle. Puis, en outre, il nous est donné de la puissance — non pas une nouvelle nature seulement, avec d'ardents désirs pour une position que nous n'avons pas, mais de la puissance pour juger pratiquement, d'après une position que nous

avons, tout ce qui est incompatible avec elle. Il y aura ce qui doit être jugé, mais je le jugerai dans la conscience de ce que Dieu m'a donné en Christ. C'est là que je trouve la mesure de ce que Dieu m'a fait être en intervenant en puissance. « Tel qu'est celui qui est poussière,.... tel le céleste » etc. Voilà, si je puis parler ainsi, ces deux hommes. Voilà le premier Adam, qui est de la terre, avec ceux qui sont de la terre ; ils sont poussière ; et voilà le second homme, « le Seigneur [venu] du ciel. » Voilà ces deux Adams, et je trouve dans l'un et dans l'autre le patron et le modèle de tous les autres hommes qui sont selon leur image. Je trouve le premier Adam, tombé, misérable et corrompu ; puis je trouve l'autre Adam qui devient, dans un sens spirituel, le Chef d'une race, après qu'il a pris cette place selon les conseils de Dieu en gloire.

Je dis donc : Voilà le patron, le modèle et le Chef de cette race. Ce n'est pas seulement une vérité que l'expiation a été accomplie pour nous, à l'égard de ce que nous étions comme appartenant au premier Adam ; mais Dieu a été glorifié à l'égard de nos péchés. Plus nous entrons dans la présence de Dieu, plus nous apprendrons la valeur de la croix. Mais alors ce chapitre, en parlant de la résurrection, parle de l'intervention de la puissance de Dieu. Nous voyons précisément comment Dieu agit d'abord à l'égard de Christ en puissance de résurrection, puis, en même temps, comment nous sommes, nous, les objets de cette même puissance.

Or ce que je vois d'abord en Christ, tel qu'il était sur la terre, c'est une bonté parfaite dans ses rapports avec les hommes — une bonté parfaite qui vient au-devant d'eux dans tous leurs besoins. Le cœur par là se trouve

consolé et encouragé. Il les nourrit quand ils ont faim, les guérit quand ils sont malades, et chasse les démons. Il y avait de la puissance aussi, mais non dans ceux avec qui il avait affaire. C'était la puissance divine. Elle les assistait dans leurs besoins. C'était à l'état de ruine et de misère dans lequel était l'homme, que s'appliquait la bonté de Dieu en Christ ; et la seule chose qui se trouvait dans les personnes, c'étaient le péché et la misère auxquels s'appliquait cette bonté. J'ai senti dernièrement que plus nous entrons dans les faits de la vie du Seigneur sur la terre, plus il y aura de puissance. Nous ne présentons pas assez les faits, mais nous raisonnons sur la valeur des faits. Je suis persuadé que plus les faits de l'Évangile sont présentés à l'âme des personnes, plus il y aura de puissance.

En considérant donc Christ sur la terre, je trouve Dieu dans cet homme débonnaire. Que je saisisse fermement ce simple fait dans un monde de misère, de ruine et de labeur : Dieu est venu, et je l'ai trouvé. Je l'ai rencontré. C'est par la foi, sans doute ; mais pourtant Dieu était là, et je l'ai rencontré. Je sais ce qu'il est, et ce qu'il est pour moi. J'étais un pécheur comme tout le reste du monde ; mais Dieu était là et il n'était que bonté pour moi. Je l'ai trouvé et je sais ce qu'il est, parce qu'il l'a été pour moi. Christ était sur la terre, s'abaissant jusqu'à tous mes besoins, et j'ai rencontré Dieu en lui et je le connais. Or je dis que dans un sens c'est là tout pour mon âme. Vous pouvez raisonner quant à ce qu'il sera au jour du jugement, mais je dis que je l'ai trouvé, lui, et que je sais ce qu'il est — qu'il est bonté parfaite. J'étais une créature vile et misérable, ne me souciant de rien, sinon des plaisirs, ou de quel-

que chose de pire ; mais je l'ai rencontré et je sais ce qu'il est. Quand l'âme possède cela , elle possède une clef qui ouvre toutes les serrures dans l'éternité. J'ai trouvé Dieu et j'ai trouvé qu'il est lumière parfaite. Sans doute, par cela même qu'il est lumière, je puis voir en moi-même des manquements ; je puis avoir honte de moi-même ; mais pourtant je sais ce qu'il est et ce qu'il est pour moi, et de cette manière mon âme obtient un lieu de repos et une connaissance divine du Dieu à qui j'ai affaire. Je vois que « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même. » Il a été avec moi ici sur la terre ; mais maintenant j'ai un autre sujet de trouble, c'est que je ne suis pas propre à être avec lui dans le ciel. Car voici la mort, voici le péché, voici les manquements, à l'égard desquels Dieu doit agir ; et le péché ne saurait entrer dans le ciel. C'est pourquoi je trouve un autre fait. Je trouve ce Sauveur béni, qui est l'expression de cette parfaite grâce au sujet de laquelle je n'avais aucune pensée, je le trouve, dis-je, descendant jusque dans ma condition, fait péché pour moi, passant par la mort et le jugement qui m'étaient dus, et portant mes péchés. Je trouve Christ, non-seulement comme un Christ vivant sur la terre, compatissant à toutes mes misères, manifestant toute bonté envers moi, mais comme prenant ma place pour souffrir en subissant la colère et le jugement de Dieu, et là je le trouve entièrement seul. Christ a pu souffrir d'une manière dont je puis souffrir avec lui. Il a pu souffrir de la part des hommes, et nous pouvons souffrir ainsi dans notre faible mesure. Il a pu apprendre ce qu'est la souffrance dans ce monde, afin de me consoler et de souffrir avec moi. Mais quand je trouve le Sei-

gneur souffrant sur la croix, je le trouve là absolument et entièrement seul, et là je trouve la grande question du péché parfaitement et pour toujours résolue entre Dieu et moi. Mais moi, je n'y étais pas du tout. Je ne pouvais être où était Christ, car il y était précisément afin que je ne pusse jamais m'y trouver, portant la colère de Dieu et buvant cette coupe de souffrance, laquelle, si j'en eusse bu la moindre goutte, eût été pour moi la mort éternelle. Eh bien ! je vois le Seigneur descendant dans ce lieu de ma plus profonde misère, et maintenant la puissance de Dieu y intervient. Il a pris ma place en grâce. Où le péché m'avait amené moi, la grâce l'avait amené lui. Il vint là, dans ce lieu de mort et de colère ; et maintenant je vois intervenir la puissance.

L'expiation a été faite, et là où Christ a parfaitement glorifié Dieu, la puissance de Dieu intervient, et le place à sa droite dans le ciel. De sorte que je ne vois pas seulement Dieu glorifié en la croix de Christ, mais je vois la puissance de Dieu qui intervient et qui prend ce même Christ, alors qu'il était descendu jusque dans les profondeurs de la mort et le place à sa droite dans le ciel. Ici donc j'ai trouvé une délivrance positive et actuelle ; et la chose était tellement vraie que Christ peut louer le nom de Dieu comme étant associé à d'autres. « Je déclarerai ton nom à mes frères ; je te louerai au milieu de l'assemblée. » Il peut célébrer ce nom, parce qu'il le connaît, après toutes les choses par lesquelles il a passé lui-même pour nous, étant introduit en la présence de Dieu son Père, dans la pleine et entière bénédiction de la lumière de sa face, après avoir pris sur lui pleinement tout le poids du péché. Mais la puissance

était intervenue, comme il est dit dans le Ps. XVI : « Tu ne *permettras* point que ton bien-aimé sente la corruption. » Il est vrai que sur la croix il dut dire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » mais là même il se remet à Dieu son Père, et Dieu met son sceau sur lui en le ressuscitant d'entre les morts. Ici je trouve, dans la résurrection de Christ, l'intervention de la puissance divine dans le lieu même où nous étions gisants dans la ruine et sans ressource, et où Christ se plaça en grâce pour nous, et cette puissance l'en retira entièrement. Maintenant je vois l'homme Christ Jésus dans le ciel, après que l'expiation a été faite, et après que la question du péché a été réglée en vertu de l'œuvre par laquelle il a glorifié Dieu à cet égard. Je le vois dans la place de la puissance, comme l'objet des conseils de Dieu. Car c'est en Christ que toutes choses doivent être réunies en un, et maintenant même Dieu l'a établi « Chef sur toutes choses à l'Église. »

Toute la question du péché a donc ainsi été réglée en la résurrection de Christ. « Si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine et vous êtes encore dans vos péchés... mais maintenant Christ est ressuscité d'entre les morts, » et nous ne sommes pas dans nos péchés. Ici je trouve l'homme céleste, qui a été ici-bas et qui a porté mes péchés, dans la puissance de la résurrection en la présence de Dieu. Il est aussi « le Seigneur [venu] du ciel. » Remarquez cela. Puis, dans l'Épître aux Ephésiens, l'apôtre dit que la puissance même qui a opéré dans le Christ quand Dieu le ressuscita d'entre les morts, est exercée en tous ceux qui croient. Il désire qu'ils sachent « quelle est l'excellente grandeur de

sa puissance envers nous qui croyons selon l'opération de la puissance de sa force ; qu'il a opérée dans le Christ, en le ressuscitant d'entre les morts, et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes. » Cette même puissance qui opéra quand Dieu prit Christ d'entre les morts et le plaça à sa droite, est précisément celle qui a déjà opéré en vous qui croyez, et vous avez une place avec lui là-haut ; et, par conséquent, « tel qu'est celui qui est poussière, tels aussi sont ceux qui sont poussière ; et tel le céleste, tels aussi les célestes. » Nous sommes en Christ dans la présence de Dieu ; et maintenant je n'ai pas seulement des désirs, mais la réponse à ces désirs. Je n'ai pas simplement une nouvelle nature, mais j'ai ce que la nouvelle nature souhaite, parce que j'ai Christ. Je n'ai pas simplement des désirs ardents pour une chose, mais la chose ardemment désirée. J'ai besoin de justice et de sainteté, et c'est là ce que j'ai, parce que je suis en Christ. J'ai besoin d'être sans crainte en la présence de Dieu, et je suis en cette présence, parce que je suis en Christ. J'ai maintenant, en un mot, le salut en sa plénitude — non-seulement une nouvelle nature, mais le salut. Dieu est descendu jusqu'à moi, et il m'a sauvé. Il est venu, et par sa propre puissance il m'a tiré hors de la position dans laquelle j'étais gisant dans la misère et sans ressource, dans le premier Adam, et m'a placé dans la position du dernier Adam, devant lui-même, sans qu'il reste un seul péché sur moi — tout péché étant ôté, parce que tout a été jugé en la personne de Christ. Telle est la condition dans laquelle Christ nous a ainsi introduits. Après la chute du premier homme, après l'épreuve complète de l'homme comme homme — éprouvé sans loi — éprouvé sous loi

— alors Dieu intervient en parfaite grâce et envoie son Fils bien-aimé. Il dit pour ainsi dire : C'est la dernière chose par laquelle je puisse éprouver l'homme ; mais quand les hommes le virent, ils dirent : « C'est ici l'héritier ! Venez, tuons-le, et l'héritage sera à nous ! » L'homme, en tant que le premier homme a été entièrement mis à l'épreuve, et a été trouvé mauvais. Il n'y a aucun moyen qui puisse l'amender. Mais qu'est-ce que je trouve en Christ ? Il a pris ici-bas pour nous la place du premier Adam. Il est mort en cette place, et cela met fin pour toujours et entièrement à cet état pour ceux qui croient. Maintenant je me tiens pour mort au péché, parce que Christ est mort. Il fut traité comme étant en cette place et il mourut, et la chose est entièrement terminée — terminée pour moi sous le jugement porté par un autre. Comme croyant, je sentirai encore les mouvements de la vieille nature et j'aurai à la juger ; mais je vois Christ prenant cette nature pour moi, et le jugement exécuté sur elle en sa personne, sur la croix, et maintenant il est sorti de tout cela, étant vivant de nouveau aux siècles des siècles. C'en est fait de cette vie dans laquelle il s'est livré lui-même ; c'en est fait de la vieille nature à laquelle s'appliquaient le péché et le jugement. Tout comme dans le cas d'un homme qui serait en prison, attendant là la punition de son crime, et qui viendrait à mourir ; la vie à laquelle s'attachait la punition n'existe plus. Il est impossible qu'il soit plus longtemps question d'une punition pour le péché : la vie à laquelle s'attachaient le péché et la punition du péché, n'existe plus. Il en fut précisément ainsi de Christ. Et à cause de cela, l'apôtre s'adresse toujours aux croyants comme à ceux qui sont *morts* au

péché. Comme s'il leur disait : Vous êtes morts ; vous n'êtes plus du tout des hommes vivants. « Vous aussi tout de même, tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus. »

Il n'est jamais dit dans l'Écriture que *nous devons mourir* au péché, car si cela était dit, ce serait nous-mêmes qui aurions à mourir, et alors c'en serait fait de nous tout entièrement. Mais ce qui est déclaré dans l'Écriture, c'est que nous *sommes morts* au péché, par Jésus-Christ. Maintenant que Christ « est mort une fois pour toutes au péché » pour moi, je puis me tenir pour mort au péché, mais pour vivant à Dieu, par Jésus-Christ. Voilà ce qui m'est donné comme le principe de la position du chrétien — c'est que tandis que, de fait, il est vivant, toutefois, parce que Christ est mort, c'en est fait de cette nature même à l'égard de laquelle Dieu a agi, quant à la question du péché, dans le premier Adam, et maintenant une puissance est intervenue qui m'a vivifié avec Christ. La nature même à l'égard de laquelle il fallait agir, est regardée comme une chose jugée et morte, et je suis introduit dans la position de Christ, comme étant ressuscité et dans la présence de Dieu. Quand nous *serons assis avec lui*, nous lui serons semblables, mais quant à notre condition réelle devant Dieu, *nous sommes* même maintenant *assis* dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. C'est l'amour divin qui est descendu jusque dans le lieu du péché et de la mort dans lequel nous étions, et c'est la justice divine qui nous a recueillis et nous a placés dans le lieu de lumière où Christ est lui-même ; car il n'y a pas de lieu intermédiaire. Si je suis ce qu'est le péché, je vois qu'il mérite la condamnation. Ce ne serait pas miséricorde que

de laisser passer le péché, de ne pas agir à son égard. Il faut qu'il soit aboli — mais comment? Il faut qu'il soit aboli par la mort, parce qu'il ne mérite que condamnation. Si Dieu agit à l'égard du péché, envisagé selon ma relation avec Dieu comme pécheur, il faut qu'il agisse à son égard par la mort. Il n'y a point de pardon pour le pécheur, envisagé comme coupable devant Dieu sans cette œuvre réelle qui agit à son égard selon la nature de Dieu, et c'est ce qui a eu lieu sur la croix. « Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même. » Mais ce n'est pas tout. Ayant ainsi aboli le péché, il a entièrement mis de côté le vieil état de choses et est entré dans un nouveau (la vieille nature en laquelle il était responsable, et a souffert pour le péché, étant laissée derrière), et maintenant il est l'homme céleste dans la présence de Dieu, et c'est là que nous sommes placés en lui. « Tel le céleste, tels aussi les célestes. » C'est pourquoi dans la première épître de Jean nous trouvons la même vérité présentée. D'abord nous y lisons (chap. IV, 9) que « en ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, [c'est] que Dieu a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous vivions par lui. Je vois là l'amour divin qui a visité ce monde en la personne du Fils de Dieu. Il y avait deux choses qui étaient nécessaires : L'une qu'il fût la propitiation pour nos péchés ; mais en outre, il continue en disant : « En ceci est consommé l'amour avec nous, » etc. Voilà la perfection de l'amour ; ce n'est pas seulement que l'amour de Dieu nous a visités dans ce monde, dans toute notre nécessité et toute notre douleur ; il ne voulait pas nous laisser là ; mais en ceci l'amour de Dieu avec nous est consommé, — « afin que nous ayons

toute assurance au jour du jugement — savoir que comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde.»

Comment puis-je avoir toute assurance au jour du jugement ? C'est que je suis comme mon juge, et même dans ce monde. « Comme lui est, nous sommes, nous aussi, dans ce monde. » C'est justement ce que je trouve ici : « Tel le céleste, tels aussi les célestes. » C'est la même vérité. Quelle chose que celle-là ! Quel salut merveilleux ! Ce n'est pas seulement la miséricorde qui pardonne le péché. C'est un salut réel et parfait ; c'est une délivrance qui nous a tirés — comme étant en Christ — hors de la condition dans laquelle nous étions, et nous a placés dans une autre, et cette autre, c'est Christ. Il est vrai que « il nous faut tous être manifestés devant le tribunal du Christ ; » c'est là que tout doit être mis au jour. Mais en même temps il est vrai aussi que je suis comme lui-même. Que va-t-il juger ? Comment peut-il se faire que je me trouve même là ? Parce que Christ est venu me chercher. « Je vais, » disait-il à ses disciples, « vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi. » Ainsi, lorsque je viendrai à comparaître devant le tribunal de Christ, ce sera parce que Christ m'a tant aimé qu'il est venu me chercher pour m'y amener, — et dans quelle condition ? Je suis dans la gloire avant d'arriver au tribunal. Tout y sera mis au jour ; et ce sera pour nous un immense profit et un immense gain. Nous connaissons alors le bien et le mal, comme nous, nous sommes connus. Nous serons manifestés, mais manifestés devant celui qui est dans la présence de Dieu comme la garantie de notre

salut. Nous ne porterons pas entièrement l'image de Christ avant le temps de la gloire ; mais, même maintenant, quant à notre état et à notre position devant Dieu, « tel le céleste, tels aussi les célestes. » Maintenant, pour ce qui regarde notre âme et notre vie éternelle, il est venu et nous a introduits dans cette condition, faisant de Christ notre vie, et nous donnant en Christ notre justice et notre espérance. Il nous a amenés par la foi, et nous a introduits, selon la vérité de notre nouvelle nature, dans cette merveilleuse position en Christ. La réalisation de cette position est une autre chose, et elle peut être empêchée par des manquements ou par l'infirmité. Vous commencez à chercher, peut-être en vous-même, et vous trouvez telle ou telle pensée contraire à Christ. Mais moi je dis : C'est là le vieil homme. Si vous ne considérez que vous-même, il n'y a aucune justice pour Dieu, et par conséquent vous ne pouvez subsister un instant devant la face de Dieu. Il faut que je regarde Christ, pour voir ce que je suis, et je dis : « Tel le céleste, tels aussi les célestes : » et c'est là ce que je suis dans la présence de Dieu. Il n'y a point de voile : nous devons marcher dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière.

Or la mesure du jugement des mouvements de ma chair, et de toute autre chose, est selon cet amour et cette grâce. Du moment que j'ai Christ, et que je puis dire : « Je connais un homme *en Christ* » (et cela était si complètement le cas de Paul, qu'il pouvait dire : « Je connais un homme *en Christ* » (si ce fut *en corps*, si ce fut *hors du corps*, je ne sais...)) ; il ne pense pas du tout à lui-même) ; alors tout est jugé selon ce que je suis en Christ. Nous ne trouvons pas là : Je me glorifie de Paul.

Paul savait ce qu'étaient les infirmités, et les difficultés, etc. ; mais : « Je connais un homme EN CHRIST, » et je me réjouis de me glorifier d'un tel homme ; » je m'en glorifierai de tout mon cœur, parce qu'il ne regardait ni à lui-même, ni à sa justice. « Mais, dit-il, je ne me glorifierai pas de moi-même, sinon dans mes infirmités. » Ici j'arrive à la vraie réalité de ce qu'est ma condition comme étant une pauvre faible créature ici-bas. Mais alors Dieu m'a placé en Christ, et maintenant tout ce qui se passe dans mon esprit doit être jugé selon Christ. « Celui qui dit qu'il demeure en lui, doit lui-même aussi marcher comme lui a marché. » Je puis ne pas y atteindre, mais c'est là la seule mesure. Dans 2 Cor. XII, c'est ce terrain même que Paul prend. « Je me glorifierai... dans mes infirmités, dit-il, afin que la puissance de Christ repose sur moi. » Ce n'est pas qu'il fût toujours dans le troisième ciel, ni que nous serons toujours dans la pleine jouissance de notre position. Mais voici ce qui est vrai, c'est que le Christ en qui nous sommes est dans le ciel. Il n'est pas ici-bas ; il est dans la présence de Dieu et nous sommes là en lui ; et même quoique nous ne réalisions pas toujours notre place en Christ, je dis toutefois que Christ est toujours conséquent à ce qu'il est en cette présence, et Christ demeure en moi ; et c'est là que je trouve la règle parfaite de vie dont j'ai besoin. La puissance de Christ habite en moi, même sur cette terre. Si Christ a marché sur cette terre, sa marche fut d'une manière parfaite ce qui convenait à un homme céleste. Je trouve en lui l'expression parfaite de l'amour, et de la grâce, et de la sainteté, comme il l'était dans la maison du Père.

Il est vrai que Paul dit : « Je *connais* un homme en

Christ » etc. Mais cela signifie-t-il que le Christ qu'il avait alors fût un Christ différent de celui qu'il avait connu dans le troisième ciel ? Non ; il avait la puissance même qui convenait à un Christ dans le ciel. Nous tirons le principe de toute sainteté de marche, du fait que notre position est en Christ. Il faut que je sache que telle est ma place devant Dieu, pour que ma marche soit selon Christ. « Je me sanctifie moi-même pour eux, » a dit notre Seigneur béni, « afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité. » Il est mis à part pour Dieu comme l'homme modèle dans les lieux célestes, afin que le Saint-Esprit prenne cela et nous l'applique ici-bas. Je vois ce Christ parfait, mis à part pour moi dans le ciel, et je dis que je dois marcher selon ce modèle-là. Je marcherai dans l'amour, parce que « le Christ nous a aimés, et s'est donné lui-même pour nous. » Je lis en cet endroit : « Soyez donc imitateurs de Dieu ; » et ailleurs : « Vous, soyez donc parfaits, comme votre Père qui est aux cieux est parfait. » Le Seigneur place devant nous, comme marchant à travers ce monde, la bonté de Dieu même envers ses ennemis. Le point de départ de toute la mesure de ma conduite, c'est la place dans laquelle je suis déjà mis en Christ.

Depuis la chute de l'homme, depuis que, par le péché, notre manière de juger est devenue fautive, nous pensons toujours à l'obligation et au devoir comme à un moyen de gagner quelque chose. Les gens s'imaginent souvent que s'il n'y a pas l'incertitude qui accompagne cette responsabilité pour avoir la vie, il y aura nécessairement de l'insouciance. Mais en supposant que vous ayez des enfants, ils sont vos enfants, et ne peuvent jamais cesser d'être vos enfants. Mais est-ce que

cela détruit leur responsabilité? Leur relation avec vous est la chose même qui forme leur responsabilité. Le principe d'une responsabilité réelle, jusqu'au moment où le péché est entré dans le monde, fut un principe béni. Voici ce qu'il était : — je dois agir d'une manière qui réponde à la condition dans laquelle je suis. La responsabilité chrétienne n'est pas celle d'un homme qui espère devenir un chrétien, ou qui tâche de le devenir. Ce n'est pas au moment de la difficulté et du danger, que nous trouvons la capacité de marcher selon Christ. Le moyen de marcher en un temps de difficulté, ce n'est pas d'attacher du prix à Christ à cause de la tentation, mais de l'apprécier à cause de lui-même. Si nous vivons en appréciant constamment Christ à cause de lui-même, nous le trouverons assurément comme celui qui nous délivre de la tentation. Si mon cœur est plein de Christ, les choses qui lui sont contraires n'ont aucun attrait pour moi. Je puis sentir d'autant plus mes manquements et ma faiblesse; mais le Dieu qui, par sa puissance, nous a introduits dans cette place en Christ, est puissant pour nous y soutenir. Toute notre relation avec Dieu sur le terrain du vieil homme a été terminée à la croix; tout est commencé de nouveau en parfaite bénédiction, dans la puissance de la délivrance dans laquelle nous avons été amenés en Christ. La place dans laquelle nous sommes ainsi placés commence depuis la croix, où je vois ma vieille nature jugée et mise de côté. Et c'est pour cela que l'apôtre peut tenir un langage comme celui-ci : « *Quand nous étions dans la chair.* » Il y a une foule, même de vrais croyants, qui disent : Que sommes-nous maintenant, sinon des personnes en la chair? Mais l'apôtre dit : « *Quand nous étions dans la chair,* »

donnant évidemment à comprendre que nous ne sommes pas dans la chair maintenant. C'est là ce que nous étions dans le premier Adam. Le modèle qui nous est présenté pour notre marche a pour nous toute la réalité de sa puissance et de sa bénédiction, dès que nous voyons que nous ne sommes plus dans la chair, mais que nous sommes placés en Christ devant Dieu. Le gouvernement de Dieu intervient, et c'est là une autre chose ; mais nous sommes introduits dans cette place bénie, dans la lumière, dans la perfection de cette grâce qui nous y a amenés. Nous devrions pouvoir nous présenter, ayant nos cœurs mis au large par Dieu, et dire, même quand nous avons affaire au monde : Ce dont nous avons à vous entretenir, c'est d'un salut que nous *possédons*. J'ai trouvé Dieu, et je viens vous annoncer un salut que je possède, par le moyen de la puissance de Dieu qui opère la délivrance.

La Parole est, ou bien précieuse par-dessus tout, ou bien un achoppement. (MARC IV, 16, 17.)

Remarquez combien est essentielle la *racine* — la vie intérieure. Si la Parole a donné la vie, la Parole seule peut l'entretenir et la satisfaire. La pluie qui vient souvent sur elle sera appréciée, en même temps qu'elle est nécessaire ; car comme il n'y a point de puissance de vie dans le cœur, il n'y a pas davantage dans le cœur de *source* pour alimenter la vie, si la vie existe.

Mais si nous avons reçu la vie divine par la Parole, cette vie sera tout pour nous. Si nous avons trouvé notre joie dans la parole de Dieu, la persécution ou l'affliction à cause de la Parole nous pousseront à nous y attacher toujours plus fermement. Dans un tel cas, la persécution ne surviendrait que pour me dérober mon trésor lequel me deviendrait toujours plus précieux. Mais si la Parole ne nous a pas séparés de nous-mêmes par le don d'une vie nouvelle et éternelle en Christ, alors s'il s'élève des troubles à cause de la Parole, nous l'abandonnerons pour sauvegarder notre *moi* — notre vie.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

L'armure complète de Dieu.*Ephésiens VI.*

L'épître aux Ephésiens a un caractère particulier. Elle ne considère pas l'homme comme ayant une vie de péché, qu'il doit tenir pour morte en principe, et à laquelle il doit résister dans la pratique ; mais, afin de donner pleinement à Dieu la part et la place qui lui appartiennent, et de donner à la bénédiction qui vient de lui tout son caractère et toute sa perfection, elle envisage l'homme comme *mort* dans ses offenses et dans ses péchés ; de sorte que toute l'existence morale de l'homme est une existence nouvelle, qui dépend de Dieu et qui dérive de sa puissance ; elle doit son origine et son maintien à son action créatrice et vivifiante. Elle est une nouvelle création.

D'après cela, dans le premier chapitre, avant même de parler de la rédemption qui répond aux nécessités de l'homme, l'Esprit dirige nos regards vers les conseils éternels de la grâce de Dieu à l'égard de ceux qui sont élus en Christ (vers. 5-6). et vers les richesses ineffa-

bles des bénédictions auxquelles ils sont destinés ; puis, au verset 11, il est question de l'héritage qui leur est échu en Christ, comme d'une chose d'un ordre inférieur. Ainsi, plus loin, il nous présente l'union de l'Eglise avec Christ, comme sa tête, exalté au-dessus « de tout nom qui se nomme, non-seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir. » Ainsi, encore, nous trouvons que Dieu nous a vivifiés et ressuscités ensemble avec Christ, et qu'il nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes en lui — là où toute distinction entre Juif et Gentil est perdue pour toujours, et qu'il nous a créés de nouveau dans le Christ Jésus. Le Saint-Esprit, selon le mystère caché dès les siècles, mais maintenant révélé, devient, par sa présence, la puissance de l'unité de l'Eglise comme habitation de Dieu ; et tous les dons qui sont nécessaires, sont conférés, en vue de la perfection des saints, pour le rassemblement et l'édification du corps par le Chef élevé dans le ciel, qui a reçu l'Esprit dans ce but, en vue des membres qui sont ainsi unis au Chef. Ainsi envisagée dans son Chef, et dans la puissance du Saint-Esprit sur la terre, l'Eglise a un caractère céleste ; et comme ses privilèges revêtent ce caractère élevé, il en est de même de son témoignage, de ses difficultés et de ses combats (comp. chap. I, 3 ; II, 6 ; III, 10 ; VI, 12). Car dans la mesure même que notre position spirituelle se trouve plus élevée, les difficultés aussi et les exercices de cœur revêtent nécessairement un caractère qui exige une plus grande expérience et une plus grande puissance. Notre avancement spirituel nous y introduit nécessairement. Mais Dieu est fidèle, et il ne permettra point que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons. Nous ne pour-

rions pas nous attendre qu'un enfant en Christ fût exercé comme un apôtre. Néanmoins les principes de toutes les tentations sont en général les mêmes, et l'expérience d'un apôtre le rendrait capable d'entrer d'autant mieux dans les épreuves d'un jeune enfant. Sa connaissance plus complète des artifices de Satan, le met à même d'exposer ces artifices sous leur véritable jour aux chrétiens moins expérimentés. Par cela même qu'ils ont cessé d'être des artifices pour lui-même, il peut en montrer toute la ruse à celui qui n'en a pas encore l'idée ou qui ne les a qu'imparfaitement jugés. En s'attachant à la parole de Dieu l'âme la plus simple évite le danger, quoiqu'elle soit peut-être sans expérience quant aux ruses de l'ennemi ; car dans ce sentier-là on trouve Dieu, et tout est simple. On est sage quant au bien, et on peut être simple quant au mal. Néanmoins — tels que nous sommes — il y a des exercices pour nous ; et la même nature humaine existe dans le plus ancien comme dans le plus jeune des saints. La forme de l'épreuve peut être différente ; elle peut être appropriée aux progrès qui ont été faits ; mais les principes sont les mêmes, aussi bien que les moyens de défense. On pourra les employer mieux, si on est plus humble d'esprit ; mais les armes de Dieu ne varient pas dans leur nature. L'apôtre en expliquera l'usage au jeune soldat : mais il emploie — quoiqu'avec plus d'adresse — les armes qui font le sujet de ses explications.

Mais avant de considérer la nature de l'armure, je dirai quelques mots sur la position de celui qui est appelé à s'en servir. Il faut remarquer que l'emploi spirituel de l'armure se trouve à la fin d'une épître, dans laquelle tous les privilèges spirituels les plus élevés ont

été présentés comme la portion du chrétien. Il est envisagé, d'un bout à l'autre de l'épître, comme étant dans la Canaan céleste ; béni de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ ; vivifié avec lui, ressuscité avec lui, et assis dans les lieux célestes en lui. Il a la rédemption et le pardon. Le désir de l'apôtre est que le chrétien connaisse la plénitude et l'étendue de sa vocation, de son héritage, et de la puissance qui l'y a introduit en esprit et vie, sinon en corps. Sur la terre il est envisagé comme édifié ensemble avec tous les saints, « pour [être] une habitation de Dieu par l'Esprit. » Dès lors, lorsque l'apôtre parle du combat, ce combat n'est pas engagé dans le but d'entrer dans ces privilèges, mais dans le but de s'y maintenir, et de les réaliser par la puissance de Dieu. Quand l'apôtre parle de ne pas avoir à combattre contre le sang et la chair, il fait allusion à Josué et à Israël. Or les combats d'Israël n'eurent pas lieu en Egypte, ni même, à proprement parler, dans le désert. En Egypte, ils étaient opprimés et esclaves, comme l'homme inconverti est esclave du péché et de Satan. Dieu voit ses afflictions ; il descend pour le délivrer. L'homme sort de sa misère ; il ne saurait échapper à sa faiblesse, et il est amené à dépendre de Dieu comme Sauveur, et par le moyen de la mort et de la résurrection de Christ, c'est-à-dire par le moyen de la rédemption, il passe dans une nouvelle scène, dans laquelle il est, pour toujours, en dehors de tout ce qui faisait son tourment et sa douleur avant sa délivrance. « Tu as conduit par ta miséricorde, » dit Moïse en son cantique, Ex. XV, « ce peuple que tu as racheté, tu l'as conduit par ta force à la demeure de ta sainteté. » Non-seulement le sang sur les poteaux et le

linteau des portes les avait abrités du juste jugement de Dieu, mais la puissance active de Dieu les avait maintenant délivrés entièrement et pour toujours de la condition dans laquelle ils étaient. La seule différence quant à ce que nous lisons dans l'épître aux Ephésiens, est celle que nous avons mentionnée, savoir, que les peines et les tourments antérieurs sont passés sous silence. L'homme y est envisagé comme *mort* dans ses offenses et dans ses péchés, afin que tous ses privilèges et l'œuvre de Dieu toute entière, soient envisagés en eux-mêmes dans leur pleine étendue. Je passe sous silence le désert, qui représente ce que ce monde est devenu pour le racheté, et qui est caractérisé par l'exercice de la foi et de la patience, et non par des combats spirituels pour réaliser ou maintenir des privilèges donnés.

Pour entrer pleinement dans ces privilèges, nous devons réaliser notre propre mort et résurrection avec Christ, — non pas uniquement le fait qu'il est mort et ressuscité pour nous. Il nous faut passer le Jourdain, et entrer ainsi dans le pays, — en esprit. La mer Rouge préfigurait la rédemption par la mort et la résurrection de Christ ; le Jourdain, que nous sommes morts et ressuscités avec lui, en la puissance de l'Esprit de Dieu, de manière à entrer, en esprit, dans ce qui est au dedans du voile selon la puissance de la rédemption qui a été accomplie pour nous. Et remarquez bien qu'à son entrée en Canaan, telle que nous la dépeint le livre de Josué, la portion d'Israël ne fut pas le repos. Ce fut alors que commencèrent leurs combats pour la jouissance du pays. Sans doute le Jourdain était la figure de la mort ; mais, à proprement parler, de notre mort avec Christ, en la puissance du Saint-Esprit, de manière à être ressuscités

en esprit, « dans la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant ; » afin que nous puissions réaliser les choses célestes dans lesquelles il est entré comme notre Chef ressuscité, et vivre en elles. Dès qu'Israël eut traversé le Jourdain, avant de frapper un seul coup, ils mangèrent du crû du pays. Ils étaient, quant à leur droit, en pleine possession de la contrée ; mais pour le posséder de fait, ils durent combattre contre l'ennemi. Le principe du combat chrétien est le même. « Toutes choses sont à vous. » Pour ce qui regarde notre droit, nous sommes assis dans les lieux célestes en Christ, et nous mangeons du produit de ce pays-là. Mais c'est alors que commence le conflit, pour tenir ferme contre l'ennemi, et réaliser la somme de nos privilèges, au travers de toutes les attaques qu'il dirige contre nous. Car en tenant ferme contre ses attaques, il y aura un progrès continu dans la réalisation de ce que Dieu nous a donné, bien que, dans le conflit même, nous n'ayons qu'à tenir bon avec fidélité. Si, quant à notre droit et quant à notre place à l'égard de Dieu, nous sommes assis dans les lieux célestes, nous devons, quant à la possession, la prendre de fait ; car les puissances spirituelles de méchanceté sont là.

Ayant fait ces remarques générales sur la position de ceux qui sont engagés dans cette guerre, je reviens à l'épître aux Ephésiens.

Dans cette épître, les bénédictions, les saints eux-mêmes, le témoignage de l'Eglise, les combats des saints, tout est dans le ciel. Le repos sera là, comme, dans la figure, il était en Canaan pour Israël. Le combat est là, comme il était en Canaan sous Josué. Mais maintenant la lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre

le prince de l'autorité de l'air, « contre les dominateurs de ces ténèbres, contre les [puissances] spirituelles de méchanceté qui sont dans les lieux célestes. » Les armes charnelles et la sagesse charnelle n'y peuvent rien. Nous pouvons être victorieux des instruments de Satan, dans nos raisonnements, et être vaincus par Satan lui-même. Il n'y a point de sauvegarde, sinon dans l'armure de Dieu; et pour tenir ferme continuellement, toutes les pièces qui la composent, sont indispensables. Que dirions-nous d'un soldat qui, tout en étant armé à tous autres égards, aurait oublié son casque ou son fusil? Il a oublié son ennemi, il a oublié qu'il est lui-même exposé à être blessé. Béni soit Dieu de ce que nous avons et sa Parole et sa sagesse pour nous dire ce qui est nécessaire pour que nous puissions tenir ferme! Satan n'a pas le pouvoir de toucher à ce qui est né de Dieu. Celui qui vit et qui marche dans l'Esprit, n'est pas atteint par les armes de Satan, ni renversé par ses artifices. Mais la chair est sans puissance contre lui; et si la chair est exposée, nous sommes en danger d'être renversés par lui. Dès lors l'Esprit nous montre ce qui est nécessaire.

La première chose, c'est que nous nous souvenions de ce que je viens d'observer, savoir, que l'armure est celle de Dieu; que ni puissance humaine, ni sagesse humaine, ne peuvent rien. Les armes et les artifices de Satan les traversent en un moment. L'emploi de pareilles armes n'est que la folie de cette confiance dans le moi, qui est précisément ce qui nous expose à Satan — témoin le cas de Pierre. Rappelons-nous aussi la base que nous avons posée, savoir, que le conflit avec Satan, dont il est parlé ici, suppose la paix avec Dieu. Si je suis réellement sur mes pieds, combattant contre Satan,

et armé par Dieu, je ne suis pas dans l'incertitude à l'égard de Dieu sur la question de savoir s'il est pour moi. Mes luttes ne sont pas avec Dieu ; mes craintes n'ont pas Dieu pour objet. Les anxiétés d'une âme non réconciliée ont leur source dans la peur qu'elle a de Dieu, et dans son incertitude quant aux pensées de Dieu. Les luttes de l'âme réconciliée sont avec l'ennemi.

Remarquez encore que je ne dois pas attendre le temps du combat, le mauvais jour, pour me revêtir de l'armure. J'entre tout armé dans la lutte, si du moins j'y entre comme je dois y entrer et de manière à être victorieux. L'armure que nous portons est notre état permanent par rapport à ce monde ; mais à l'égard de Dieu, tout est paix.

Remarquez ensuite que les parties de l'armure qui ont rapport à la condition spirituelle de l'âme même du chrétien et à sa marche — ce qui contribue à subjuguier la chair et le moi — viennent en première ligne ; puis le maintien de la confiance pratique en Dieu — et combien cet ordre est vrai ! — ensuite l'activité du chrétien par rapport aux autres ; et le tout se termine par l'expression d'une entière dépendance. Ce n'est pas à la force et à la puissance de Satan que nous avons à résister, mais à ses artifices. Lorsque nous lui résistons réellement, il est sans force contre nous, car il a été vaincu par Christ, et, quant à la nouvelle nature, il n'a rien en elle, et il n'est rien pour elle. Quand les inclinations du cœur n'ont point été jugées, alors il a la puissance de nous séduire. Dès lors, quant à la réception d'une vérité quelconque, c'est réellement de l'état de l'âme qu'il est question. Quand cet état n'est pas bon, tous les raisonnements sont vains. Quand l'œil est sim-

ple, tout le corps est éclairé. Ainsi quand la chair n'est pas jugée, l'ennemi peut nous renverser et nous troubler : « Résistez au diable, et il s'enfuira de vous. »

La première partie de notre armure, c'est donc d'avoir les reins ceints de la vérité. La Parole doit d'abord ceindre mes propres reins, avant que je puisse m'en servir comme d'une épée. Ceindre les reins, c'est fortifier et affermir l'homme entier ; or cette œuvre est impossible, si tout demeure sans frein dans ses voies et dans ses pensées ; elle découle de l'application de la vérité à son âme. Et cette application de la vérité à l'âme, bien qu'elle soit une opération intérieure, a une double portée. C'est l'application au cœur et à la conscience de tout ce qui est révélé en Christ. Or cela juge d'abord ce qui n'est pas de Christ — le découvre et le juge ; en même temps, ce qui est dans le cœur est vu sous son véritable jour, étant comparé avec ce que je vois en Christ — révélé, comme la vérité, à mon cœur. J'ai jugé ce qui procède de la chair et ce qui s'y adapte ; ces choses ont perdu leur fausse apparence et leur puissance séductrice ; elles ont perdu tout entièrement leur puissance, parce que Christ est réellement dans le cœur. Je ne laisse pas aller mon cœur à ces choses ; elles y ont perdu leur place, parce qu'elles ne sont pas vues de l'œil de la chair, mais jugées par l'Esprit. Au lieu d'avoir des attraites pour le cœur où l'Esprit agit, elles ont leur caractère véritable et odieux. Christ, comme étant la vérité, les a manifestées sous leur véritable jour, et les a mises en dehors des affections, selon le jugement porté sur leur nature odieuse. Elles ne me sont plus rien, pour ce qui est des affections morales ; elles ne sont que chair et péché à mes yeux. Mais en outre,

il y a ce qui a opéré ce jugement, savoir, la révélation de la vérité elle-même — de Christ — dans le cœur. Dès lors ce qui est bon est aimé, a puissance et autorité dans le cœur ; la volonté et les affections sont tenues en bride par les choses qui ont autorité sur elles, au lieu d'être abandonnées à leur libre cours, tandis qu'en même temps elles trouvent leurs délices dans ce qui exerce cette autorité sur elles. Elles sont ceintes, retenues ; elles revêtent un ton moral et de la fermeté, par la connaissance de la valeur de ce qui est une obligation, parce qu'il s'agit de ce qui est en Christ, et une joie, parce qu'il s'agit de ce qui est bon. Car dans l'homme l'obligation donne la force, lorsqu'elle est en grâce ; alors on prend plaisir dans la chose elle-même, et elle n'est pas imposée comme une loi. Il y a un cœur bien gouverné, au lieu d'une volonté non gouvernée. Toutefois il est intelligent, et trouve ses délices dans ce qu'il voit en Christ. Il se gouverne soi-même. Ainsi donc, ceindre les reins de la vérité, c'est l'application de la vérité aux affections, en sorte que l'homme est bien troussé, ayant affaire au bien — qui a autorité sur l'âme, et y trouvant aussi ses délices.

Il y a deux passages sur lesquels je désire attirer l'attention du lecteur, en connexion avec la première partie de l'armure.

Dans Hébr. IV, nous lisons : « La parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et jugeant des pensées et des intentions du cœur. Et il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui ; mais toutes choses sont nues et entièrement découvertes aux

yeux de celui à qui nous avons affaire. » Il s'agit évidemment ici de ce caractère de la Parole, qu'elle sonde le cœur ; or, « ta parole est la vérité. » Elle est divine, vivante et efficace. Rien de ce qui est de la créature n'échappe à son jugement pénétrant. Cette déclaration de l'Écriture ne va pas au delà. Mais si j'ai un désir sérieux que toutes choses en moi soient « de Dieu, » selon la « nouvelle création » (2 Cor. V) ; et si j'ai appris, quant à ce qui vient uniquement de la créature, en tant qu'elle a une volonté, que toute l'imagination des pensées de son cœur n'est que mal — et cela en tout temps ; si mon cœur est droit, selon Dieu, je serai très-reconnaissant de ce que la Parole découvre ainsi tout ce qui fait obstacle à ma vie spirituelle et se glisse entre mon âme et Dieu, gâtant à la fois et ma communion et ma marche, et de ce qu'elle place l'inclination qui fait obstacle, en la présence de Dieu, où tout est jugé et où il y a délivrance.

Jean XVII va plus loin. Nous y lisons : « Sanctifieles par ta vérité ; ta parole est la vérité..... Et je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité. » Ici nous avons la Parole introduisant son action positive pour *former*, aussi bien que son action pour *découvrir* ; et Christ aussi, mis à part comme la perfection de ce que nous devons être, afin que la révélation à l'âme de ce qu'il est, lui, nous rende conformes à lui-même. Il est évident qu'une telle communication de ce qu'est Christ, attirera d'une part la nouvelle créature et fera ses délices, tandis que de l'autre elle jugera en toutes choses le vieil homme ; mais c'est plus que la parole divine simplement comme une épée, comme l'œil de Dieu sur nous, qui discerne et dé-

couvre ; il y a une puissance d'attraction et d'assimilation. Il s'agit d'un homme dont j'ai la nature (car il est ma vie) ; dans lequel je vois toute cette perfection morale : l'amour, la sainteté, la vérité, la pureté absolue, la grâce, la bonté patiente, le dévouement sans bornes pour nous, le sacrifice de soi-même, et d'une manière absolue, un œil simple quant au dévouement pour Dieu, pour la gloire de son Père, et, dans toutes ces choses, toute la plénitude vivifiante de Dieu. Tout cela existe dans l'homme, dans Celui à qui j'ai affaire, qui m'aime, avec qui je suis un. Il s'est sanctifié lui-même pour nous. Par la communication de tout cela et de bien plus encore, dans la vérité, nous sommes sanctifiés : — d'abord, en croyant, de manière à y avoir part, et ensuite par la réalisation que nous en faisons chaque jour, en détail, de sorte que nos âmes sont par là attachées à Christ : « Nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit. » Portion bénie ! présentée, il est vrai, dans le passage de l'épître aux Ephésiens qui nous occupe, plutôt sous le rapport de sa puissance protectrice, que sous celui de la joie et des avantages qu'elle procure ; plutôt sous le rapport de son énergie morale pour maintenir nos cœurs, que sous celui des joies qu'elle donne dans la communion ; mais également profitable sous tous ces rapports ! La vérité donc, comme étant cette révélation divine à l'âme par la Parole, découvre tout ce qui donne prise à Satan sur nous, et en détruit l'influence sur nos âmes. Elle fait que nous ne sommes plus redevables à la chair ; car nous avons une nouvelle vie avec Dieu, dans laquelle nous avons le droit de vi-

vre, et sur laquelle Satan n'a ni droit, ni puissance ; dans laquelle la chair n'a ni droit, ni part ; vie qui nous a été donnée librement de Dieu, comme une vie nouvelle, de sorte que nul autre n'a aucun droit sur elle. Dès lors le droit absolu et exclusif de Dieu est introduit, et cela apporte de la joie à l'âme — de la joie, parce que l'obéissance à Dieu est maintenant une joie. Nous l'aimons, et nous aimons les droits qu'il a sur nous. Il y a joie, parce que nous jouissons moralement dans nos âmes des choses dans lesquelles il nous appelle à marcher. Nous avons une nature intelligente qui est de lui, et qui vient de lui ; qui a les joies et les désirs de sa propre nature, à lui, et qui se réjouit d'avoir l'expression parfaite de ses propres désirs dans les droits de Dieu sur nous ; car nous participons « à la nature divine, ayant échappé à la corruption qui est dans le monde par la convoitise. » C'est à cela que se rapporte ce qui est appelé la « loi parfaite, celle de la liberté. » « Celui qui aura regardé de près dans [la] loi parfaite, celle de la liberté, et qui aura persévéré, n'étant pas un auditeur oublieux, mais accomplissant l'œuvre, celui-là sera bienheureux en ce qu'il accomplit. » Nous trouvons ainsi notre bonheur dans le bien, et en même temps l'autorité de Dieu ; nous repoussons le mal, mais non dans un esprit d'orgueil, car Dieu est là, et nous réalisons l'autorité de Dieu sur nous ; toutefois nous avons une joie personnelle dans le bien, selon une nature qui aime le bien à cause du bien-même. Quelle prise Satan peut-il avoir ici ? Les pensées sont gouvernées ; les reins sont ceints de la vérité, au milieu de la dissolution et de l'incertitude qui règnent dans le monde ; dissolution

à laquelle la chair céderait tout aussitôt. C'est là ceindre les reins.

Dans le ciel la chose ne sera pas nécessaire. La chair ne sera pas là. Tout ce qui attirera le cœur sera divin. Nous pourrons nous y abandonner librement. Il n'y aura rien là que ce qui est soumis à l'autorité de Dieu, rien qui ne réponde à sa volonté, à sa nature, et à sa gloire ; d'un côté son autorité sera réalisée parfaitement et reconnue avec joie, tandis que de l'autre il n'y aura rien de ce qui exige que nous veillions et que nous prenions garde. Nous pourrons laisser un libre cours à toutes nos affections. Plus elles abonderont, mieux ce sera ; du moins toutes celles que nous aurons, auront un exercice convenable, car Dieu et la plénitude de Christ rempliront entièrement la scène. Ici-bas il nous faut ceindre nos reins de la vérité. Quelle bénédiction que nous puissions le faire, et que nous ayons un tel privilège dans un monde dont jadis nous faisons partie, dans un monde de dissolution ! Quelle bénédiction que nous ayons la parole de Dieu pour en user ainsi !

Mais quand le cœur est ainsi gardé, la conduite s'en suivra. La cuirasse de la justice ne manquera pas. Nous ne devons pas oublier que dans le passage qui nous occupe, le sujet qui est traité c'est ce qui est nécessaire dans le conflit avec Satan, et non ce qui est demandé pour que nous puissions nous tenir devant Dieu. Christ est notre justice devant Dieu — parfaite et immuable ; et sans cela nous ne pourrions aucunement faire face à Satan ; mais la justice ne peut revêtir le caractère d'une cuirasse, lorsque nous la considérons comme notre justice devant Dieu. Dans cette justice, tout est paix ; la paix a été faite ; il n'y a pas de combat là. Christ a ren-

contré l'ennemi, et l'a vaincu ; et il est devenu ma justice ; et c'est là le fondement de tout. Dieu est vraiment avec moi et devant moi. Mais dans ma lutte avec Satan, si d'une part je ne puis me passer de cette justice-là, de l'autre j'ai besoin de quelque chose de plus : de la justice pratique. Il faut que ma conscience soit sans reproche, pour que je puisse combattre contre lui. Si ma conscience n'a pas été purifiée par le sang de Christ, je n'ai pas encore la paix avec Dieu ; je suis encore en Egypte, bien que je fasse peut-être des efforts pour en sortir ; je ne connais pas encore la puissance de la rédemption. Je ne puis dire que Dieu est pour moi, ni que je suis pour Dieu dans ce monde. J'ai besoin d'être délivré et réconcilié. Mais si je le suis, une conscience pratiquement mauvaise me rendra faible devant l'ennemi. Comment celui dont la conscience l'accuse, que le monde peut accuser, et qui le sait, comment peut-il entrer hardiment dans le combat ? Il a peur que le coup ne l'y atteigne ; il est obligé de penser à cela : il n'est pas libre pour penser, en simplicité de cœur, à l'exclusion de toute autre chose, au service qui est devant lui. L'Esprit de Dieu aussi est attristé, et le laisse sentir sa faute, s'il continue à marcher de cette manière insouciant ; comme dans le cas d'Israël devant Haï. Car la hardiesse, lorsque nous avons manqué, montre plutôt de l'indifférence quant au péché, ou un effort pour sauver les apparences, quand le cœur n'est pas droit. Mais si la conscience est bonne, et la marche, droite, il y a confiance en Dieu, et l'on n'a pas à penser à soi. On peut faire librement l'œuvre de Dieu. C'est ainsi que Paul dit : « Priez pour nous, car nous croyons que nous avons une bonne conscience, désirant de nous conduire

honnêtement en toutes choses. » Et encore : « Or [en vue] de cela, je m'exerce à avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes. » La seconde partie de l'armure consiste donc à marcher droitement, à marcher avec Dieu. Mais remarquez bien ceci, quant à l'assurance dans le service de Dieu, qu'il ne s'agit pas seulement du mal qui est connu d'autrui, ou que les autres peuvent aisément connaître, mais de tout mal qui est toléré. Car Satan peut se servir de cela contre la conscience, et la rendre timide ; et certainement le Saint-Esprit ne la rendra ni dure ni indifférente. Une seule chose nous donne une bonne conscience devant Dieu ; c'est l'effusion du sang de Christ et son œuvre parfaite. Mais le résultat de cela, c'est la présence du Saint-Esprit en nous ; et *alors*, nous n'avons une bonne conscience *contre* Satan, qu'autant que le Saint-Esprit n'a point été attristé par une chose quelconque, faite contrairement à la lumière qu'il m'a donnée.

Mais il y en a beaucoup qui n'ont pas le courage de persévérer dans le combat de Dieu, parce qu'ils tiennent à quelque chose qui n'est pas en harmonie avec la lumière qu'ils ont reçue. Peut-être, hélas ! perdent-ils la lumière selon laquelle ils n'ont pas agi ; et Satan réussit à plonger leurs esprits dans de profondes ténèbres par les prétendues bonnes raisons qu'il leur suggère, pour rester où ils sont, sans conquérir sur l'ennemi une parcelle de plus du pays, bien qu'ils soient inquiets — peut-être amèrement hostiles — quand la lumière parvient jusqu'à eux du dehors, lumière qui menace de réveiller de nouveau leur conscience.

L'existence de la chair en nous, quoiqu'elle ait été jugée comme étant péché, ne donne pas une mauvaise

conscience, et n'interrompt pas la communion ; mais du moment que nous la laissons agir, que nous la tolérons, même dans la pensée, elle produit l'un et l'autre de ces deux effets.

Si le Seigneur le permet, je vous enverrai bientôt quelques pensées sur les autres parties de l'armure.



Extrait d'une lettre à un ami.

Je veux aussi te faire part de quelques pensées sur lesquelles mon attention a été attirée ces derniers temps, et qui ont été bénies pour moi et pour d'autres. C'est ce que Dieu pense de notre nature, ce qu'il en a fait et quel en est le résultat pour nous. Tu vois que ce n'est pas quelque chose de nouveau, mais les vérités de Dieu deviennent nouvelles suivant la manière dont la foi les saisit. Nous trouvons dans l'épître aux Romains le développement de ces deux choses : 1° Que Dieu *nous* a mis de côté pour nous sauver (*nous*, comme nature d'Adam), et 2° : qu'il *nous* met aussi de côté pour nous faire marcher comme sauvés ; et c'est ce qui est extrêmement important à saisir pour notre repos et notre affranchissement pratique.

Si l'on regardait, par exemple, aux qualités et aux défauts de mon caractère naturel, on pourrait peut-être trouver qu'il est aimable ; mais je vois dans la Parole que rien de *souillé* n'entre au ciel ; donc ce caractère aimable est pour Dieu quelque chose de *souillé*, car il n'entrera pas au ciel. Je trouve donc que Dieu a jeté

loin de lui ma nature, qu'il l'a jugée comme *souillée*, et qu'il ne veut pas la corriger du tout. Le vieil homme ne se corrige et ne se convertit jamais, toute l'imagination de ses pensées n'est que mal en tout temps, après la conversion comme avant; mais Dieu a jugé cette nature à la croix. Nous sommes morts avec Christ, et il n'en attend rien du tout, il n'en veut rien, ni comme salut, ni comme marche. Il n'est pas dit en Ephés, II, que nous sommes *corrigés* pour les bonnes œuvres préparées, mais *créés* (de nouveau) et, à la fin du VII^e aux Romains, où l'âme réveillée a cherché à tirer quelque chose de sa nature pour accomplir la loi, quand elle voit clair, elle ne s'écrie pas : qui me corrigera? ou, qui me rendra meilleure? Non, elle en a assez d'elle-même; elle désire une *délivrance*; sa foi la saisit dans ce que Dieu a fait en Christ, et elle rend grâces en concluant *qu'il n'y a donc plus aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ* (et non plus en Adam).— Alors si j'ai accepté l'estimation que Dieu fait de ma nature, je n'attends plus rien d'elle, et ses produits, tout en m'affligeant et m'humiliant, ne m'étonnent pas, comme ils n'étonnent pas Dieu non plus; je les lui confesserai, et je les jugerai, *comme* lui les juge.

Pour marcher *comme sauvé*, *comme* enfant de Dieu, je découvre que ce qu'il demande de moi, c'est que je me présente à lui comme étant vivant (Rom. VI), et que je lui offre mon corps (non pas mon vieil homme) en sacrifice vivant, saint et agréable (Rom. XII), afin qu'il puisse se servir de ce corps *comme* instrument pour faire ce qu'il lui plaira. Comme j'ai livré mes membres au péché, j'ai à laisser Dieu se servir de mes membres *comme* instruments de justice en sanctification

(Rom. VI), et je serai heureux de le faire, ayant la conscience de la beauté de ma position en Christ, et d'un autre côté ayant accepté le jugement de Dieu sur ma nature d'Adam. (— Tu remarqueras que quand je dis *je*, je parle des croyants et non de moi seulement. —)

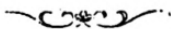
En résumé : ma régénération est donc, d'après la Parole, le remplacement de mon être en Adam (le vieil homme) par mon être en Christ (l'homme nouveau) ; je suis passé de la mort à la vie.

Le terrain sur lequel j'étais en Adam est un terrain de mort et de condamnation ; alors arrivant à la croix où le jugement contre tout est état a été exécuté, et passant par la résurrection de Christ, je me trouve sur le terrain de la *vie* : Là plus de condamnation, plus de vieil homme, plus de mort, plus de jugement : tout est derrière moi, et au lieu de cela : la *vie*, la *justice*, la *sainteté*, et devant moi la *gloire* ; déjà maintenant la *vie*, et dans peu le *règne dans la vie* ; alors je trouve que Dieu, me contemplant là, peut prendre en moi son bon plaisir, et faire de moi ses délices selon toute sa justice et sa sainteté éternelles.

Quel bonheur ! quelle grâce ! quelle gloire !

O Dieu ! tu l'as donné, dans ton amour immense,
Ayant tout accompli pour notre délivrance.
Tu l'as fait notre paix et notre sainteté,
Et nous avons la vie et l'immortalité.

La lettre qui précède n'est que le développement de passages, tels que Coloss. III, 9, 10 ; Ephés. IV, 22-24 ; Galat. II, 20 : « Je suis crucifié avec Christ ; ce n'est plus moi qui vis, mais *Christ vit en moi* etc. »



FRAGMENTS.

« Combien avez-vous de pains ? »

(Marc VI, 38).

Le Seigneur fait usage de ce que les disciples avaient. C'était bien peu — ce n'était rien pour une telle multitude ; mais après avoir été béni et rompu par Jésus, cela suffit à des milliers de gens. Le Dieu qui a donné la vie pouvait la soutenir indépendamment des moyens, ou multiplier les moyens pour les mettre en parfait rapport avec les besoins. De même maintenant Christ emploie ce que « nous avons. » Faites usage de ce que vous avez avec foi, et il le fera répondre aux besoins de tous ceux qui en profiteront. C'est la puissance de Dieu, donnant efficacité à sa parole, qui fait de peu ou de beaucoup une bénédiction ; sans cela l'abondance est vaine. Dans le ministère de la Parole, le grand but est d'amener les âmes, en leur présentant Christ, à une connexion vivante avec Dieu. C'est là ce que fait le vrai ministère pour les pauvres ; les riches s'en vont à vide.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

L'armure complète de Dieu.*Ephésiens VI.**(Suite et fin de la page 557.)*

Encore que le chrétien qui marche fidèlement, revêtu de l'armure complète de Dieu, jouisse des effets de son emploi dans la paix et joie de la communion avec Dieu, l'âme a dû peut-être sentir la différence qui existe entre un tel état et la perte de cette communion, avant de connaître l'immense importance de l'armure, ou plutôt l'immense importance qu'il y a à s'en revêtir. Il vaut beaucoup mieux, pourtant, jouir de cette paix confiante qui en accompagne l'emploi, que d'en apprendre l'importance en s'exposant sans elle aux assauts de l'ennemi. La communion avec Dieu est une chose réelle, dans laquelle il répand dans l'âme, à un degré plus ou moins grand, la profonde joie de sa présence — de cette faveur et de cet amour parfait, selon lesquels il entre en rapport avec l'âme, se révélant lui-même — et donne, par sa présence, le bonheur d'une relation dans laquelle l'âme vit, sans avoir ni le soupçon ni la pensée

qu'elle puisse être interrompue. Elle est plus que la foi, bien que fondée sur la foi ; elle est autre chose que la certitude du salut, quoiqu'elle en soit le couronnement, le sceau et la réalisation. La certitude abstraite, la certitude consolante, que mon Père m'aime, et qu'il ne veut ni ne peut agir autrement, est autre chose que des rapports bénis avec cet amour, sans qu'on ait la conscience d'aucune autre chose ou de quelque chose qui pût entraver cette jouissance. La certitude même que Dieu est amour constitue l'amertume du sentiment qu'on peut éprouver d'en avoir perdu la jouissance — car je ne parle ici que des saints. Le sceau que le Saint-Esprit met à la vérité, nous assure de l'amour de Dieu, et si nous bronchons, Christ intercède pour nous ; mais en outre, le Saint-Esprit est la source de la jouissance de cet amour dans le cœur : ce sont deux vérités différentes. Dans l'une — qui est, il est vrai, le fondement de tout — il y a l'assurance que Dieu est pour nous ; dans l'autre, c'est Dieu en nous, remplissant le cœur de joie, de la communion « avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. » Il y a deux manières — bien distinctes, à la vérité, dans leur caractère — dont je puis perdre cette communion : l'une négative, lorsque la négligence m'a privé de rapports positifs et sensibles avec Dieu — le cœur étant froid et indifférent ; l'autre, lorsqu'il est question de la conscience, et que, le cœur ayant permis à l'ennemi d'avoir le dessus, le Saint-Esprit, en nous, agit en nous reprenant sévèrement. L'Esprit alors, bien qu'il ne détruise jamais le sentiment de l'amour de Dieu, nous fait pleurer amèrement la perte du sentiment intime et de la jouissance de cet amour, et nous fait goûter, plus ou moins, quels sont les fruits du péché,

en tant que, par sa nature même, il sépare l'âme de Dieu ; il le rend ainsi horrible à nos yeux, non pas parce que nous en sentons le mal moralement *avec Dieu*, mais parce qu'en sa nature il nous sépare de lui. Il est vrai que, pour ce qui regarde la foi, l'Esprit ne permet pas que nous supposions en aucune manière que Dieu nous abandonnera, mais il nous fait sentir ce qu'est le péché. Mais ce dernier cas est un cas extrême ; et il y a discipline de la part de Dieu, et même une discipline sévère. L'autre cas n'est, hélas ! que trop commun. Ils sont bien différents. Bien des chrétiens vivent fréquemment dans un état analogue au dernier cas que j'ai supposé ; mais chez eux, cela vient de ce qu'ils sont encore sous la loi, et qu'ils ne sont pas établis dans leur relation avec Dieu ; et la détresse par conséquent n'est pas si grande, parce qu'il n'y a pas eu la même proximité à l'égard de Dieu. Je suis entré dans ces considérations, quant à ce qui résulte de ne pas avoir employé l'armure que Dieu nous a donnée. Je reviens au caractère et à l'emploi de l'armure.

Je me suis étendu un peu sur la vérité comme ceinture de nos reins, et sur la cuirasse de la justice ; j'ai parlé de gouverner et tenir en ordre les affections au moyen de la vérité, de la révélation de Christ à l'âme et de la marche qui en découle, et de la vigilance selon Dieu d'une conscience inattaquable. L'âme est ainsi pratiquement en paix, — elle n'a pas à s'occuper d'elle-même, — elle peut marcher en liberté et avec confiance — sans soupçons. Quand le cœur est plein de paix, et jouit — avec Dieu — de la douceur de cette paix, étant exempt de soupçon, l'âme marche dans l'esprit de paix. Cette paix caractérise toutes ses voies et toutes ses rela-

tions avec autrui. Il n'y a ni efforts, ni contrainte — rien dont il faille se garder ou qu'il faille retenir. La marche est naturelle, sans contrainte comme sans soupçons.

Il n'y a pas la crainte du mal, parce qu'il n'y a pas la conscience du mal. Ce n'est pas que l'âme soit sans sagesse ; cela ne saurait être dans un tel monde ; mais elle est sage quant au bien, et simple quant au mal. Elle ne craint pas beaucoup que le mal l'atteigne, parce qu'elle a pour portion une paix que le mal extérieur ne saurait toucher, et elle ne compte pas sur le bien extérieur comme sur une ressource pour elle. Dans cette paix, le cœur dépend de Dieu et compte sur lui ; et comme étant, dans ce sens, au-dessus du mal, il apporte avec lui la paix dans la scène par laquelle il passe.

L'expression « ayant les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix, » est bien belle, en ce qu'elle montre le caractère habituel de la marche. Tel fut, spécialement, le caractère de Christ. Il apporta la paix ; il fut rejeté, il est vrai, mais il n'en fut pas moins, par excellence, celui qui procure la paix. Il déclara que ceux qui étaient tels seraient appelés fils de Dieu. Ces trois premières parties de l'armure sont, quant à la pratique, pour ce qui concerne du moins les relations des saints, exprimées dans ces paroles : « Ayez du sel en vous-mêmes, et soyez en paix entre vous. »

Ainsi gouvernée intérieurement, et marchant dans la paix extérieurement, l'âme est libre pour se confier en Dieu. Toutes ces parties de l'armure doivent, il est vrai, être portées *ensemble*, mais il existe entre elles une *dépendance* morale, un ordre moral. La condition intérieure précède l'activité extérieure ; l'ordre dans les

affections et la justice pratique précèdent l'esprit de paix dans nos voies avec autrui ; et tout cela précède cette confiance en Dieu, qui nous garantit des assauts de l'ennemi. Ce n'est pas que la confiance découle de cette marche, car elle est uniquement en Dieu ; mais c'est là le sol où elle croît ; c'est dans un tel état qu'elle a son libre exercice. Il est également important de remarquer d'une part, que la confiance ne regarde pas en arrière, qu'elle ne compte pas sur un certain état de l'âme, et de l'autre, que c'est dans cet état de l'âme que cette confiance trouve son libre exercice. Quand nous jouissons d'une bonne santé, tout dépend de l'état du corps ; mais parce qu'il est en santé, ses forces agissent par rapport à ce qui doit en être l'objet ; et nous ne pensons pas du tout à la santé.

La foi, ici, c'est la pleine confiance en Dieu, qui compte sur sa bonté et sa fidélité, dans l'assurance qu'il est pour nous — qui se fie en un Dieu qui est entièrement pour nous. Sans cela tout est désespoir, ou à peu près, dans une conscience qui sent qu'elle a affaire à Dieu. Satan est entré ; et à l'âme qui sent le besoin d'avoir Dieu pour elle, il ne reste plus que le sentiment, plein d'angoisse, qu'il ne l'est pas. C'est pour cela que le Sauveur prie pour Pierre, afin que sa foi ne défaille pas ; c'est-à-dire, afin qu'en dépit de sa chute terrible il ne soit pas livré à la pensée, qu'à cause de cela Dieu l'avait abandonné, qu'il était contre lui, et qu'il n'y avait plus d'espérance. Les dards enflammés de Satan, ce ne sont pas ses efforts pour séduire en agissant sur nos diverses convoitises ; mais les invasions qu'il fait, sous la forme de l'incrédulité ou du désespoir, lorsque, d'une manière ou d'une autre, nos cœurs ont été détour-

nés de Dieu. Telle est la force du passage dans 1 Cor. VII : « Afin que Satan ne vous tente pas à cause de votre incontinence. » Le mal était là ; l'incontinence était supposée ; la tentation était la puissance de Satan sur l'âme, qui en était le résultat. Il s'agit évidemment d'une puissance autre que ses séductions. Il n'y a aucun plaisir dans le désespoir, mais une profonde angoisse. La chair trouve son plaisir à satisfaire ses convoitises, mais il n'y a pas de convoitises dans le désespoir : il est dans l'âme comme un feu consumant.

Nous pouvons voir cette même différence dans les tentations de Christ, autant du moins qu'il pouvait se trouver sur le même terrain que nous. Il ne pouvait y avoir ni convoitises, ni désespoir ; mais Satan chercha à le séduire au commencement de sa carrière, pour le détourner du sentier de l'obéissance ; puis à la fin, il chercha à l'accabler par toutes les terreurs de la mort. Dans le premier cas, le Seigneur garda son premier état ; mais dans le second, son agonie ne fit que le conduire à une plus profonde communion avec son Père. Mais il subit pour nous toute la pression de la puissance de Satan ; ce fut pour nous sous l'un et l'autre rapport ; toutefois cette puissance ne l'atteignit jamais au dedans, de manière à le détourner de Dieu, du sentier parfait de l'obéissance.

Les dards enflammés de l'ennemi, c'est la puissance de l'ennemi sur l'âme, lorsqu'elle est demeurée exposée à ses invasions, parce qu'elle avait mis de côté le bouclier de la foi — une entière confiance dans la grâce de Dieu, dans sa faveur, en tant qu'elles sont immuables, et que c'est là où nous sommes placés.

Tels sont, je n'en doute pas, ses dards enflammés ;

et ils sont terribles, lorsque nous y sommes exposés — parce que le bouclier de la foi n'a pas été notre sauvegarde, qu'il a été mis de côté. Mais voici ce que je désire ajouter : je crois que ce cas n'existe jamais sans quelque complication, c'est-à-dire que la chose ne se présente jamais seule, sans quelque cause qui l'ait produite. Le passage dans 1 Cor. auquel j'ai fait allusion explique ce que je veux dire. Satan tentait, à cause de l'incontinence, une âme qui par la convoitise lui avait ouvert la porte, qui s'était même égarée en esprit jusque dans son domaine, abandonnant Dieu — non par une volonté formelle peut-être, mais de cœur ; — qui s'était exposée naturellement à la puissance de l'ennemi, en laissant aller le cœur à toutes choses, particulièrement à ces convoitises que nourrit une volonté corrompue, qui, comme l'exprime un apôtre « font la guerre à l'âme, » et qui sont si opposées à la nature même de Dieu, à sa pureté et à sa sainteté. Lorsque c'est un chrétien qui, à quelque degré que ce soit, cède à ces convoitises, c'est beaucoup si la chose n'a pas pour résultat cette terrible puissance de Satan sur l'âme, qui, pour un temps du moins, obscurcit en elle la lumière de Dieu, et lui cache sa faveur ; et la connaissance de cette faveur, chez celui qui souffre pour en avoir perdu le sentiment, ne fait que lui rendre cette perte plus terrible encore : il semble qu'elle ait disparu pour toujours ; — du moins la chose peut arriver à ce point. En tout cas, c'est le plus terrible châtiment qui puisse atteindre un cœur d'homme. Si une âme appartient à Dieu, elle sera assurément délivrée ; mais qui peut dire pendant combien de temps elle aura à souffrir ? Le grand remède contre un pareil danger, c'est de tenir l'âme fréquemment,

d'une manière positive, dans la présence de Dieu. C'est notre privilège et notre suprême joie que d'y marcher constamment ; mais je parle d'entrer positivement dans la présence de celui qui est lumière, afin que tout soit clair dans la conscience et que tout soit en liberté dans le cœur ; — en un mot, non-seulement afin que nous jouissions des bénédictions qui viennent de lui, mais encore afin que nous soyons devant lui, comme il nous le permet en sa bonté. J'ai examiné les effets qui résultent de ce que le bouclier de la foi n'a pas été tenu élevé, et particulièrement ce qui en est la cause, par manière d'avertissement ; mais ce cas est aussi rare qu'il est terrible : que la grâce de Dieu en soit bénie !

Mais il se passe quelque chose d'une nature analogue, dans un état d'âme différent, quant à ce qu'on appelle assez fréquemment les dards enflammés de l'ennemi. Je fais allusion à ces cas où des pensées blasphématoires et incrédules semblent surgir dans l'esprit ; elles n'ont pas été désirées ; elles ne sont pas l'effet du raisonnement, mais elles se présentent sans qu'on les ait cherchées, et produisent une grande détresse dans l'âme. Mais la chose arrive, je crois, lorsque l'âme n'est pas affranchie en Christ. Du moment que nous sommes réellement introduits dans la présence de Dieu, dans la connaissance de sa faveur et de son amour — que nous sommes ainsi devant lui, jouissant de lui, — Satan n'a pas d'entrée et ne peut donc atteindre l'esprit. Dans l'état de désespoir dont il a été parlé plus haut, des sentiments de rébellion contre Dieu peuvent surgir et surgissent en effet ; mais ils proviennent de l'activité de l'esprit lui-même, dans l'état où il se trouve ; tandis que les suggestions, dont je parle maintenant, sont

étrangères à tout sentiment et à toute pensée reconnus dans l'âme. Mais il n'existe point ici, je crois, la connaissance — vraie et personnelle — de Dieu en grâce, bien que cette grâce puisse être admise comme une vérité et même comme le seul fondement de l'espérance. De telles pensées harassent l'âme et la rendent misérable ; et les personnes qui en sont assaillies en tirent quelquefois de sombres conclusions par rapport à elles-mêmes — comme, dans d'autres cas semblables, on pense avoir commis le péché contre le Saint-Esprit. Ici, c'est la délivrance générale et la vraie connaissance de Dieu, qu'il faut chercher. La liberté dans laquelle Christ nous place en nous affranchissant — car cette délivrance est réelle — nous amène à Dieu lui-même, comme affranchis de tout ce qui était contre nous. Ainsi donc, dans le cas des suggestions si pénibles dont nous parlons maintenant, le bouclier de la foi n'a pas été abandonné ; mais on ne l'a pas encore pris, on ne l'a pas encore tenu élevé avec le bras de la foi. Le bouclier de la foi est donc cette entière confiance en Dieu, qui découle de cette connaissance réelle et personnelle de la rédemption, qui réduit au silence tous les doutes, et empêche toutes les questions, par la connaissance personnelle de l'amour de Dieu, qui, au lieu d'avoir des questions à vider avec Dieu, compte sur lui, en dépit de toute autre chose. « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » Ce n'est pas seulement la paix, pour ce qui regarde le mal, par le moyen du sang de Christ, mais la confiance en Dieu, résultant de ce qu'il est ainsi connu. « O Seigneur, dit Moïse, je te prie, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, que le Seigneur marche maintenant au milieu de nous, car c'est un peuple de cou

roide. » Dieu est notre ressource et notre secours contre nous-mêmes, notre sécurité contre toute autre chose. Satan peut prouver mille choses contre nous ; la connaissance que nous avons de Dieu, est la réponse à toutes.

Une confiance entière — ferme et constante — en Dieu lui-même, voilà donc le principe et la source de l'énergie ; les efforts de Satan pour la briser ou l'affaiblir sont éteints par le bouclier de la foi. Maintenu pratiquement en sa place en marchant avec Dieu, elle se repose, en elle-même, sur la vraie connaissance de Dieu, comme étant pour nous, comme il s'est révélé en Christ, connaissance qui nous est donnée par Dieu, et qui est soutenue et nourrie par la grâce et l'intercession de Jésus.

Mais il y a un autre développement de cette condition d'âme, qui s'y lie intimement, bien que différente pourtant — la connaissance et la possession du salut. Voici la différence : ce n'est pas la confiance permanente en ce que Dieu est, mais l'heureuse certitude de ce qu'il a fait, la conscience de la position où il nous a placés.

Dans la confiance, il y a dépendance, sentiment convenable et béni, qui rend l'âme plus tendre, bien qu'il l'enhardisse dans ce qui est bien et pour tenir ferme contre les ennemis de nos âmes. Le salut donne hardiesse et énergie ; nous allons la tête levée, pour ainsi dire, la tête couverte de la force et du salut de Dieu lui-même. « Plût à Dieu, dit Paul, que non-seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui devinssent de toutes manières *tels que je suis*, hormis ces liens. » Était-il, — lui, après deux années d'emprisonnement et d'injustes traitements, dans la présence

des juges, comme un prisonnier lié de chaînes, sans ressource sinon en Dieu — était-il découragé et craintif en son esprit? Le casque d'un salut qu'il connaissait était sur sa tête. Mais tout était à lui en Christ — il en aurait la possession dans la gloire; — tout était à lui, dans sa propre âme. Il était ce que l'amour qui était dans son cœur pouvait souhaiter que d'autres fussent aussi; la conscience que tout cela était à lui animait l'amour qui s'épanchait envers autrui — lui donnait pour but son propre bonheur. Il connaissait sa relation avec Dieu; il savait qu'il était dans la lumière comme Dieu est dans la lumière, dans la joie bénie de la sainteté — le péché, le mal et toute confusion étant au dehors; il connaissait la gloire complète de Jésus, et l'amour du Père, qui ne pouvait être empêché par aucune chose dans l'état de l'objet sur lequel il reposait. Cet amour était garanti par la croix, en sorte qu'il pouvait maintenant avoir son libre cours. Il possédait l'amour de Jésus; et en Jésus tout était assuré. Le salut était un casque pour sa tête; il pouvait la tenir levée devant tous. Et il ne l'est pas moins pour nous au jour du combat: nous n'avons pas à nous occuper de nous-mêmes; tout est assuré, car ce casque est à l'épreuve de tous les coups: nous sommes libres, de manière à employer notre sagesse et notre force, sans être troublés par aucune crainte pour nous-mêmes, dans la lutte où nous sommes placés. Nous pouvons chercher la victoire et la bénédiction pour d'autres, la gloire du Seigneur, le succès devant lui. Il a pensé à nous et il nous a mis dans la place où nous sommes et où nous avons plus que le cœur de l'homme ne sait ni ne peut désirer. Nous y sommes en sûreté, et nous pouvons dès lors penser à le

servir, lui. Il est évident qu'en ceci comme dans tout le reste, nous devons le réaliser nécessairement par la puissance du Saint-Esprit — agissant parce qu'il n'a pas été attristé, — pour que nous puissions en user et y marcher.

Dans toutes ces parties de l'armure, nous avons trouvé ce qui se rapporte à notre propre position, et à la jouissance, de notre part — avec des affections bien gouvernées et dans la piété — de notre relation bénie avec Dieu — relation qui nous est donnée dans la nouvelle position qu'a prise le second Adam, et que nous avons en lui, et par lui, et pour toujours avec lui. C'est là qu'est notre sécurité et notre défense, dans la lutte. Ainsi rien ne nous sépare « de l'amour de Dieu [qui est] dans [le] Christ Jésus notre Seigneur. » Mais il y a une énergie *active* (des armes que nous avons à manier dans la puissance de l'Esprit de Dieu), qui réduit au silence la chair, qui renverse la puissance de Satan, et qui arrête ceux qui sont sous sa puissance. Quand nous sommes pleinement dans la puissance de notre relation avec Dieu, nous pouvons prendre « l'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu. » Si l'âme n'est pas en communion avec Dieu, elle ne saurait manier sa Parole en son nom. Ce n'est pas une arme charnelle, dont on puisse se servir avec une force charnelle ou une sagesse charnelle. Elle est l'épée *de l'Esprit* : elle est aiguë ; elle atteint la conscience, même celle des plus endurcis, lorsqu'elle est bien appliquée, elle fait plier et subjugué les plus orgueilleux. Mais si l'âme n'est pas avec Dieu, on n'aura pas la pensée du passage convenable, et ce passage ne sera pas accompagné de la puissance de Dieu. Remarquez bien qu'il n'est pas fait mention

ici de la Parole comme d'un moyen d'édification, car elle n'est pas alors une épée ; mais comme d'une arme pour la lutte. Les armes de notre guerre sont spirituelles, pour la destruction des forteresses. Dans le combat, la Parole de Dieu, lorsqu'elle est employée dans l'Esprit, apporte avec elle la lumière dans l'âme, quant à notre position entière dans la lutte — répandant la lumière de la pensée de Dieu sur toute la scène et toute la question qui sont devant nous, — et cela inspire une confiance dont celui qui ne possède pas cette lumière ne peut se faire la moindre idée. Le but de Satan, c'est de décevoir ; la conscience de la possession de la pensée divine ne fait que rendre la déception qui a été découverte un élément de force, en ce que nous savons à qui nous avons affaire, et que Dieu est dans la lumière qui est répandue sur les artifices de l'ennemi. Cette lumière les découvre et les juge complètement ; et la découverte de la déception est une victoire sur ces artifices, à laquelle il ne peut y avoir de réponse. Voyez comment le Seigneur se servit de l'Écriture, comme un exemple — à jamais sans égal — de l'emploi de cette arme. Voyez comment ses adversaires furent réduits au silence, en sorte que « personne n'osa plus l'interroger ; » comment Satan lui-même fut réduit à laisser celui qu'il ne pouvait toucher. Car cette arme repousse toutes les attaques de Satan, de même qu'elle confond, par sa puissance, toute la force et tous les artifices de l'ennemi. Nous n'avons pas d'autre arme ; il faut que nous ayons l'adresse de nous en servir, ce qu'aucun exercice pratique ne saurait donner, mais uniquement la puissance de la grâce présente. Mais en cette arme nous avons la pensée même de Dieu, en sa lumière et sa vérité, au milieu

des ténèbres par lesquelles Satan voudrait couvrir de nuages l'esprit de l'homme.

La liste se termine par une arme d'un caractère particulier et distinct ; cela montre comment toutes les parties de l'armure doivent être employées dans une dépendance entière et constante. Nous avons vu que les premières parties de l'armure sont défensives ; ce sont celles qui empêchent Satan de nous toucher, et elles se lient au jugement de soi-même et à la marche avec Dieu ; après elles vient l'énergie active de la Parole de Dieu, qui est l'épée de l'Esprit : mais le Saint-Esprit, qui seul peut nous rendre capables d'employer la Parole, ne peut le faire en nous plaçant dans une position d'indépendance ; cela serait contraire à sa nature et à son service, et à l'effet moral de sa présence avec nous. Il met nos âmes en rapport avec la source de toute puissance et de toute grâce, et dans la dépendance de cette source. Il ne saurait être séparé de ceux au nom desquels il agit, d'auprès desquels il est venu, et, par sa présence même, il nous place dans la communion avec eux et dans la dépendance à leur égard. C'est ainsi qu'il est dit de lui : « Il ne parlera pas de lui-même, » c'est-à-dire, en dehors de sa connexion avec le Père et le Fils (comme Jésus dit à Pilate : « Dis-tu ceci de toi-même ? ») — comme un esprit isolé, qui pourrait dire des choses dont il serait lui-même la source. Mais il y a plus encore que cela, parce que le Saint-Esprit agit en nous moralement, et nous fait sentir, comme à de nouvelles créatures, notre entière et, je puis ajouter, notre heureuse dépendance, par rapport à une source aussi bénie d'activité et de puissance que l'est Dieu lui-même. Nous savons que nous sommes dépen-

dants : c'est la place d'une créature ; c'est la place d'une créature qui marche avec Dieu, et celle qu'elle prend volontiers ; car le cœur qui est conduit par le Saint-Esprit, est réjoui de tout recevoir de Dieu, comme il sait aussi qu'il ne peut recevoir d'ailleurs ce qui est bon. Mais cette dépendance s'exerce dans la confiance ; nous demandons ; nous exprimons notre dépendance ; nous supplions, à la fois, dans le sentiment du besoin et dans le vif désir de l'accomplissement des choses à l'égard desquelles il nous est donné de pouvoir réussir ou d'être exaucés — pour d'autres. L'esprit, tout en restant dans la dépendance, est amené dans le courant des désirs et des bénédictions de Dieu, par l'opération du Saint-Esprit — reçoit une part dans cette énergie d'activité divine, mais toujours dans le sentiment d'une entière dépendance à l'égard de Dieu. Dieu vient à notre rencontre, nous répond, manifeste son concours à l'égard des choses qu'il a mises dans nos cœurs par le Saint-Esprit. Nous sommes occupés des choses dans lesquelles Dieu agit, et agit avec nous et pour nous. Non-seulement nos désirs sont accomplis, mais nous avons la conscience du concours de Dieu dans ces choses, et la conscience que nous nous tenons de son côté dans nos luttes et dans notre service, tandis qu'en même temps nous avons cette joie, que toutes choses sont à lui. Et ce n'est pas là tout, ce n'est pas seulement notre propre part dans cette lutte divine qui nous occupe ; mais l'amour envers les autres — envers ceux au dehors qui sont à lui et qui nous sont ainsi réellement unis — agit, selon la grâce, en intercession.

On trouve tout dans cet instrument — si faible, en apparence, au jugement de l'homme, mais — précieux,

surtout, parce que c'est un instrument qu'on ne voit pas. Le sentiment du besoin s'y trouve ; il y a aussi un vif désir de ce qui est bon pour autrui — dans l'amour ; il y a le désir qui a en vue la gloire de Dieu, la confiance en son amour, en sa Parole, la dépendance à son égard, la réalité des rapports avec lui ; et en même temps, par suite, tout ce qui est inconséquent est mis au jour dans le cœur par cette proximité où l'on est quant à Dieu — non-seulement pour ce qui concerne la sainteté, mais encore pour ce qui touche la confiance dans cette proximité. En outre, il y a ce qui lie intimement ensemble tout le corps, dans sa dépendance à l'égard de la tête. Quelle place que cela, pour employer l'épée que Dieu nous a donnée ! Avoir ses propres pensées, accompagnées de puissance, et être avec lui-même, avec une entière confiance qu'il y aura toujours une réponse, procédant de son amour et de sa puissance. Remarquez bien qu'il est question de prier toujours — en toute occasion. C'est ici une preuve que nous vivons dans cet état de communion avec Dieu, quand le cœur se tourne vers lui tout aussitôt et naturellement ; il ne se met pas à considérer, lorsque quelque chose se présente, mais à prier ; la réponse de Dieu viendra certainement. Remarquez ensuite qu'il s'agit de prier « par l'Esprit, » c'est-à-dire dans la puissance de l'action de l'Esprit, dans notre communion avec Dieu. Mais ici un autre élément est placé devant nous ; c'est l'exercice actif d'un esprit vigilant, de sorte que tout aboutit à la prière ; et que nous découvrons les choses à l'égard desquelles nous avons à prier. Il y a la sollicitude active de l'amour, toujours vivante et éveillée, qui ne s'endort pas sur les intérêts de l'Eglise de Dieu, sur la sainteté

et la communion des saints — et qui ne saurait le faire, si nous sommes près de Dieu. Car il y a dans l'amour une énergie vivante et active, qui désire des bénédictions pour les saints, et nous porte ainsi à nous approcher de Dieu. Ceci donne de la persévérance et de la ferveur ; car, quelle que soit notre confiance dans l'amour de Dieu, l'affection est fervente et persévérante ; et c'est ici surtout que se manifestent les affections qui viennent de Dieu, notre participation personnelle, par grâce, au plaisir que Dieu prend à bénir. Ici donc, comme ailleurs, l'apôtre mentionne « tous les saints » (comp. I, 15 ; III, 18). L'apôtre savait ce que c'était — comme tout le montre abondamment — et il en connaissait le prix. C'est un privilège qui appartient à « tous les saints ; » et un apôtre même était *dépendant* à cet égard. Tous n'ont pas des dons qui les distinguent, mais tous ont le privilège de s'approcher de Dieu — comme enfant et comme sacrificeur (voyez 2 Cor. I, 11). La puissance divine en nous est le fruit de la dépendance à l'égard de celui qui donne cette puissance.

Ainsi donc, l'armure de Dieu commence par le gouvernement de ce qui est intérieur, quant aux affections ; vient ensuite l'ordre dans la marche, dans la pratique ; puis vient la paix dans la marche (et c'est là ce qui arrive, car le péché est remuant et impatient) ; puis, au moyen d'une confiance invariable, la sécurité contre les attaques de Satan, la joie et la puissance du salut devant Dieu ; et finalement, l'énergie active dans laquelle nous pouvons en toutes choses nous servir de la Parole ; et derrière toutes ces armes se trouve l'absolue dépendance qui a son exercice dans la prière.

Correspondance.

Cher frère,

Quelques-uns de vos lecteurs n'ont pu admettre ce qui est dit dans les pages 213 à 215, du n° 41, de votre journal, concernant les mots *éternel*, — *éternellement*, qui, selon votre correspondant, ne désignent pas toujours ce que nous entendons ordinairement par ces mots : savoir, un état de choses qui subsistera à jamais ; — mais s'appliquent aussi en plusieurs endroits, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament, à un état de choses limité, à une période de mille ans. Je prends donc la liberté de vous envoyer quelques passages à l'appui de cette assertion, afin d'aider vos chers lecteurs à comprendre la pensée qui me paraît établie par l'auteur de l'article en question.

1° Pour ce qui concerne la royauté terrestre, dirai-je, de Christ, nous lisons en Dan. II, 44 : « Et, au temps de ces rois, le Dieu des cieus suscitera un royaume qui ne sera jamais dissipé,....., et il sera établi *éternellement*. » — Dan. VII, 27 : — « ... son royaume est un royaume *éternel*. » — Luc I, 33 : « Et il régnera sur la maison de Jacob *éternellement*, et il n'y aura pas de fin à son règne. » Maintenant, en connexion avec ces passages, il est bon de lire 1 Cor. XV, 24-28 ; parce que ce passage-ci jette un grand jour sur la portée que nous devons donner aux mots que j'ai soulignés. Voici donc ce qui nous est enseigné touchant le règne médiatorial de Christ, ce règne qui, dans quelques passages, est appelé *éternel*. L'apôtre nous dit ici que le Fils remettra le royaume à Dieu le Père et qu'après tout, lui-même aussi sera assujetti.

2° Pour ce qui concerne la bénédiction rattachée à ce règne et de laquelle Israël jouira, le même mot est employé : voyez Esaïe LX, 24 : « ils posséderont éternellement la terre. » — Joël III, 20 : — « La Judée sera habitée éternellement et Jérusalem d'âge en âge. » Il y a aussi plusieurs autres passages, où les mots *perpétuel* et *perpétuité* se rencontrent, avec un sens limité ; comme en Lévit. XVI, 34 ; Nomb. XXV, 45 ; Ps. XXXVII, 29 ; et CXXXII, 14. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de multiplier les citations sur ce sujet, celles-ci peuvent suffire pour aider nos chers frères à comprendre que l'Esprit de Dieu peut, à son gré, se servir d'un même mot tout en l'appliquant à deux états de choses entièrement différents, l'un limité, l'autre non. D'un autre côté, je ne crois pas qu'une telle assertion puisse ou doive jeter le trouble dans l'âme d'aucun de vos lecteurs, ni qu'elle ouvre une porte par laquelle l'ennemi puisse entrer pour saper l'assurance de la foi, concernant l'avenir glorieux qui est devant nous et les bénédictions qui nous y sont réservées. Des incrédules, il est vrai, pour nier l'éternité des peines réservées aux méchants, se sont servis de quelques-uns des passages que nous examinons : Luc I, 33, par exemple ; mais cela n'a fait que donner plus de force aux paroles de l'apôtre : « que l'homme qui n'a que l'âme ne comprend pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu. » En outre, le Nouveau Testament emploie souvent une expression qui lui est particulière, par laquelle l'Esprit saint désigne un temps illimité, éternel ; ce sont ces mots : « *aux siècles des siècles*, » presque exclusivement employés quand il s'agit d'honneur, de louange et de gloire dus à Dieu. Voici quelques passages où ces mots se trou-

vent : Gal. I, 5 ; 2 Tim. IV, 18 ; Hébr. XIII, 21 ; Phil. IV, 20 ; 1 Tim. I, 17 ; 1 Pier. IV, 11 ; V, 11 ; Apoc. I, 6 ; V, 15 ; IV, 10, etc.

Ephés. III, 21, nous découvre l'Eglise comme *éternel* centre de louanges pour Dieu. En Rom. XI, 36 et XVI, 27 (version nouvelle), le mot *éternellement* a le même sens et la même portée que l'expression « aux siècles des siècles ; » par conséquent il diffère ici, comme dans d'autres endroits, de l'emploi que l'Esprit en fait dans les passages que nous avons examinés plus haut.

Ces mots : « aux siècles des siècles, » sont aussi employés quand il est parlé des peines éternelles, voyez Apoc. XIV, 10, 11 ; XX, 10 ; et du règne des saints quand l'état de choses qui doit succéder à celui qui subsiste aujourd'hui, sera manifesté : Apoc. XXII, 5.

Oh ! béni soit Dieu, de ce que dès maintenant, et par sa grâce, nous pouvons lui donner gloire, par Jésus-Christ notre Seigneur !

Un de vos lecteurs.

A quoi nous ajoutons que les mots *éternel*, *perpétuel*, etc., signifient, en général, ce qui doit durer pendant toute une *économie* ou un état de choses, soit sur la terre, soit au ciel ; il suffit donc, en quelque sorte, pour déterminer si l'on doit leur donner un sens limité ou non, de juger, d'après le contexte, s'ils s'appliquent à la terre actuelle ou au ciel, à Israël ou à l'Eglise, au millénium ou à ce qui doit le suivre.

(Rédacteur.)



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

2 Samuel VII, 8-29.

Les voies de Dieu envers David et sa maison, dans leur ensemble, telles qu'elles nous sont présentées dans le chapitre que nous avons sous les yeux, nous offrent une image fidèle des voies merveilleuses de la grâce envers ceux qui en sont les objets. Comme Dieu a fait de Paul « un exemple de ceux qui viendraient à croire en lui pour la vie éternelle, » il nous appelle aussi à contempler ici, en David et en Salomon, la gloire de sa souveraine grâce qui cherche, sauve, bénit, et qui élève de pauvres pécheurs à une position où ils deviennent pour tous les siècles les témoins des immenses richesses de cette grâce.

Dieu s'adresse ici à David au moment où il l'a fait déjà asseoir sur le trône, « tranquille dans sa maison, » « en paix avec ses ennemis d'alentour » : il lui rappelle par la bouche de Nathan ce qu'il a été pour lui jusque-là et comment il lui a fait ce grand nom dont il jouit. « Je t'ai pris d'une cabane, d'auprès des brebis, afin que tu fusses le conducteur de mon peuple d'Israël ; et j'ai été avec toi partout où tu as marché, et j'ai exter-

miné tous tes ennemis devant toi, et je t'ai fait un grand nom.... »

N'est-ce pas la même grâce dont ailleurs Ezéchiel fait ressouvenir Jérusalem? « Ton père était Amorrhéen et ta mère Héthienne;..... et au jour que tu naquies.... il n'y eut point d'œil qui eut pitié de toi...; mais tu fus jetée sur le dessus d'un champ parce qu'on avait horreur de toi...; et tu étais abandonnée, et sans habits; et je passai près de toi et je te regardai....; et voici, j'étendis sur toi le pan de ma robe, et je couvris ta nudité, et je te jurai, et j'entrai en alliance avec toi...; et tu devins mienne... » (Ezéch. XVI, 3-14).

Celui qui a appelé « le plus petit d'entre ses frères » à être le conducteur de son peuple, ne veut pas que le sentiment profond de ce qu'il a été pour lui au commencement s'efface jamais de son âme; il veut entretenir vivant dans le cœur des siens le souvenir de ce qu'ils étaient quand il est descendu jusqu'à eux pour chercher et sauver ce qui était perdu. Dieu constate son amour envers nous en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ mourut pour nous : telle est la grâce. L'homme qui avait cent brebis et qui en a perdu une, a laissé les quatre-vingt dix-neuf au désert, et s'en est allé après celle qui était perdue jusqu'à ce que, l'ayant trouvée, il l'ait prise sur ses épaules bien joyeux, et qu'étant de retour chez lui, il ait appelé ses amis et ses voisins, leur disant : Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis perdue.

Où étions nous quand Dieu a ouvert nos cœurs pour entendre la voix du Bon Berger? Quel chemin suivions-nous? — Comme Lazare au sépulcre, n'étions-nous pas morts, mais morts dans nos fautes et nos péchés, par

nature des enfants de colère comme les autres? C'est pourquoi Dieu s'adresse toujours à nous, disant : « *Souvenez-vous* qu'autrefois, vous les nations dans la chair qui étiez appelés incircision par ce qui est appelé la circoncision, faite de main dans la chair, vous étiez, en ce temps-là, sans Christ, sans droit de cité en Israël, et étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance et sans Dieu dans le monde... » (Eph. II, 11-12). Oui, c'est là que Dieu nous a pris ; c'est jusque-là que Jésus est descendu pour nous ; c'est là qu'il nous a ouvert les yeux, nous tournant des ténèbres à la lumière et du pouvoir de Satan à Dieu, pour que nous recevions la rémission des péchés et une part avec ceux qui sont sanctifiés, par la foi en son nom ; et Dieu nous le rappelle parce qu'en cela il a constaté la gratuité et la grandeur de son amour : « Comme il était encore loin, son père le vit, et fut ému de compassion, et courant à lui, se jeta à son cou et le couvrit de baisers ! » — Précieuse grâce qui s'est abaissée jusqu'à nous, amour que rien n'a arrêté, ni rebuté, puisses-tu être connue de beaucoup d'âmes et abonder toujours là où déjà tu as porté la paix, la vie et le bonheur !

« Je t'ai pris d'une cabane, d'auprès des brebis, afin que tu fusses le conducteur de mon peuple d'Israël, et j'ai été avec toi partout où tu as marché, et j'ai exterminé tous tes ennemis devant toi ; et je t'ai fait un grand nom.... » (vers. 9). Voilà ce que Dieu avait été pour David ; mais Dieu ne s'est pas arrêté là ; il a parlé de la maison de son serviteur pour un long temps, et dans ce qu'il nous dit ici au sujet de Salomon, il nous présente la gloire de cette maison telle qu'il l'a établie devant lui pour jamais. Les voies de Dieu envers David

placent devant nous la grâce qui appelle un pécheur, et le travail de cette grâce pour amener celui qui en est l'objet dans la nouvelle position que le conseil éternel de Dieu lui a préparée pour sa propre gloire et dont Salomon devient le représentant. Cette révélation de la gloire de Salomon nous fait faire un pas de plus dans la connaissance de la grâce, et de ces « gratuités assurées de David » qui sont rappelées au chapitre XIII du livre des Actes (comp. Ps. LXXXIX, 49-57), et qui se rattachent à la personne du Fils, de Jésus ressuscité et élevé sur le trône à la droite de Dieu.

« Quand tes jours seront accomplis et que tu te seras endormi avec tes pères, je susciterai après toi ton fils qui sera sorti de tes entrailles, et j'affermirai son règne » (vers. 12). C'est lorsque David a accompli ses jours et qu'il s'est endormi avec ses pères, que Salomon est suscité, type glorieux de Celui auquel l'auteur inspiré fait l'application de la première partie du vers. 14 : « Je lui serai père, et il me sera fils » (Hébr. I, 5)! Lui aussi, le Bien-aimé de Dieu, après avoir été comme David souffrant et méconnu, il s'est endormi, et puis il est ressuscité et est entré dans sa gloire, « déclaré pleinement Fils de Dieu en puissance par la résurrection des morts. » Le Fils élevé, comme homme ressuscité, sur le trône de la gloire, à la droite du Père, roi de justice et roi de paix....., voilà Celui que Dieu nous présente sous la figure de Salomon.

Dans les jours de sa chair, suivi à peine de quelques-uns, il est non-seulement méconnu et rejeté comme David devant Saül, mais il est parfaitement isolé au milieu des hommes, car il est *saint* et *juste* au milieu d'un monde qui git tout entier « dans le Méchant. »

Pour qu'il porte du fruit, pour qu'il ne demeure pas *seul*, il faut qu'il meure (Jean XII, 24) ; c'est pourquoi lui aussi s'est « endormi, » mais il ressuscite chef d'une nouvelle race, premier-né entre plusieurs frères, tête sur toutes choses à l'Assemblée qui est son corps et la plénitude de Celui qui remplit tout en tous. Il s'assied à la droite de la Majesté dans les cieus, « fait d'autant plus excellent que les anges, qu'il a hérité d'un nom supérieur au leur, car auquel des anges a-t-il jamais dit : Tu es mon Fils, je t'ai aujourd'hui engendré ; et ailleurs : Moi, je lui serai père et il me sera fils ! »

Si nous voulons connaître la fermeté et la gloire de notre position en Christ, c'est là qu'il faut regarder : il faut contempler cette gloire dans laquelle la justice, l'amour et la puissance du Père ont placé le Fils et dans laquelle nous lui sommes associés ; car tel qu'est le céleste, tels sont aussi les célestes, et comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste (1 Cor. XV, 48, 49), car il nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit premier-né entre plusieurs frères (Rom. VIII, 29). La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée (Jean XVII, 22). « Va vers mes frères et dis leur : Je monte vers mon Père et vers votre Père, vers mon Dieu et vers votre Dieu » (Jean XX, 17, 18).

Quelle position est comparable à celle-là ? N'est-elle pas élevée au-dessus de nos pensées comme le ciel est élevé au-dessus de la terre ? Ne faut-il pas toute la puissance de l'Esprit de Dieu, de l'Esprit de vérité, pour nous persuader que Dieu nous l'a donnée et qu'elle est nôtre dans le Seigneur, la part de quiconque croit, de tout homme en Christ ? Elle est ferme comme la position

du Fils lui-même ; — « parce que je vis, vous aussi vous vivrez » (Jean XIV, 19) — et tout en elle est de Dieu, selon le cœur et la gloire de Dieu, le fruit du travail de l'âme de Jésus. Comme après que Dieu eut créé toutes choses, il regarda et vit que tout était « très-bon, » ainsi bien plus encore, il sera rassasié à la vue de cette nouvelle création, « fruit du travail de son âme, » au lieu qu'elle soit simplement sortie du néant par sa parole toute-puissante.

Si Dieu nous a ainsi vivifiés avec le Christ, ressuscités ensemble avec lui, et fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, en Christ, pour montrer dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce par sa bonté envers nous (Eph. II, 5-7), qu'est-ce qu'il est pour nous quand nous regardons à notre condition présente, et qu'est-ce qu'il fait pour nous ? « Je lui serai père et il me sera fils. Que s'il commet quelque iniquité, je le châtierai avec une verge d'homme et de plaies des fils des hommes, mais ma gratuité ne se retirera jamais de lui comme elle s'est retirée de Saül que j'ai ôté de devant moi » (vers. 14) !

Nous sommes dès maintenant les enfants de Dieu, et nous pouvons contempler dès à présent quel est cet amour, que nous soyons ainsi appelés ; mais nous sommes environnés d'infirmité présentement, nous sommes sujets à broncher en plusieurs manières, nous portons avec nous une chair « qui convoite contre l'Esprit, » « en sorte que nous ne fassions pas les choses que nous voudrions ; » et à cet égard aussi Dieu s'adresse à nous comme à ses fils. Dieu discipline celui qu'il aime et fouette tout fils qu'il agrée, nous enseignant et nous exhortant avec tendresse, ne voulant pas que nous per-

dions courage, que nous soyons las dans nos âmes quand nous sommes sous la discipline. N'avons-nous pas respecté les pères de notre chair qui nous ont disciplinés ? ne serons-nous pas beaucoup plus soumis au Père des esprits et nous vivrons ? Car ceux-là nous disciplinaient pour un peu de temps, comme ils le jugeaient bon, mais celui-ci pour notre profit, afin que nous soyons participants de sa sainteté. C'est comme *fi*ls que nous participons à la discipline, « car qui est le fils que le Père ne discipline pas » (Hébr. XII,)

De la même manière, Dieu ayant autrefois appelé Israël hors d'Égypte, et l'ayant racheté et amené jusqu'à lui par son bras puissant, laisse son peuple au désert où il n'y avait point d'eau ; et il l'éprouve là par une loi, il l'humilie et lui montre ce qu'il y a dans son cœur. Mais Dieu est là avec les siens et il se fait connaître à eux comme « Jéhovah qui te guérit » (Deut. VIII ; et Ex. XV, 22-27). Le cœur est mis à nu et humilié, mais c'est devant un Dieu de grâce, là où l'Esprit rend témoignage : « je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités » (Hébr. X, 17), là où Dieu fait avoir faim et soif, mais où il nourrit les siens de manne, de toute parole qui sort de sa bouche.

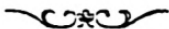
« Que s'il commet quelque iniquité, je le châtierai de verge d'homme et de plaies des fils des hommes, mais ma gratuité ne se retirera jamais de lui comme je l'ai retirée de Saül que j'ai ôté de devant moi. » Précieuses paroles de la grâce ! Est-ce qu'elles ne persuadent pas nos cœurs, comme le regard du Seigneur a pénétré dans l'âme de Pierre après que le coq eut chanté ? « Ma gratuité ne se retirera jamais de lui ! » Et « si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné

son propre Fils pour nous... ? Qui intentera accusation contre les élus de Dieu ? C'est Dieu qui justifie, qui est-ce qui condamnera ? Christ est celui qui est mort, mais plutôt qui est ressuscité, qui aussi est à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous ; qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ ? » (Rom. VIII, 31-39.)

« Ainsi ta maison et ton règne seront assurés pour jamais devant les yeux, et ton trône sera affermi à jamais ! » (vers. 45.)

« Alors le roi David entra et se tint devant Jéhovah, et dit : Qui suis-je, ô Jéhovah ! et quelle est ma maison que tu m'aies fait venir au point où je suis ? Et encore cela t'a semblé peu de chose, ô Seigneur Jéhovah ! car tu as même parlé de la maison de ton serviteur pour un long temps ! Est-ce là la manière d'agir des hommes ? Et que pourrait te dire davantage David ? Car Seigneur tu connais ton serviteur. Tu as fait toutes ces grandes choses pour l'amour de ta parole et selon ton cœur, afin de les faire connaître à ton serviteur.... Tu t'es montré grand, ô Dieu Jéhovah ! car il n'y en a point de tel que toi, et il n'y a point d'autre Dieu que toi !.. » (vers. 48 et suiv. ⁴) Tel est le fruit de la grâce connue dans le cœur ; tel est le culte en esprit et en vérité. L'âme connaissant Dieu, initiée aux pensées de Dieu, assurée, bénie, entourée des biens de sa maison, est tournée vers Celui dont la face est un rassasiement de joie ; elle ne sait que se prosterner devant lui et l'adorer, lui demandant seulement qu'il accomplisse maintenant tout ce qu'il a prononcé touchant son serviteur et sa maison comme il en a parlé.

⁴ Comp. Deut. XXVI,



Pour moi, vivre c'est Christ.*Phil. I, 21.*

Ces paroles par lesquelles l'apôtre Paul nous dit ce qu'était sa vie, nous montrent ce qu'est pratiquement la vie chrétienne, comment cette vie se réalise dans l'âme d'un serviteur de Dieu. Placée au milieu d'un monde misérable et souillé par le péché, environnée de difficultés et d'afflictions de toute sorte, en dépit de la faiblesse du vase qui la porte en lui, tout dans cette vie respire comme un parfum du ciel, pur et vivifiant : on y sent le bonheur, on y voit partout au milieu des circonstances les plus diverses et souvent les plus pénibles, l'amour, la paix, la joie, le dévouement, comme un reflet de Christ,

Ailleurs, l'Écriture nous présente la vie en elle-même en dehors de nous, la vie éternelle qui était auprès du Père manifestée sur la terre, vue, entendue, touchée de nos propres mains. L'apôtre Jean nous annonce et nous déclare cette vie, « ce que nous avons vu et entendu et que nos propres mains ont touché, » car la vie a été manifestée ; et puis il nous parle de la vie communiquée, de « ce qui est vrai en lui et en nous, » nous apprenant quels sont les caractères propres de la nature nouvelle en contraste avec ceux du vieil homme, nous montrant aussi quelles sont les relations de la nouvelle vie et l'atmosphère au milieu de laquelle elle est appelée à se mouvoir, c'est-à-dire « la lumière. » La justice et l'amour sont les traits qui la font reconnaître ; elle a communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ ; elle marche dans la lumière ; elle ne pèche pas et ne

peut pas pécher, et le Méchant ne la touche pas, parce qu'elle est *de Dieu*, mais le monde entier gît dans le Méchant.

Mais Dieu n'a pas voulu nous montrer la vie en dehors de nous seulement, dans la personne de Christ, ou nous faire connaître ses traits essentiels en nous, en contraste avec notre vieille nature, d'une manière abstraite et absolue; il a voulu aussi dans sa bonté nous faire lire dans le cœur d'un de ses serviteurs et nous apprendre ainsi quels sentiments, quels ressorts d'activité, quelles expériences, quelle vie, en un mot, s'y développe sous l'influence de la grâce par la puissance du Saint-Esprit. La faiblesse du serviteur, toutes les circonstances douloureuses au milieu desquelles il se trouve placé, n'ont d'autre effet que de faire ressortir davantage la puissance et la beauté de la vie qui le remplit et qui l'entraîne vers la gloire. Celui que nous avons devant nous, c'est un homme « ayant les mêmes passions que nous, » mais sa vie est ornée de tous les fruits de l'Esprit, parce que ce n'est plus lui qui vit, mais Christ vit en lui : ce qu'il vit dans la chair, il le vit dans la foi au Fils de Dieu qui l'a aimé et qui s'est livré lui-même pour lui.

« Pour moi, dit Paul, vivre c'est Christ, » et dans cette parole l'apôtre nous révèle le secret de son bonheur et de ce service d'amour et de dévouement dans lequel nous le voyons engagé. Oui, Paul avait discerné la beauté de Christ, et de l'abondance *du cœur* il parle de « l'excellence de la connaissance de Jésus-Christ son Seigneur » : ce cœur est à Christ sans partage, c'est Christ qu'il veut, c'est vers Christ qu'il tend. Selon la chair, Paul eût pu se glorifier de plusieurs avantages,

lui qui était de la race d'Israël, pharisien, le plus ardent zéléteur de la tradition des pères, et quant à la justice qui est par la loi, étant sans reproche; mais Christ qui lui était apparu sur le chemin de Damas, avait tout changé pour lui : ce qu'il avait estimé le plus haut, il en faisait joyeusement la perte, tenant toutes choses pour des ordures, « afin de gagner Christ. » En Christ glorieux il avait discerné une justice qui n'était pas de l'homme, ni de la loi ou des œuvres de l'homme, « la justice qui est par la foi en Christ, la justice de Dieu moyennant la foi; » et Paul désormais veut être trouvé en Christ, ayant *cette* justice. De sa justice à lui, et de tous les avantages dont sa chair eût pu se glorifier, il n'en fait point de cas, il les estime comme une perte à cause du Christ. Les yeux fixés sur Christ, il marche ainsi vers le salut, vers la pleine et entière délivrance, pour le connaître lui et cette puissance par laquelle il a triomphé de la mort dans le complet anéantissement de lui-même, en grâce, renonçant à tout, souffrant et mourant, lui juste pour les injustes. Tourné vers le but, Paul suit les traces de son Seigneur : pour lui, vivre c'est Christ ! Il marche en avant dans l'obéissance et la dépendance ; — laissant les choses qui sont derrière, et s'avançant vers celles qui sont devant, vers la résurrection et la gloire, il court vers le but. Sur cette route il y a des difficultés de toute sorte, des liens, des privations, d'envieux prédicateurs, des ennemis de la croix du Christ, il y a la faiblesse du serviteur ; mais Paul a appris que la grâce de Dieu suffit ; il peut tout par Celui qui le fortifie. Devant le regard de sa foi, les circonstances par lesquelles il passe et qui semblent devoir l'accabler et l'arrêter, sont arrivées pour l'avancement

de l'Évangile et elles lui tourneront à salut par les prières des saints et les secours de l'Esprit de Jésus-Christ ; les liens qui le retiennent captif sont un encouragement pour plusieurs pour annoncer Christ avec plus de hardiesse, sans crainte ; la mort même, si elle vient, n'est pas un obstacle, mais mourir est un gain, parce que la mort, c'est le chemin qui mène à Christ. Au lieu d'être à la merci des circonstances, la foi les domine ; toute la puissance de Christ se réalise dans la faiblesse de son serviteur, par le Saint-Esprit, absorbant tout ce qui est mortel jusqu'à ce que par cette même puissance par laquelle Christ peut s'assujettir toutes choses, le modèle et son image soient rendus pareils dans la résurrection du corps.

Celui qui marche ainsi n'estime pas avoir atteint déjà le but ; mais il est sur le chemin du salut ; il a franchi la porte qui y donne accès ; il est racheté. Comme Israël au désert, il a l'Égypte derrière lui ; le sang de l'Agneau et les eaux de la mer l'abritent de ce côté : devant lui, il entrevoit Canaan, mais tout à l'entour, il n'y a que le désert, le chemin de Canaan ; et comme le peuple de Dieu, ayant *pour* lui et *avec* lui Celui qui l'a tiré d'Égypte, il marche en avant vers le but, Dieu lui-même lui étant comme les forces de la licorne. Dieu a commencé une bonne œuvre, et il l'achèvera (*comp.* Nomb. XXIII, 49-24 et Phil. I, 6). — Précieuse assurance !

La vie du chrétien, telle que l'épître aux Philippiens nous la représente, n'est pas l'activité égoïste et inquiète de la propre justice cherchant à se faire une position devant Dieu, et à gagner une vie qu'elle n'a pas : ce n'est pas non plus l'indifférence insouciant de la con-

templation mystique : c'est la vie, c'est le bonheur, et un bonheur vrai, expansif comme la grâce elle-même dont il est le fruit. Que nous regardions au dedans ou au dehors, — à l'état du cœur et aux expériences de l'âme ou au service extérieur, — c'est une vie de travail dans l'obéissance et la dépendance de Dieu, le travail du salut, le chemin certain vers la perfection et la complète délivrance dans la gloire. Dans l'objet qu'il poursuit et qui déjà possède son cœur, le chrétien trouve son propre bonheur ; et, en même temps, le modèle parfait de son service et la source de ce dévouement, de cette puissance et de ces tendres et ardentes affections qui font de lui le serviteur de ses frères. « Pour moi, vivre c'est Christ ! » La vie qui s'exprime ainsi rend à la fois heureux en conduisant au salut dans la gloire, et fait marcher sur les traces de Celui qui, oint du Saint-Esprit et de puissance, allait de lieu en lieu, faisant du bien. Nous serons heureux et nous servirons Dieu, dans la mesure dans laquelle nous aussi, chacun en particulier, nous pourrons dire avec vérité : « Pour moi, vivre c'est Christ ! »

Il est bon que nous nous jugions nous-mêmes devant de telles paroles et que nous nous demandions sérieusement si « vivre, » pour nous aussi, « c'est *Christ* » et pas autre chose ? En sommes-nous là réellement, — pratiquement ? Nous aussi, si nous sommes pressés des deux côtés, ne sommes-nous partagés qu'entre le désir de déloger pour être avec Christ — « ce qui est beaucoup meilleur » — et le dévouement absolu à son service, qui nous fait trouver bon de « demeurer en la chair, » si telle est la volonté du Seigneur ? Est-ce que libres ainsi de toute entrave, nous sommes devenus les imita-

teurs de l'apôtre? Est-ce que nous marchons suivant le modèle que nous avons en lui, combattant le même combat que nous avons vu en lui? Dieu le veuille et Dieu le fasse! — Jésus dit toujours: « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive! »



Nombres XXIII et XXIV.

Pour bien saisir le sens des prophéties qui nous sont rapportées ici, il faut prêter une attention particulière aux circonstances dans lesquelles elles ont été prononcées. Israël tiré d'Égypte a traversé le désert; la grâce et la puissance de Dieu l'ont amené jusqu'aux portes de Canaan, dans les plaines de Moab, où nous le trouvons campé. Près de quarante ans se sont écoulés depuis qu'il a chanté le cantique de la délivrance, sur les rives de la Mer Rouge; Dieu l'a éprouvé au désert et Israël a manifesté ce qu'il était; il s'est montré, comme Moïse le lui reproche dans ces mêmes plaines de Moab, un peuple rebelle, de cou roide; il a déjà fait preuve de sa méchanceté en face de la délivrance et des merveilles de la puissance de Dieu (Deut. IX).

Que fera Dieu maintenant? Introduira-t-il Israël dans le beau pays qu'il lui a promis quand il l'a tiré d'Égypte, dans ce pays dont il avait parlé à Abraham, disant: J'ai donné ce pays à ta postérité? (Gen. XV, 18-21.) Ou bien Dieu écouterait-il la voix de l'ennemi qui voudrait faire maudire le peuple, et traiterait-il celui-ci selon ses péchés?

Telle est la question que nous trouvons posée et résolue ici, une question entre Dieu et l'ennemi, car le

peuple campé dans la plaine n'a pas connaissance de ce qui se passe sur la montagne, aux hauts lieux de Bahal, au Pisga ou au Péhor. Balac avait dit à Balaam : « Viens, maudis-moi Jacob ; viens, dis-je, déteste Israël ! » (XXIII, 7, 13 et 27.) Et Balaam lui répond de la part de Dieu et comme celui qui a la vision (ou vue) du Tout-Puissant ; il nous révèle dans ses prophéties la pensée de Dieu au sujet de son peuple en face de l'ennemi.

Quand il s'agit de la marche de son peuple, de son gouvernement au milieu d'Israël, Dieu prend connaissance de l'état de son peuple, car il est un Dieu *saint*. Il voit Israël tel qu'il est de fait, rien n'échappe à son regard ; il sonde les cœurs ; il éprouve, il châtie, il corrige, il exerce le jugement, même jusqu'à punir de mort (Comp. Lévit. X, 1-3 ; Nombr. XVI ; Jos. VII ; Nombr. XIV ; Hébr. III ; Act. V, 1-11 ; 1 Cor. XI, 30-34 ; 1 Pier. IV, 17). Dieu fait passer les siens par des épreuves, afin qu'ils connaissent ce qu'il y a dans leurs cœurs et qu'ils connaissent Dieu, le Dieu avec lequel ils ont affaire, leur Dieu.

Israël, dès qu'il est sorti d'Égypte et qu'il a passé la Mer, a pu chanter : « Tu as conduit par ta miséricorde ce peuple que tu as racheté, tu l'as conduit par ta force à la demeure de ta sainteté » (Ex. XV, 13) ; mais il faut qu'Israël soit exercé dans le désert, il faut que son cœur soit mis à découvert ; — il faut que Dieu émonde tout sarment qui porte du fruit, afin qu'il porte plus de fruit. Christ lave les pieds de ses disciples, de ceux qui sont déjà nets, afin de les purifier et de se faire connaître d'eux ; il entre dans tous les détails de la vie des siens, afin que nous le connaissions comme il veut être connu

de nous, et qu'ainsi nous devenions familiers avec lui.

C'est de cette manière que Dieu intervient au milieu des siens, châtiant celui qu'il aime, et exerçant le jugement sur sa maison. Le fond des cœurs est mis en évidence devant Dieu tout le long du chemin. Qu'adviendra-t-il donc de ceux dont Moïse, le plus doux des hommes, a dû dire : « vous avez été rebelles jusqu'à maintenant »....? Tout ce mal contre lequel Dieu est intervenu de tant de manières, n'empêchera-t-il pas Israël de jouir des promesses? — Comment après toutes leurs transgressions, leurs murmures, leurs infidélités, Dieu regarde-t-il à ses enfants? Balaam, celui qui ne prononce que ce que Dieu a mis dans sa bouche, et qui a la vision du Tout-Puissant, va nous le dire.

« Voici, ce peuple habitera à part et il ne sera point compté parmi les nations... » (XXIII, 9)! C'est la première prophétie : *Ce peuple est mis à part*. « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » (Jean XVII, 14, 16).

La seconde prophétie (XXIII, 13 et suiv.) va plus loin; le peuple n'est pas seulement mis à part, mais Dieu le voit *sans péché*, et Dieu, son Dieu, est *avec lui*. Balaam avait été au-devant des enchantements; il avait recherché la puissance de Satan. Dieu lui avait dit expressément de n'y point aller, il avait repris Balaam par la voix d'une ânesse muette (XXII), mais celui qui aima le salaire d'iniquité s'en va avec les messagers de Balac, et Balac le conduit à droite et à gauche sur les montagnes pour lui faire maudire le peuple. Mais Balaam ne peut dire qu'une chose : « Le Dieu fort n'est pas homme pour mentir ni fils d'homme pour se repentir. Il l'a dit et ne le fera-t-il point? il a parlé et ne le

ratifiera-t-il point? Voici, j'ai reçu la parole pour bénir ; puisqu'il a béni, je ne le révoquerai point » (XXIII, 19-20)!

C'est une chose bien consolante pour le chrétien que de savoir, que toute la puissance de Satan ne peut rien contre lui : la question de son adoption et de sa bénédiction ne dépend pas de ce qu'il a fait, mais de ce que Dieu a fait. « En pareille saison il sera dit de Jacob et d'Israël : *Qu'est-ce que le Dieu Fort a fait?* » (XXIII, 23.) Il les a tirés d'Egypte, non pour les détruire, mais pour les introduire et les planter sur la montagne de son héritage, au lieu qu'il a préparé pour sa demeure, au sanctuaire que ses mains ont établi (Ex. XV, 17). Si à cause de leurs péchés, il est un moment irrité contre eux, sa gloire est liée à leur délivrance (Nombr. XIV). Moïse dit : « les Egyptiens l'entendront »..... et Dieu répond : « J'ai pardonné. »

Nous avons péché ; en nous il n'y a point de bien, il n'y a que péché : mais Dieu nous a rachetés ! C'est de cela qu'il s'agit ; en pareille saison il sera dit : *Qu'est-ce que le Dieu Fort a fait?* Et la conséquence de cette œuvre de Dieu, le fruit du travail de l'âme de Jésus, c'est que : « Dieu n'a point vu d'iniquité en Jacob, ni de perversité en Israël » (XXIII, 21). Jésus a porté nos péchés, en son corps sur le bois, afin que Dieu pût dire en vérité : Je n'ai point vu d'iniquité en Jacob. — C'est la réponse de Dieu à Satan qui cherche à attirer la malediction sur nous ; c'est la réponse de Celui qui voit tout, de Celui qui voit tout mieux que Satan et qui a pris connaissance de toutes nos rébellions. *Après* qu'elles ont été manifestées, — au bout du désert, Dieu n'a pas vu d'iniquité ! S'il s'agit de loi, Moïse même n'a pas pu

entrer en Canaan ; mais Israël, tout misérable qu'il soit, entre, parce qu'il ne s'agit pas de loi, mais de grâce et de justification. Israël entra, non pas à cause de sa justice ou de la droiture de son cœur (Deut. IX, 5), mais parce que Dieu veut manifester sa grâce, en face de la rébellion et de tout le mauvais cœur de son peuple. Balac voudrait profiter de l'état misérable du peuple, pour le faire maudire, mais il n'y a point d'enchantements contre la grâce. Il s'agit de ce que Dieu a fait : Satan entamerait-il l'œuvre de Dieu ? Dieu lui-même est au milieu de son peuple : Jéhovah son Dieu est avec lui : oui, il est *avec lui*, et il y a en lui un chant de triomphe royal ; le Dieu Fort qui les a tirés d'Égypte, leur est comme les forces de la licorne (XXIII, 21-22).

Notre position devant Dieu dépend entièrement de ce que Dieu a fait pour nous. Sans doute après que nous avons connu que Dieu nous a donné un Sauveur, nous avons bien des choses à apprendre, bien des expériences à faire, mais Dieu ne voit point d'iniquité en nous, parce qu'il s'agit de ce que le Dieu Fort a fait. Dieu a les yeux trop purs pour voir le mal ; mais puisque tout dépend de ce que Dieu a fait, qui est-ce qui condamnera ? (Rom. VIII, 52, 55.)

Quand Satan cherche la malédiction par le moyen de Balaam, il n'y peut réussir : Dieu a béni ! Et ainsi Satan devient un instrument pour manifester *la perfection* de la grâce de Dieu. Plus il lutte contre nous, plus nous avons de bénédictions : tous ses efforts n'aboutissent qu'à montrer que Dieu est avec nous et qu'à faire ressortir les richesses de sa grâce.

Aussi Balaam, au chap. XXIV, ne va plus au-devant des enchantements ; il en voit l'inutilité, il voit que Dieu

a béni et qu'il *veut* bénir Israël. Dieu lui ouvre les yeux et il a la vision du Tout-Puissant ; et quoique le peuple ne soit pas encore entré en Canaan, Dieu l'y voit déjà, et Balaam est forcé de dire devant Balac : « *Que tes tabernacles sont beaux, ô Jacob ; et tes pavillons, ô Israël ! Ils sont étendus comme des torrents, comme des jardins près d'un fleuve, comme des arbres d'aloës que Jéhovah a plantés, comme des cèdres auprès des eaux* » (XXIV, 5 et suiv.) !

Si l'on avait passé au milieu de ces tentes d'Israël campé dans la plaine, de combien de misères n'eût-on pas été témoin ; que de méchancetés n'eût-on pas rencontrées ? Mais Dieu qui voit d'en haut son peuple, déclare en présence de l'ennemi, de l'accusateur, qu'il n'a point aperçu d'iniquité en Jacob ni de perversité en Israël, et Balaam est forcé de déclarer toute la beauté du peuple rangé selon ses tribus sous l'œil de Dieu.

De même, il y a de grandes misères au milieu des enfants de Dieu ; mais Dieu a béni et il ne s'en repentira pas ; son but sera accompli pour la gloire de son nom. Christ veut se présenter l'Eglise, une Epouse sans tache, ni ride, ni aucune chose semblable. . . . , et c'est ainsi que réellement elle sera.

Jamais il n'y a de sécheresse là où Dieu habite ; les aloës que Jéhovah a plantés, prospéreront ; mais toute plante que Jéhovah n'a point plantée, sera déracinée. Dieu s'identifie avec son peuple : « *Qui te bénit sera béni* » (XXIV, 9) ! Et c'est ainsi qu'on devrait voir les chrétiens. Jamais l'œuvre de Christ n'a motivé l'égoïsme ; le fruit de l'Esprit est paix, joie, sanctification.

Quel bonheur pour nous que cette prophétie et que le couronnement de toutes nos espérances, cette « Etoile

procédée de Jacob » (XXIV, 17), cette « Etoile du matin, » qui reluira bientôt dans toute sa gloire !

Jusqu'à quel point avons-nous saisi ces choses ? Jusqu'à quel point sont-elles en nous des réalités vivantes et quels sont les fruits qu'elles ont portés ? Tout en nous devrait céder à cela, et d'autant plus que nous pouvons contempler toute cette gloire à visage découvert, afin que nous soyons transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit. L'Esprit prend les choses de Christ et nous les communique (2 Cor. III, 18 ; Jean XVI, 14, 15).



Thèse.

Partout où j'entends, partout où je lis les mots *ecclésiastique* ou *clergé*, et *laïque*, pour désigner deux classes de chrétiens, je dis : C'est là du pur papisme. Tous les systèmes ou institutions, qui sont formulés ou constitués de manière à rendre ces expressions nécessaires — sont dans le faux, puisque, sur ce point au moins, ils sont contraires à l'Évangile, qui ne reconnaît absolument rien de semblable. Lisez d'un bout à l'autre le Nouveau Testament pour vous en convaincre. *Ecclésiastique* signifie *qui est de l'Église, qui appartient à l'Église*, et par conséquent, si l'on veut employer ce terme, il faut l'appliquer à tous les croyants quels qu'ils soient : hommes, femmes et enfants, sinon on ne fait que fortifier l'idée horriblement fautive et trop répandue que l'Église, au fond, c'est le *clergé*. *Clergé* est un autre mot tout papiste, il vient du mot grec, employé dans 1 Pier. V, 3, et traduit par *héritages*, parce que, disent hardiment les dictionnaires, « le *clergé* est le partage, et comme une portion de l'héritage du Seigneur ! » Dans la Parole, ce terme s'applique aux fidèles en général, aux troupes ; dans le langage humain, on le restreint aux conducteurs des assemblées. Et des chrétiens, qui respectent la Parole, sanctionnent de telles énormités ! *Laïque* vient d'un mot qui veut dire *peuple* ; or tous les saints, apôtres, prophètes, évangélistes, pasteurs, docteurs ou frères quelconques sont également des *laïques*, puisque tous ensemble forment le peuple de Dieu. Voir Act. XV, 14 ; 2 Cor. VI, 16 ; Tite II, 14 ; 1 Pier. II, 9, 10, etc.

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Quelques réflexions sur le repos (1).*d'après Hébr. IV, et Matth. XI.*

Le repos est quelque chose qui plaît beaucoup au cœur. Si l'homme loin de Dieu agit toute sa vie de manière à atteindre un bonheur qu'il s'est imaginé pour ici-bas, c'est afin d'y jouir du repos ; mais pour lui, le résultat sera déception.

Quant à nous, frères saints, participants de l'appel céleste, qui avons ici-bas une position d'étrangers et de

¹ Je désiro que mes frères plus avancés que moi dans la connaissance de la révélation de Dieu, me tiennent compte de ceci : que si, dans ces lignes, je cite des passages d'Hébr. IV, en les appliquant à nous, qui sommes participants de la vocation céleste, parce qu'ils nous concernent d'une manière spéciale, je ne méconnais pas, d'un autre côté, l'application peut-être directe de ces mêmes passages au peuple Juif dans la nouvelle alliance, peuple qui sera heureux de trouver pour lui, après nous, cette précieuse épître aux Hébreux. C'est pour cela que je mets en tête de ces lignes : « *Quelques réflexions sur le repos,* » et non pas : « *Le repos,* » comme embrassant le sujet entier.

F. P.

voyageurs et ; dans cette position, un service comme témoins de Christ, avons-nous tous trouvé le repos là où Dieu l'a placé pour nous? ou bien, le cherchons-nous encore là où nous ne le trouverons jamais?

Au chap. IV de l'épître aux Hébreux, nous trouvons cette pensée précieuse : que Dieu veut nous introduire dans son repos à lui. Eh ! qu'il doit être parfait et paisible le repos du Dieu bienheureux, de ce Dieu amour, qui aura travaillé (depuis la création au commencement jusqu'à ce moment béni, où le Seigneur lui remettra le royaume, et où il sera tout en tous), travaillé, dis-je, pour réaliser son plan et son conseil de rendre l'homme heureux, et qui aura su, dans sa sagesse infinie, déjouer la malice de Satan et la méchanceté de l'homme sous la puissance de ce dernier, avec lequel l'homme sera trouvé avoir été d'accord pour entraver la réalisation des conseils de Dieu !

Alors Dieu se reposera en voyant en sa présence, dans son repos, des pécheurs sauvés et parfaits, qui goûteront ce repos en pleine paix, ce repos dans la sainteté, ce repos dans la gloire ! Eh bien ! c'est ce repos qui reste aussi pour nous, au sujet duquel une promesse d'y entrer nous a été laissée, et dans lequel nous entrons, nous qui avons cru, dans ce sens que nous en sommes les entrants.

Mais en attendant, il y a souffrance et combat ; pour ceux qui sont entrés de cœur dans les pensées de Dieu, ce seront les souffrances du soldat de Christ et le bon combat. Paul, à la fin de sa course, ne dit pas qu'il a trouvé du repos extérieurement, il nous dit : « J'ai combattu » etc. (2 Tim. IV, 8) et en s'adressant à Timothée, chap. II, 3, il dit : « Endure les souffrances com-

me un bon soldat de Jésus-Christ. » En 1 Pier. IV, 13, nous trouvons : « Réjouissez-vous en ce que vous avez part aux souffrances de Christ, afin aussi qu'à la révélation de sa gloire, vous vous réjouissiez avec transport, » et V, 10 : « Or le Dieu de toute grâce, qui nous a appelés à sa gloire éternelle dans le Christ Jésus, *lorsque vous aurez souffert un peu de temps,* » etc.

Mais au milieu de cette souffrance et de ce combat comme témoins et serviteurs de Christ, n'y a-t-il pas un repos pour maintenant, en attendant le repos parfait du ciel, que nous avons considéré il y a un moment ? La Parole répond à cette question : Il y a premièrement le repos parfait de la conscience, qui consiste à contempler Jésus assis à la droite de Dieu, se reposant de l'œuvre par laquelle il nous a entièrement délivrés comme pécheurs, et nous a amenés à Dieu comme justes, saints et parfaits ; là, il intervient pour nous, il nous lave les pieds, il nous nourrit et nous entretient, etc. « Appliquons-nous à entrer dans ce repos-là » (Hébr. IV, 11). Il quittera bientôt un moment ce repos, pour venir nous délivrer de nos corps d'humiliation et nous introduire dans la gloire. Mais jusque-là, pendant que nous traversons le désert, il veut nous enseigner et nous faire trouver ce qu'il appelle : LE REPOS DE NOS AMES. En Matth. XI, nous le voyons rejeté par la génération au milieu de laquelle il était venu, même méconnu de son précurseur Jean-Baptiste et adressant des reproches aux villes dans lesquelles le plus grand nombre de ses miracles avaient été faits. Il y avait de la souffrance dans son cœur, en voyant leur responsabilité pour le jour du jugement ; de même, dans un autre endroit, nous le voyons pleurer sur Jérusalem, parce qu'elle

méconnaissait le jour de sa visitation et qu'elle n'avait pas voulu le laisser rassembler ses enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et il lui prédit son jugement. Oui, le Seigneur était sensible à la souffrance que lui procurait son rejet ; mais que fait-il ? Il regarde à son Père et dit : v. 25 : « Je te célèbre, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants. Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant tes yeux. » Quelle humilité ! il reconnaît le Père comme étant le Seigneur du ciel et de la terre et malgré la souffrance de son cœur tendre, il accepte d'être rejeté ; parce que le Père l'a trouvé bon, lui le trouve bon ; ensuite entrevoyant les résultats pour tous de son rejet par les Juifs, il déclare que toutes choses lui ont été livrées par son Père et qu'il veut faire connaître ce Père, alors il fait appel à tous ceux qui se fatiguent et qui sont chargés ; qu'ils viennent à lui et il leur donnera *du repos*. Eh bien, chers enfants de Dieu, nous avons répondu à cet appel, grâce à Dieu, et nous savons déjà un peu ce que c'est que ce *repos* duquel nous avons dit un mot plus haut. Mais le Seigneur a encore quelque chose à nous enseigner, depuis que nous avons répondu à son appel ; il continue au vers. 29 en disant : « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi ; car je suis débonnaire et humble de cœur, et vous trouverez le REPOS DE VOS AMES. Car mon joug est aisé, et mon fardeau est léger. » Qu'avons-nous à apprendre de lui ? la soumission à la volonté du Père, lui, quoique Fils, a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. Et quel est ce joug aisé qu'il veut mettre sur notre cou ? et ce fardeau léger ? c'est de trou-

ver bon tout ce que le Père trouve bon pour nous, voilà le repos de l'âme au milieu de tout. — Chers enfants de Dieu, comme nous le disions en commençant, connaissons-nous tous ce repos-là, en jouissons-nous comme Jésus? pouvons-nous toujours célébrer le Père, seigneur du ciel et de la terre, de ce qu'il trouve bon de nous placer dans telle ou telle position, dans telle ou telle circonstance, et de nous priver de telle ou telle chose? Ou bien, en sommes-nous encore à souffrir beaucoup en combattant contre les circonstances, pour essayer d'échapper à la souffrance, et de transformer le désert en un lieu de repos où il fasse bon demeurer? Mais, vains efforts, fatigue inutile, perte de temps et souffrance de plus, en ceci : que, dans ce débat insensé, nous rencontrons la main paternelle et la fidélité de ce Dieu qui nous garde par sa puissance et qui est un feu consumant pour tout ce qu'il trouvera en nous d'incompatible avec la position et la vocation céleste dans lesquelles il nous a placés, et qui veut être notre tout pour tout, maintenant, comme il le sera quand nous serons vers lui. Oh ! nous avons besoin de comprendre cette parole de Rom. XII, 2 : « Et ne vous conformez pas à ce siècle, mais soyez transformés par le renouvellement de votre entendement, pour que vous éprouviez quelle est la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite. » Les principes et les maximes du siècle découlent du prince de ce siècle et vont toujours à l'encontre des pensées de Dieu, et nous avons besoin de cette transformation par le renouvellement de notre entendement pour que nous arrivions à ce repos de l'âme, qui consiste à trouver bon tout ce que Dieu trouve bon. Et qu'est-ce qu'il a trouvé bon pour nous? Il a trouvé bon

de ne pas épargner pour nous son propre Fils, mais de le livrer à la mort, afin que, par ce moyen, il nous délivrât de la mort et de la condamnation éternelle ; il a trouvé bon d'ôter nos péchés de dessus nous et de devant ses yeux saints ; il a trouvé bon de nous placer dans sa sainteté et dans sa justice, de nous avoir éternellement dans sa société, dans sa gloire ; enfin pour employer les termes de sa précieuse Parole, nous voyons en Eph. I, quel est le **BON PLAISIR DE SA VOLONTÉ** : « Il nous a bénis de toutes bénédictions spirituelles dans les lieux célestes en Christ, selon qu'il nous élut en lui avant la fondation du monde, afin que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour, nous ayant prédestinés pour nous adopter à lui par Jésus-Christ, **SELON LE BON PLAISIR DE SA VOLONTÉ**, à la louange de la gloire de sa grâce, dans laquelle il nous a rendus agréables dans le bien-aimé ; en qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés selon les richesses de sa grâce. » — Mais il a trouvé bon aussi, que nous ne soyons pas plus du monde que Jésus n'en a été et que nous n'ayons pas dans ce monde une autre portion que celle qu'il y a eue, parce que dans le ciel nous n'en aurons pas une autre que la sienne. Eh ! quelle pensée précieuse, bien-aimés, d'avoir la même portion que lui, en tout et partout ; il nous a tellement liés à lui, que nous sommes de sa chair et de ses os ; c'est pour cela qu'il partage tout avec nous : soit son Père et son Dieu, soit ses relations filiales avec ce Père, soit sa place dans la maison de ce Père, soit la gloire que ce Père lui a donnée, soit la domination sur toutes choses qu'il a reçue de ce Père ; et aussi, soit son service et son témoignage dans ce monde pour ce Père, soit ses souffrances

dans ce service et ce témoignage, soit la haine que le monde a eue pour lui ; mais, soit aussi SA PAIX A LUI, avec laquelle il a traversé tout cela : « Je vous donne MA PAIX » (Jean XIV). Et ici dans le sujet qui nous occupe, son joug aisé, son fardeau léger, il nous dit : « Prenez-le et vous trouverez le repos de vos âmes. » Si nous le suivons, bien-aimés, quelque part qu'il aille, nous éprouverons qu'il y a autant de douceur à être conformes à lui ici-bas, qu'il y aura de gloire à lui être conformes dans le ciel.

Quel privilège de continuer son témoignage au milieu d'un monde qui l'a rejeté, d'être le temple de Dieu, d'être une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple qu'il s'est acquis, pour que nous annoncions les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière (1 Pierre II, 10). Nous sommes exhortés encore en Phil. II, à être « sans reproches et purs, des enfants de Dieu, irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde, présentant la Parole de vie. » — Sans doute qu'une telle marche ne procure pas du repos pour la chair, du repos extérieurement ; mais quand nous aurons goûté une fois ce repos de la conscience et ce repos de l'âme, alors nous serons heureux de jeter loin de nous tout le reste, comme Paul au III^{me} aux Philippiens. Oh ! bien-aimés, laissons Dieu gagner notre cœur de son côté ; afin que nous puissions le glorifier maintenant, étant heureux et en repos au milieu de tout ; et bientôt lui nous glorifiera à la face du monde entier ; alors nous ne regretterons pas de n'avoir point eu de partage dans cette vie, quand dans la béatitude de la bénédiction, de la sainteté et de

la gloire, au milieu desquelles nous nagerons, nous prendrons nos couronnes sur nos têtes, et nous les jetterons devant le trône, en donnant toute gloire à Celui qui nous aura tant aimés que de nous avoir amenés jusque-là ! Oh ! qu'il dirige nos cœurs à son amour, et à l'attente patiente de Christ !

Ayant cette douce espérance
En nos cœurs pour les soutenir,
Attendons avec patience
Jésus qui bientôt va venir.
Participants de sa victoire,
Avec lui dans les cieux nouveaux,
Alors, revêtus de sa gloire,
Nous jouirons de son repos.



Esaië, chap. I et II.

Le grand sujet qui sert d'introduction à cette prophétie, c'est la manière dont l'Éternel se présente ici. Il y a un jour de l'Éternel sur toute la terre, et s'il n'y avait un résidu, tout le peuple serait comme Sodome et Gomorrhe. Ceci concerne le peuple de Dieu sur la terre, lequel Dieu purifiera par des jugements terribles.

Maintenant, si nous considérons le caractère de la prophétie, elle prend une étendue plus grande, car elle concerne les Juifs et les Gentils. Il y a un principe très-important à remarquer, c'est que toute prophétie suppose la ruine de l'état de choses dans lequel la prophétie est présentée. Quand tout va selon la pensée de Dieu, il n'a pas besoin d'avertir, il le fait quand tout va mal ; cela se voit d'une manière frappante ici. Toutefois, la

prophétie révèle toutes les espérances qui appartiennent aux fidèles quand l'économie va manquer ; et quant à tout ce que l'homme va faire, elle annonce des désastres, des malheurs et du mal. La masse des Juifs n'est pas sauvée, mais il y a un résidu au milieu d'eux qui est sauvé. Il y a cette différence entre l'Eglise et les Juifs : dans l'Eglise il n'y a que le résidu, ainsi elle commence par où les autres finissent ; cela suppose que l'état du monde est mauvais, et que le monde est mal allé. Dieu envoie des menaces et des avertissements à la masse quand tout va mal et des promesses au résidu fidèle.

Quand Israël a manqué sous la sacrificature, Dieu a suscité un prophète, Samuel ; c'est aussi quand tout a manqué sous les rois et sous la maison de David, que Dieu suscite Esaïe. Achaz avait introduit l'idolâtrie dans la maison de Dieu et le témoignage d'Esaïe est envoyé pour annoncer un résidu.

L'état de ce que Dieu a établi, en face de la gloire de Dieu, montre que le peuple ne peut pas se tenir devant une telle gloire (Es. VI, 5). — Dieu envoie prophète après prophète et châtement sur châtement, pendant sept siècles, et il n'a frappé son peuple en plein, que lorsque le Fils a été tué et jeté hors de la vigne. En attendant, la promesse du Messie soutenait l'espérance des fidèles ; — ceux-ci sentaient et discernaient l'état de choses où ils étaient et attendaient la rédemption : « Anne parlait de l'enfant Jésus à tous ceux qui, à Jérusalem, attendaient la rédemption. »

Le principe et l'immense importance de la prophétie, c'est que Dieu a rejeté ce qu'il a établi lui-même, à cause de l'infidélité de la masse, et il annonce qu'il va

remplacer ce qui est ruiné, par quelque chose qui vaut infiniment mieux. La fidélité individuelle est fortifiée par la conviction de la ruine qui existe, et par la connaissance de ce que Dieu va faire. C'est ainsi que, dans sa fidélité, Dieu donne d'avance la lumière pour ranimer le cœur des fidèles ; la bonté de Dieu se montre en ceci, qu'il agit envers eux *comme ami*, et les remplit de confiance. Si on reconnaît la prophétie, il faut nécessairement reconnaître que Dieu a jugé et condamné ce qui existe. Si Dieu n'avait pas condamné l'homme, il n'y avait pas besoin d'un nouvel Adam ; il n'était non plus pas besoin du ministère d'Ésaïe si la maison de David n'était pas tombée ; c'est pourquoi la prophétie est une charge — un fardeau.

Ce sera faciliter l'intelligence de la prophétie que d'indiquer une division de ce livre.

Chap. I-IV, introduction, — bénédiction à la fin. Chap. V, discours ; — chap. VI, la gloire du Seigneur, révélant au prophète le mauvais état du peuple. Chap. VII-IX, 7, prophétie du Messie ; — chap. IX, 8 à XII, prophétie sur Israël. Ch. XIII-XXVII, les nations et les circonstances d'Israël parmi les nations. Ch. XXVIII-XXXV, détails sur Israël, chaque prophétie se termine par une bénédiction. Chap. XXXVI-XXXIX, histoire d'Ezéchias (et de l'Assyrien), comme type de Christ mort et ressuscité. Chap. XL-LXVI, restauration d'Israël ; il est témoin contre les nations, mais il est rejeté à cause du rejet du Messie ; et à la fin, quand Jésus reviendra, Israël se trouve parmi les rebelles.

Le chap. 1^{er} est le sommaire du fardeau de la prophétie, vers. 2-5. Il y avait en Israël beaucoup de piété selon le monde, ils continuaient sous une forme reli-

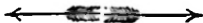
gieuse à rendre un culte à Dieu, sans s'apercevoir du manque de vie, de fidélité et de pureté où ils se trouvaient. Il y avait la forme de la piété, mais on en reniait la force ; — de longues prières aux coins des rues, manque de vérité dans les rapports de la conscience avec Dieu, etc. En un mot, c'était l'aveuglement *moral*, avant l'aveuglement *judiciaire*. Le pays était rempli de bénédictions extérieures : chevaux, argent et or ; et toutefois rempli d'idoles, — multitude de sacrifices — bénédictions de Dieu, mais les consciences n'étaient pas en rapport avec Dieu. Le vers. 14 fait voir, que les choses que Dieu a établies sont celles qu'il hait, parce que la conscience du peuple n'était pas en rapport avec lui, Dieu pouvait dire : « Cessez de mal faire ; » c'est là la grande affaire. Dieu distingue entre les actions, on ne peut pas apprendre à faire le bien avant de cesser de faire le mal ; on ne peut pas avoir la lumière dans la conscience, sans laisser premièrement ce qui blesse la conscience. Si le peuple répond à cet appel de Dieu (vers. 18), Dieu n'impute rien ; même il y a pardon par devers lui, afin qu'on le craigne. Mais la chose la plus terrible pour le cœur de Dieu, ce n'est pas que le monde soit méchant, mais que la Cité fidèle le soit ; vers. 21-22. C'est pourquoi son jugement commence par sa maison. Quand il a fait marquer le résidu (Ezéch. IX, 2), il fait passer par toute la ville, en commençant par sa maison. Il indique ensuite l'iniquité en détail.

Ici, nous trouvons un grand principe. Si la chrétienté mérite les jugements de Dieu, son jugement commence par sa propre maison, par ce qui est le plus rapproché de lui, mais c'est pour la purifier. En ce sens, nous sommes sauvés difficilement, en ce que le jugement

commence par nous. C'est sur Jérusalem, que Jésus a pleuré. Après cela, Dieu se vengera de ses ennemis, lesquels ont corrompu Sion ; il veut se satisfaire, en se vengeant d'eux ; vers. 24. Mais quand il aura exécuté son jugement, il rétablira Jérusalem sur la terre ; vers. 25-26. — Le jugement devait tomber sur Israël et la conséquence devait en être, que la loi sorte de nouveau de Sion ; Jérusalem sera de nouveau le trône de l'Eternel, et le centre de tout son pouvoir sur la terre.

Chap. II, 1-3. Dieu ayant purifié son peuple et sa ville par le jugement, il assemble les nations à Jérusalem. On pourrait penser que la loi de l'Eternel sort de Jérusalem, par l'évangile, mais l'évangile n'est pas un jugement. Dieu exercera le jugement et la justice sur la terre, parmi les nations, vers. 4 ; parce que le juge sera là. Cela évidemment n'a jamais eu lieu, mais c'est le jugement de Dieu qui accomplira tout cela.

Vers. 5, 6, l'esprit intelligent de la prophétie parle toujours ainsi : « tu as rejeté ton peuple, » bien que cela ne soit pas encore un fait accompli. Or, si le jugement commence par le peuple de Dieu, il ne s'arrêtera pas là, car s'il juge son peuple, ne jugera-t-il pas le monde idolâtre ? Les nations se vantent de leurs forces, de leurs richesses, mais elles seront jugées, les nations chrétiennes surtout. La chrétienté est la vigne de la terre ; mais où se trouve le peuple professant, là sera la cuve de l'indignation de Dieu. Quand Dieu exerce le jugement sur la terre, il reprend le cours de son jugement terrestre.



Luc XI, 14-36.

Cet évangile nous donne ces discussions entre le Seigneur et les Juifs qui présentent l'état des cœurs, l'état moral des âmes.

Il s'agit de l'entrée de la lumière dans le monde et de l'accueil que l'homme lui ferait ; s'il serait soumis par elle ou s'il la repousserait.

La lumière manifeste le cœur de l'homme ; les ténèbres ne l'ont point comprise. L'homme évite la lumière et la fuit. De l'autre côté, la vie est la lumière de l'homme et c'est la grâce. Celui sur qui Dieu agit selon l'efficacité de sa grâce devient lumière dans le Seigneur et comprend la lumière.

Jésus développe les phases du combat de la lumière et des ténèbres. Il énumère les cas où le cœur de l'homme se trouve. Il a semé la bonne parole de Dieu dans le cœur ; elle est parfaitement adaptée aux besoins moraux de l'homme ; si le cœur est endormi, elle n'entre pas, Satan ôte tout ; si les affections naturelles reçoivent la parole avec joie, sans qu'il y ait rien, et parce qu'il n'y a rien de produit dans la conscience, la parole germe aussitôt parce que le terrain manque, mais aussi les premières difficultés font tout sécher. Les épines aussi étouffent tout. Jésus présente ainsi les phases qui se manifestent dans le cœur.

Ce ne sont pas les qualités ni la perfection de la lumière qui sont en question. C'est la manière dont le cœur la reçoit. On ne pouvait nier que Jésus chassât les démons ; mais on disait qu'il le faisait par Beelzéboul, et d'autres lui demandaient un miracle. Quand la lumière

entre, elle a pour effet de montrer ce qui est dans le cœur et de tout y remuer ; un homme peut voir chasser les démons et en face de tout cela l'attribuer au démon ; un autre demande un signe du ciel ; d'autres n'ont pas une volonté si prononcée, mais ont chacun des opinions diverses sur Jésus. L'un dit : c'est Elie ; l'autre, un prophète ; l'autre, Jean Baptiste. Il n'y avait pas eu jusqu'alors assez de force dans le témoignage rendu, même par Jean, pour manifester tout ce qui était dans le cœur. Tout n'était pas mis en évidence ; cela a été fait quand la lumière est entrée ; et partout où elle entre, elle produit toutes sortes de difficultés et d'incertitudes, parce qu'elle force chaque cœur à se montrer devant Dieu tel qu'il est, et c'est un triste tableau. Quand l'homme est manifesté tel qu'il est, quand son cœur est remué, c'est comme un égoût ; plus la lumière est parfaite, plus cet effet est produit ; elle force chacun à prendre parti pour ou contre la lumière. Les choses prennent leur place en la puissance de Dieu. Nous devons désirer que Dieu agisse avec toute la puissance de son Esprit, afin que ceux qui aiment la lumière arrivent à la pleine possession de la lumière. Si elle met en évidence nos péchés, c'est afin qu'ils soient expiés, car celui qui est lumière est aussi expiation.

La puissance de Satan cherche encore à retenir les âmes dans les ténèbres, vers. 21-23. Tout revient à être pour Christ ou contre lui. « Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, » dit Jésus : cela décide la question de la puissance de Satan, car celui qui est la lumière est plus fort que toute la puissance de Satan. Ce n'est pas la lumière qui manque, mais c'est la foi. La lumière du corps, c'est l'œil et non le soleil, parce qu'il s'agit de

l'état de celui qui reçoit la lumière et non de la manifestation de la lumière en Christ. Il y a toujours une lumière en nous, l'œil ; ce que nous voyons, le but, est l'objet du cœur. Tout dépend de l'objet de l'âme quand il s'agit de voir clair et rien autre. Il est sûr que tout est lumière en Christ et qu'il y a assez de grâce en lui pour faire jaillir la lumière. Mais moralement la lumière est l'œil et il importe que la lumière qui est en nous ne soit pas ténèbres. Il ne s'agit ni de miracles, ni de figures. La foi n'est jamais basée sur des miracles ; si elle n'est fondée que sur des miracles, elle ne vaut rien. C'est une conviction qui n'est pas dans la conscience ; ce n'est pas la vie de Dieu. Christ n'a pas de confiance en cela (Jean II, 23, 24). — En outre, il dit : « Mes brebis entendent ma voix, » et non voient mes miracles. C'est ce qui anime Elie. L'Eternel n'est ni dans le tourbillon, ni dans le tonnerre, mais dans le son doux et subtil. Dans Hébr. IV, on ne sait pas distinguer entre la parole écrite et la parole vivante ; rien ne lui est caché ; elle discerne jusqu'aux intentions du cœur. Elle manifeste Dieu au cœur et le cœur à Dieu. C'est la voie douce dont nous avons besoin. Il y a dans le cœur ce besoin qui fait que la lumière, tout en nous condamnant, ne nous effraie pas, mais nous attire. Le Seigneur dit ici : « Cette génération est méchante, » Pourquoi ? elle demande un signe ; en présence de la lumière, elle demande une démonstration de la vérité. Elle n'aura d'autre signe que celui de Jonas ; ce sera trop tard pour que la génération soit épargnée, car la résurrection de Jésus arrive parce qu'ils ont rejeté le Seigneur. La réjection du Fils de l'homme fait venir le jugement. Jonas est une figure comme prédicateur sans miracle. Ninive se re-

pentit et fut épargnée. La reine du Midi condamnera cette génération. Salomon ne faisait pas de miracles ; elle venait pour sa sagesse. Il y avait là plus que la prédication de Jonas et la sagesse de Salomon. C'est la condamnation de cette génération. La lumière n'est pas moins évidente, mais la génération est méchante. La lumière du corps, c'est l'œil. Dieu soit béni qu'il en soit ainsi, parce que cela fait que nous nous jugeons et cela nous fait désirer d'être débarrassés du mal que la lumière manifeste en nous.

C'est le but de Dieu. Il allume la lumière afin que l'on voie. Si tout est mis en évidence, c'est ce que Dieu veut. Il veut que la lumière soit vue, et la place sur un chandelier. Il n'y a jamais eu un temps si pénible que celui de Jésus. Les sacrificateurs sont les plus éloignés de Dieu ; la justice des pharisiens est hypocrisie ; tout cela est pénible ; mais ceux qui attendent la rédemption d'Israël, la reconnaissent dans le petit enfant. Anne en parle à tous ceux qui l'attendent. Dieu avait donné assez de lumière pour rendre un témoignage à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël.

Jésus applique cela à la conscience : la lumière du corps (voilà de quoi il s'agit en vous), c'est l'œil. Il s'agit de vos yeux quand il est question de voir. Il faut que la lumière entre en nous. Si la lumière ne manifeste pas ce que vous êtes, elle ne vaut rien ; il ne s'agit pas de savoir si nous pouvons discerner entre le vrai et le faux, au dehors ; mais il faut que la lumière entre en nous et y manifeste tout, nous décelant notre état à nous-mêmes, il y a alors de la bénédiction.

Prends donc garde que la lumière qui est *en toi* ne soit ténèbres. S'il y a autre chose pour but que la gloire

de Dieu, la lumière est ténèbres. Si l'œil n'est pas net, il est mauvais.

Il y a ici un encouragement : ne reculez pas devant la lumière quelle que soit son action sur la conscience. Nous n'avons à juger ni la Parole, ni la vérité ; c'est la Parole qui juge l'âme sauvée, la pénètre et la tient. C'est quand un homme me tient sans que je puisse lui échapper que je sais qu'il est fort. « Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. » Elle nous saisit. Il faut que nous soyons jugés et purifiés. Dieu juge tout notre péché pour nous en débarrasser. La grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. La vérité juge, mais elle est en même temps grâce. Ce même Jésus qui a manifesté, jusqu'au fond, ce que c'est que le péché a lavé le péché dans son propre sang. Il remue tout le mal qui est en nous, afin de tout ôter. La lumière pour nous est toujours grâce. L'homme qui songe à sa réputation, évite la lumière et évite avec elle la grâce.

Dieu ne nous laisse pas, il nous aime, il s'est imposé la tâche de nous bénir et de nous faire tout le bien qu'il peut.

Nous savons qu'il y a en nous une masse de choses que la lumière manifeste. L'homme, en présence de la parole de Dieu, est tellement sale que ses habits mêmes le trouvent repoussant (Job IX, 31). Pourquoi Dieu presse-t-il ainsi Job ? Il a laissé agir Satan pour que le mal que Dieu voyait se manifestât. Il y a en nous beaucoup de choses qui ne sont pas de Christ, mais de nous-mêmes. Dieu fait entrer la lumière pour mettre en évidence les choses qui nous empêchent de jouir de la communion de Dieu. Combien de choses deviennent des

sources de chagrin parce qu'elles se rattachent à nous-mêmes. Si la recherche de lui-même entre dans le cœur d'un chrétien, il y a de la misère. Ce sont des choses dont il faut se débarrasser, pour qu'il n'y ait rien entre Christ et nous. Dieu agit pour le faire et c'est là l'histoire de la vie chrétienne. Dieu ne peut nous bénir dans le mal. Il agit en grâce et si c'est la pureté, la sainteté, la lumière de Dieu, c'est aussi sa grâce. Confiez-vous en lui avec un entier abandon. Il vous purifie pour que vous puissiez jouir de la clarté de sa face.



La boussole.

Chacun sait ce que c'est qu'une boussole de marin avec son aiguille pointant au nord. L'invention de ce petit instrument opéra un important changement dans l'art de la navigation. Avant cette découverte les marins les plus hardis et les plus expérimentés, n'osaient s'aventurer hors des ports que pendant les mois d'été, et même alors ils devaient demeurer aussi près que possible du rivage. Maintenant, au contraire, ils peuvent faire leur chemin avec la précision la plus merveilleuse, d'un hémisphère à un autre hémisphère, grâce à la boussole et à sa petite aiguille tremblotante.

Le lecteur qui ne connaît pas l'histoire de cet instrument de la plus haute importance — le temps de sa découverte — le nom de son inventeur, ainsi que ses diverses propriétés, peut facilement se procurer quelque livre, contenant toutes les informations nécessaires sur ce sujet. Notre but en en parlant est tout simple-

ment de la considérer comme une figure, et pour cet effet tout ce que nous désirons en rappeler, c'est un fait remarquable en rapport avec l'aiguille — un fait que décrivent les lignes suivantes :

« Le vaisseau peut être ballotté par les flots et les vents, mais l'aimant est toujours dirigé vers le Nord. »

Ce simple fait donne au chrétien une douce et sainte leçon. Il lui rappelle que, quoique ballotté sur les vagues de l'océan de la vie, ou battu par la furieuse tempête, il lui convient de mettre ses affections aux choses d'en haut. L'aiguille des affections de son cœur, toute tremblante qu'elle puisse être, devrait toujours pointer au Nord — toujours tendre en haut vers cette place où Jésus est assis à la droite de Dieu. Qu'il pense à cela, quand ses yeux s'arrêtent sur la boussole d'un marin. Que sur cet instrument intéressant et précieux il lise toujours cette inscription : « Affectionnez-vous aux choses d'en haut. »

Il est instructif aussi de penser à la difficulté d'ajuster la boussole à bord des vaisseaux de fer. Cette difficulté provient de l'influence puissante que le fer exerce sur l'aiguille de la boussole. Là où le fer n'est pas employé, l'aiguille est gouvernée par une seule chose, savoir par sa loi ou son principe providentiel. Mais là où l'instrument est entouré d'influences contraires, la difficulté de l'ajuster est très-grande.

Combien de rapports cela présente avec l'aiguille des affections du cœur. Combien sont nombreuses autour de nous les influences propres à nous troubler, nous distraire, nous égarer ! Qu'il est difficile de gouverner droitement le cœur ! Difficile, ai-je dit ? Impossible, — tout à fait impossible pour nous. Le Saint-

Esprit seul peut l'accomplir. Il comprend parfaitement l'action et l'influence des circonstances environnantes. Et comme le régulateur de la boussole, à bord des vaisseaux de fer, cherche à opérer son règlement en plaçant des aimants de manière à contrebalancer l'influence du fer et à laisser l'aiguille libre d'agir d'après sa loi propre et ordinaire, ainsi le divin Régulateur cherche à entourer nos pauvres cœurs, légers et susceptibles, des puissantes attractions de Christ, pour qu'ils puissent être conservés libres de toute force extérieure et subversive et rendus capables de se diriger, invariablement, toujours et seulement, en haut.

Oh ! puisse notre boussole être toujours gouvernée par la main habile de Dieu le Saint-Esprit, afin que nous puissions poursuivre fermement notre course à travers l'océan sans chemin tracé, la proue du vaisseau toujours tournée vers le port du repos éternel, où nous pourrons bientôt jeter l'ancre et entrer dans la jouissance des ineffables charmes de notre patrie céleste !

A l'abri au-dedans du voile, Christ est notre ancre sûre, tandis que le pouvoir suprême et l'amour divin nous guident en sûreté. Et que les vagues s'élèvent, ou que les tentations surgissent, bénie est l'épreuve, et salutaire l'orage, qui nous amène plus près de notre demeure.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Le chemin qui monte à Jérusalem.*Marc X, 17-52.*

Cette portion des Ecritures nous présente trois types différents de caractère, dans l'homme riche, les disciples et l'aveugle Bartimée.

I.

Dans la personne de l'homme riche, nous pouvons voir le portrait moral d'une classe nombreuse d'individus. Il n'était nullement indifférent aux intérêts de son âme. Il recherchait la « vie éternelle, » et s'était probablement efforcé de l'acquérir « par des œuvres de loi. » Cependant, malgré tous ses efforts légaux, il était mal à l'aise. Il sentait qu'il lui manquait quelque chose, et c'est pour cela qu'il vient à Jésus.

Mais sa première question nous révèle déjà le mauvais terrain sur lequel cet homme, d'ailleurs fort intéressant, se trouvait placé. Il dit : « Bon Maître, que *ferai-je* afin que j'hérite de la vie éternelle ? » La réponse de Jésus, si cet homme eût pu la comprendre, aurait suffi pour atteindre sa conscience et lui montrer que le chemin

qu'il suivait ne pouvait pas le conduire à la vie éternelle. Jésus lui dit : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Nul n'est bon que Dieu seul. » Cela signifiait que tout homme étant méchant, aucun homme ne peut donc faire ce qu'il faudrait avoir fait pour hériter de la vie éternelle ; car le mauvais arbre ne peut produire que de mauvais fruits. L'esprit de cet interrogateur, toujours obscurci par les brouillards du légalisme, n'avait jamais compris cette merveilleuse vérité que « la vie éternelle » est le « don de Dieu, » et non pas la récompense d'œuvres humaines. Sa question démontrait que son intelligence était encore étrangère non-seulement aux voies de Dieu envers l'homme, mais encore à son propre et réel état devant Dieu. Aussi le Seigneur Jésus le renvoie à Moïse ; il le renvoie, pour ainsi dire, au pied du Mont Sināï, pour y apprendre les sérieuses et imposantes leçons, enseignées là au milieu des tonnerres et des éclairs, de l'obscurité et de la tempête. Telle est la vraie portée et tel est le but de la réponse du Seigneur : « Tu sais les commandements. » C'est comme s'il lui eût dit : « Tu es en arrière de bien des centaines d'années avec ta demande. Le principe de *faire* pour avoir la vie a été essayé, il y a longtemps, au Mont Sināï, où il aboutit à une chute. Je suis ici pour démontrer que les œuvres de l'homme sont mises de côté, et que la vie éternelle est le *don* de Dieu, et non quelque chose que l'homme puisse *acquérir* par lui-même. »

Pendant l'homme riche ne savait pas où la loi le plaçait en réalité ; il n'en connaissait ni la sainteté, ni l'étendue, et il ne connaissait pas davantage son propre état de péché et de perdition. Il dit : « J'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse. » Aucun homme, ayant

quelque idée de la hauteur spirituelle de la loi de Dieu, et de la profondeur de la ruine du pécheur, n'eût pu faire une telle réponse. Tous ceux qui parlent d'observer la loi, « n'entendent ni ce qu'ils disent, ni ce sur quoi ils insistent. » Si quelqu'un pouvait garder la loi, il en résulterait, ou bien qu'il serait parfait, ou bien que la loi serait imparfaite. Or « la loi est sainte, et le commandement est saint, et juste, et bon » (Rom. VII, 12). C'est pourquoi il est impossible qu'un être pécheur puisse garder la loi de manière à obtenir la vie par ce moyen, et par conséquent cet homme riche était dans une totale erreur en prétendant qu'il avait gardé tous les commandements ; car s'il l'eût fait, il ne lui aurait rien manqué, tandis que Christ lui dit : « Il te manque une chose. » Moïse décrit la justice qui vient de la loi : « L'homme qui aura pratiqué ces choses vivra par elles » (Rom. X, 5). Si donc un homme pouvait dire en vérité qu'il a gardé les commandements, il aurait un droit positif à la vie. Mais qui est-ce qui oserait élever une pareille prétention ? qui est-ce qui a gardé la loi de manière à pouvoir, en retour, réclamer la vie de la part de Dieu ? Personne. « Nulle chair ne sera justifiée devant lui par des œuvres de loi ; car tous ceux qui sont sur le principe des œuvres de loi, sont sous la malédiction ; car s'il avait été donné une loi qui eût le pouvoir de vivifier, en réalité la justice serait sur le principe de la loi » (Rom. III, 20 ; Gal. III, 10, 21).

Pourquoi donc, demandera-t-on peut-être, le Seigneur renvoie-t-il cet homme aux commandements ? Tout simplement pour qu'il pût voir dans ce miroir, combien il était loin de ce qu'il aurait dû être, et pour qu'il pût apprendre par là qu'il avait besoin de quelque

chose en dehors de lui. Il le remet, pour ainsi dire, aux soins du pédagogue, et quand cet homme *déclare* avoir appris tout ce que le pédagogue avait à lui enseigner, le Seigneur lui applique une autre pierre de touche, beaucoup plus propre à manifester ce qu'il est au fond, en l'invitant à laisser le monde et à prendre la croix. C'était là beaucoup plus que ce à quoi il était disposé. Le monde avait trop de charmes et trop d'éclat à ses yeux, et la croix lui paraissait trop repoussante, pour qu'il fût capable d'adhérer à une telle invitation. Dans la balance des affections de son cœur le monde avait bien plus de poids que Christ. Tout irait suffisamment bien pour lui, s'il pouvait obtenir la vie éternelle et retenir en même temps les jouissances du monde. Le cœur est ingénieux à rechercher les moyens de posséder autant que possible des deux mondes à la fois. Mais cela ne se peut faire. Si un homme vient à Christ pour marchander la vie éternelle, il en trouvera certes le prix infiniment au-dessus de ses moyens ; tandis que, comme nous allons le voir bientôt, si un homme vient comme un mendiant, il obtient gratuitement tout ce dont il a besoin ; si un homme vient en voulant *faire*, il faut lui dire ce qu'il y a à *faire* ; si un homme vient comme un *pécheur*, on lui dit ce qu'il doit *croire*.

Toutefois, il se trouvera toujours que la croix de Christ est trop pesante pour que qui que ce soit s'en charge, avant d'avoir vu Christ cloué à cette croix pour lui et pour son salut. En outre, « le chemin montant à Jérusalem, » c'est-à-dire le chemin que Jésus suivait alors, et que doivent suivre tous ceux qui marchent sur ses traces, sera trouvé trop rude pour tous, excepté pour ceux qui ont les « pieds chaussés de la

préparation de l'évangile de paix. « Il faut que, par la foi, je *m'appuie* à la croix, avant que je puisse la *porter*, et il faut que je possède la vie éternelle, avant de pouvoir marcher sur les traces de Jésus. Essayer de porter la croix jusqu'à ce que je jouisse d'un Sauveur qui a été crucifié, est plus difficile même que de se tenir au pied de la montagne tout en feu. Cet homme riche, qui pensait avoir gardé tous les commandements, fut repoussé par le sombre aspect de la croix, et « il s'en alla tout triste. »

Est-ce donc que le Seigneur Jésus avait la pensée d'enseigner à cet homme qu'il pouvait « hériter de la vie éternelle » en faisant quelque chose, en vendant ou en donnant? Nullement. Que voulait-il donc dire? Il voulait tout simplement répondre à son interlocuteur en se plaçant sur le terrain de celui-ci, qui était venu comme voulant faire, et qui s'en alla parce qu'il ne pouvait pas faire; il ressemblait à Israël en Ex. XIX. Tout le peuple avait dit d'un commun accord: « Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit. » « Et quand Jéhovah eut parlé, ils ne pouvaient soutenir ce qui était commandé » (Hébr. XII, 20). L'homme parle beaucoup de faire et quand on lui dit ce qu'il faut faire, il n'a ni la volonté ni la capacité de le faire. A tous ceux qui veulent « être sous la loi, » la parole de Dieu dit: « N'entendez-vous point la loi? » (Gal, IV, 21.) « L'homme qui aura pratiqué ces choses vivra par elles » (Rom. X, 5). « Qu'est-il écrit dans la loi? Comment lis-tu? » (Luc X, 26.)

Ainsi donc ce jeune homme aimable et intéressant n'était pas même disposé à mettre le pied sur le « chemin qui montait à Jérusalem. » La pensée d'abandonner le

monde, ses richesses et ses plaisirs était tout à fait au-dessus de ses forces. Il aurait voulu avoir « la vie éternelle, » mais s'il fallait l'acheter en laissant ses richesses, elle lui paraissait coûter trop cher, et ainsi « il s'en alla tout triste. »

II.

Les disciples nous offrent un autre type de caractère. Ils pouvaient, par grâce, dire : « Voici, nous avons tout quitté et t'avons suivi. » Ils étaient d'un degré au-dessus de l'homme riche : ils avaient vu en Christ une suffisante attraction pour les amener à abandonner tout ce qu'ils possédaient sur la terre, et pour s'attacher à sa personne bénie. Tout cela était bien. Ils n'y devaient d'ailleurs rien perdre ; car Christ ne veut pas être le débiteur de l'homme. En retour de tout ce qui est sacrifié pour lui, il rendra « cent fois autant maintenant, en ce temps-ci.... et dans le siècle qui vient la vie éternelle. » Mais alors, « plusieurs qui sont les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. » Autre chose est de commencer, autre chose est de continuer ; autre chose est d'entrer dans le sentier, autre chose est de le poursuivre. C'est là une bien sérieuse vérité.

« Et ils étaient en chemin, montant à Jérusalem, et Jésus allait devant eux ; et ils étaient effrayés et craignaient en le suivant » (vers. 52). Pourquoi cela ? Pourquoi cette crainte et cet effroi ? N'avaient-ils pas volontairement tout quitté pour suivre Jésus ? Oui ; mais ils n'avaient pas précisément prévu que la croix serait si lourde, ou le chemin si rude. Ils avaient renoncé aux perspectives brillantes de ce monde ; mais ils n'avaient pas compté sur les sombres nuages, suspendus sur le

sentier qui conduisait à Jérusalem ; c'est pourquoi, quand ils sont appelés à aller affronter ces difficultés, ils sont effrayés et tremblants. Ils ne devaient pas, comme l'homme riche, s'en aller « tout triste, » par l'impuissance de surmonter l'influence des richesses de ce monde ; mais ils suivaient Jésus dans la frayeur et dans la crainte à cause de la rudesse et de l'obscurité de ce chemin, le long duquel il les conduisait. Cependant leur cas était évidemment bien différent de celui de l'homme riche : ils avaient la vie, et n'avaient pas besoin d'en « hériter » par des œuvres de loi, ou par des actes de renoncement. Mais alors, s'ils désiraient suivre Christ, ils avaient à calculer la dépense, car il était « en chemin, montant à Jérusalem. » Il avait dressé sa face résolument pour aller rencontrer toutes les puissances de ténèbres rangées en bataille, ainsi que le mépris, l'opprobre, l'inimitié et les moqueries de ceux qu'il était venu sauver.

Et remarquez quel amour indiquent ces paroles : « Jésus allait devant eux. » Il se place lui-même sur le front de la bataille ; il s'expose aux armées coalisées de la terre et de l'enfer. « Voici, nous montons à Jérusalem ; et le Fils de l'homme sera livré aux principaux sacrificateurs et aux scribes ; et ils le condamneront à mort, et le livreront aux nations. Et ils se moqueront de lui, et le fouetteront, et cracheront contre lui, et le feront mourir ; et il ressuscitera le troisième jour » (Marc X, 33, 54). D'un regard ferme il contemple la scène tout entière, mais dans sa grâce il omet à dessein un des éléments de l'inexprimable amertume de la coupe qu'il va boire, savoir son abandon et son reniement par ceux qui avaient tout quitté pour le suivre.

Combien peu ils sympathisaient avec le Seigneur dans toutes ces choses, c'est ce que montre clairement le fait que, tandis qu'ils étaient sur le chemin montant à Jérusalem, ils étaient tout occupés de débats sur leur place respective dans le royaume. Un cœur, qui est rempli d'amour pour Christ, sera amplement satisfait par l'assurance d'être *près de lui* : la chose essentielle ici n'est pas tant la place qui nous sera accordée, que la personne qui sera le centre et la source de toute notre joie éternellement. Paul, au chap. III^e de l'épître aux Philippiens, n'est pas préoccupé de la place qu'il doit avoir dans le royaume à venir. Non, « *gagner Christ,* » tel était l'objet des ardents désirs de ce cœur dévoué. Depuis le moment où il avait contemplé la beauté et la gloire du Seigneur près de la ville de Damas, jusqu'à celui où il reçut « l'aspersion du sacrifice » dans la ville de Rome, il ne cessa d'être soutenu et poussé en avant par l'intensité de son amour pour son Sauveur et pour sa cause, et assurément personne, autant que lui Paul, ne but de la « coupe » de Jésus, ou ne participa à son « baptême. »

III.

Il ne nous reste plus qu'à considérer les circonstances de « l'aveugle Bartimée. » Dans ce pauvre mendiant, nous voyons un homme qui, virtuellement du moins, fait la leçon, soit à l'homme riche, soit aux disciples : car à l'instant même où il put fixer ses yeux ouverts sur le fils de David, sans hésiter, sans un seul regard en arrière sur son manteau qu'il avait « jeté loin, » afin d'arriver plus tôt à Jésus, sans s'inquiéter le moins du monde de la rudesse et de l'obscurité de ce sentier, » il suivit Jésus dans *le chemin.* » Quel chemin ? « Le chemin

qui montait à Jérusalem.» On dira peut-être que ce pauvre homme n'avait point de propriété à abandonner, et qu'il ne connaissait rien sur la direction et sur le terme de ce chemin : cela est très-probable, mais ne change rien à la question. En effet ce que nous désirons avant tout établir ici, c'est que, quand l'œil est fixé sur Christ et le cœur occupé de Christ, nous ne nous arrêtons jamais à penser à ce que nous avons pu laisser pour venir à lui ou à ce que nous avons pu avoir à souffrir en le suivant : **IL REMPLIT LUI-MÊME L'ÂME TOUT ENTIÈRE** ; et rien autre ne peut nous rendre capables de marcher après lui dans le chemin. Qu'était le monde pour Bartimée ? Qu'était pour lui la difficulté de la route ? Ses yeux avaient été ouverts, et non-seulement ouverts, mais encore remplis de la plus belle vision qui eût jamais arrêté les regards des hommes ou des anges, savoir de la personne du Fils de Dieu, — Dieu manifesté en chair ; aussi, laissant bien loin derrière lui sa cécité et son indigence, il marche en avant à la suite de celui qui a satisfait à tous ses besoins.

Pourquoi Jésus ne lui parle-t-il pas des commandements ? Pourquoi ne l'invite-t-il pas à prendre sa croix et à le suivre ? Pourquoi ne présente-t-il pas à ses regards la « coupe » et le « baptême ? » Parce que celui-ci ne marchandait pas, il n'était qu'un mendiant ; parce qu'il ne parlait pas de vouloir *faire*, mais qu'il confessait sa misère, et enfin, parce qu'il ne songeait pas à la place qu'il obtiendrait dans le royaume, ni à la rudesse du chemin qui y conduisait, mais qu'il ne cherchait qu'à gagner Jésus et à le suivre après l'avoir trouvé. Cela est suffisamment simple. Christ n'a jamais proposé des conditions à un pécheur pauvre, aveugle, et au cœur

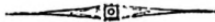
brisé. Il est descendu du ciel, « non pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. »

C'est commencer par le mauvais bout que d'exhorter un pécheur perdu et sans ressource à laisser le monde afin de trouver Christ. Il est « sans force ; » que peut-il donc faire ? Si je dis à un avare qu'il doit renoncer à son or, ou à un débauché qu'il doit renoncer à ses plaisirs, ou à un ivrogne qu'il doit cesser de boire avant de pouvoir venir à Christ, il me répondra que je pourrais tout aussi bien lui demander de couper sa main droite. Mais qu'un tel homme ait les yeux ouverts pour contempler l'Agneau immolé, — qu'il voie le salut de Dieu, — qu'il entende avec soi la bonne nouvelle, que les péchés sont pardonnés, que la vie éternelle et la justice sont accordées gratuitement par le sang du Seigneur Jésus-Christ, et alors remarquez la différence : au lieu de « s'en aller tout triste » de la difficulté des conditions posées, « il continue son chemin tout joyeux » de la plénitude du salut qui lui a été révélé ; et au lieu de marcher en avant avec « frayeur et crainte, » à la vue du sombre et difficile sentier qu'il doit suivre, il court en avant vers le but, avec une joyeuse rapidité, que rien ne peut procurer si ce n'est la communion avec Christ.

Lecteur, pouvez-vous découvrir votre caractère représenté dans quelqu'un des types qui viennent de passer sous vos yeux ? Quel est l'état actuel de votre âme ? Désirez-vous vivement d'obtenir la vie éternelle, mais reculez-vous encore devant les immenses sacrifices que vous vous imaginez être exigés pour cela ? Permettez-moi de vous supplier de contempler « l'Agneau de Dieu, »

répandant son sang sur l'arbre maudit pour ôter le péché. Pensez non pas aux sacrifices que vous devez faire, mais au sacrifice que lui a fait. Cela vous donnera la paix. Regardez directement à Jésus et non à votre *moi* ; qu'il n'y ait absolument rien entre lui et votre âme. Il a TOUT fait, et l'âme qui croit en un Christ mort et ressuscité, est vivifiée, pardonnée, justifiée.

Il se peut pourtant que vous ayez trouvé le pardon et la paix en Jésus, et que, de plus, vous ayez renoncé au monde pour aller à lui, mais que vous trouviez le chemin bien pénible et la croix bien lourde. Les railleries méprisantes de vos anciens compagnons, les reproches amers et l'opposition de vos alentours, votre sphère devenant toujours plus étroite et votre sentier toujours plus solitaire, — toutes ces choses sont contre vous, et vous sentez la crainte et la frayeur se glisser parfois dans votre esprit. Eh ! bien, ne craignez point. Rappelez-vous que le Maître est devant vous, vous pouvez aisément distinguer la trace de ses pieds bénis tout le long de ce sombre et rude sentier. Demeurez-y et persévérez. C'est « par beaucoup de tribulations qu'il vous faut entrer dans le royaume de Dieu » (Act. XIV, 22). Tenez vos yeux constamment fixés sur Jésus. Le temps est court, très-court ; « car encore très-peu de temps, et celui qui doit venir viendra, et il ne tardera pas ; » et alors vos oreilles entendront ces réjouissantes paroles : « Entre dans la joie de ton Seigneur. »



Place et portion des sacrificateurs.

Lévitique VI, 14-18.

Ces versets nous offrent trois choses à considérer, en rapport avec « la loi de l'offrande du gâteau, » savoir, le sacrificateur, sa place et sa portion.

I. *Le sacrificateur.* Tous les fils d'Aaron étaient sacrificateurs. Ils le devenaient par leur naissance; ils étaient nés dans cette position hautement privilégiée. Ils n'avaient point d'effort à faire pour y parvenir : étant fils d'Aaron, ils étaient nécessairement sacrificateurs. Certaines infirmités corporelles ou certaines souillures légales pouvaient les rendre impropres à l'exercice des fonctions attachées à leur position (Lévit. XXI, XXII); mais quant à la position elle-même, elle dépendait uniquement de leur descendance d'Aaron. Autre chose est la position, autre chose est d'être habile à en remplir les fonctions ou capable de jouir des privilèges qui en découlent. Un nain, d'entre les fils d'Aaron, était privé de plusieurs des plus hautes dignités de la sacrificature; mais même un nain pouvait manger « le pain de son Dieu, sa part des choses très-saintes et des choses saintes. » Dieu ne voulait pas laisser même le membre le plus faible, le plus chétif de la famille sacerdotale sans une portion sainte. « Seulement il n'ira pas vers le voile et ne s'approchera pas de l'autel, car il a un défaut corporel; il ne profanera pas mes sanctuaires, car je suis l'Eternel qui les sanctifie. » Un nain ne pouvait pas s'approcher de l'autel de Dieu, mais le Dieu de l'autel prenait soin du nain. Deux choses également et divine-

ment parfaites : les droits de Dieu sont parfaitement sauvegardés, et les besoins de sa famille sacerdotale parfaitement satisfaits.

II. *La place.* La place où le sacrificateur devait participer à sa portion, nous donne une très-précieuse leçon de sainteté pratique. « On le mangera *sans levain, dans un lieu saint*; ils le mangeront dans le parvis de la tente d'assignation. » Cela signifie que c'est seulement dans la puissance ou la capacité que procure une sainteté personnelle et dans la présence immédiate de Dieu, que nous pouvons réellement participer à notre portion de sacrificateurs. La manière dont nous obtenons cette place rappelle une grâce absolue ; la place que nous occupons exige une sainteté personnelle. C'est une erreur toute empreinte de légalisme que de parler d'efforts pour atteindre à cette place ; c'est un blasphème d'antinomianisme de s'imaginer qu'un état de péché puisse se concilier avec cette place. Ce n'est que par grâce que nous parvenons à cette position, ce n'est que dans la sainteté que nous pouvons l'occuper et en jouir. Le chemin du sanctuaire a été ouvert par la libre grâce ; mais c'est au sanctuaire de Dieu que cette grâce a donné accès. Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier ; voilà ce qui devrait être gravé sur les tables de la conscience et conservé au fond du cœur.

III. *La portion.* Il est dit quant à la portion : « Voici la loi de l'hommage. Les fils d'Aaron l'offriront devant la face de l'Eternel, devant l'autel. On prélèvera une poignée de la fleur de farine de l'hommage et de son huile, avec tout l'encens qui est sur l'hommage, et on fera fumer le tout sur l'autel, en parfum de bonne odeur, en mémorial à l'Eternel. Et le reste, Aaron et ses fils

le mangeront.» La fleur de farine et l'huile représentent la parfaite humanité de Christ, conçu et oint du Saint-Esprit. C'est la portion des sacrificateurs de Dieu, dont ils doivent jouir dans le sanctuaire de la présence divine, dans une sainte séparation et une communion de cœur avec Dieu. Il est absolument impossible que nous puissions jouir de Christ ailleurs qu'en la présence de Dieu, ou dans quelque autre voie que celle de la sainteté personnelle. Si nous disons que nous jouissons de Christ, tout en vivant dans la mondanité, en nous laissant aller à l'orgueil, en satisfaisant nos convoitises, en lâchant la bride à nos inclinations et à nos passions, nous sommes dans une déception funeste. « Si nous disons que nous avons communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité » (1 Jean I, 6). Les deux choses sont entièrement incompatibles : « communion avec Dieu et marche dans les ténèbres » sont aussi diamétralement opposées que le ciel et l'enfer.

Ainsi donc la place de tous les vrais sacrificateurs — de tous les croyants — de tous les membres de la famille sacerdotale, c'est d'être dans l'enceinte sacrée du sanctuaire, en la présence immédiate de Dieu, se nourrissant de Christ dans la puissance de la sainteté personnelle. Tout cela nous est enseigné dans la « loi de l'hommage. »

Mais que le lecteur fasse bien attention que « *tout l'encens* » était consumé sur l'autel. Pourquoi cela ? Parce que cet encens figurait la bonne odeur de l'humanité de Christ, telle que Dieu lui-même en jouit exclusivement. Il y avait en Christ, homme ici-bas, quelque chose que Dieu seul pouvait dûment apprécier.

Chaque pensée, chaque regard, chaque parole, chaque mouvement, chaque acte de « l'homme Christ Jésus, » était comme un parfum de bonne odeur qui s'élevait directement au trône de Dieu et qui réjouissait le cœur de Celui qui y est assis. Il n'est pas un seul atome de la perfection ou de la valeur infinie de Christ qui fût jamais perdu. Il pouvait être perdu pour un monde indifférent et sans cœur, et même pour des disciples charnels et mondains, mais il n'était pas perdu pour Dieu ; il montait tout entier à lui selon sa véritable valeur.

C'est là une source de joie et de consolation pour le cœur spirituel. Quand nous considérons combien le Seigneur Jésus a été peu estimé dans ce monde, combien peu même ses propres disciples le comprenaient ou l'appréciaient, comme les traits les plus rares et les plus exquis de sa parfaite humanité étaient perdus pour un monde grossier et incrédule et même pour ses propres rachetés, quel soulagement de se rappeler qu'il était parfaitement compris et apprécié par Celui qui est assis sur le trône ! Il y avait sans cesse une ligne non-interrompue de communication entre le cœur de Jésus et le cœur de Dieu ; — du seul homme parfait qui ait jamais foulé cette terre maudite et gémissante, la nuée de l'encens s'élevait continuellement au trône ; pas un grain de cet encens n'était perdu, parce que pas un grain n'en était confié même aux mains des sacrificateurs ; tout montait à Dieu, rien ne se perdait. Le monde pouvait mépriser et haïr ; les disciples pouvaient manquer d'intelligence ou méconnaître la valeur de leur Maître. Eh bien ! y avait-il pour cela un seul rayon de la gloire morale de Christ obscurci ? Assurément non ; tout était justement estimé par Celui à qui cette gloire remontait

et qui seul pouvait l'apprécier à sa juste valeur. Cela fut vrai de toutes les périodes de la précieuse vie de Christ ici-bas ; quand nous voyons un de ses disciples le vendre pour trente pièces d'argent, un autre jurer avec des exécutions qu'il ne le connaissait point ; tous l'abandonner et s'enfuir, le monde le clouer à la croix ignominieuse entre deux larrons, Dieu montra à l'univers combien ses pensées différaient de toutes celles des hommes en plaçant le Crucifié sur le trône de la majesté dans les cieux.

Voilà ce qui découle, pensons-nous, de l'application la plus directe du type du parfum, laquelle incontestablement se rapporte à Christ. On peut ensuite en faire une application secondaire aux croyants, qui devraient chercher à la comprendre. Le vrai christianisme est la manifestation de la vie de Christ dans les voies pratiques du croyant et c'est ce qui est très-précieux à Dieu, quoique cela puisse être perdu pour un monde incrédule et même pour une église de professants. Il n'est pas un mouvement de la vie de Christ dans le fidèle, il n'est pas une seule expression de ce que Christ est, il n'est pas la moindre manifestation de sa grâce, qui ne monte directement au trône de Dieu comme un doux parfum. Sans doute cela peut ne point attirer du tout l'attention, ni exciter les applaudissements de ce monde, cela n'a point de place dans les annales des hommes, mais n'en monte pas moins à Dieu, et c'est assez pour le cœur du croyant. Dieu apprécie tout ce qui est de Christ, rien de plus et rien autre. Il peut y avoir beaucoup de choses qui ressemblent au service de Dieu, qui ont une grande apparence, qui font beaucoup de bruit, dont les hommes parlent et font grand compte ; mais rien ne s'élève au

trône, rien n'est inscrit dans les impérissables registres de l'éternité, sinon ce qui est le fruit de la vie de Christ dans l'âme. Puisse Dieu le Saint-Esprit nous amener à l'intelligence expérimentale de ces choses, et produire en nous, jour par jour, une plus brillante et plus complète manifestation de Christ à la gloire de Dieu le Père!



Une bonne chose à faire.

« J'ai serré ta parole dans mon cœur, afin que je ne pêche point contre toi » (Ps. CXIX, 11).

C'est là, vraiment, une chose bonne et sage à faire. Considérons-la, comprenons-la, imitons-la. Trois points spéciaux y sont indiqués, savoir : *Qu'ai-je serré? Où l'ai-je serré? Pourquoi l'ai-je serré?* Le lecteur se rappellera facilement, quoi? où? pourquoi?

I. *Qu'ai-je serré?* « TA PAROLE. » Ce n'est pas la parole de l'homme, mais la parole de Dieu qui vit et demeure à jamais. Voilà la chose à serrer. C'est un trésor digne d'être caché. Aucuu voleur ne le peut dérober, aucune teigne ne le peut corrompre. Il ne fait qu'augmenter en étant serré de la manière dont il est ici parlé. Nous ne pouvons trop estimer la parole de Dieu; ainsi pensait le Psalmiste quand il la « serrait. » Cette expression indique avec quelle intensité il appréciait la Parole. « Je l'ai serrée. » Il la plaçait hors de la portée de tous et de toute chose qui eût pu l'en priver. Pussions-nous considérer soigneusement ceci — pussions-nous le comprendre — pussions-nous l'imiter!

II. *Où l'ai-je serrée?* « Dans mon cœur. » Ce n'était pas dans sa tête ou dans son intelligence; mais dans son cœur, — le siège de ses affections — le centre de son être moral — la source de toutes les influences qui gouvernent sa vie entière. Voilà la véritable place pour serrer la Parole. Ce n'est pas la cacher sous un lit, sous un boisseau, ou dans la terre. Ce n'est pas la couvrir lâchement, par une crainte servile des hommes, de peur qu'ils ne se moquent de nous. Non, mon lecteur. Nous devons serrer la Parole où le Psalmiste la serrait — dans le cœur. Pussions-nous considérer soigneusement cela — pussions-nous le comprendre — pussions-nous l'imiter!

III. *Pourquoi l'ai-je serrée?* » Pour une raison des plus graves, une raison de la plus haute importance. « Afin que je ne pèche point contre toi. » Ce n'était pas afin qu'il pût avoir un riche fonds de nouvelles idées pour en parler et en faire parade. Ce n'était pas non plus afin qu'il fût en état de confondre par des arguments tous ses adversaires, et de les réduire au silence. Le Psalmiste ne prenait pas garde à ces choses; il avait horreur du péché — une sainte horreur; il savait que le préservatif le plus efficace contre le péché était la parole de Dieu; c'est pourquoi il la serrait dans son cœur. Pussions-nous considérer soigneusement cela — pussions-nous le comprendre — pussions-nous l'imiter!

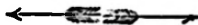
Correspondance.

Nous avons reçu d'un de nos abonnés une lettre dont nous allons donner un extrait :

« Je viens de lire pour la quatrième fois l'article du *Messager Evangélique*, n° 20, intitulé : « Pour moi, vivre c'est Christ. » Ce que l'auteur dit à l'occasion de ces paroles, est sans doute excellent, car c'est toujours une excellente chose que de nous pousser à être les imitateurs de Paul, comme lui-même l'était de Jésus-Christ. Mais cet article n'explique pas précisément ces paroles, j'en ai donc cherché l'explication, je crois l'avoir trouvée, et rien ne m'a autant humilié. Leur sens, selon moi, n'est pas seulement : « Pour moi, vivre c'est réaliser Christ, » car Paul exprime sa pensée en disant simplement : « Pour moi, vivre c'est Christ et mourir est un gain. » C'est là (comme au reste toutes les Ecritures de Dieu) une de ces paroles que le croyant ne peut comprendre que par le Saint-Esprit. A leur manière aussi et en les appliquant à leur souverain ou à leur capitaine, certains hommes ont pu ou pourraient exprimer un sentiment analogue à celui qui animait l'apôtre. Ainsi nous pouvons bien nous représenter la vieille garde de Napoléon I, s'écriant : « Pour nous, vivre c'est l'Empereur, et mourir est une gloire. » Quel attachement, quel dévouement, quelle disposition à tout souffrir pour leur chef, quelle volonté décidée de vivre et de mourir pour lui ! Ainsi donc, c'est le cri de l'*enthousiasme*, mot qui, d'après le dictionnaire, signifie : « Emotion extraordinaire de l'âme, causée par une sorte d'inspiration, — tout noble mouvement de l'âme qui excite à des actes

de courage, de dévouement, etc. » Paul emprisonné, persécuté, parlant de ses souffrances, de ses liens, et aussi des motifs qui pouvaient encore l'attacher à la vie, ajoute : « Mais pour moi, vivre c'est Christ, et mourir est un gain ; » c'est là, je le pense, le fait et la voix de l'enthousiasme, mais enthousiasme saint, chrétien, légitime, sublime. Que Christ soit annoncé, que Christ soit connu par toute la terre, que Christ soit reçu par tous les cœurs, que Christ triomphe ; que pour cela, on le prêche pour ajouter de l'affliction à mes chaînes, qu'on m'emprisonne, qu'on me tourmente, qu'on me mette à mort, peu importe au fond ; car si je désire vivre encore dans la chair, il en vaut certes bien la peine, puisque c'est uniquement pour l'avancement et la joie de la foi des saints ou pour la cause de Christ ; or « pour moi, vivre c'est Christ. » Si je désire déloger, c'est que pour moi « mourir est un gain, » puisque pour moi, déloger de ce corps, c'est être avec Christ. Ainsi Christ résume tout, oui tout ce qu'il y a de plus propre à enthousiasmer le cœur.

« J'aimerais donc qu'un frère, fortement *pressé* par l'amour de Christ, désirant avec ardeur d'être revêtu de son domicile qui est du ciel, sachant, mieux que moi, ce que c'est que d'être « *hors de soi-même pour Dieu,* » ayant à cœur les intérêts des frères jusqu'aux larmes, et pouvant donc dire en sincérité : « Pour moi, vivre c'est Christ, » fût poussé par le Seigneur à nous donner encore une explication de ces paroles dans le *Messenger Evangélique*, ou du moins à y traiter de l'enthousiasme chrétien, c'est-à-dire de tout ce qu'il devrait y avoir dans nos âmes, en fait d'amour, d'admiration, de dévouement, de confiance, de renoncement, de sacrifice, par le Saint-Esprit, pour Christ, etc.



LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Considérations sur le Lévitique.

Dans la personne et dans l'œuvre du Seigneur Jésus-Christ, il y a une plénitude infinie qui répond à tous les besoins de l'homme, soit comme pécheur, soit comme adorateur. La dignité infinie de sa personne donne une valeur éternelle à son œuvre. Le livre de la Genèse nous présente « le remède » de Dieu à la ruine de « l'homme, » dans la semence promise, dans l'arche du salut et dans les riches développements de la grâce divine envers l'homme tombé et coupable. Là nous avons, en quelque sorte *en bourgeon*, la grâce dont les gloires épanouies et les parfums rempliront encore les cieux et la terre de joie et d'allégresse.

Dans le livre de l'Exode nous avons la réponse de Dieu aux questions de l'homme. Là, l'homme est non-seulement hors d'Eden, mais encore il est tombé entre les mains d'un cruel et puissant ennemi : il est l'esclave du monde. Comment sera-t-il délivré de la tyrannie de Pharaon, de la fournaise de l'Égypte ? Comment peut-il être racheté, justifié et introduit dans la terre pro-

mise? Dieu seul pouvait répondre à de telles questions, et c'est ce qu'il fait par le sang de l'Agneau égorgé. Dans le pouvoir rédempteur de ce sang, toute question est résolue. Il répond aux exigences les plus élevées du ciel et aux plus profondes nécessités de l'homme. Par sa merveilleuse efficacité, Dieu est glorifié, l'homme est racheté, sauvé, justifié, et amené dans la sainte habitation de Dieu, tandis que l'ennemi est complètement vaincu et sa puissance détruite.

Maintenant, dans le livre du Lévitique, nous trouvons le plus complet développement de ce qu'on peut appeler « la provision de Dieu pour le besoin de l'homme, » savoir, un sacrifice, un sacrificateur, et un lieu de culte. Toutes ces choses sont absolument nécessaires pour s'approcher de Dieu, comme ce livre le démontre surabondamment, mais tout ce qui s'y rattache était déterminé par l'Eternel et établi par sa loi. Rien n'en était laissé à la fertile imagination de l'homme ou aux arrangements arbitraires de sa prudence. « Et Aaron et ses fils firent toutes les choses que l'Eternel avait commandées par le moyen de Moïse » (VIII, 36 ; IX, 6, 7). Sans la parole du Seigneur, ni sacrificateur, ni peuple ne pouvait faire un seul pas dans la bonne direction. *Il en est toujours de même.* Dans ce monde de ténèbres il n'est pas un seul rayon de lumière, à part celui qui procède des Saintes Ecritures. « Ta parole est une lampe à mes pieds et une lumière à mon sentier » (Ps. CXIX, 105). Il est des plus heureux que les enfants de Dieu honorent sa Parole en se laissant diriger par elle en toutes choses. Nous avons besoin *aujourd'hui*, autant que les Israélites avaient besoin alors, d'une direction divine pour un culte que Dieu puisse agréer. « Mais

l'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité » (Jean IV, 23-24). Il faut donc plus que la sincérité ou que des sentiments de dévotion dans le culte des enfants de Dieu : il doit être pénétré de l'onction de l'Esprit, et conforme à la vérité de Dieu. Mais, béni soit son nom, nous avons tout dans la personne et dans l'œuvre de notre Seigneur Jésus. Il est à la fois notre sacrifice, notre sacrificateur et notre droit d'entrée dans le lieu très-saint. Oh ! puissions-nous être gardés bien près de lui, dans le sentiment permanent, qu'il est le principe, le moyen et le doux parfum de tout notre culte !

.Considérons maintenant brièvement les trois points que nous avons indiqués ci-dessus.

I.

En premier lieu, nous ferons observer que *le sacrifice est la base du culte*. Un culte acceptable pour Dieu doit être basé sur un sacrifice acceptable pour lui. L'homme étant en lui-même coupable et souillé, a besoin d'un sacrifice pour ôter sa culpabilité, le purifier de ses souillures, et le rendre propre à se tenir en la sainte présence de Dieu. « Sans effusion de sang il n'y a pas de rémission ; » or sans rémission et sans la *connaissance* de cette rémission, il ne peut point y avoir de culte heureux, point de louanges, d'adorations et d'actions de grâce réelles et cordiales. Aller à ce qu'on appelle un lieu de culte ou adorer Dieu, sont deux choses fort différentes. Dieu est saint, et l'homme doit s'approcher de lui par les voies voulues de Dieu et selon ce que Dieu

est ; comme Moïse le dit à Aaron à l'occasion solennelle du péché de Nadab et Abihu : « C'est ce dont l'Éternel avait parlé en disant : *Je serai sanctifié dans ceux qui m'approchent*, et je serai glorifié devant tout le peuple. » Le Seigneur seul pouvait donner des directions sur la manière dont le peuple pouvait s'approcher de lui : c'est le grand sujet du livre du Lévitique, dont les sept premiers et le seizième chapitres, entr'autres, contiennent un exposé intéressant et complet de l'ordonnance du sacrifice et du caractère du culte juif.

C'est sur la base du sacrifice offert et accepté, que les enfants d'Israël étaient constitués le peuple adorateur de Dieu. C'est sur le même principe, savoir sur le sacrifice offert et accepté, que les croyants en Jésus sont constitués le peuple adorateur de Dieu maintenant (comp. soigneusement Lévit. XVI avec Hébr. IX et X). Ils ont remplacé Israël, mais d'après un ordre beaucoup plus élevé, soit que nous regardions au sacrifice, au sacrificateur, ou à la place du culte. Le contraste entre eux est grand et fortement marqué dans l'Écriture, surtout dans l'épître aux Hébreux. Les sacrifices lévitiques n'atteignaient jamais la conscience de celui qui les offrait, et le sacrificateur ne pouvait jamais le déclarer « entièrement net. » Comme l'apôtre nous le dit, les dons et les sacrifices qui étaient offerts sous la loi ne pouvaient pas rendre parfaits quant à la conscience celui qui faisait le service. La conscience, remarquez-le bien, étant toujours le *reflet* du sacrifice, elle ne pouvait pas être parfaite, tant que le sacrifice n'était pas parfait. « Car il est impossible que le sang de taureaux et de boucs ôte les péchés. » Ainsi, le culte juif était lié à des sacrifices inefficaces, à un rituel fatigant, et à une

conscience non purifiée, ce qui engendrait dans l'adorateur un esprit de servitude et de crainte.

Maintenant, observez le contraste de tout cela dans le sacrifice de Christ, offert une seule fois et parfaitement accepté : il a « aboli le péché par le sacrifice de lui-même. » Tout est consommé. « Ayant fait par lui-même la purification de nos péchés, il s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux. » Quand l'adorateur vient devant Dieu, fondé sur ce sacrifice, il trouve qu'il n'a rien à faire, sauf, en tant que sacrificeur, d'annoncer « les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. » Même Christ n'a rien de plus à faire eu égard à notre justification et à notre acceptation, « car par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. » Par le sacrifice qu'il offrait, le Juif n'était nettoyé que d'une manière *cérémonielle*, et cela seulement pour un moment, en quelque sorte ; mais le chrétien, par le sacrifice de Christ, est réellement net et cela pour toujours, « à perpétuité ; » quelle douce parole : « A PERPÉTUITÉ ! » C'est un privilège commun à tous les croyants d'être rendus parfaits comme adorateurs devant Dieu, « par l'offrande du corps de Jésus-Christ, faite une fois pour toutes. » Sur ce point si important, le témoignage des Ecritures est des plus complets et des plus explicites : « Puisque ceux qui rendent culte, étant une fois purifiés, n'auraient *plus eu aucune conscience de péchés*. Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. Je ne me souviendrai plus de leurs péchés, ni de leurs iniquités » (1 Jean, I, 7 ; Hébr. X, 2, 17). Par l'œuvre de Christ *pour nous* nos péchés ont tous été ôtés : et maintenant, par la foi à la parole de

Dieu, nous savons qu'ils sont tous pardonnés et oubliés. C'est pourquoi nous pouvons nous approcher de Dieu et nous tenir en sa sainte présence, dans l'heureuse assurance qu'il n'y a plus ni péché ni tache sur nous. Notre Grand Souverain Sacrificateur nous a déclarés « entièrement nets » (Jean XIII, 10). Si nous le croyons, le sentiment de la culpabilité nous est ôté, nous n'avons « PLUS AUCUNE CONSCIENCE DE PÉCHÉ. »

Faites attention que cette vérité si précieuse ne veut pas dire que nous n'ayons plus le *sentiment* de péchés commis. Loin de là. Cela ne signifie pas davantage que nos chutes ne puissent avoir pour effet de nous procurer une mauvaise conscience, — ni que nous n'ayons sans cesse besoin de nous exercer à — « avoir toujours une conscience sans reproche devant Dieu et devant les hommes. » Nullement : Cela signifie tout simplement que Christ, par le sacrifice unique et parfait de lui-même, a pour toujours ôté tous nos péchés, racine et rameaux; et dès que nous avons été amenés à connaître et à croire cette vérité, comment peut-il y avoir des péchés sur la conscience? Christ les a tous ôtés. Le précieux sang du sacrifice offert une seule fois et accepté, nous a purifiés de toute souillure, et de toute tache de péché. Sans doute il peut y avoir en nous un profond sentiment du péché inhérent à notre nature et de maints péchés et manquements dans notre vie de chaque jour, et par conséquent la pénible et douloureuse confession de tous ces péchés à Dieu; mais cela ne nous empêche pas d'avoir toujours la pleine assurance que Christ, mort pour nos péchés, les a tous expiés, et qu'aucun d'eux, en conséquence, ne peut plus jamais nous être imputé. C'est là sans doute une merveilleuse vérité, mais c'est la grande,

l'indispensable vérité pour un adorateur. Comment pourrions-nous nous tenir en la présence de Dieu, où tout est perfection, si nous n'étions pas aussi nets qu'il le désire? Nous devons être assez purs pour pouvoir soutenir les regards de la Sainteté infinie. Mais, béni soit Dieu, tous ceux qui croient en Jésus et qui se confient en son sacrifice accompli, sont pardonnés et justifiés; ils ont la vie éternelle, la justice et la paix. Au premier cri du pécheur coupable, pour demander miséricorde, répond le sang du sacrifice, qui atteint jusqu'aux plus profonds abîmes de ses besoins, — qui l'élève jusqu'aux plus sublimes hauteurs des cieux, et le qualifie pour y entrer, heureux adorateur, en la présence immédiate du trône de Dieu; « car aussi Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin de nous amener à Dieu. Car si le sang des taureaux et des boucs, — et les cendres d'une génisse avec lesquelles on fait aspersion sur ceux qui sont souillés, — sanctifie pour la pureté de la chair, combien plus le sang du Christ qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes pour servir le Dieu vivant! » (1 Pierre III, 18; Hébr. IX, 13, 14.)

II.

En second lieu, nous avons, dans les riches provisions de la grâce de Dieu, *le Seigneur Jésus-Christ comme notre Grand Souverain Sacrificateur en la présence de Dieu pour nous*. Il comparait là pour nous. « Nous avons un tel souverain sacrificateur qui s'est assis à la droite du trône de la majesté dans les cieux, ministre des lieux saints et du vrai tabernacle que le Seigneur a dressé et non pas l'homme » (Hébr. VIII, 1, 2). L'œuvre de son

sacrifice ayant été pleinement accomplie, il s'est assis. Aaron est représenté comme étant toujours debout, son œuvre n'étant jamais terminée. Il se tenait « debout chaque jour, faisant le service et offrant souvent les mêmes sacrifices qui ne peuvent jamais ôter les péchés; mais celui-ci, ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu » (Hébr. X, 11, 12). Immédiatement après que la loi du Seigneur, relative aux sacrifices, eût été donnée, la sacrificature fut établie (VIII et IX). Les saints ont l'un et l'autre en Christ, qui est, à la fois, notre sacrifice et notre sacrificateur. Il apparut une fois sur la croix *pour nous*; maintenant il paraît *pour nous*, devant la face de Dieu; dans peu il apparaîtra en gloire *avec nous*. La connaissance de l'œuvre qu'il a accomplie sur la croix, et de celle qu'il fait maintenant dans le sanctuaire céleste entretiendra dans nos cœurs l'espérance de sa venue et nous poussera à désirer son apparition en gloire.

Dans le Nouveau-Testament, il n'est jamais question que de deux ordres de sacrificateurs, savoir Christ, le grand souverain sacrificateur dans le ciel, et la sacrificature commune de tous les croyants sur la terre. « Vous aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés pour être une maison spirituelle, une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ » (1 Pierre II, 5). Et ailleurs : « A lui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits un royaume de sacrificateurs pour son Dieu et Père » (Apoc. I, 5, 6). Ces passages expriment très-clairement la position commune de tous les croyants comme sacrificateurs à Dieu. Il n'est jamais question dans le Nouveau Testament d'une

classe particulière, ou d'un ordre spécial de chrétiens, exerçant l'office de sacrificateurs ou prêtres, à part des autres chrétiens. Christ est le grand souverain sacrificateur sur la maison de Dieu, et tous ses rachetés, en vertu de leur union avec lui, sont sacrificateurs, jouissant du privilège d'entrer, comme des adorateurs une fois purifiés, dans le lieu très-saint. Même les apôtres n'ont jamais pris la place de sacrificateurs, comme distincte de celle ou supérieure à celle du plus humble des enfants de Dieu : sans doute ils pouvaient connaître leurs privilèges bien mieux que plusieurs et en jouir davantage. Pour ce qui regardait le service de la Parole, leur vocation et leurs dons étaient distincts et spéciaux, mais comme adorateurs ils se trouvaient sur le même terrain que tous les autres croyants, et de concert avec eux, ils rendaient culte à Dieu par Jésus-Christ, le grand souverain sacrificateur de son peuple tout entier.

Le ministère sacerdotal de notre adorable Seigneur peut être considéré sous diverses faces qui, toutes, présentent un intérêt particulier ; nous nous bornerons à en signaler deux :

1° Comme notre grand souverain sacrificateur, il nous *représente* dans le sanctuaire céleste, et quel représentant ! le Fils bien-aimé de Dieu, l'Homme glorifié, dont le nom est par-dessus tout autre nom ! « Car le Christ n'est pas entré dans les lieux saints faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant *pour nous* devant la face de Dieu » (Héb. IX, 24). Oh ! quel honneur pour nous ! Comme nous sommes ainsi rapprochés de Dieu ! Qu'il serait bon que nos cœurs l'appréussent davantage ! Quand Aaron paraissait devant l'Éternel, dans ses vêtements de gloire

et de beauté, il représentait les enfants d'Israël, dont les noms, gravés sur les pierres précieuses, étaient enchassés dans l'or du magnifique pectoral. Type béni de notre réelle et éternelle position sur le cœur de Christ, qui apparaît, non pas *une fois par an* comme Aaron jadis, mais *continuellement* devant la face de Dieu *pour nous*. Les noms de tous les croyants sont continuellement placés devant les yeux de Dieu, dans toute la gloire et la beauté de Christ, son Fils bien-aimé. Nous sommes dans sa justice, nous possédons sa vie, nous jouissons de sa paix, nous sommes remplis de sa joie et nous faisons resplendir sa gloire. Quoique sans droits, sans titres ni privilèges en nous-mêmes, nous avons tout en lui, il est là *pour nous et comme nous*, béni soit à jamais son nom.

« Oui, dans le ciel, il est grand sacrificateur

« Et porte tous nos noms à jamais sur son cœur. »

C'est grâce à son intercession continuelle là-haut que les saints sur la terre sont aidés et soutenus dans leur pèlerinage, et en même temps maintenus comme adorateurs au dedans du voile, selon toute la bonne odeur de ses perfections divines. Et quoique souvent ils ignorent ces choses, ou qu'ils ne sachent pas en jouir, cela n'en altère ni n'en affecte en aucune manière la réalité bénie, glorieuse et éternelle, « vu qu'il est toujours vivant pour intercéder pour eux » (Hébr. VII, 25).

2^o Comme notre grand souverain sacrificateur, il présente à Dieu les dons et les sacrifices de son peuple d'adorateurs. Sous la loi, celui qui rendait culte amenait sa victime au sacrificateur par lequel elle était présentée à l'Éternel sur son autel. Tout était disposé et arrangé par le sacrificateur, conformément à la pa-

role de Jéhovah. Comme tout cela est parfaitement accompli pour les adorateurs de maintenant par leur grand sacrificateur dans le ciel ! Nos prières, nos louanges et nos actions de grâce, tout passe par ses mains avant d'arriver au trône de Dieu. Quelle grâce merveilleuse il y a là pour nous, quand nous pensons à toutes les misères et les souillures qui se mêlent à notre culte, à tant de pensées de la chair qui s'introduisent dans ce qui est de l'Esprit. Mais le Seigneur sait discerner ces éléments opposés et les séparer l'un de l'autre. Ce qui est de la chair doit être rejeté et consumé comme du bois, du foin, du chaume, tandis que ce qui est de l'Esprit est précieux, conservé avec soin et présenté à Dieu dans la valeur et la bonne odeur du parfait sacrifice de Christ. « Offrons donc, *par lui*, sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui bénissent son nom » (Hébr. XIII, 15). La libéralité des Philippiens envers Paul était « un parfum de bonne odeur, un sacrifice acceptable et qui était agréable à Dieu » (IV, 18). Cela nous fait sentir l'importance de cette exhortation : « Quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu, le Père » (Coloss. III, 17).

III.

En troisième lieu, nous voyons que *la seule place de culte pour le chrétien est au dedans du voile*, « où Jésus est entré pour nous comme précurseur. » Comme témoin, la place du croyant est hors du camp ; comme adorateur, sa place est au dedans du voile. Dans l'une et l'autre de ces positions, il peut être sûr d'avoir Christ avec lui. « Sortons donc vers lui hors du camp, en portant son opprobre. » « Ayant donc, frères, *une pleine*

liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus » (Hébr. XIII, 15; X, 19). Connaître ces deux positions en communion avec Christ lui-même, par l'enseignement de l'Esprit, est une ineffable bénédiction. L'Eglise n'a, sur la terre, aucun lieu de culte divinement consacré : « L'heure vient, où vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. » « Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente » (Jean IV, 21; Hébr. XIII, 14). Notre place est dans les cieux en vertu du sacrifice de Christ, et du ministère sacerdotal qu'il y accomplit pour nous. Quelle que puisse être la nature du bâtiment dans lequel des chrétiens se réunissent ensemble au nom du Seigneur Jésus, leur vraie et unique sphère de culte, c'est le sanctuaire céleste. Par la foi à la parole de Dieu, et par la puissance de son Saint-Esprit, ils l'adorent « dans le vrai tabernacle, que le Seigneur a dressé et non pas l'homme » (Hébr. VIII, 2).

Israël avait « un sanctuaire terrestre, » et, en conséquence, leur culte avait l'empreinte de ce monde, « le chemin des lieux saints n'était pas encore manifesté, tandis que le premier tabernacle avait encore sa place » (Hébr. IX, 1, 8). Mais ce chemin a été ouvert et consacré par le sang de Jésus. Le même coup de lance qui frappa l'Agneau, déchira le voile depuis le haut jusqu'au bas. Le chemin du lieu très-saint fut alors montré comme entièrement ouvert, et Christ, avec tous ceux qui sont lavés dans son sang, entra en la présence immédiate de Dieu, sans voile. Il n'y a plus maintenant le culte du parvis *extérieur*, pour le peuple, et le culte du temple pour le sacrificateur, comme cela avait lieu sous la loi. Ces distinctions sont ignorées dans l'Eglise

du Dieu vivant, qui ne connaît que le culte des sacrificateurs et le culte du temple. Tous les membres de ce corps de Christ sont également rapprochés de Dieu — tous ont la même liberté d'accès — tous sont également acceptables, grâce à la présence et à l'intervention du grand souverain sacrificateur de son peuple. Le sang précieux, qui nous purifie de tout péché, nous a, en même temps, amenés près de Dieu comme ses enfants et aussi comme des sacrificateurs capables de l'adorer. Et si nous connaissons réellement la merveilleuse efficacité de ce sang dans les lieux célestes, nous nous y trouverons à l'aise et heureux dans toute la liberté et la dignité de fils, aussi bien que dans toute la proximité officielle et l'attitude bénie d'adorateurs purifiés une fois pour toutes, dans le lieu très-saint.

Oh ! que nos cœurs soient maintenus dans le doux souvenir, la connaissance et la force des riches provisions de la grâce de Dieu pour tous nos besoins ! Que nous ne perdions jamais de vue le sang sur le propitiatoire, le ministre du sanctuaire, et notre sainte, céleste et éternelle place de culte.

Qu'est-ce qu'un réprouvé, dans le passage suivant :

« Mais je mortifie mon corps, et je l'asservis, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé » (1 Cor. IX, 27) ?

Ce passage a souvent embarrassé et troublé des cœurs sérieux et sincères. Après l'avoir bien examiné, plusieurs en ont tiré cette conclusion : « Si un chrétien,

tel que Paul, était dans l'incertitude sur l'issue de sa course, qui peut donc être dans l'assurance à cet égard? Mais l'apôtre était-il réellement incertain quant à l'issue? Nullement. Le verset qui précède immédiatement, nous enseigne tout le contraire : « Moi donc je cours, mais non comme ne sachant pas vers quel but ; je combats, mais non comme battant l'air. » Paul savait parfaitement comment se terminerai ce qui le concernait ; il pouvait dire : « Je sais en qui [non pas seulement en quoi] j'ai cru, et je suis persuadé qu'il est puissant pour garder ce que je lui ai confié jusqu'à ce jour-là. » Et ailleurs : « Je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (2 Tim. I, 12 ; Rom. VIII, 38, 39).

Ces passages sont amplement suffisants pour démontrer que Paul n'avait pas même l'ombre d'un doute sur son éternelle sécurité : « Je sais — Je suis persuadé : » Il n'y a rien, dans de telles expressions, qui ressemble au doute où à l'incertitude. Non, l'apôtre des Gentils savait parfaitement à quoi s'en tenir. Le fondement de sa subsistance était aussi stable que le trône de Dieu. Toute la certitude que Christ pouvait procurer, Paul la possédait. Il n'avait certes pas abandonné tout ce que le monde pouvait offrir, pour un salut douteux — pour une perspective problématique — pour un avenir incertain. S'il l'eût fait, Festus n'aurait pas pu lui dire : « Paul, tu es hors de sens. » Nous sommes pleinement convaincus quant à Paul, que depuis le moment où les écailles tombèrent de ses yeux dans la ville de Damas,

jusqu'à celui où il servit d'aspersion dans la ville de Rome, jamais le moindre doute, jamais la moindre crainte ne prirent racine dans son cœur. « Il était affligé de toute manière, mais non pas réduit à l'étroit ; dans la perplexité, mais non pas sans ressource ; persécuté, mais non pas abandonné ; abattu, mais non pas perdu. » Eh bien ! au milieu de tous ces combats et de ces tribulations, il pouvait dire : « Notre légère affliction, qui ne fait que passer, opère pour nous un poids de gloire éternel et souverainement excellent » (2 Cor. IV, 8, 9, 17).

Paul n'avait ni doutes ni craintes quant à l'issue finale ; et il en doit être de même de tous ceux qui sont réellement venus à Jésus, vu que Jésus a dit lui-même : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi » (Jean VI, 37). Aucun de ceux qui ont réellement et avec foi *rejeté* leur fardeau sur lui, ne sera jamais *rejeté* par lui. C'est là un axiome divin — une vérité fondamentale — une éternelle réalité. Christ est responsable de toute brebis, du moindre agneau de son troupeau ; il l'est, parce que les conseils de Dieu l'ont voulu ainsi, parce que l'amour de son propre cœur l'a voulu de même, parce que les Saintes Ecritures déclarent qu'il en est ainsi. Non, aucun des agneaux rachetés par le sang de Christ ne peut jamais être perdu, aucun ne peut jamais être rejeté. Ils sont tout aussi en sûreté que Jésus peut les mettre en sûreté — aussi en sûreté que lui-même.

Qu'est-ce donc que Paul veut dire dans ces mots du passage que nous étudions : « de peur que je ne sois moi-même réprouvé ? » Si ces expressions n'emportent pas l'idée d'incertitude quant à sa sécurité personnelle en Christ, quelle en est donc la signification ? Je crois

qu'elles s'appliquent non pas à ses perspectives futures, mais à son service dans le présent — non pas à sa patrie céleste, mais à sa marche sur la terre — non pas à ses privilèges éternels, mais à sa responsabilité actuelle. Paul était un serviteur aussi bien qu'un fils ; et il s'exerçait lui-même et tenait son corps en sujétion, de peur que, de quelque manière, il ne fût désapprouvé⁴ dans son service. Le corps est un bon serviteur, mais un mauvais maître ; et s'il n'est pas tenu en bride, il peut rendre le serviteur de Christ tout à fait impropre à l'accomplissement de la charge sainte et élevée, confiée à sa responsabilité. Un homme peut être un enfant de Dieu, et cependant être « désapprouvé » comme serviteur de Christ. Pour servir Christ d'une manière utile et efficace, il faut renoncer à soi-même, savoir se juger soi-même, se tenir dans l'humilité, se gouverner et se contrôler soi-même. Nous ne devenons pas enfants de Dieu par ces exercices, mais très-certainement nous ne serons jamais des serviteurs de Christ utiles et bénis, sans ces exercices.

Cette distinction est bien simple et fort importante. Nous sommes trop portés à nous imaginer que la question de notre sécurité personnelle est la seule qui ait de l'importance pour nous. C'est une erreur. Dieu garantit et assure notre salut, et il nous le déclare, afin que, avec des cœurs mis au large, nous puissions parcourir

⁴ Le mot ἀδόκιμος [adokimos], qui est rendu par « réprouvé, » signifie simplement « désapprouvé, » car c'est l'opposé du mot δόκιμος [dokimos] qui se rencontre sept fois dans le Nouveau Testament, où il est toujours traduit par « approuvé. » Voir Rom, XIV, 18 ; XVI, 10 ; 1 Cor. XI, 19 ; 2 Cor. X, 18 ; XIII, 7 ; 2 Tim. II, 15 ; Jacq. I, 12.

la course, combattre le bon combat, accomplir le service. Ce n'est pas pour avoir la vie que nous courons, que nous combattons ou que nous agissons ; nous avons obtenu la vie — la vie éternelle, avant que nous puissions faire un seul pas dans la lice chrétienne, frapper un seul coup dans le combat chrétien, ou faire un seul acte de service chrétien. Un mort ne peut courir, mais un homme vivant doit courir « selon les lois, » s'il veut être couronné. Il en est de même, relativement au serviteur de Christ : il faut qu'il se renonce soi-même, qu'il soumette sa propre nature, qu'il assujettisse son corps, sinon il sera désapprouvé et peut-être mis de côté comme un serviteur qui n'est pas qualifié pour faire l'œuvre du Maître, comme un vase qui n'est pas « utile au Maître. » Il est de toute impossibilité qu'un vrai croyant puisse jamais perdre les relations avec Christ, dans lesquelles la grâce l'a placé, ni, par conséquent, les gloires et les privilèges éternels, dépendant de ces relations ; mais il peut perdre sa qualification pour le service ; il peut agir de manière à être désapprouvé comme ouvrier. Pensée bien sérieuse !

Nous avons, dans la personne de Jean surnommé Marc, une illustration du principe que nous venons d'exposer, d'après 1 Cor. IX, 27. En Actes XIII, 5, il avait été jugé digne d'être associé à Paul dans le ministère. En Actes XV, 38, il est désapprouvé, et dans 2 Tim. IV, 14, il est de nouveau reconnu comme un ouvrier « utile pour le service. » Or ce Jean était un véritable enfant de Dieu, un homme sauvé, un croyant en Christ, lorsque Paul le rejeta comme collaborateur, tout aussi bien que lorsque, dans le principe, il l'avait accepté comme tel, ou que lorsque, à la fin, il lui rendit sa confiance.

En aucun de ces cas, il ne fut jamais question de son salut personnel. C'était uniquement une affaire de capacité ou de propriété pour le service. Il est bien évident que Jean avait cédé à l'influence des affections naturelles sur son cœur, et que c'était là ce qui, au jugement de Paul, l'avait rendu impropre à la grande œuvre que l'apôtre accomplissait, comme administrateur de Christ.

Dans Juges VII, nos lecteurs trouveront un autre trait frappant, à l'appui de ces principes. De quoi s'agissait-il avant tout pour les compagnons de Gédéon? Était-ce de savoir s'ils étaient Israélites — fils d'Abraham — membres circoncis de la congrégation? Pas le moins du monde. Et de quoi donc? Simplement de savoir s'ils étaient des instruments propres au service du moment. Et qu'est-ce qui rendait un homme propre à ce service? La confiance en Dieu et le renoncement (voir les versets 3 et 6). Ceux qui étaient timides furent rejetés (vers. 5), et ceux qui aimaient leurs propres aises furent rejetés (vers. 6 et 7). Or, les trente-un mille sept-cents hommes qui furent rejetés, étaient tout aussi bien Israélites que les trois-cents qui furent approuvés; mais les premiers n'étaient pas propres au service, les derniers l'étaient.

Tout cela est facile à comprendre; il n'y a pas de difficulté, si le cœur n'est pas porté à se créer des difficultés. Divers passages de la Parole, destinés à agir sur la conscience du *serviteur*, sont employés à alarmer le cœur de l'*enfant*; d'autres qui n'ont d'autre but que de nous avertir relativement à notre *responsabilité*, sont employés à mettre en question nos *relations* avec Dieu.

Veuille le Seigneur, dans sa grâce, nous donner de plus en plus un esprit de discernement, qui nous rende

capables de distinguer les choses qui diffèrent, en sorte que, tout en jouissant dans nos cœurs de la douceur et de l'efficace tranquillisante de ces paroles : « Je ne *rejetterai* point celui qui vient à moi, » nos consciences puissent aussi sentir tout le sérieux de notre position comme serviteurs, et nous donner horreur de tout ce qui pourrait nous faire mettre de côté, comme des vases impurs dont le Maître ne pourrait plus faire usage.

Puissions-nous ne jamais oublier que si, comme *enfants de Dieu*, nous sommes éternellement sauvés, toutefois, comme *serviteurs de Christ*, nous pouvons être désapprouvés et rejetés. »



L'avertissement négligé.

Un serviteur de Christ, M. E., allant visiter un de ses paroissiens, vit dans la chambre une jeune personne, qui était venue à la ville pour cause de santé. Remarquant qu'elle était fort pensive, M. E. prit la liberté de lui en demander la raison. Elle répondit : « Monsieur, je n'y veux plus penser ; ce n'était qu'un rêve, et je ne suis pas enfant au point de m'alarmer d'un rêve ; mais, monsieur, ajouta-t-elle, je veux vous le raconter, et alors je n'y penserai plus. Je rêvais donc que j'étais à un bal, où j'ai l'intention d'aller ce soir. Peu après mon entrée dans la salle, je tombai très-malade, on me fit respirer un flacon de sels ; puis on me rapporta dans cette chambre ; on me mit dans ce fauteuil (elle le montrait) où je m'évanouis et je mourus ! Je songeai alors que j'étais portée dans un lieu où étaient des anges et des saints en quantité, qui chantaient des hymnes de louange à Dieu, — que je m'y trouvais très-malheureuse et que je désirais m'en aller de là. Mon guide me dit que si je le faisais, je n'y reviendrais jamais. Il me

fit alors tourner violemment, et je tombai en bas! en bas! en bas! dans l'obscurité, et les flammes, et le soufre; la frayeur que j'en eus me réveilla. »

Le ministre essaya, par tous les arguments possibles, de dissuader la jeune dame d'aller au bal cette nuit-là; mais tout fut inutile! Elle répondit : « J'y veux aller. Je ne serai pas assez folle que de m'inquiéter d'un rêve! » Elle y alla; et bientôt après son entrée dans la salle de bal elle prit mal; et, *comme elle l'avait rêvé*, on lui fit respirer des sels. Elle fut rapportée à la maison, dans la chambre, et mise dans ce même fauteuil représenté dans le songe; elle s'évanouit et mourut! Terrible avertissement! et terrible fin! Oh! que cela pénètre profondément les cœurs de tous ceux qui « sont amateurs des voluptés plutôt que de Dieu! » Elle avait été avertie par un songe; mais les lecteurs de ces lignes sont maintenant avertis par une réalité — par le triste sort de cette femme! Elle est allée dans le monde des esprits, dans l'éternité! Y est-elle heureuse? Peut-elle être heureuse en la présence d'un Dieu saint, et de ses saints adorateurs? Oh! comme cela se rapporte bien à cette solennelle déclaration sortie des lèvres de la vérité : « Sans la sanctification, personne ne verra le Seigneur! » Quelle incompatibilité il y a entre celui qui vit dans les plaisirs décevants de la terre, et la jouissance spirituelle de Dieu dans la gloire, qui est l'héritage assuré et la béatitude promise aux saints dans la lumière!

O lecteur! interroge ton propre cœur, pourrais-tu être plus heureux qu'elle, dans l'éternelle occupation de ceux qui entourent le trône, et qui chantent les cantiques de Moïse et de l'Agneau. Non, tu ne pourrais pas l'être, sois-en sûr, à moins que, sur la terre, tu n'aies appris leur cantique.

A lui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang, et nous a faits un royaume de sacrificeurs pour son Dieu et Père; à lui gloire et force aux siècles des siècles! Amen! (Apoc. 1, 5, 6.)

LE

MESSAGER ÉVANGÉLIQUE.

Le mur mitoyen détruit.*Jean IV.*

« Qu'il soit *monté*, qu'est-ce sinon qu'il est aussi *descendu* dans les parties inférieures de la terre? Celui qui est *descendu* est le même que celui qui est *monté* au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplit toutes choses » (Ephés. IV). — Un *Agneau* est vu au milieu du trône; un *Agneau* comme immolé (Apoc. V). C'est celui qui, ayant fait par lui-même la *purification de nos péchés*, s'est assis à la *droite de la majesté* dans les hauts lieux (Hébr. I); Celui qui, étant en *forme de Dieu*, est devenu *obéissant jusqu'à la mort* (Phil. II).

De tels passages nous parlent, à la fois, d'élévation et d'abaissement; d'une entière et ineffable proximité de Dieu, et cependant d'une parfaite proximité de nous. C'est comme Dieu et l'homme en un seul Jésus-Christ. L'*histoire* de cet Être adorable est, ainsi, semblable à sa *Personne*.

Mystère des mystères! et pourtant fait nécessaire dont tout dépend, tout ce qui tient à la gloire de Dieu

en nous, et à notre bénédiction en lui pour toujours.

Le premier chapitre de Jean est en rapport avec ces pensées. Le Christ nous y est montré depuis sa divinité éternelle jusqu'à l'autel du sacrifice; et tout en touchant ces points extrêmes, on le voit en occuper tout l'intervalle. Il est le Créateur de toutes choses — la vie et la lumière. Le monde a été fait par lui, et Israël était son peuple. Fait chair, il a habité parmi nous, révélateur de Dieu, plein de grâce et de vérité. Il est le Fils dans le sein du Père. Il était avant Jean, et pourtant il a été baptisé par Jean; et pour nous le présenter au point extrême de l'abaissement, il est l'Agneau immolé pour ôter le péché du monde.

Sous ces titres divers, sous ces divers traits, nous suivons le Seigneur tout le long de ce chapitre. En lui les extrêmes se rencontrent. Il est *Dieu* et il est pourtant l'*Agneau sur l'autel*. C'est ainsi qu'il nous est montré quant à sa *Personne*.

Puis, dans les chapitres suivants (II-IV), nous le voyons dans son *ministère*, toujours de la même manière, c'est-à-dire depuis la plus haute élévation de *puissance et de gloire*, jusqu'à la plus étonnante condescendance de *grâce*. Comme Seigneur de la création, il change l'eau en vin, non pas simplement en procurant, mais bien en créant des provisions pour une fête. Ensuite, comme Seigneur de la vie et de la mort, nous l'entendons dire : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai. » Après cela, comme Celui qui connaît d'avance les pensées ou qui, comme Dieu, sonde les cœurs, il est écrit de lui : « Il n'avait pas besoin que quelqu'un rendit témoignage de l'homme, car lui-même connaissait ce qui était dans l'homme. » Puis encore,

passant, pour ainsi dire, de la *gloire* à la *grâce* du ministère, il enseigne un homme timide, tardif de cœur à croire, qui venait le trouver de nuit, parce que, semblable à Gédéon (Juges VI, 27), il avait peur de le chercher de jour. Enfin, il cherche une pauvre pécheresse, rebut de son sexe, et cela avec la plus douce et la plus riche condescendance. Il veut être le débiteur de cette femme pour le moindre de tous les dons, une coupe d'eau froide, afin de gagner sa confiance. Il veut faire sortir de sa conscience tous ses secrets, afin qu'il puisse y pénétrer lui-même pour la guérir et la purifier. Chose merveilleuse ! Celui qui entra dans ce ministère comme Dieu, en changeant l'eau en vin, nous apparaît ici comme ayant besoin pour lui-même qu'un verre d'eau froide lui soit donné par une main étrangère.

Quelle voie que celle-là !

Mais ce n'est pas seulement la perfection de la grâce dans le ministère que nous voyons dans ce dernier acte, la plénitude de la force et de la gloire divines y sont aussi manifestes. Cette demande d'un peu d'eau froide était précisément ce que personne n'eût pu faire si ce n'est Dieu lui-même.

Cela vous surprend-il ? Oui, cela peut vous surprendre d'abord, comme le buisson ardent étonna Moïse. Mais en prêtant l'oreille et en adorant, nous pouvons trouver Dieu dans cette action, aussi réellement que Moïse le trouva dans le buisson.

Dieu lui-même, dès le commencement, avait élevé un mur mitoyen entre lui et ses créatures révoltées. Le chérubin, à la porte du jardin, avec son épée flamboyante qui se tournait çà et là, gardant le chemin de l'arbre de vie, était comme un mur mitoyen de clôture

et de séparation. Il en était de même de la distinction entre les animaux purs et impurs, instituée et connue dès les plus anciens temps des patriarches (Voir Genès. VIII, 20). Le même mur mitoyen fut encore consolidé de mille manières, dans la suite, sous la direction du Législateur, la sainteté de Dieu exigeant ce témoignage de séparation dans un monde souillé et éloigné de lui. Dieu ne pouvait pas reconnaître quelque chose d'aussi impur et d'aussi mort. Mais la grâce de Dieu trouva un moyen de ramener à lui l'homme que sa justice avait dû bannir de sa présence ; en d'autres termes, Dieu a trouvé un moyen par lequel il pût être juste, tout en justifiant le pécheur. C'est là sa gloire, sa *propre* gloire. « Il n'y a point d'autre Dieu que moi ; de Dieu *juste et sauveur*, il n'en est point d'autre que moi » (Es. XLV, 21). Celui qui éleva le mur mitoyen peut *seul* le renverser ; et c'est ce qu'il a fait. Il l'a fait par la croix, par le sang de son propre Agneau. Dès que ce sang fut répandu, dès que la vie, la vie éternelle, eut été volontairement laissée en sacrifice et pour la réconciliation, Dieu lui-même abattit tous les murs mitoyens de séparation. Le voile du temple fut déchiré depuis le haut jusqu'au bas, les rochers se fendirent, et les sépulcres des saints s'ouvrirent. Ce spectacle grandiose fut publiquement donné, depuis les hauteurs des cieux jusqu'aux lieux profonds de l'empire de la mort. Le voile et le tombeau donnèrent passage, à la fois, alors que Jésus rendait l'esprit. Les splendeurs des plus hauts cieux rayonnèrent aux yeux des captifs de la mort.

Aussi, cette vertu de la croix est proclamée maintenant, sous l'économie de l'Évangile. « C'est lui qui est notre paix, qui des deux en a fait un, ayant détruit le

mur mitoyen de clôture, et ayant aboli dans sa chair l'inimitié. » Et encore : « Ayant effacé l'obligation qui était contre nous, laquelle consistait en ordonnances, et qui nous était contraire, et il l'a abolie en la clouant à la croix » (Ephés. II, 14, 15 ; Coloss. II, 14). Tel est le grand fait publié par l'Évangile, afin que les pécheurs, — croyant que Dieu l'a opéré, que, dans sa grâce, il a passé par-dessus la barrière qui nous séparait de lui, — pussent, par la foi, la passer après lui et le rencontrer sur le terrain de la réconciliation.

Eh bien ! c'est précisément là ce que fait le Seigneur Jésus auprès du puits de Sichar. Là aussi, il y avait un mur mitoyen : les Juifs n'avaient point de relations avec les Samaritains ; et ils avaient raison. Le Seigneur lui-même avait dit aux douze : « N'entrez dans aucune ville des Samaritains » (Matth. X, 5). Dieu avait élevé toute espèce de murs de séparation, soit par les ordonnances de la loi, au milieu des patriarches circoncis, soit par l'épée du chérubin à la porte d'Eden. Or aucune main d'homme, ni même d'ange, ne pouvait, de sa propre autorité, ou dans sa propre force, toucher à une pierre d'une telle construction. David tenta de le faire et il faillit (2 Sam. XIV). Mais Dieu voulait qu'il n'y restât pas pierre sur pierre, et ici, au puits de Sichar, Jésus anticipe le moment de l'accomplissement de cette volonté de son Père. Il passe par-dessus la barrière : il demande à boire à une femme samaritaine. C'était là renverser, d'une main puissante, les parois mitoyennes, et passer d'un pied ferme de l'autre côté des limites. Mais Celui qui les avait élevées en justice, peut les renverser en grâce par la justice ; et c'est ce que Jésus opéra, de fait, à la croix ; c'est ce qu'il anticipe ici.

Tout cela était bien propre à étonner profondément la pauvre femme qui était de l'autre côté de la muraille — et c'est ce qui eut lieu en effet. Elle voit, pour ainsi dire, la muraille écroulée, et elle en est étonnée. Or le Seigneur ne réédifie pas ce qu'il a détruit, mais il l'encourage à faire ce qu'il a fait. Dans sa divine grâce, il avait franchi la limite depuis le côté de Dieu, et il désire l'attirer à lui depuis le côté de cette limite où les pécheurs se trouvent dans leur séparation de Dieu. Et c'est là ce qu'il accomplit.

Mais c'est toujours à la *conscience* de faire ce pas. C'est la conscience qui nous a placés de l'autre côté. C'est la conscience qui poussa Adam au milieu des arbres du jardin, et c'est ce qui nous retient tous « exclus de la gloire de Dieu, » ou de la présence divine dans la paix.

C'est par conséquent la conscience qui doit franchir la borne, et c'est la conscience de la Samaritaine que Jésus amène de l'autre côté de la borne, dans cette occasion. Il la dévoile elle-même à elle-même, il la convainc de péché, il lui fait connaître tout ce qu'elle avait fait ; mais *c'est dans cet état même* qu'elle arrive à lui (voir verset 29).

Avons-nous traversé la barrière, comme elle le fit ? avec tout ce que la conscience pouvait nous rappeler, sans garder par-devers nous un seul secret, sommes-nous arrivés à Christ ? Si l'éclat de sa gloire devait apparaître dans un clin d'œil, avons-nous, dans cet instant, l'assurance que nous n'en serions pas exclus ? Nous chantons quelquefois en esprit :

« Oh ! quand verrons-nous resplendir
Ce jour où doit paraître

Celui qui du ciel va venir,
 Notre Epoux, notre Maître?
 Sainte journée,
 Terme de nos travaux!
 Foi couronnée,
 Délicieux repos!
 Chrétiens, encore un peu de temps,
 Et le Seigneur de gloire
 Viendra donner à ses enfants
 L'éternelle victoire. »

C'est là, sans doute, comme la pécheresse de Samarie, être du bon côté de la ligne frontière, c'est là fouler, d'un pied assuré, les ruines de tous les murs mitoyens, et cela en la *paisible* présence du Seigneur maintenant, et en attendant d'être en sa *glorieuse* présence éternellement.

Epaphras.

Colossiens IV, 12.

Il y a une différence bien frappante entre les annales inspirées du peuple de Dieu et toutes les biographies humaines. On peut bien dire des premières qu'elles renferment *beaucoup de choses en peu de mots*, tandis qu'on peut dire, en vérité, d'un grand nombre des dernières, qu'elles se composent de *beaucoup de paroles pour peu de chose*. L'histoire d'un des saints de l'Ancien Testament — histoire qui comprend une période de 365 ans, est résumée dans ces deux courtes phrases : « Enoch marcha avec Dieu, et il ne fut plus, parce que Dieu le prit. » (Gen. V, 24). Que c'est bref ! et pourtant que c'est vas-

te, que c'est complet ! Combien de volumes les hommes auraient remplis des détails d'une telle vie ! Et cependant qu'est-ce qu'ils auraient pu en dire de plus ? Marcher avec Dieu, cela comprend tout ce qu'il est possible de dire d'un individu. Un homme peut faire le tour du globe, il peut prêcher l'évangile sous tous les climats, il peut souffrir pour la cause de Christ, il peut nourrir ceux qui ont faim, vêtir ceux qui sont nus, visiter les malades ; il peut lire, écrire, imprimer et publier des livres d'édification ; en un mot, il peut faire tout ce qu'il serait possible à l'homme de faire ; et avec tout cela, sa vie entière pourrait être résumée en cette courte phrase : « il a marché avec Dieu. » Et ce sera très-heureux pour lui, si ce résumé est la vérité ; car quelqu'un pourrait faire à peu près tout ce que nous venons d'énumérer, tout en n'ayant jamais marché avec Dieu une seule heure, tout en ne connaissant pas même ce que signifie une marche avec Dieu. C'est là une pensée profondément sérieuse et pratique, qui devrait nous engager à cultiver soigneusement la vie cachée, sans laquelle les services les plus éclatants se trouveront n'avoir été qu'un feu de paille et de la fumée.

Il y a quelque chose de particulièrement touchant dans la manière dont le nom d'Epaphras est, pour la première fois, présenté à notre attention, dans le Nouveau Testament. Les allusions à ce frère sont des plus brèves, mais en même temps des plus suaves. Il semble avoir été le type même d'une classe d'hommes dont le besoin se fait vivement sentir de nos jours. Ses travaux — du moins quant à ce que l'écrivain inspiré nous en a rapporté — ne paraissent pas avoir été bien apparents

ni bien remarquables. Ils n'étaient pas de nature à attirer les regards ou les louanges des hommes, et n'en étaient pas moins les travaux les plus précieux, je dirai même : des travaux inappréciables. C'étaient des travaux du cabinet, accomplis après avoir fermé la porte sur soi, des travaux dans le sanctuaire, des travaux sans lesquels tout le reste se trouve, à la fin, stérile et sans valeur. Il ne nous est pas présenté par le biographe sacré comme un puissant prédicateur, comme un laborieux écrivain, comme un intrépide voyageur, ce qu'il aurait pu être, si le Seigneur l'eût voulu, et ce qui, à sa place, est vraiment utile et précieux. Le Saint-Esprit ne nous dit pas qu'Epaphras fût un de ces hommes ; mais il a placé sous nos yeux ce caractère particulièrement intéressant, de manière à remuer jusqu'au fond tout notre être spirituel et moral. Il nous l'a présenté comme *un homme de prière* — de prière instante, fervente, semblable à un combat — de prière, non pas tant pour lui-même que pour les autres. Écoutons sur ce sujet le témoignage de l'inspiration.

« Epaphras, qui est des vôtres, esclave de Christ, vous salue, combattant toujours pour vous par ses prières, afin que vous demeuriez parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu ; car je lui rends témoignage qu'il s'occupe beaucoup de vous, et de ceux qui sont à Laodicée, et de ceux qui sont à Hiérapolis » (Coloss. IV, 12, 13).

Tel était Epaphras ! plutôt à Dieu qu'il y eût des centaines de chrétiens tels que lui de nos jours ! Nous sommes reconnaissants d'avoir des prédicateurs, reconnaissants d'avoir des écrivains pieux, reconnaissants de voir des frères voyager pour la cause de Christ ; mais nous

manquons d'hommes de prière, d'hommes du cabinet, d'hommes qui ressemblent à Epaphras. Nous sommes heureux de voir des hommes qui prêchent Christ, heureux d'en voir qui soient capables de manier la plume d'un écrivain diligent dans l'intérêt de la noble cause ; heureux d'en voir se mettre en chemin, dans le véritable esprit évangélique, pour « les lieux qui sont au delà de nous ; » heureux d'en voir, dans un véritable esprit pastoral, allant, à réitérées fois, visiter leurs frères dans chaque endroit. A Dieu ne plaise que nous cherchions à déprécier d'aussi honorables services, ou que nous en parlions défavorablement ; au contraire, nous ne saurions exprimer par des mots la haute estime que nous avons pour de tels hommes. Mais, après tout et avec tout cela, nous avons besoin d'un esprit de prière — de prière fervente, persévérante, de prière qui combat, sans laquelle rien ne peut prospérer. Un homme sans prières est un homme sans sève. Un prédicateur sans prières est un prédicateur inutile. Un auteur sans prière n'écrira que des pages inefficaces. Un évangéliste sans prière ne fera que peu de bien. Un pasteur sans prière n'aura que peu de nourriture à distribuer au troupeau. Nous avons besoin d'hommes de prière, d'hommes qui ressemblent à Epaphras — dont les murs de leur cabinet sont témoins de leurs travaux, de leurs combats. Ce sont incontestablement là des hommes tels que le moment actuel en exigerait surtout.

Il y a d'immenses avantages liés à ces travaux du cabinet, — des avantages tout à fait spéciaux ; avantages pour ceux qui s'y livrent, et avantages pour ceux qui en sont les objets. Ce sont des travaux tranquilles et modestes, accomplis dans la retraite, dans la sainte

et sanctifiante solitude de la présence divine, hors de la vue des hommes. Jamais peut-être les Colossiens n'auraient connu les travaux d'amour d'Epaphras à leur égard, si le Saint-Esprit n'en eût pas fait mention. Il est possible qu'à quelques-uns d'entre eux il eût pu paraître avoir peu de sollicitude et de zèle pour eux ; il est probable qu'il y avait alors, comme il y en a aujourd'hui, des personnes qui mesurent l'intérêt et la sympathie d'un chrétien par ses visites ou par ses lettres. Ce serait là une fausse mesure. Il faudrait qu'on pût le voir à genoux pour connaître le degré de sa sympathie et de son intérêt pour le bien de ses frères. Ce peut être l'amour des voyages qui nous fait aller au loin visiter des frères ; ce peut être la manie d'écrire qui nous engage à adresser des lettres de côté et d'autre ; tandis que rien, si ce n'est un véritable amour pour les âmes et pour Christ, ne pourra jamais nous conduire à combattre, comme Epaphras le faisait, en faveur des enfants de Dieu, « afin qu'ils demeurent parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu. »

En outre, les précieux travaux du cabinet ne demandent ni don spécial, ni talents particuliers, ni facultés intellectuelles éminentes. Tout chrétien peut s'y livrer. Un enfant de Dieu peut ne pas avoir de capacité pour prêcher, pour enseigner, écrire ou voyager ; mais tout chrétien peut prier. On entend quelquefois parler d'un *don* de prière : c'est une expression qui ne nous plaît guère ; au contraire, elle nous choque. On l'applique souvent à une pure et facile redondance de certaines vérités bien connues que la mémoire retient et que les lèvres répètent ; c'est là une pauvre chose après tout. Il n'en était pas ainsi d'Epaphras, et ce n'est pas ce qui

nous manque, ce que nous désirons surtout maintenant. Ce qui nous manque, c'est un réel *esprit* de prière, qui s'occupe de tous les besoins actuels de l'Eglise, et qui sache porter ces besoins, dans des intercessions persévérantes, ferventes et pleines de foi, devant le trône de la grâce. Cet esprit peut s'exercer en tout temps et dans toutes les circonstances. Le matin, midi, le soir ou minuit, toute heure est bonne pour celui qui travaille ainsi dans son cabinet ; en tout temps, le cœur peut s'élever au trône de Dieu ; l'oreille de notre Père est toujours ouverte ; le domicile de sa demeure est toujours accessible. Approchez-vous à quelque instant, ou avec quoi que ce soit, il est toujours disposé à écouter et prêt à répondre. Il est Celui qui entend, Celui qui exauce, Celui qui aime la prière faite avec importunité. Il n'est point de paroles qu'il préfère à celles-ci de notre part : « Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni. » Lui-même a dit : « Demandez — cherchez — heurtez — il faut toujours prier, et ne point se lasser ; — tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevrez, et il vous sera fait ; — si quelqu'un manque de sagesse, qu'il demande à Dieu. » Ces mots sont d'une application générale ; ils s'adressent à tous les enfants de Dieu ; le plus faible d'entre eux peut veiller, peut prier, recevoir une réponse et rendre grâces.

Puis encore, rien n'est plus propre à nous donner un vif intérêt au bien-être de quelqu'un, que l'habitude de prier constamment pour lui. Epaphras s'occupait beaucoup des chrétiens de Colosses, de Laodicée et de Hiérapolis. L'intérêt qu'il prenait à eux le faisait prier, et ses prières le faisaient s'intéresser à eux. Plus nous nous intéressons à quelqu'un, plus nous prions pour lui, et

plus nous prions, plus notre intérêt sera vif et sincère. Si vous êtes poussé à prier pour des frères, vous pouvez d'avance vous réjouir de leurs progrès dans la foi et de leur prospérité spirituelle. De même, relativement aux inconvertis, quand nous sommes conduits à nous présenter devant Dieu en leur faveur, nous pouvons espérer leur conversion avec de profonds et anxieux désirs, et la saluer, quand elle a lieu, avec une sincère reconnaissance. Voilà ce qui devrait nous exciter à imiter Epaphras, que Paul appelle : « notre cher compagnon de service, » et auquel le Saint-Esprit accorde l'honorable épithète, de « fidèle serviteur du Christ pour les Colossiens » (I, 7) et « d'esclave de Christ, » à cause de ses ferventes prières pour le peuple de Dieu.

Enfin, le motif le plus élevé qui puisse être présenté, à cultiver l'esprit d'Epaphras, c'est le fait qu'il est tout à fait en harmonie avec l'esprit de Christ qui lui-même est toujours occupé de son peuple ; qui lui-même désire que tous ses rachetés « demeurent parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu ; » et ceux qui sont portés à la prière dans ce but, ont le privilège d'être en une sainte communion avec le grand Intercesseur. N'est-il pas merveilleux qu'il soit permis à de pauvres et faibles créatures ici-bas, de demander à Dieu précisément ce qui occupe les pensées et les sympathies du Seigneur de gloire ? Quel puissant lien il y avait entre le cœur d'Epaphras et le cœur de Christ, quand le premier travaillait et combattait pour ses frères à Colosses !

Chrétiens, méditons sur l'exemple que nous donne Epaphras ; imitons - le. Fixons notre attention sur une ville de Colosses quelconque, et combattons avec ardeur par nos prières, pour les chrétiens qui s'y trou-

vent. Le moment actuel est bien solennel : toutes choses semblent approcher d'une crise ; les caractères se dessinent, les hommes prennent parti : et c'est bien. Nous ne sommes plus laissés dans l'incertitude relativement à ceux qui veulent servir le Seigneur, et à ceux qui ne le veulent pas. Puisse le Seigneur trouver accès dans les cœurs de plusieurs, et préparer les siens à souffrir et à faire sa sainte volonté. Comme cela doit nous faire sentir l'urgent besoin que nous avons d'hommes qui ressemblent à Epaphras ; qui soient disposés à travailler, sur leurs deux genoux, pour la cause de Christ, ou à porter avec joie, s'il en doit être ainsi, les nobles liens de l'Évangile. Tel fut encore Epaphras. Il est parlé trois fois de lui dans les épîtres de Paul. La première (Col. I, 7), comme d'un cher compagnon de *service* de l'apôtre, d'un « fidèle serviteur du Christ pour vous, » venu à Rome pour faire connaître au prisonnier Paul « l'amour que les Colossiens avaient pour lui, par l'Esprit. » La seconde fois, c'est, nous l'avons vu, essentiellement comme d'un homme de prière (Col. IV, 12) ; et la dernière fois, c'est comme d'un compagnon de prison de l'apôtre dévoué des Gentils : « Epaphras, qui est prisonnier avec moi dans le Christ Jésus » (Philém. 23).

Veuille le Seigneur exciter au milieu de nous un esprit d'ardentes prières et d'intercession. Puisse-t-il susciter plusieurs chrétiens, formés dans le même moule spirituel qu'Epaphras ! Ce sont les hommes tels qu'il en faut pour la crise qui approche.



Psaume XIII.

Ce psaume nous ramène à ce qui est, au fond, la cause d'un continuel exercice pour le cœur : c'est la prolongation de la détresse et l'abandon apparent du juste. Au milieu des circonstances les plus difficiles, le juste regarde à l'Éternel et attend de lui, la délivrance ; mais la souffrance fait paraître le temps long et c'est ce qui donne lieu aux paroles que nous lisons aux versets 1 et 2 ; elles ne sont pas l'expression de l'incrédulité, car en effet Dieu « cache sa face » d'Israël et le résidu juste le sent ; mais cet état de souffrance a un terme, et autant que cela peut être accordé à l'homme, le juste désire savoir jusqu'où cela ira ; voilà pourquoi il demande : « Jusques à quand ? »

Ces paroles se trouvent fréquemment dans les Psaumes et dans les Prophètes ; il y a surtout ce passage d'Ésaïe, chap. VI, 11, qui est très-remarquable, parce qu'il donne à la foi la réponse du Seigneur, à cette question : « Jusques à quand » un tel endurcissement durera-t-il ? La réponse est : « Jusqu'à ce que les villes aient été désolées » etc. Sans doute que tout le temps que dure le jugement de Dieu sur son peuple, le cœur du juste est exercé par la souffrance ; et le cœur qui souffre exprime souvent des choses qu'il n'exprimerait pas dans une position plus facile, bien que ce qu'il dit, soit l'expression exacte de ce qu'il éprouve et des sentiments qui l'occupent. Le verset 2 montre ce travail intérieur ; mais ce qui est frappant ici, c'est le genre de crainte qu'il faut paraître en rapport avec l'action de l'ennemi : Au verset 3, le juste demande d'être exaucé, car Dieu exauce le juste ; en même temps, il sent tout le besoin qu'il a de la lumière de Dieu au milieu des ténèbres : il craint de s'endormir à l'égard du mal, de ne pas le discerner tel qu'il est dans la nature, car si pour le cœur, le mal perd le caractère hideux qu'il a devant Dieu, alors il y a danger pour le cœur ; si l'on est dominé par le péché on dort du sommeil de la mort, car le péché mène à la mort.

Si l'on tient compte de la faiblesse de la chair, une telle crainte est à sa place, même elle dénote un bon état d'âme ; car ce n'est pas pour soi proprement que le juste craint, mais pour la gloire de son Dieu, car il sait le parti que l'ennemi tirerait d'une seule infidélité, il dirait : j'ai eu le dessus ! et ainsi la gloire de Dieu serait ternie ; le juste donc craint qu'une telle chose n'arrive, et il ne s'appuie pas sur sa propre force pour aller jusqu'au terme de son témoignage.

Ce sentiment de pieuse crainte n'affaiblit nullement, dans le cœur du juste, l'importance de la grâce ; il sait qu'elle est suffisante pour le fortifier jusqu'à la fin, aussi dit-il : « C'est en ta grâce que je me confie ; — mon cœur se réjouira de ton salut. » C'est en vérité que le juste s'attend à la délivrance que l'Éternel accomplira ; ce ne sont pas seulement des paroles qu'on trouve chez le juste, mais la réalité, c'est pourquoi au jour de la tentation, il demeure ferme ; même il se réjouit dans les choses qu'il ne voit pas et qu'il ne possède pas encore.

Quelle leçon pour nous ; demandons-nous bien : Ai-je une telle crainte en mon cœur pour tout ce qui, dans ma conduite, pourrait ternir la gloire de Dieu ? Ou bien : Ai-je plus de paroles en ma bouche, que de vie dans le cœur ?



« La fin de toutes choses est proche ; soyez donc sobres et veillez pour les prières. » 1 Pierre IV, 17.

Or à celui qui a le pouvoir de vous garder sans que vous bronchiez, et de vous placer irrémédiablement devant sa gloire avec abondance de joie, — au seul Dieu, notre Sauveur, par notre Seigneur Jésus-Christ, soient gloire et majesté, force et pouvoir avant tous les siècles, et maintenant, et pour tous les siècles ! Amen ! Jude, 24, 25.